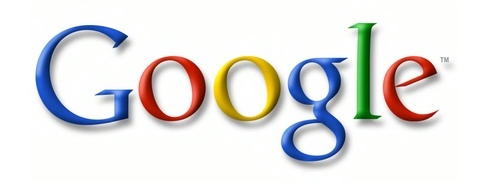






Thomas Conolly.

Bought from Hatchwell 19·2·75

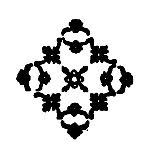
[redacted]

JOURNAL ÉTRANGER

De LITTÉRATURE, des SPECTACLES, et de POLITIQUE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

> Floriferis ut apes in saltibus omnia limant,
> Omnia nos itidem depascimur aurea dicta.
>
> Lucret. Lib. III.



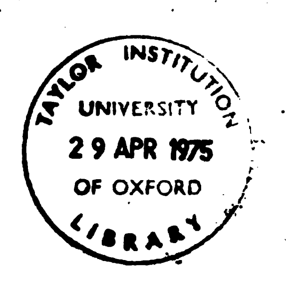
JUIN.

PRÉMIER VOLUME.

No. I.

A LONDRES.

M DCC LXXVII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
29 APR 1975
OF OXFORD
LIBRARY

JOURNAL ÉTRANGER.

JUIN, 1777.

No. I.

UNE PREFACE, un avant propos, un difcours préliminaire font des lieux fi communs, des chemins fi rebattus, des moyens fi ufés et fi fatiguants, quand ils ne font pas néceffaires a l'explication de l'ouvrage qu'ils précédent, que je crois pouvoir prendre fur moy de fecoüer ce joug narcotique, bien perfuadé qu'on ne m'en faura pas mauvais gré, j'ay promis un livre intéreffant, utile, et agréable; tachons de prouver au moins que j'ay fait mon poffible pour tenir parole: fi mon choix n'eft pas bien fait, tout ce que je pouray dire fur cela ne perfuadera pas qu'il eft bon, fi on en eft content, cela devient inutile; lifés donc, et jugés.

[redacted]

Qu'il me ſoit permis ſeulement d'offrir quelques tributs de ma reconnaiſſance à mes obligeants ſouſcripteurs.

Meſdames,

Comme vous faites la majeure partie des perſonnes qui ont eu la bonté de ſouſcrire à mon Journal, c'eſt à vous que je dois addreſſer mes remercimens, j'imagine que ces Meſſieurs à qui j'ay les mêmes obligations n'en ſeront point jaloux.

La meilleure maniere de vous prouver ma reconnoiſſance eſt ſans contredit de vous offrir, un ouvrage digne d'occuper le peu de loiſirs que vous laiſſe la vie diſſipée de Londres, où l'on n'a pas ſeulement le temps de s'amuſer.

Mon premier projet, d'aprés mon *Proſpectus*, était de remplir ce Journal de détails politiques, de choſes ſérieuſes et intereſſantes, mais puiſque c'eſt à vous, Meſdames, dont je dois ſurtout conſulter le gout, je changeray mon plan, je commenceray par les choſes aimables et amuſantes, de là aux utiles et je finiray par la triſte politique; je vois froncer

quelques

quelques sourcils, rassurés vous, Messieurs, vous en aurés du serieux et de l'utile, mais nous esperons pourtant que vous voudrés bien nous permettre d'être par cy par la un peu gays, même plaisants quand nous pourrons, vous nous pardonnerés enfin de vous faire rire, ce Journal est Français il faudra bien qu'il ait un peu le gout du terroir, qu'il se ressente de la maladie du pays, mais vous pouvés compter que pour répondre à votre complaisance nous aurons soin de réparer cela par quelques lueurs du grand sombre aux quelles nous vous permettrons même de donner la préférence.

Pour commencer ce Journal d'une maniére agréable, je crois qu'il faudra débuter par la poësie; point de trop longs ouvrages, Mesdames, ne craignés rien; par exemple les derniers Mercures de France m'ont apporté les restes d'un grand pöeme nouveau sur les saisons dans lequel il y a pourtant des choses assés bien faites; mais que dire sur cette matiére après Virgile, Thompson, le Cardinal de Bernys, le Marquis de St. Lambert; je ne connais dans ce genre qu'un ouvrage qui puisse aller de pair avec les leurs, c'est un poëme sur le même sujet qui au lieu d'être en quatre

livres

livres ou quatre chants, diviſion naturelle a ce plan, eſt tout ſimplement en quatre vers ; il fut fait impromptu a table ; l'auteur nous dit, en montrant une jeune et très jolie perſonne, (ſa femme ſans doute.)

Je trouve le printemps ſur ſes levres vermeilles,
L'été brulant eſt dans ſon cœur,
L'automne voit nos feux, les cache de ſes treilles
Et dans ſes bras, hyver, je brave ta rigueur.

Voila un poëme qu'on peut lire tout entier.

Je compte donc vous offrir, Meſdames, quelquesuns de ces jolis ouvrages de ſociété, quelques épitres bien choiſies, de ces charmants riens marqués au coin du bon gout et du bon ton, quelques épigrammes fines, quelques Madrigaux délicats, quelques fables, contes, chanſons même, nous autres Français nous chantons volontiers ; enfin un choix de choſes gayes ſans licence et décentes ſans auſtérité.

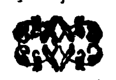
La proſe ſera néceſſairement un peu plus ſérieuſe, mais cependant j'auray ſoin de la varier.

Enfin, Meſdames, je peux vous aſſurer que je ſuis ſi pénétré de l'interet que vous avés bien voulu prendre à mes ſuccés

que

que je ne négligeray rien pour rendre cet ouvrage digne de vous eſtre preſenté.

Je ſerais plus ſur de mon fait ſi je pouvais moy même avoir l'honneur de vous le lire, j'oſerais alors ne pas douter de ſa réuſſile j'avoüe qu'il y a de l'amour propre dans cette phraſe, les gens difficiles pouront même y trouver de la vanité ; mais permettés moy de vous le dire, c'eſt un peu votre faute, Meſdames, vous avés eu la bonté de vous amuſer de mes petits talents, la complaiſance d'en faire ſouvent l'éloge, il eſt tout ſimple que je faſſe gloire du bonheur de vous plaire.



POESIES.

[redacted]

POËSIES.

PAR reſpect pour le goût national commençons par un morceau ſérieux.

Mr. Dorat en imprimant l'ouvrage ſuivant à la tête de ſon Journal des Dames l'annonce ainſi.

Je vous envoie, Madame, le poëme d'une jeune homme, qui n'a pas eu beſoin de l'aiguillon d'une gloire précoce pour animer ſes prémiers travaux. Il aime mieux jetter, en ſilence, les fondemens d'une réputation durable, que de ſe fier aux lueurs d'une célébrité qui ne laiſſe, en fuyant, que le mérite d'avoir trompé quelques gens crédules, & la douleur de n'avoir pu ſe tromper ſoi-même: car il eſt une conſcience littéraire. Celle-là eſt le ſupplice des ſots, comme l'autre eſt celui des coupables.

Quoi qu'il en ſoit, la jeune Muſe que je vous préſente eſt encore à demi-couverte du voile de ſon obſcurité: ſon nom même ne ſera connu que quand la bienveillance aura juſtifié l'indiſcrétion.

Tels

Tels ſont les talens que je me ferai toujours un devoir & un plaiſir d'encourager : celui-ci, d'ailleurs, a déja été aux priſes avec l'infortune, en attendant qu'il y ſoit avec l'envie : c'eſt un titre ſacré qui me le rend plus cher & plus reſpectable.

Puiſſent ces chants, conſacrés par le malheur, inſpirés par la ſolitude, arriver juſqu'à votre ame ſenſible, intéreſſer le Public, & concilier au jeune Orphée ces ſuffrages libres & vrais, qui n'obéiſſent pas à la convention, & qu'on n'arrache point par artifice !

L'HOMME MALHEUREUX,

Rendu à la Nature, & convaincu du beſoin de la Société.

ADIEU, monde perfide, adieu, je romps mes fers,
Je fuis loin des humains dans le fond des déſerts,
A l'eſpoir, au bonheur, je vais enfin renaître !
Tous mes vœux ſont remplis ; je ſuis ſeul & ſans maître,
Ah ! du moins, des mortels à jamais ſéparé,
D'êtres indépendants je me vois entouré.
Dans ces lieux, avec moi, tout eſt libre & ſauvage,
Jamais l'homme orgueilleux n'y porta l'eſclavage.
On n'y voit point, de front, deux paiſibles taureaux
Rouler un char tremblant ſous d'énormes fardeaux ;

Jamais le fier courſier, dégradant ſa nobleſſe,
N'y ſoumit ſon audace, & ſa fougue à l'adreſſe.
Animaux fortunés qui, dans l'ombre des bois,
Suivez ſeuls la nature, & gardez tous ſes droits,
Je viens jouir des dons que ſa main vous diſpenſe.
Déjà, ſaiſis d'effroi, vous fuyez ma préſence,
Vous craignez un tyran ? . . . voyez-moi ſans terreur,
Ne fuyez plus ; ce titre eſt pour moi plein d'horreur.
Que d'objets à la fois appellent ma penſée !
La nature ſublime, à mes yeux courroucée,
Dans cette ſolitude où ſe cachent mes jours,
S'arme pour les défendre & menace toujours.
Ici d'affreux buiſſons la terre eſt hériſſée.
Ces monts offrent ſans ceſſe une cime glacée ;
Je crois voir, dans les cieux, leur ſommet inégal
Rouler confuſément des vagues de cryſtal.
L'été regne à leurs pieds, & la plaine entr'ouverte
D'un ſable aride & noir en tout tems eſt couverte.
Mille ſombres tableaux me tiennent partagé,
Je n'ai fait qu'un ſeul pas, & la ſcene a changé.
Ce reptile ondoyant que bleſſe la lumiere,
Dont la trace à mes yeux ſillonne la pouſſiere,
Sous ſa rampante écaille, allongeant ſes anneaux,
Se gliſſoit en ſilence à l'abri des roſeaux :
Mais dans le champ des airs qui lui ſuffit à peine,
Un aigle l'appercoit & s'abat & l'entraîne..
Le ſerpent ſe redreſſe : il ſiffle en s'agitant,
Echappe, eſt reſaiſi, s'entrelace, ou s'étend.
Déja ployant ſes nœuds ſous les ſerres cruelles,
De l'aigle, à long replis il embraſſe les aîles,
Lorſqu'en orbe, à mes yeux, le monſtre balancé
Par le roi des oiſeaux contre un roc eſt lancé,
Et ſur la pointe aiguë, où ſon corps ſe déchire,
Dans ſes troncons épars il ſe meut & reſpire.
Avançons . . . . que ce chêne eſt antique & ſacré !
J'embraſſe avec reſpect ſon tronc démeſuré.

Mais

Mais quoi? j'entends frémir son antique feuillage;
Le loup hurle effrayé des signes de l'orage;
Philomele gémit, & son sein amoureux
Presse avec plus d'effroi le gage de ses feux.
Bientôt à mes regards, errants parmi les ombres,
L'astre du jour s'enfonce en des nuages sombres;
Ces nuages pressés se choquent dans les airs;
A longs traits dans leurs flancs se croisent les éclairs,
Et la foudre rapide, en leur sein renfermée,
Gronde, & roule à grand bruit sa vapeur enflammée.
L'homme pâlit, recule, & timide en ses vœux,
Il croit en frémissant qu'il existe des Dieux.
Moi seul, d'un front tranquile, observant la tempête,
J'envisage les cieux qui tonnent sur ma tête.
Je méprise la mort: je l'attends sans trembler.
Le monde en s'écroulant ne sçauroit me troubler.
Hélas! quand d'un autel embrassant les images,
A quelques dieux d'airain j'offrirois mes hommages,
Faut-il que la nature, en faveur de mes jours,
Du torrent de ses loix interrompe le cours?
Et pour un vil mortel la foudre suspendue
Doit-elle en s'éteignant s'endormir dans la nue?
Sur le chêne pourtant, le rapide Aquilon
Tourne & se précipite en un seul tourbillon;
Du tronc jusqu'à la tige, il s'agite, il chancelle,
Et, poussé vers la plaine, il se penche sur elle.
La tempête se tait: un sillon lumineux,
Frappé par le soleil, en répete les feux.
Cet astre, en éclairant les brouillards des orages,
Semble nager de loin dans le sein des nuages,
Dont la vaste étendue, en ses flots vagabonds,
Semble une onde de pourpre errante sur les monts.
Tandis que ses rayons étincelent encore
Aux rives du couchant que leur flamme colore,
Allons sur ces rochers qui menacent les cieux,
Jouir des derniers traits dont il frappe mes yeux.

Je m'élance, j'y cours : me traînant avec peine,
Sur leur fommet pierreux je gravis hors d'haleine ;
Ce fommet eft mon trône, & mes regards fereins
Vont de cette hauteur tomber fur les humains.
O Miniftre des Rois, qui, tout fier de ta chaîne,
Vois flotter à leur gré ta grandeur incertaine,
Vil efclave à la fois, & tyran plein d'orgueil,
Qui me daignois à peine honorer d'un coup d'œil ;
Sur un frivole appui ton audace fe fonde.
Ofe brifer les nœuds qui t'attachent au monde ;
Ici ton vain pouvoir ne peut m'être fatal,
Ici le rang s'efface, & je fuis ton égal ;
N'oppofant que lui-même aux dangers qu'il effuye,
Un mortel ifolé fur fa vertu s'appuye.
Ce cœur d'ombres couvert, ce cœur pétri de fard,
Qu'il fe montre au grand jour fans le mafque de l'art !
Et qu'enfin ta raifon, juftement détrompée,
Fixe à fon prix réel ta grandeur ufurpée.
Tu n'as plus de flatteurs : tu n'as plus de témoins,
Et ton fafte éclipfé t'abandonne aux befoins.
Sens-tu la faim cruelle & fa crife homicide ?
Sur ton arc recourbé tends la fléche rapide.
Le daim faute & bondit dans ces lieux écartés,
Arrête, fi tu peux, fes pas précipités.
Cet ours impétueux, le vois-tu qui s'élance ?
Il vient : fuis, ou combats, & fonge à ta défenfe.
Accours, vole, fuis-moi, fouleve ce fardeau....
Mais, que dis-je, à ton bras péferoit un fufeau.
Ah ! foible & vieil enfant qu'affoupit la moleffe,
Va dans l'ombre des Cours étaler ta foibleffe.
Atôme dédaigneux, dont un maître eft l'appui,
Qui t'ofes nommer grand quand tu rampes fous lui,
De ta dignité vaine, en ces lieux inutile,
Tombe & s'écroule enfin le coloffe fragile !
Quoi déja, fans combattre, immobile d'horreur,
Tu pâlis à mes pieds enchaîné par la peur !

Toi,

Toi, qui, sans nul obstacle, exerçant ta furie,
Sous ton joug autrefois écrasois ta patrie !
Les peuples opprimés qui t'imputent leur sort,
S'élevant contre toi, me demandent ta mort.
L'humanité le veut, la justice l'ordonne ;
Je pourrois me venger, lâche ... je te pardonne :
Qui de nous deux est homme ? A genoux devant moi,
Abaisse ta fierté, rougis & connois-toi.
Et vous, nombreux tyrans, que l'erreur déifie,
Vains fantômes de Rois, sous qui tremble l'Asie,
Vous dont tous les Sujets, dans vos chaînes égaux,
Ou meurent en captifs, ou servent en bourreaux ;
Vous, dont le seul aspect fait trembler le vulgaire,
Automates puissans qu'un vil peuple révere,
Qui, privés de la gloire & même du plaisir,
Dormez dans un Serrail sur la foi d'un Visir ;
Vantez moins désormais ce nom pompeux de maître :
Qui de nous, répondez, seroit digne de l'être ?
Et, si les Nations les créoient à leur choix,
Vous eut-on vu jamais monter au rang des Rois ?
Mais quoi ? tout s'obscurcit, tout se tait, & ma vue
S'égare, se confond dans la sombre étendue.
La nuit, du haut des cieux, plane sur l'Univers.
Le front, ceint de pavots, elle obscurcit les airs.
Comme une veuve en pleurs, d'un long crêpe parée,
De ses astres en deuil elle marche entourée.
Mais la Reine des Mois, au milieu de sa cour,
Lance les traits d'argent qu'elle emprunte du jour.
Je vois l'astre mobile, errant sous le feuillage,
Y promener sans cesse & briser son image ;
Je vois l'ombre incertaine, à travers les rameaux,
S'échappant au hasard, vaciller sur les eaux.
O nuit, sœur du cahos, souveraine tranquile,
Dont le char glisse en paix sur un monde immobile,
Toi, qui d'un voile immense, étendu par degrés,
Déroules sous les cieux les replis azurés ;

En



En vain le Dieu du jour t'efface par sa flamme ;
Ta douce majesté parle mieux à mon ame ;
Tu me fais partager ton aimable langueur,
Ton calme attendrissant a passé dans mon cœur.
Mais pour mieux ressentir les transports que j'éprouve,
J'ai besoin d'autres cœurs où le mien les retrouve ;
Mes foibles sentimens ne naissent qu'à demi ;
Pour qu'ils puissent éclore, il me faut un ami.
Viens, cher Philandre, accours, & m'apporte ma lyre,
Viens seconder les chants que cette heure m'inspire.
Par tes ravissemens tu redoubles les miens ;
Mes plaisirs partagés vont s'accroître des tiens.
Insensé, qu'ai-je dit? séparé de moi-même,
J'appelle en vain l'ami, le bienfaiteur que j'aime.
Je ne le verrai plus dans mes bras s'élancer,
Développer mon ame & m'aider à penser.
Lui seul de mes malheurs calmoit la violence,
Aux rayons des vertus il guidoit mon enfance ;
Fidele au doux penchant qui nous tint sous sa loi,
Comme un Dieu tutélaire, il marchoit devant moi.
Quoi ! d'un homme jamais cette terre inconnue
Ne montrera du moins quelque trace à ma vue !
Et, lorsque de mes jours s'éteindra le flambeau,
Nul mortel ne viendra pleurer sur mon tombeau !
Que fais-tu, chere Emé ? . . . si ce triste rivage
S'embellissoit soudain en m'offrant ton image !
Avec quel doux transport, vers toi seule attirés,
Mes yeux suivroient tes yeux sur cette onde égarés !
Pour enhardir nos feux, ce docile feuillage,
Nous envelopperoit d'un amoureux ombrage.
Là, près de ce ruisseau qui murmure & s'enfuit,
Au jour voluptueux des astres de la nuit,
Le sein demi voilé, mon amante éperdue,
Languiroit mollement dans mes bras étendue.
Tous deux.... Mais de l'amour j'ai perdu les plaisirs.
Il n'apprend dans ces lieux qu'à former des soupirs.

Eloigné

Eloigné des humains, dont j'ai fui la présence,
Je traîne sans objet mon oisive existence;
Et mon cœur assoupi, de ses nœuds détaché,
Par l'ennui se consume, & languit desséché.
Eh! quoi du sentiment j'ai repoussé l'empire!
Jamais je ne verrai mes enfans me sourire,
Suivre à pas inégaux la trace de mes pas,
Se ranger près d'un pere, ou jouer dans ses bras!
Je ne les verrai point, appuyant ma foiblesse,
Des feux de leur printemps rechauffer ma vieillesse,
Et, des plus saints devoirs accomplissant la loi,
Héritiers de mon nom, le transmettre après moi!
Eh! qu'ai-je fait du moins pour prétendre à la gloire?
Quels travaux éclatans étendront ma mémoire?
Suis-je encor citoyen! N'ai-je pas renoncé
Au poste où la nature en naissant m'a placé?
Homme aveugle, un moment, spectateur immobile,
Contemple l'Univers en sa marche tranquile:
Vois, si des corps pressés que renferme son sein,
Un seul, en s'isolant, s'égare sans dessein.
L'air soutient, enveloppe, & comprime la terre;
Des replis de ses eaux l'Océan la resserre;
Le feu vit sous les monts, s'éleve dans les cieux,
Nourrit en dévorant & circule en tous lieux:
Ce globe au doux rayon, qui m'éclaire en silence,
Par les globes voisins se meut & se balance;
Et, l'homme seul à l'homme enlevant son appui,
Voudroit dans un désert n'exister que pour lui.
Non, je ne suis point né pour vivre solitaire,
La voix de la raison me l'annonce & m'éclaire;
Les peuples réunis coulent seuls d'heureux jours;
La foiblesse & l'instinct les rapprochent toujours.
La nature en courroux, dédaignant son ouvrage,
Lança l'homme étonné sur un monde sauvage:
Il y rampe assiégé par l'essain des besoins;
Mais la tendre amitié lui prodigue ses soins.

Cherchant,



Cherchant, dès sa naissance, un appui nécessaire,
Pour affermir ses pas, il s'attache à sa mere ;
Et tous deux l'un vers l'autre, emportés tour à tour,
S'enchaînent pour jamais à la voix de l'amour.
Par ces premiers rapports les familles s'unissent ;
Leurs liens étendus lentement s'aggrandissent ;
Chaque peuple se forme & se fixe à son choix
Sous l'empire d'un maître ou la garde des loix.
De la société tout m'offre le modele ;
Je la fuyois en vain : la raison m'y rappelle.
Et toi, brillante gloire, ame des grands travaux,
Divinité du Sage, ainsi que du Héros,
Si jamais sous mes maux elle étoit abattue,
Prête un noble secours à mon ame éperdue !
Celui dont la froideur ne sent point tes transports,
Avant son trépas même, est mis au rang des morts.
Oui, pour un cœur sensible autant que magnanime,
Le plus grand des besoins est celui de l'estime.
Voudrois-je, à la vieillesse en ces bois parvenu,
Vivre & mourir en lâche, aux humains inconnu ?
Non, non ... La renommée à mes yeux est trop chere,
Montrez-vous, ô mortels, embrassez votre frere !
Rois, je ne brigue point votre vaine faveur ;
Trop heureux, à moi seul si je dois ma grandeur !
Mais si, dans l'avenir, au gré de mon envie,
Je ne recule point les bornes de ma vie,
Soyons heureux du moins dans le sein des amours,
D'une mourante main, au dernier de mes jours,
Puissé-je encor presser l'amante que j'adore !
Puissent mes bras aux siens s'entrelacer encore !
Puisse de tous ses feux, ranimant ma langueur,
Son cœur, en palpitant, s'attacher à mon cœur !
Entr'elle & mon ami, partageant ma tendresse,
Consacrant aux humains mon utile jeunesse,
Oui, je saurai près d'eux obtenir le bonheur,
Que loin du monde en vain poursuivoit mon erreur.

La

La société seule en son sein nous le donne;
Au besoin de sentir tout mon cœur s'abandonne.
L'homme, dès son berceau, voit ses nœuds se former.
Il est fait pour s'unir, & sur-tout pour aimer.

ODE à *Jaques mon Portier*.

TOI, dont les plus brillans cadeaux
N'ont jamais corrompu le zèle;
De ma maison, gardien fidèle,
Voici ta consigne en deux mots.

Chez moi, si l'aveugle fortune,
Par hazard un jour veut entrer,
Si l'ambition importune
Jusques à moi veut pénétrer:

N'ouvre point: toujours à leur suite,
Marche l'essain des noirs soucis;
Elles mettroient bientôt en fuite
Le bonheur, la paix & les ris.

A la porte, s'il se présente
Un bel enfant au doux souris,
Dont la voix est intéressante;
Le jeune amour, fils de *Cypris*;

Ami, reçois bien sa visite:
C'est pour notre bonheur commun;
A toute heure, ouvre lui bien vîte;
L'amour n'est jamais importun.

Si la sagesse avoit envie
De me parler; sans la chasser,
Dis-lui que ton maître la prie
D'attendre, ou bien de repasser.

L'Amour & l'Amitié.

Hélas ! j'ai mal gardé mon cœur
L'amour, qui n'y vit point d'escorte
S'en empara pour mon malheur,
Pendant que j'en ouvrois la porte
A l'amitié sa foible sœur....
Comment faire pour qu'il en sorte ?

Les Quinze ans.

QUINZE ans ! *Thémire*, ô le bel âge !
Des doux plaisirs, c'est la saison ;
De tes quinze ans, fais bon usage ;
A quinze ans l'amour fait moisson.
Avant quinze ans, un bergère
Est du nombre encor des enfans ;
Il faut avoir quinze ans pour plaire :
On n'est point belle avant quinze ans.

A quinze ans finit la culture,
Le bouton alors devient fleur :
C'est à quinze ans que la Nature
Parle à nos sens, nous donne un cœur.
A cinq ans, on verse des larmes ;
A dix, sont les jeux innocens :
A douze, les tendres alarmes :
Mais, pour aimer, il faut quinze ans.

A un

A un Critique.

FROID pédagogue des neuf sœurs,
Toi qui soumets tout à l'équerre;
Pâle anatomiste d'auteurs,
Disséque les Héros d'*Homère*;
A *Vénus* cherche des défauts,
Et des taches à sa ceinture;
Blâme un écart de la Nature;
Puriste, fais la guerre aux mots:
Ma muse craint peu ta férule;
Mes vers, enfans du sentiment,
Ont touché la beauté *crédule:*
Je suis aimé, j'ai du talent.

ODE *à une Femme Bel-Esprit.*

SUR les bancs poudreux de l'école,
Je n'aimerois pas à te voir,
Dans les volumes de Barthole,
Puiser un pénible savoir.

Ne vante pas tant la science,
Eve sait ce qu'elle a coûté:
Il est une aimable ignorance
Qui sied bien mieux à la beauté.

La Beauté souvent n'est savante,
Hélas! qu'aux dépens de son cœur:
Qu'une Agnès est intéressante!
On préfère à tout sa candeur.

De tous les Arts, Pallas est mère:
Pallas pourtant n'eut pas le prix:



Vénus, qui ne ſavoit que plaire,
Le reçut des mains de Pâris.

Les neuf ſœurs ſont encor pucelles
Malgré leurs ſublimes eſprits :
Moins ſavantes, nos immortelles
Auroient pu trouver des maris.

Hortenſe ! une longue lunette
Qui fatigueroit tes beaux yeux,
T'iroit plus mal qu'une navette
Entre tes doigts induſtrieux.

Ta bouche (notre idolâtrie) !
Faite pour le propos badin,
Deviendroit-elle plus jolie,
Quand tu ſaurois parler latin ?

L'aigle altier porte le tonnerre,
Dans les Cieux il a ſon ſéjour :
La colombe raſe la terre,
Et n'eſt faite que pour l'amour.

Les Baiſers.

DONNE-moi, Thémire, un baiſer ;
Non de ces baiſers de famille,
Qu'à ſa mère, pour l'appaiſer,
Prodigue une diſcrette fille
Quand ſon cœur appelle un époux ;
Non de ces baiſers d'hymenée
Que, pour les maris d'une année,
L'habitude rend ſi peu doux :
Non de ces baiſers d'étiquette
Que l'on ſe donne à certain jour,
Et qu'à pareil jour on répète ;
Donne-moi des baiſers d'amour,

ODE

La Raiſon Yvre.

SANS me prévenir, certain ſoir,
La raiſon me rendit viſite:
Que n'attend-elle qu'on l'invite?
Eſt-on ſi preſſé de la voir?

J'étois alors à faire orgie
Entre ma Bergère & l'Amour;
Chacun de nous, dans ſa folie,
Chantoit & buvoit tour-à-tour.

Entre tout-à-coup la grondeuſe,
En me jetant un noir regard:
" Eh! bon jour, la belle prêcheuſe;
" Vous arrivez un peu trop tard."

Je vous croyois ſeul, me dit-elle...
" Le monde vous feroit-il peur?
" Prenez place entre nous, la Belle,
" Et goûtez de cette liqueur."

Se livrant au jus de la treille,
Je lui verſe encore une fois;
A la troiſième elle ſommeille...,
Nous en profitons tous les trois.

Je donne un baiſer à Glycère;
Glycère en donne un à l'Amour;
L'Amour le rend à ma Bergère
Qui vient me le rendre à ſon tour,

L'Amour (d'accord avec ma mie,
Concertant une trahiſon),
Fit, du grelot de la folie,
Un ornement à la raiſon.

La raiſon en cet équipage,
Se réveille ; & dans le miroir
Vit ſa honte, fit grand tapage,
Sortit & ne vint plus me voir.

Réponſe de Mr. le Prince de Ligne à une Lettre de Mr. de Voltaire, dans la quelle il ſe traite de vieux Hibou, & Mr. le Prince de Ligne, d'Aigle Autrichien.

JE ſais que le Hibou, favoriſé des Cieux,
De la Sageſſe eſt le ſymbole.
Si je ne t'avois vu, je croirois que les Dieux,
Pour corriger notre eſpece frivole,
Sous cette forme-là, t'ont placé parmi nous.
Quand Minerve te ſuit, ſon ſort me paroît doux:
Mais, comme toi, ſait-elle inſtruire & plaire ?
C'eſt toujours, en grondant, qu'elle fait quelque bien ;
Elle eſt mauſſade, atrabilaire,
Et ſon lugubre oiſeau ne te reſſemble en rien.

Se peint-on un Hibou, qui paſſe en mélodie
L'Amphion des Forêts, le Cygne Mantouan,
Qui des Clairons de Mars, du Luth de Polymnie,
Ou bien de la Flûte de Pan
Sait tirer la même harmonie ?

Si

Si l'on devient un Aigle en fixant le Soleil,
Sans doute, j'en suis un ; j'osai voir le Génie,
Qui n'eut jamais, & n'aura son pareil,
Qui des sots préjugés affronta la manie,
Qui des torts de Thémis fut le réparateur,
L'ami de la Raison, l'amant de la Folie,
Et de l'Humanité le joyeux bienfaiteur.

C'est toi seul, qui, dans ton délire,
Toujours ou sublime, ou charmant,
Planes sur tout ce qui respire,
Du haut des Cieux, ton unique élément.

L'Aigle n'est plus à Rome, il n'y reste qu'une oye,
De qui le Capitole est l'asyle & la proye.
Elle l'avoit sauvé, dans un tems plus brillant.
Plus d'aigle nulle part ; la nature épuisée,
Pour former ton être divin,
Depuis ce tems s'est reposée.
De perroquets, au ramage malin,
De geais & de corbeaux, je vois bien des volieres ;
Mais l'on verra plutôt, sous les celestes spheres,
Se rassembler deux astres éclatans,
Deux Mondes & deux Océans,
Que l'on ne verra deux Voltaires.

Si quelqu'un peut nous rappeller les graces naturelles, franches & originales du Comte de Grammont, c'est assurément M. le Prince de Ligne. Il nous reproduit ce Héros aimable, & pourroit, si la fantaisie lui en prenoit, nous rendre encore son Historien.

Vers

*Vers de Madame la Maréchalle de ***, en envoyant de ses cheveux au Duc de N***.*

RECEVEZ ces cheveux, depuis long-tems blanchis.
D'une longue union qu'ils soient pour vous le gage !
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge ;
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presque autant, j'ose aimer davantage.

L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans.
Fruit précieux du goût, de l'estime & du tems,
Rien ne s'oppose plus à l'attrait qu'elle inspire.
On ne s'y méprend plus, on cede à son empire,
Et l'on joint, sous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer, le droit de se le dire.

*Réponse de Mr. le Duc de N***.*

QUE parlez-vouz de cheveux blancs ?
Laissons, laissons courir le temps ;
Que nous importe son ravage ?
Les tendres cœurs en sont exemts ;
Les Amours sont toujours enfants,
Et les Graces sont de tout âge.
Pour moi, Thémire, je le sens,
Je suis toujours dans mon printems,
Quand je vous offre mon hommage.
Si je n'avois que dix-huit ans,
Je pourrois aimer plus long-tems ;
Mais pourrois-je aimer davantage ?



Strophes détachées.

D'un Poëme charmant, intitulé, *les 12 mois*, fait par Mr. Rocher, jeune poëte, qui ne l'a pas encore confié à l'impression. Cet ouvrage n'est connu que par la lecture qu'il en a faite dans plusieurs sociétés où il a généralement obtenu les plus grands éloges.

Après avoir peint dans le mois d'Octôbre, les beautés de la Campagne, flétries par les vents, les brouillards & les pluyes, après avoir montré que tous les êtres doivent s'altérer & périr, Mr. Rocher oppose à ce tableau celui de leur reproduction. Ce morceau est de la plus grande beauté, tant par la force des pensées, que par l'harmonie des vers. Si, comme on le dit, l'ouvrage en contient plusieurs de cette espéce, il est bien à desirer, que Mr. Rocher se détermine à l'accorder à l'empressement du public.

RIEN ne s'anéantit ;. non, rien ; & la matiere
Comme un fleuve éternel, roule toujours entiere.
Qui pourroit au grand tout fournir des alimens,
Si les êtres, détruits jusqu'en leurs élémens,
Du néant chimerique étoient jamais la proie ?
Cet azur que l'Ether sur nos têtes déploie,
Ces lampes dont l'éclat brille aux voûtes des airs,
Du profond Ocean les immenses deserts,

L'essaim brillant des fleurs ramené par zéphire,
Ces rochers dont les flancs sont veinés de porphire;
Et ces vieilles forêts aux rameaux chevelus,
Tout enfin dès longtemps, ne seroit déjà plus,
Si de ses propres sucs, tout ne pouvoit renaître.
Ne crois point que jamais les germes de ton être,
D'une éternelle mort puissent être frappés;
Non, tes premiers esprits, de la tombe échappés
A des êtres encore iront prêter la vie.

Vois-tu lorsqu'à sa table, un ami te convie
Vois-tu, de main en main, passer rapidement
La fougere où petille un nectar écumant
Hé bien ! de l'univers ce banquet est l'image.
Du flambeau de la vie on s'y prête l'usage.
Les près & les forêts, les champs & les coteaux,
A la jeune brébis livrent leurs végetaux;
La brebis à nos corps fournit leur nourriture;
Du lion, du vautour, nos corps sont la pâture;
Et comme nous enfin le lion, le vautour,
A la terre rendu, la nourrit à son tour.

Aujourd'hui que les vents aux fougueuses haleines;
Du bruit de leurs combats font retentir nos plaines,
Déshonorent le front du huitieme des mois,
Et viennent lui ravir la parure des bois,
Nos regards attristés contemplent ce ravage,
Mélancoliquement, le long de ce rivage,
Nous foulons à regret, ces feuillages sechés
Par l'aquilon jaloux, de leur tige arrachés.
Il changera pourtant ce tableau monotone,
Et le printemps naîtra des débris de l'automne.
Oui, ces feuilles, n'aguére ornement des forêts,
Se transforment bientôt en fertiles engrais,
De leurs sucs immortels iront former encore
Le panache ondoyant dont l'arbre se décore........

. . . .

LES

LES VOULOIRS

CHANSON.

Sur l'Air du Comte Almaviva, dans le Barbier de Séville.

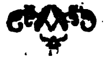
JAMAIS d'aimer ſi je fais la folie,
Et que je ſois le maître de mon choix,
Connois, Amour, celle qui ſous tes loix
Pourra fixer le deſtin de ma vie.

Je la voudrois moins belle que gentille,
Trop de fadeur ſuit de près la beauté ;
Yeux languiſſans peignent la volupté,
Joli minois du feu d'amour pétille,

Je la voudrois de ſeize ans affligée,
Sans être Agnès ayant peu de deſirs,
Sans les chercher ſe livrant aux plaiſirs,
Par la gaieté tous les jours animée.

Je la voudrois ſans goût pour la parure,
Sans négliger le ſoin de ſes appas ;
Quelque peu d'art qui ne s'apperçoit pas,
Ajoûte encore un prix à la nature.

Je la voudrois ſans avoir d'autre envie,
D'autre deſir que celui de m'aimer :
Si cet objet, Amour, peut ſe trouver,
A l'adorer je paſſerai la vie.





RÉPONSE

*De Mademoiselle *** sur le même Air.*

D'AIMER jamais si je fais la folie,
Et que je sois maîtresse de mon choix,
Connois Amour, celui qui sous tes loix
Pourroit fixer le destin de ma vie.

Je le voudrois moins brillant qu'agréable,
D'un Petit-Maître évitant le jargon,
Et les faux airs & le frivole ton ;
Sachant sur-tout le grand art, d'être aimable.

Je le voudrois au moins d'un moyen âge,
Joignant l'effet à l'air du sentiment ;
Le vieux est froid, inquiet, dégoûtant,
Le jeune est fat, importun ou volage.

Je le voudrois sans goût pour la parure,
Soigneux pourtant, & sans être affecté
De la décence & de la propreté,
Devant à l'art bien moins qu'à la nature.

Je le voudrois complaisant, mais sincère,
Contraire au vice, indulgent à l'erreur,
Sans morgue instruit, vertueux sans humeur,
D'un bon esprit & d'un doux caractère.

Je le voudrois un *tantet* philosophe,
Moins en discours qu'en gestes & beaux faits,
Par ses conseils, ses dons & ses bienfaits,
Prévenant gens de la plus mince étoffe.

Je le voudrois près des Grands sans bassesse,
Pour les petits rempli d'aménité,
Ferme & constant sans opiniâtreté,
Grand sans orgueil, modeste sans foiblesse.

Je le voudrois rangé ſans avarice,
Sans profuſion, honnête & libéral,
Avec meſure, ouvert & ſocial;
Faiſant le bien ſans orgueil, ſans caprice.

Je le voudrois de mœurs irréprochable,
Pieux ſans aigreur, juſte ſans dureté,
Noble ſans faſte, élevé ſans fierté:
J'en rougirois s'il n'étoit eſtimable.

Je le voudrois qui n'eût pas d'autre envie,
D'autre deſir que celui de m'aimer;
Si cet objet pouvoit ſe retrouver,
De l'épouſer je ferois la folie.

NICE E'LECTRISE'E.

Traduction d'un Sonnet Italien de Mr. Bondi.

DROITE, ſur un gâteau magique,
Que fouloient ſes pieds délicats,
Ma Nice iſóloit ſes appas,
Et bravoit la foudre électrique.
Un jeune eſſaim de curieux
S'avance & ſe preſſe autour d'elle;
Et ſous mille doigts amoureux
De toutes parts Nice étincelle.
L'un ſe brûle au feu de ſes yeux,
L'autre aux éclairs de ſon viſage,
Tandis qu'une main plus volage
Embraſe l'or de ſes cheveux.
L'amour prit part à l'exercice;
Et pour faire un eſſai nouveau,

Ce

Ce Dieu toucha le cœur de Nice :
L'éclair alluma ſon flambeau.

*Par M. D****.*

INSCRIPTIONS

Qui ſe trouvent dans le Jardin de M. le Marquis de Pézay, à Paris.

Pour la ſtatue de l'Amour.

D'AUCUN Dieu l'on n'a dit tant de mal & de bien ;
Le plus grand des malheurs eſt de n'en dire rien.

Pour un grouppe repréſentant Zéphir qui met une couronne ſur la tête de Flore.

Des Déeſſes & des mortelles
L'orgueil encor long-tems fixera le deſtin.
Zéphir paroît ici la couronne à la main :
Flore oublie à l'inſtant que l'ingrat a des aîles.

Pour un Cabinet de verdure.

Rêveur, Poëte, Amant, Jardinier tour-à-tour,
C'eſt ici que je chante ou médite ou ſoupire.
J'y fais mes projets pour la Cour,
J'y fais mes chanſons pour l'Amour.
J'y touche le compas, la ſerpette & la lyre.
Oublié de la Cour, ſeul ici j'en rirai,
Et ſi l'Amour me trompe, ici je pleurerai.



LA

LA CONVALESCENCE

D'une Fille de quinze ans.

GAITE', santé sont de retour :
Vive Monrose, vive amour!
Aimable enfant, j'ai vu tristesse
Regner en tes yeux languissans ;
De ton teint les lys palissans
N'annonçoient plus qu'ennui, détresse ;
Et si, voilà que, dans ce jour,
Gaité, santé sont de retour.
Jeux & ris qu'Amour te ramene
Cherchent ta douce privauté.
Il n'en est point qui ne te prenne
Pour la Déesse de beauté ;
Et m'y reconnoîtrois à peine,
N'étoit la simplesse & bonté
Qui font que n'en es pas plus vaine.

Sens-tu pas certain ne sais quoi,
Attrait nouveau, grace soudaine,
Qui point n'étoit n'a guere en toi ?
Plus pure encore est ton haleine ;
Plus de charme est dans ton regard :
Bien qu'en ton cœur la paix habite,
Ton gentil sein, non par hasard,
Mieux s'arrondit, tantôt s'agite.
Sais-tu pourquoi ? Viens m'écouter :
L'aventure t'en veux conter.

Près des bords que l'Yere arrose,
Ce mois de Mai, n'a pas long-tems,
Où tu comptois quinze printems,
Ce mois de Mai, belle Monrose,

L'Amour

L'Amour l'a dit, il étoit là,
Tu sommeillois, il soupira.
Il tenoit deux boutons de rose;
De deux feuilles qu'il sépara,
Ton beau visage il colora;
Puis pressa ta bouche mi-close
Et t'en fit respirer l'odeur,
Et puis s'approcha de ton cœur;
Mais n'osa, craintif, autre chose,
Qu'attacher l'une & l'autre fleur
Sur ton sein . . . qui plus ne reposa.

Gaîté, santé, sont de retour,
Vive Monrose, vive amour.

Je crois qu'on ne me saura pas mauvais gré de terminer cet article de la Poësie par un petit Prologue Anglais, qui a été composé, & prononcé sur un théatre de société à la campagne, par une jeune Demoiselle, qui joint aux graces de l'esprit celles d'une figure très interressante, & la réunion des talens les plus aimables.

Nous nous permettrons même d'y joindre une lettre qu'elle écrivit à son amie en lui envoyant ce petit ouvrage :

VOUS

VOUS le voulés donc absolument, eh bien, la voila, ma chére amie, cette petite folie que vous me demandés avec tant d'instances; il faut bien que ce soit vous pour que je vous la confie: Ces plaisanteries de société qui sont passables pour le moment, perdent beaucoup à la réflexion. Jái pu me soumettre à être entendue par une très petite assemblée de parens & d'amis à l'indulgence de qui nous avions de grands droits; encore je vous assure qu'au moment de paroitre j'avois une extrême frayeur. Mais je vous avoue que je redouterois la sévérité de la lecture. Je vous en prie donc que cela ne passe pas vôtre chére famille; je ne veux de lecteurs que ceux qui m'aimeront asiés pour trouver mon ouvrage excellent. Vous avés éprouvé comme moi le bonheur d'amuser de bons parens qui ne pensent qu'à la félicité de leurs enfans; mon Pére comme vous savés, aime la musique avec passion. Rien n'auroit manqué à ma satisfaction, si vous aviés pu être témoin de la sienne, si vous aviés vu des larmes couler sur cette phisionomie respectable que vous connoissés.... Je ne saurois vous dire tout ce que j'ai ressenti dans ce moment, j'aurois

[redacted]

voulu pouvoir me précipiter dans ſes bras. Non, ma chére amie, il n'y a rien de préférable au plaiſir de paſſer ſa vie, à la campagne ſurtout, avec des parens qu'on *doit* aimer; je ne parle pas de la ſimple tendreſſe filiale, il n'y a point d'ame bien née qui ſe refuſe aux prémiers ſentimens de la nature, mais je parle de cette reconnoiſſance que nous devons leurs bontés, quand ils ne s'occupent et n'employent tous les momens de leur vie qu'à nous rendre heureux. Je ſuis bien ſûre que vous êtes de mon avis, vous êtes abſolument dans le même cas quoi qu'il ſoit bien rare. Je ne connois encore aucun ſentiment qui puiſſe être comparé à celui là; J'ignore s'il y en a, mais je crois pouvoir repondre qu'il ne s'en préſentera jamais à mon cœur qui puiſſe obtenir la préférence. Revenons à nôtre ſpectacle. Je vous dirai tout bonnement qu'il a été charmant. Je trouve qu'il n'y a rien de ſi commode qu'une tendre amie; avec elle on peut ſe livrer à tous les élans d'amour propre, de vanité, d'orgueil même ſi on en avoit, & cela tout à ſon aiſe, on peut être ſoy enfin & quoiqu'on en diſe, cela vaut toujours mieux. Quelle différence ma chére amie, des plaiſirs dont nous jouiſ-

ſons,

ſons, vous & moi qui paſſons la plus grande partie de l'année à la campagne, avec ce tumultueux fracas de Londres; l'ame, la ſanté, le bonheur, le plaiſir tout y gagne. Pour moi, je n'y ai qu'un chagrin, ç'eſt de n'y pas être avec vous: mais comme alors je ſerois trop heureuſe & qu'il faut bien payer ſon petit tribut aux contrarietés de la vie, je me réſigne, & vous m'en conſolés par vos lettres charmantes. . . . .
. . . .
. . . .

Adieu ma tendre amie, raſſemblés votre aimable famille, pére, mére, ſœurs, fréres, liſés moi, joués moi, moqués vous de moi ſi vous voulés, mais aimés moi, dittes le moi, & je vous pardonne.

PROLOGUE*.

EXCUSE my dreſs—I'm come here in a hurry—
This vile diſpute has put me in a flurry.

* This Prologue was ſpoken before two pieces, a tragedy, and a muſical entertainment. The young lady who ſpoke it had no part but in the laſt of them.



Would you believe it? 'tis the ſtrangeſt thing;
They ſay † that I can only laugh or ſing,
And therefore truly I'm to have no part
To move your pity, or to touch your heart.
Extremely civil this, you muſt agree—
But I can be reveng'd—as you ſhall ſee.
Know then, to make of me a uſeful friend,
My talents for the farce they much commend,
And coaxing ſay, *my dear you ſhall make choice*
Of any part in that which ſuits your voice.
Know as a ſecret, I the farce admire;
Nay more, I've got the part I did deſire.
Yet, as to puniſh them I am ambitious,
Why not, like other ſingers, prove capricious?
I'll take my long large cloak when I go hence,
Then, with an air of cold indifference,
Crawl to the green room, fall into a chair,
And in weak accents to them all declare,
I come—to ſay—I cannot—ſing a note—
I've got a hoarſeneſs, and a bad ſore throat.
With anxious looks, how they wou'd round me ſwarm!
Oh! how the Kings and Queens I ſhou'd alarm!
And now methinks you frown, and ſeem to ſay,
A pretty project this to ſpoil their play!
Poor things!—I will not put them in a fright—
‡ You look more pleas'd—nay then I muſt be right.
But hark!—I ſurely hear their tragic bell ||,
And lo! they come their diſmal tale to tell.
Mean time I'll ſtep behind the ſcenes, and ſpy
Which tender-hearted hearer firſt will cry.
Your weeping they regard as higheſt praiſe,
And are moſt pleas'd when they that tribute raiſe.

† Pointing to the ſcenes, behind which were the performers.

‡ Looking round upon the audience.

|| The bell rings.

Now,

Now, as in truth I wish well to the cause,
Pray weep away in token of applause;
And I, to wipe your tears, will come again
Amidst the Comic Muse's laughing train.

Malgré l'extreme répugnance que l'aimable auteur de ce joli morceau paroît témoigner à le voir publié, j'espére qu'elle voudra bien me pardonner ce petit larcin qui, en blessant un peu son extrême modestie, ne peut que faire bonneur à son cœur & à son esprit.

ÉNIGME.

LORSQUE l'hiver, ramenant la froidure,
D'un tapis blanc a couvert la nature;
Lorsque l'on n'entend plus la voix
De l'éloquent chantre des bois,
C'est alors, cher Lecteur, que tu me vois paroître.
Cherche bien, tu dois me connoître,
Car tu m'as vu plus d'une fois.
Je présente un vaisseau d'une étrange structure,
Sans pont, sans voile, sans mâture;
Je ne crains point le vent si terrible en hiver;
Je n'ai point de canon & ma quille est de fer;
D'un éperon tranchant on voit ma proue armée;
Et par-tout où je vais, ma trace est imprimée;
L'homme sur moi monté, consultant ses plaisirs,
Court, vole, va, revient, au gré de ses desirs:
Devine, cher Lecteur, il faut enfin me taire;
Encore un mot de plus tu saurois le mystère.



AUTRE.



AUTRE.

Mon caquet & ma vigilance,
Tous deux en proverbe ont passé.
Ainsi le mal en moi par le bien se balance;
Et l'un par l'autre est compensé.
Si d'ordinaire on me compare
Une bavarde qu'on honnit;
De quelqu'un, dont l'adresse est rare,
On dit qu'il m'a trouvée au nid.

LOGOGRYPHE.

JE suis une frêle prison,
Quoique le plus souvent de fer je sois formée;
De dessins & de fleurs j'ai beau paroître ornée,
On dit, avec grande raison,
Que toujours ma demeure est ennuyeuse, horrible;
Pourtant, malgré cette opinion,
L'être que je renferme, à son sort peu sensible,
Souvent chante comme Amphion.

Pour changer mon destin, si tu m'ôtes la tête,
Lecteur, je suis bien différent;
Toujours à me cacher, vieille femme s'entête,
Et ma grandeur fait son tourment.

Veux-tu d'un autre sens pénétrer le mystère?
Je vais encore te l'offrir.
Sous quatre noms divers, j'ai régné sur la terre
Au premier je vais revenir.

MÉLANGES LITTERAIRES.

IDÉES GÉNÉRALES

Sur l'État actuel de la Litterature en France.

LES révolutions fréquentes que les lettres ont éprouvées depuis leur naissance offrent un spectacle intéressant & bien digne des regards d'un observateur Philosophe : si l'on suit d'un œil attentif la marche & les vicissitudes de l'esprit humain, on voit la lumière lutter sans cesse contre les ténèbres, le sçavoir contre l'ignorance ; on voit le flambeau des arts briller & s'éteindre tour à tour, éclairer successivement différens peuples, dissiper pour un temps les ombres de la barbarie, & leur céder bientôt la place ; semblable à ces astres errans, qui répandent sur notre horison un éclat passager, & se dérobent rapidement à notre vue, pour

pour ne plus reparoître qu'aprés pluſieurs ſiècles. Le monde déja vieux étoit encore barbare, les hommes, uniquement occupés des beſoins de la vie, bornés à la culture des arts néceſſaires, ignoroient les talens agréables & les dons précieux du génie; lorſque tout à coup, du ſein de cette obſcurité profonde, un rayon créateur s'élance & vient féconder les eſprits d'un peuple libre. La Grèce enfante les arts; ſous cet heureux climat, la Poëſie, l'Eloquence naiſſent & ſe perfectionnent preſque en même-temps: ſous les doigts de l'artiſte Athénien la toile s'anime, l'airain vit & reſpire; & dans le même pays, où les hommes avoient habité des cavernes, l'art élève des temples dignes de la majeſté des Dieux, & le modèle éternel de la belle architecture. Mais les talens, concentrés juſqu'alors dans le lieu qui les vit naître, comme dans leur patrie, dédaignent bientôt d'honorer un peuple qui s'eſt déshonoré lui-même; ils abandonnent, avec indignation, les vils eſclaves des Macédoniens. La magnificence des *Ptolomées* les invite à ſe rendre dans Alexandrie, &, pendant quelques années, ils ſemblent s'être fixés dans cette ſuperbe cour, dont ils ſont l'orne-

l'ornement. Enfin la grandeur Romaine les appelle; le siège de l'empire du monde est le seul théâtre où ils puissent se montrer avec dignité. Cependant, en s'éloignant de leur terre natale, ils perdent quelque chose de leur premier éclat. Rome, héritière du génie de la Grèce, ne peut faire revivre l'art dramatique: les conquérans de l'univers croiroient s'avilir en maniant le ciseau & la palette; la Peinture & la Sculpture, abandonnées à des esclaves, n'ont plus cette vie & cette beauté divine que sçavoient leur donner les mains libres des Grecs. Bientôt les Romains, affoiblis & dégradés, sont vaincus à leur tour par des peuples grossiers & féroces. La gloire des arts s'évanouit alors avec celle de la nation, & la barbarie, sortie des marais du Nord, vient engloutir la patrie des talens; le monde est replongé dans une nuit profonde; il y reste enseveli pendant plusieurs siècles. Enfin, des mêmes lieux d'où la lumière la plus vive étoit autrefois partie, il s'échappe encore une foible étincelle. Quelques Grecs, fuyant la cruauté des Scythes, viennent apporter à l'Italie moderne, non pas leur génie, mais la con-

noiſſance de leur langue & des chef-d'œuvres qu'elle avoit produits. A l'aſpect de ces grands modèles, tous les eſprits s'enflamment. Le Taſſe, échauffé par la lecture d'Homère, enfante le ſeul Poëme épique dont les modernes s'honorent : les ſtatues des Praxitèles, enfouies par l'ignorance ſous les débris de l'ancienne Rome, ſortent du ſein de la terre pour former des Michel-Ange : un Pontife, plus illuſtre par ſon goût & ſa politeſſe que par ſa triple couronne, invite & accueille tous les arts comme un nouvel Auguſte. La France, ſous un Roi protecteur des lettres, reſſent auſſi quelques effets de cette heureuſe influence ; mais le temps de ſa gloire n'eſt pas arrivé. Déjà l'Angleterre & l'Eſpagne ont des Poëtes, dont on admire encore le génie, malgré le mauvais goût & les irrégularités ſauvages qui défigurent leurs productions, & la France ne peut citer aucun ouvrage qui s'élève au-deſſus de la médiocrité ; ſes habitans, livrés aux diſcordes civiles, aveuglés par la ſuperſtition & le fanatiſme, ne ſçavent encore que s'entr'égorger ; mais lorſque les eſprits, diviſés par les factions, ſont enfin réunis par la

politique

politique d'un grand Miniſtre, & qu'il ne leur reſte de leurs fureurs paſſées que cette chaleur & cet enthouſiaſme qui eſt le germe du génie, c'eſt alors que les arts viennent illuſtrer à ſon tour la nation Françoiſe. Son triomphe, plus tardif, n'en a été que plus éclatant, & plus long-tems barbare, elle s'eſt auſſi diſtinguée davantage par ſes ſuccès littéraires. Jamais l'Italie, ſoit ancienne ſoit moderne, n'a pu atteindre à la hauteur du Poëme dramatique : ce genre, le plus beau & le plus difficile de tous, eſt reſté informe & irrégulier chez les Anglois & les Eſpagnols ; en France, il a preſque atteint le dernier degré de la perfection. Le théâtre de Paris, qui, dans la Tragédie, eſt tout au moins le rival de celui d'Athénes, lui eſt très-ſupérieur pour la Comédie. Dans toutes les parties de la littérature, ſi l'on en excepte le Poëme épique & l'Hiſtoire, nous avons des auteurs qu'on peut oppoſer à ceux de l'antiquité. Ce qui nous aſſure particulierement l'avantage ſur tous les peuples modernes, c'eſt cette ſageſſe & cette régularité, ce ton ſimple, naturel & vrai, ce goût ſûr & exquis qu'on remarque dans les ouvrages de nos bons

écrivains : voilà les qualités qui ont excité l'admiration de l'Europe, & qui ont inſpiré aux étrangers une eſpèce de vénération pour la littérature & pour la langue Françoiſe : mais ces jours de ſplendeur ſe ſont bientôt évanouis ; il ne nous reſte plus qu'un vain ſouvenir de notre grandeur paſſée, & lorſqu'après s'être arrêté ſur cette époque ſi glorieuſe à la Nation, on jette les yeux ſur l'état actuel des lettres parmi nous, on ne peut s'empêcher de s'écrier :

> ...... Fuimus Troës, fuit Ilium & ingens
> Gloria Teucrorum.

Où ſont ces temps heureux où *Corneille* élevoit les ames par des idées ſublimes & des ſentimens héroïques ; où *Racine* charmoit les cœurs par la peinture délicate & naturelle des paſſions & des foibleſſes humaines ; où *Molière* inſtruiſoit agréablement les hommes en les faiſant rire de leurs travers & de leurs folies ; Qu'eſt devenue l'éloquence mâle & vigoureuſe des *Boſſuet*, la douceur, l'élégance & l'harmonie des *Fenelon* ? Qui nous rendra cet aimable Philoſophe, qui, ſous le voile de la fable, cachoit les leçons les plus importantes de la morale ; cet arbitre du goût,

cet

cet oracle de la littérature, qui ſçut embellir la raiſon des plus brillantes couleurs de la Poëſie ? Quelle ſeroit aujourd'hui l'indignation de cet ami du bon ſens & de la vérité, s'il revenoit parmi nous, & qu'il vît régner dans nos ouvrages ce ton précieux, cette affectation ridicule qu'il s'étoit efforcé de proſcrire ? Que diroit-il, s'il voyoit notre ſcène en proie à de nouveaux *Pradons*, s'il entendoit le théâtre retentir des applaudiſſemens honteux qu'on prodigue à des déclamations ampoulées, ou bien à un vain perſiflage de ſociété, s'il ſe voyoit lui-même avili & dépouillé du titre de Poëte dans cette même Académie dont il fit autrefois l'ornement ? Que diroit-il, s'il voyoit l'éloquence défigurée étaler un faſtueux attirail de termes ſcientifiques, s'égarer dans des ſyſtêmes faux & dangereux, établir des paradoxes abſurdes, & ſe nourrir d'idées plus creuſes que profondes ? Ne s'imagineroit-il pas voir revivre le règne des *Chapelain* & des *Scuderi ?* Ne nous croiroit-il pas retombés dans la barbarie dont il nous avoit tirés ?

Des auteurs graves ont recherché avec ſoin pourquoi les lettres & les arts, après être parvenus à un certain période, au lieu de s'avancer

des chofes; tous fe font attachés à obferver certaines règles propres à chaque genre, & c'eft d'après leurs procédés conftans & uniformes, qu'on a réduit en art la Poëfie & l'Eloquence; tous enfin fe font accordés à rejetter de leurs ouvrages les ornemens étrangers au fujet, & à ne jamais admettre, comme des beautés réelles, d'agréables défauts. Lorfque les grands maîtres du fiècle de *Louis XIV*, formés eux-mêmes à l'école des anciens, nous eurent laiffé des modèles dans prefque tous les genres, que reftoit-il à faire à leurs fucceffeurs, finon de marcher fur leurs traces & de fuivre la même route? C'étoit le vrai moyen de conferver le précieux dépôt du bon goût & de l'honneur des lettres qui leur étoit confié. Mais, plus avides de renommée que zélés pour la gloire des arts, nos littérateurs modernes ont fenti que s'ils travailloient fur le même plan que leurs illuftres prédéceffeurs, il leur faudroit faire des efforts extraordinaires pour les atteindre, que peut-être même ils n'y parviendroient jamais; ils ont confidéré que le Public, raffafié des chef-d'œuvres de ces grands hommes, accoutumé à leurs beautés, feroit moins vivement frappé de retrouver dans

les

les modernes des beautés du même genre; en conséquence, ils ont pris un autre parti, &, sans s'embarasser des qualités solides & essentielles à chaque genre d'ouvrage, qualités qui exigent trop de génie & de travail, ils n'ont songé qu'à briller & à étonner à la faveur de quelques ornemens superficiels, souvent même vicieux & déplacés, mais qui recevoient un éclat imposant des charmes de la nouveauté. Leur manière a paru neuve & piquante, on ne s'est pas donné la peine d'examiner si les traits dont on étoit ébloui étoient bien placés ou convenables au sujet, & quelques graces légères & frivoles ont couvert les fautes les plus graves. Lorsque *Sénèque* voulut entrer dans la carrière de l'éloquence, il vit bien qu'il lui seroit extrêmement difficile d'acquérir une réputation aussi brillante que celle de *Ciceron*, s'il se conformoit au genre établi par cet orateur; il sacrifia le bon goût au desir de se faire un grand nom, &, laissant à *Ciceron* l'ordre, la clarté, le naturel, l'harmonie, & ce beau développement de pensées, sans lequel il n'y a point de véritable éloquence, il mit dans son style une précision sèche, une subtilité affectée, une profondeur mystérieuse

qui dégénère ſouvent en obſcurité; il prit un ton bruſque & tranchant, prodigua les jeux de mots & les antithèſes, entaſſa, ſans choix, ſans ordre & ſans liaiſon, des penſées brillantes, qui, comme autant d'éclairs, éblouiſſent les yeux du lecteur & lui permettent à peine de conſidérer ſi les beautés qui le frappent ont un éclat ſolide. Ce genre ſingulier fut goûté parce que ſes défauts même avoient quelque choſe de ſéduiſant. Nos orateurs modernes ont foiblement imité l'exemple de *Sénèque*, & n'ont pas été moins heureux que lui. Lorſque *Lucain* entreprit de compoſer un Poëme épique, il ſe garda bien de ſuivre la marche de *Virgile*; il ſe débarraſſa du ſoin pénible de tracer un plan, d'inventer une fable, d'intéreſſer les Dieux à ſon action, & de relever ſes récits par le merveilleux. Toutes ces parties eſſentielles au Poëme épique ſe trouvoient èminemment dans celui de *Virgile*. *Lucain* prit une route plus courte & plus facile; il préſenta aux Romains une hiſtoire en vers, mais il eut ſoin de l'embellir de portraits, de maximes politiques, de ſentimens outrés & giganteſques, de ſentences ſouvent plus fauſſes que hardies, de tirades où il y a plus de dé-

clamation

clamation que d'éloquence, le tout revêtu d'une versification fiere, rapide, sonore, mais fatigante par sa monotonie. Ce procédé lui réussit, & de nos jours nous l'avons vu employer avec le même succès par un Poëte célèbre, qui s'est imaginé qu'un Poëme épique pouvoit être un des premiers essais d'une muse naissante, quoique *Virgile*, après onze ans de travail, ait encore laissé l'Enéïde imparfaite. Quand *Racine* avoit arrêté le plan d'un Tragédie, il avoit coutume de dire qu'elle étoit faite : aujourd'hui, quand un Poëte a rassemblé quelques situations forcées & extravagantes, quelques déclamations philosophiques, un ou deux coups de théâtre, une douzaine de sentences boursoufflées, sa Pièce est faite. Il est vrai qu'elle n'a point de plan, qu'elle ne porte sur rien ; qu'elle fourmille de contradictions & d'invraisemblances ; que toutes les convenances y sont violées, les événemens mal préparés, les scènes sans suite & sans liaison, le dialogue peu naturel ; mais qu'importe ? Elle n'en sera pas moins applaudie. Les Tragédies de ce *Pradon* si méprisé valent mieux pour la conduite que la plupart des pièces modernes. Il est vrai que nos Poëtes,

en ſecouant le joug de la raiſon, ont rendu l'art tragique bien plus aiſé. *Phèdre* coûta deux ans de travail à *Racine*; on dit que *Zaïre* fut faite dans dix-huit jours. En faut-il conclure que ſon auteur ait eu un génie plus facile & plus heureux que celui de *Racine?* Non; mais plutôt que les beautés de détail, employées par l'auteur de *Zaïre*, coûtent bien moins à l'imagination & demandent moins d'effort de génie que ce fonds ſolide, cette exacte vraiſemblance, cette attention à motiver tous les incidens, qui, dans *Racine*, ſervent de baſe à l'éloquence du dialogue. *Thalie* a été plus maltraitée encore que ſa ſœur. Des Poëtes du bel air ont ſubſtitué aux traits naturels & vrais du vieux *Molière*, le jargon précieux & affecté de quelques ſociétés du bon ton : la Comédie n'eſt plus l'art de peindre les ridicules. C'eſt une ſuite de converſations brillantes, un aſſaut continuel d'eſprit & d'épigrammes. Ce babil tient lieu d'action, d'intérêt & de comique. Je ne dis rien de ces drames lugubres & romaneſques, de ces productions monſtrueuſes & amphibies, qu'on a prétendu nous donner comme un nouveau genre fait pour enrichir la ſcène. Enfin

Enfin dans toutes les parties de la littérature, on s'eſt efforcé de proſcrire les anciennes règles comme autant d'entraves données au génie. Un écrivain fameux s'eſt écrié * : *on a accablé les arts d'une multitude de règles fauſſes ou inutiles : il faut marcher dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des béquilles.* Raiſonnement pitoyable & peu digne de l'illuſtre auteur à qui il eſt échappé : les préceptes qui conſtituent les genres ſont en très-petit nombre, clairs, lumineux, & d'une vérité inconteſtable ; c'eſt en les obſervant qu'on marche avec honneur dans la carrière, & quand on n'a pas aſſez de talent pour les mettre en pratique, c'eſt alors qu'on ſe traîne honteuſement : les *béquilles* ſont faites pour le ſoutien de la foibleſſe & de l'infirmité, mais il n'appartient qu'aux génies les plus vigoureux & les plus fermes d'atteindre à la ſublimité de ces règles qu'on mépriſe, & de faire les mêmes pas que ces grands hommes, dont la marche ſûre & hardie a créé l'art. On ſçait au reſte que chez l'auteur que je réfute la plaiſanterie & l'antithèſe

* Eſſai ſur le Poëme épique.

tiennent

tiennent trop ſouvent la place de la raiſon. C'eſt cependant d'après ces miſérables ſophiſmes que des novateurs téméraires ont pris droit d'ébranler les principes eſſentiels & fondamentaux de la littérature : la manie de changer & de réformer, manie non moins funeſte dans la république des lettres que dans l'adminiſtration civile, s'eſt emparé de tous les eſprits ; chacun s'eſt mis à bâtir des ſyſtêmes littéraires comme des projets politiques : on a ſoumis au calcul les opérations du génie ; des Géomètres ont proſcrit de la Poëſie les images, les ſentimens, l'harmonie ; ils ont prétendu que le raiſonnement étoit la ſeule beauté poëtique, & que les bons vers ne devoient être autre choſe que des démonſtrations rimées. Après avoir altéré l'eſſence de la Tragédie & de la Comédie, on a voulu abolir juſqu'aux noms de ces deux arts, qui devroient être chers à la France, puiſqu'ils ont fait ſa gloire. Le plus chétif rimailleur, en affectant un profond mépris pour *Ariſtote*, s'eſt érigé lui-même en *Ariſtote* moderne, &, d'après ſes vues bornées & la médiocrité extrême de ſon talent, il a dicté aux races futures les

règles

règles qu'elles devoient suivre; en un mot, la singularité est devenue presque le seul mérite, & l'extravagance a été poussée si loin, que des auteurs, craignant d'être oubliés, s'ils écrivoient raisonnablement, se sont rendus exprès ridicules pour se faire remarquer. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que des jeunes gens, nourris des préceptes d'une saine littérature, & qui auroient assez de talent pour se distinguer sans le secours de ces vains prestiges, se laissent cependant entraîner par la force de l'exemple, & craignant que des productions sages & régulières ne piquent point assez le goût malade du Public, ils aiment mieux s'illustrer un moment par les défauts à la mode, que de se consumer à polir un ouvrage, dont le mérite ne sera peut-être connu que de la génération suivante. Ce vil égoïsme, qui a rétréci toutes les ames, ne leur permet pas de sacrifier des applaudissemens frivoles & passagers à l'honneur immortel d'avoir contribué au rétablissement du bon goût. Lorsque *Molière* composa le Misantrope, il eut en vue la perfection de son art plus que les suffrages du Parterre. *Racine* fit

Britan-

Britannicus & *Athalie* pour la postérité plus encore que pour ses contemporains; mais aujourd'hui tous nos gens de lettres, plus occupés du soin de réussir que de celui de bien faire, étudient le goût actuel & dominant beaucoup plus que les principes invariables du beau, & ne voudroient pas, dans la crainte d'une chute, risquer un ouvrage sensé. Cependant s'il s'en trouvoit parmi eux quelqu'un qui eût l'ame assez noble & assez généreuse pour lutter contre la corruption générale, & pour n'attendre sa réputation que de son mérite réel, j'ose lui promettre que si le public ne lui rend pas d'abord toute la justice qui lui est due, il en sera bientôt amplement dédommagé par la gloire solide & durable qui sera le prix de ses efforts: quelle que soit la dépravation des esprits, ils conservent toujours un fonds de bon sens & de raison naturelle qui leur fera distinguer tôt ou tard les richesses du vrai génie d'avec le vain étalage du bel esprit. Il y a plus, le seul moyen peut-être qui reste aujourd'hui de paroître nouveau & singulier, c'est d'écrire conformément aux anciens principes, & sans doute

on y feroit déja revenu, si l'extrême difficulté de les obferver avec fuccès n'en avoit pas détourné la plupart des auteurs. J'ai infifté fur cette caufe de la décadence des lettres, parce qu'elle m'a paru être fpécialement du reffort de la critique. C'eft aux Journaliftes à s'élever contre les innovations pernicieufes qu'on voudroit introduire dans la littérature; c'eft à eux à montrer combien le ton des bons écrivains du fiécle de *Louis XIV* eft préférable à celui qui s'eft établi de nos jours. C'eft dans les temps fâcheux de la république des lettres qu'un Journalifte, qui connoît fes devoirs, devient vraîment néceffaire, & qu'il peut rendre des fervices importans. Je ne veux d'autre preuve de fon utilité que la haine & le déchaînement des tyrans de la littérature actuelle contre ces cenfeurs incommodes qui s'oppofent à leurs prétentions avec tant de fermeté. Mais les vaines clameurs de nos ennemis ne nous empêcheront point de remplir les engagemens que nous avons contractés avec le Public. Perfuadés que la gloire des arts eft intimément liée avec le bonheur & la profpérité de la nation, nous croirons

avoir rempli les devoirs d'un bon citoyen, si, par une critique saine & impartiale, nous pouvons contribuer à ramener les esprits à une maniere de penser plus solide & préserver la France de la barbarie dont elle est menacée.

Ce morceau est de Mr. l'Abbé Grosier successeur de Fréron. On pourroit bien y relever quelques injustices. Les Anglois surtout qui ont fait faire beaucoup de progrès aux connoissances humaines dans ce siécle, souffriront difficilement, & avec raison, qu'on cherche à le ravaler avec autant d'acharnement.

IL seroit bien à desirer qu'on put croire sur parole Mrs. les Journalistes qui annoncent tous la plus grande impartialité dans leurs critiques, mais mal-heureusement c'est la prémiére chose à la quelle ils manquent. Tel Journaliste dévoué à la secte Philosophique ne peut dire que du bien de l'ouvrage d'un de ses Partisans, & par la même raison déchire avec inhumanité les auteurs du

du parti contraire. Ceux ci de leur coté, ſe conduiſant d'après les mêmes principes, prennent leur revanche dans toutes les occaſions. Cela eſt ſi vrai qu'avant de lire l'analiſe & la critique d'un ouvrage quelconque, on pourroit les deviner, & les annoncer même, en ſachant ſeulement le nom du critique, les rapports et les liaiſons du critiqué.

Pour le choix qui m'étoit néceſſaire, j'ai été obligé de par courir tous les Journaux de réputation, qui ont été offerts au public dans le courant de cette année. J'y ai vu avec impatience les mêmes ouvrages portés aux nües par l'un, & dénigrés abominablement par l'autre. Je pourrois citer pour exemple le compte qui á été rendu des *Incas de Mr. de Marmontel*, d'un Livre *ſur la Légiſlation de Mr. l'Abbé de Mably*, ainſi que *d'un diſcours ſur les mœurs de Mr. l'Abbé de Moï*, qui a remporté le prix d'éloquence de l'Académie de Beſançon &c. &c. Nous rendrons un compte particulier de ces trois intereſſans ouvrages & nous tacherons de ſéparer le bon grain de la ſaine critique, de l'yvraye des injuſtices.

Comment un lecteur qui seul voudroit être impartial, prendra t'il une idée nette & décidée d'un ouvrage, d'après les assertions contradictoires de gens en qui il a une égale portion de confiance. Ces haines particulieres ont un autre effet, c'est de produire des critiques exagerées, dont le minutieux même annonce l'aigreur & découvre le fiel de l'animosité. Elles affoiblissent dailleurs l'effet que pourroient avoir celles qui seroïent faites avec justesse, & détruisent absolument cette confiance du lecteur qui ne peut plus croire à rien, ne voyant de réel que des motifs de vengeance. Je me garderai donc bien de rendre compte de ces disputes littéraires qui ne peuvent interesser que la France par le piquant et la supériorité des sarcasmes, mais qui dans ce païs, où on n'aime à s'occuper que des choses qui en valent réellement la peine, non seulement n'y feroient aucune sensation, puis qu'on y connoit bien peu les Athletes de cette arêne, mais seroient encore absolument fastidieuses par la sécheresse du sujet, le peu d'interet & surtout d'instruction qui en résulte.

IDE'ES
*SUR LE BONHEUR**.

LES Moraliſtes qui diſent aux hommes: réprimez vos paſſions & maîtriſez vos deſirs, ſi vous voulez être heureux, ne connoiſſent pas le chemin du Bonheur. On n'eſt heureux que par des paſſions; car il ne faut ſe contenter des goûts que lorſqu'on ne peut plus avoir mieux; & cet homme avoit bien raiſon, qui demandoit au Pape des tentations au lieu d'indulgences. Eh! me dira-t-on, les paſſions ne ſont-elles pas plus de malheureux que d'heureux? Je n'ai pas la balance en main pour fixer exactement le bien & le mal qu'elles ont faits; mais j'obſerve que les malheureux ſe font remarquer davantage, parce qu'ils ont beſoin des autres, qu'ils aiment à raconter & qu'ils cherchent des conſolations. Les gens heureux ne

* *Ces idées ſont extraites d'un ouvrage attribué à Madame la Marquiſe du Chatelet, qui joignoit, à la ſolidité des connoiſſances, les fineſſes du gout, & les agremens de l'eſprit le plus cultivé.*

C'eſt une femme qui écrit, & qui écrit Sur le Bonheur, double motif pour intereſſer.

cherchent

cherchent plus rien, ils ſe recueillent & ne diſent mot. Les malheureux ſont intéreſſans, les gens heureux ſont inconnus.

Voilà pourquoi, lorſque deux Amans ſont réconciliés, lorſque leur jalouſie ceſſe, lorſque les obſtacles qui les ſéparent ſont ſurmontés, ils ne ſont plus propres au théatre. La piece eſt finie pour les ſpectateurs. Ce ſont les mêmes reſſorts qui agiſſent ſur notre ame pour l'émouvoir aux repréſentations théatrales & dans les évènemens de la vie. On connoît donc bien plus l'amour par les malheurs qu'il cauſe que par le bonheur, ſouvent obſcur, qu'il répand ſur la vie des hommes. Mais ſuppoſons, pour un moment, que les paſſions fiſſent plus de malheureux que d'heureux; comme ſans elles on ne peut avoir de grands plaiſirs, & qu'alors ce n'eſt plus guere la peine de vivre, elles ſeroient encore à deſirer, &, je le répete, n'en a pas qui veut.

C'eſt à nous à les faire ſervir à notre bonheur; cela eſt poſſible: mais peu de gens ſont dans le ſecret.

Une vraïe ſource de bonheur, c'eſt d'être exempt de préjugés, & il ne tient qu'à nous de nous en défaire. Nous avons tous la

portion

portion d'esprit nécessaire pour examiner les choses qu'on veut nous obliger de croire, & d'ailleurs, dans ce siecle, on ne manque pas de secours pour s'instruire. Qui dit préjugé, dit une opinion qu'on a reçue sans examen. L'erreur ne peut jamais être un bien, & elle est sûrement un mal dans les choses d'où dépend la conduite de la vie.

Il ne faut pas confondre les préjugés avec les bienséances. Les préjugés n'ont aucune vérité, & ne peuvent convenir qu'aux ames mal-faites : celles-là sont hors de rangs ; je n'ai rien à leur dire. Les bienséances ont une vérité de convention ; c'en est assez pour qu'on tâche de ne s'en écarter jamais. Il n'y a personne qui les apprenne ; cependant personne ne les ignore, on en est averti par je ne sais quel tact, qui tient à la délicatesse. L'exacte observation des bienséances, est une sorte de vertu ; et pour être heureux, il faut être vertueux.

La démonstration de cet axiome est dans le fond du cœur de tous les hommes. Je leur soutiens sans excepter les plus scélérats, qu'il n'en est aucun à qui les reproches de sa conscience, le mépris qu'il sent qu'il mérite, & qu'il éprouve, dès qu'on le connoît, ne tienne

[redacted]

tienne lieu de ſupplice. Je n'entends point par ſcélérats, les voleurs, les aſſaſſins, les empoiſonneurs ; ils ne peuvent ſe trouver dans la claſſe de ceux pour qui j'écris. Je donne ce nom aux gens faux & perfides, aux calomniateurs, aux délateurs, aux ingrats, à tous ceux qui ſont atteints des vices contre leſquels la ſociété a porté des arrêts d'autant plus terribles, qu'ils ſont toujours exécutés.

Je le répete ; ce n'eſt pas aſſez pour nous de n'être pas malheureux. La vie ne ſeroit pas ſupportable, ſi l'abſence de la douleur étoit notre unique but. Le néant vaudroit mieux. Il faut donc tâcher d'être heureux ; & pour cela être bien avec ſoi-même, par la même raiſon qu'il faut être logé commodément.

Aiſément des mortels on éblouit les yeux :
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des Dieux,

a dit un de nos meilleurs Poëtes : mais c'eſt l'œil vigilant de ſa propre conſcience qu'on ne trompe jamais. La ſatisfaction intérieure qu'elle éprouve, eſt ce que j'appellerois la volupté de l'ame.

Je doute qu'il y ait un ſentiment plus délicieux, que celui dont on eſt pénétré,

quand

quand on vient de faire une action vertueuſe, & qui mérite l'eſtime des honnêtes gens.

Ce n'eſt pas tout. Pour être heureux, il faut être ſuſceptible d'illuſions, & cela n'a guere beſoin d'être prouvé : mais, ſelon vous, me dira-t-on, l'erreur eſt toujours nuiſible; l'illuſion n'eſt-elle pas une erreur? Non. Je conviens qu'elle ne nous fait pas voir les objets entiérement tels qu'ils ſont; mais elle nous les montre tels qu'ils doivent être, pour nous donner des ſentimens agréables; telles ſont les illuſions de l'optique, Or, l'optique ne nous trompe pas, l'illuſion ſe mêle à tous nos plaiſirs; elle les prolonge & les renouvelle. On dira, peut-être, qu'elle ne dépend pas de nous; le plus ſouvent cela n'eſt que trop vrai. On ne peut ſe donner des illuſions; mais on peut garder celles qu'on a, ne pas chercher à les détruire, ne pas aller derriere les couliſſes voir les roues qui ſont les vols & les machines.

Ces principes poſés, il eſt encore bien des adreſſes de conduite qui peuvent contribuer à notre bonheur.

La premiere de toutes eſt de s'être décidé à ce qu'on veut être, & à ce qu'on veut faire. C'eſt ce qui manque à preſque tous les

hommes ; & c'eſt pourtant une condition, ſans laquelle ils ne peuvent être heureux. Sans elle, on vogue au haſard ſur une mer d'incertitudes ; on détruit le matin ce qu'on a fait le ſoir, on paſſe une moitié de la vie à faire des ſottiſes, & l'autre, à s'en repentir. Ce ſentiment de repentir, eſt un des plus infructueux, & des plus incommodes que notre ame puiſſe éprouver. Comme rien ne ſe reſſemble dans la vie, il eſt preſque toujours inutile de voir ſes fautes. Du moins, l'eſt-il de paſſer beaucoup de temps à les conſidérer. C'eſt ſe couvrir de confuſion, ſans aucun profit. Il faut partir d'où l'on eſt, & réparer par des actions.

Ecarter des idées triſtes, & leur en ſubſtituer d'agréables, c'eſt encore un des grands objets du bonheur ; & nous avons celui-là en notre pouvoir, du moins juſqu'à un certain point. Je ſais que, dans une violente paſſion, il ne dépend point abſolument de nous de bannir de notre eſprit les idées qui nous affligent ; mais on n'eſt pas toujours dans une ſituation violente, & les petits malheurs de détail, les ſenſations déſagréables, quoique foibles, ſont bonnes à éviter.

La

La Sageſſe doit toujours avoir les jettons à la main. Car, qui dit ſage, dit heureux, du moins dans mon dictionnaire. Il faut avoir des paſſions, je ne m'en dédis pas; mais il en eſt auxquelles on doit défendre toute entrée dans ſon ame. Je ne parle point ici des paſſions qui ſont des vices, telles que la haine, la colere. L'ambition, par exemple, eſt une de celles dont je crois qu'il faut ſe préſerver. Ce n'eſt pas parce qu'elle deſire toujours, car s'eſt aſſurément un grand bien que de deſirer. C'eſt parce que, de toutes les paſſions, c'eſt celle qui met le plus notre bonheur dans la dépendance des autres. Or, moins notre bonheur dépend des autres, & plus il nous eſt aiſé d'être heureux. Ne craignons pas de faire trop de retranchemens ſur cela, il en dépendra toujours aſſez.

Par cette raiſon d'indépendance, l'amour de l'étude eſt de toutes les paſſions, celle qui contribue le plus à nous rendre heureux. Elle en renferme une autre, dont une ame élevée n'eſt jamais exempte; celle de la gloire. Il n'y a même que cette maniere d'en acquérir pour la moitié du monde; & c'eſt cette moitié juſtement à qui l'éducation a ôté les moyens d'en profiter. Il eſt certain

que l'amour de l'étude eſt bien moins néceſſaire au bonheur des hommes, qu'il ne le ſeroit à celui des femmes. Les hommes ont, pour être heureux, une infinité de reſſources qui nous manquent ; & ſi celle dont je parle ne nous étoit pas même interdite, elle pourroit au moins, nous conſoler de beaucoup d'excluſions, & de toutes les dépendances.

Cet amour de la gloire, ſource de tant de plaiſirs, eſt totalement fondé ſur l'illuſion. Rien n'eſt ſi aiſé que de faire diſparoître le fantôme, & il faut bien s'en garder ; il y auroit trop à perdre. Je ſais pourtant que dans cet amour, il eſt quelques réalités, dont on peut jouir dès ſon vivant ; mais il eſt peu de grands hommes, en quelque genre que ce ſoit, qui vouluſſent ſe détacher tout-à-fait des ſuffrages de la poſtérité ; ils en attendent même plus de juſtice, que de leurs contemporains. On ne s'avoue pas toujours le deſir vague de faire parler de ſoi, quand on ne ſera plus ; mais il reſte confuſément au fond de notre cœur. La Philoſophie en voudroit faire reconnoître la vanité, le ſentiment prend le deſſus, & ce ſentiment n'eſt point une illuſion. Il nous procure l'avantage réel de jouir de notre réputation future. Si le

préſent

présent étoit notre unique bien, nos plaisirs seroient trop bornés. Nous sommes heureux dans le moment actuel par nos sensations, par nos souvenirs & par nos espérances.

Nous avons beau faire, l'amour-propre est toujours le mobile plus ou moins caché de nos actions; c'est le vent qui enfle les voiles; le vaisseau n'iroit pas sans lui.

Une des maladies de l'esprit qui s'opposent le plus au bonheur, c'est l'inquiétude. Cette disposition empoisonne toute jouissance, & nuit, par conséquent, à toute espece de félicité. La bonne Philosophie la guérit, ou la prévient; ce qui est encore plus sûr.

Il y a, ce me semble, plus de vrai plaisir à attendre dans une fortune bornée, que dans une entiere abondance. Nos goûts s'émoussent par la satiété; c'est par la privation qu'on les réveille. Ce défaut de privations est ce qui fait qu'un Roi s'ennuie si souvent, & qu'il est si rarement satisfait, à moins qu'il n'ait reçu du Ciel une ame assez grande pour être susceptible du plaisir réel de sa condition; celui de rendre un grand nombre d'hommes heureux. Cette condition, alors, devient la premiere de

toutes

toutes par le bonheur, comme elle l'eſt par la puiſſance.

J'ai dit, je crois, que plus il dépend de nous, plus il eſt aſſuré. Cependant la paſſion qui, en général, nous rend le plus heureux, met entierement ce bonheur dans la dépendance des autres. On voit bien que je veux parler de l'amour.

Quoi qu'il en ſoit, ce ſentiment eſt, à-peu-près, le ſeul qui puiſſe nous faire deſirer de vivre, & nous engager à remercier l'Auteur de la Nature, de nous avoir accordé l'exiſtence. Mylord Rocheſter a bien raiſon de dire, que les Dieux ont verſé cette goutte céleſte dans le calice de la vie, pour nons donner le courage de la ſupporter.

Si ce goût mutuel, qui eſt un ſixieme ſens, & le plus fin, le plus délicat, le plus précieux de tous, raſſemble deux êtres également ſenſibles, de ce moment ils ont atteint le faîte du bonheur. Tant qu'il dure, il fait de la vie un enchantement. Il faut la quitter, quand il diſparoît. Il eſt juſte qu'il ſoit rare. S'il étoit commun, la condition de l'homme ſeroit trop belle. Mais, en attendant qu'on le rencontre, il ſeroit

feroit doux de pouvoir fe perfuader qu'il n'eft pas tout-à-fait une chimere.

Je ne fais cependant fi l'amour a jamais réuni deux perfonnes, faites à un tel point l'une pour l'autre, qu'elles n'éprouvaffent jamais les langueurs de l'habitude, ni le refroidiffement d'un commerce, trop délicieux pour être durable, né de l'ivreffe, fondé fur l'illufion. (Car, où entre-t-il plus d'illufion que dans l'amour?) Une ame capable d'un tel fentiment, une ame, à la fois, courageufe & tendre, feroit un des chefs-d'œuvre de la Divinité. Elle en fait naître une en un fiecle; & je dirois prefque, fi je l'ofois, que d'en créer deux à la fois, eft au-deffus de fes forces.

Mais, ce qui confole de cette idée douloureufe, c'eft qu'un cœur vraiment fenfible, eft heureux, par le feul plaifir qu'il trouve à aimer. Si l'on a la liberté de pouvoir fe tromper foi-même, on fe croit plus aimé qu'on ne l'eft en effet. Si le bandeau fe détache, on renonce au bonheur; mais non pas à l'amour. On pleure, & on fe plaît dans fes larmes. On regrette, on efpere, on fe fuffit; en un mot, on aime pour deux.

Une

Une premiere paſſion enleve tellement à ſoi une ame, comme je la ſuppoſe, que la prudence, le raiſonnement & la réflexion n'ont plus de droits ſur elle. L'amour perce de tous côtés. Il ſe mêle à l'air qui nous environne; il marque de ſes molles impreſſions les moindres paroles qui nous échappent. Tout le trahit, juſqu'au ſilence; & l'ame vraiment paſſionnée, eſt trop fiere de le ſentir, pour avoir long-temps le courage de le cacher. Ce ſentiment doit tout abſorber dans notre ſexe, excepté l'orgueil, qui, dans l'excès même des foibleſſes, nous préſerve des humiliations.

Rien ne dégrade autant que les démarches qu'on fait pour regagner un cœur froid & inconſtant. Cela nous avilit aux yeux mêmes de celui que nous cherchons à conſerver. Il faut donc ſe décider, & ne jamais, ſur cela, céder à ſon propre cœur.

Chez les hommes, la coquetterie ſurvit à l'amour. Ils ne veulent perdre, ni leur conquête, ni leur victime; & l'on ne peut ſe guérir d'un ſentiment, (ſuppoſé que ce ſoit un mal dont on veuille guérir) qu'en évitant la préſence du dangereux objet, qu'on ido-

idolâtre encore, en jurant de l'oublier. Il faut, dit M. de Richelieu, découdre l'amitié, & déchirer l'amour.

Je sais, mieux qu'une autre, combien il est cruel de renoncer à ce sentiment. Mais, comme il est indispensable de le quitter un jour, pour peu qu'on vieillisse, ce jour doit être celui où il cesse de nous rendre heureux. Une chose me tranquillise, c'est que la vie a un terme: mais, tant que nous en portons le fardeau, tâchons, au défaut du bonheur, de faire pénétrer le plaisir par toutes les portes qui l'introduisent jusqu'à notre ame. Nous n'avons rien de mieux à faire.

A ces idées d'une Française, j'ajouterai quelques réflexions faites sur cet ouvrage par une jeune Dame Anglaise; je ne me permettrai pas de lui rendre ici le tribut d'éloges qu'elle mérite à tous égards; ce serait dire son nom & le respect me le deffend. On jugera aisément de son esprit & de son rang, par le ton qui regne dans la lettre suivante. Il serait à desirer qu'on ne put pas en deviner l'auteur, pour le bonheur de la société.

J'AI lû, Monſieur, ces idées ſur le bonheur de Madame Du Chatelet, je vous en remercie, j'en ſuis fort contente. Il y a de certaines penſées qui ſont abſolument les miennes; toute la différence que j'y trouve, c'eſt qu'elles ſont beaucoup mieux exprimées qu'elles n'auroient pu l'être par une plume étrangére, par la mienne ſurtout. Je ſuis ſeulement un peu étonnée que Madame Du Chatelet n'ait pas commencé par dire que l'education des femmes étoit le premier deſtructéur de leur félicité. Je vois que dans tous les pays, (je réponds pour l'Angleterre) on nous fait accroire ou qu'il n'y a point de paſſions, ou qu'il ne faut pas ſe livrer à leurs impreſſions, & l'ame ſenſible & honête d'une jeune femme eſt tout éperdue quand elle ſe trouve déchirée par des ſentimens vifs dont elle n'a jamais entendu parler, où ſi on l'en a occupé ce n'a jamais été que pour lui en faire des crimes.

On n'eſt heureux que par des paſſions. Voila exactement ce que j'aurois dit; mais je dirai plus encore, je crois que nos paſſions toujours employées, l'ame toujours occupée, l'homme ne commettroit jamais

d'actions

d'actions basses & cruelles, des sottises, des folies selon le monde, si vous voulés, mais il ne feroit jamais du mal aux autres.

C'est quand l'esprit s'abaisse audessous des passions, & qu'il ne sent plus leur pouvoir, c'est alors qu'il devient méchant & cruel. Si je vous disois tout ce que je pense au sujet des passions, je vous ennuyerois à mourir, ainsi je me contenterai de leur dresser un petit autel dans mon cœur, bien persuadée que tant que je sentirai leur pouvoir aussi vivement quà présent, je serai toujours amie fidele, mére tendre &c. &c. selon les positions dans lesquelles je me trouverai.

Je me rapelle pourtant que certaines gens disent que l'envie, l'ingratitude, la haine, la vengeance sont des passions; je ne connois pas ces noms la sur ma liste des passions. J'en ai quelque fois senti cruellement les effets, mais jamais leur pouvoir sur mon ame.



[redacted]

DE LA LÉGISLATION,

OU

Principes des Loix, par M. l'abbé de Mably, 2 vol. in 8º. A Amsterdam, & se trouve à Bouillon, à la société typographique, 1777.

ON connoît beaucoup d'écrits, tant anciens que modernes, sur la législation; tous ont pour objet de donner aux hommes en société les meilleures loix possibles. Néanmoins, & ce n'est peut-être pas trop dire, aucun des peuples qui couvrent la surface du globe n'a droit de se flatter d'avoir une bonne législation, c'est-à-dire, une législation qui protege toujours sûrement le foible contre le fort, l'opprimé contre l'oppresseur, l'indigent contre le riche, & qui procure à toutes les classes des citoyens la somme de bonheur dont elles sont susceptibles. L'homme de génie présentera-t-il envain le tableau des abus qu'un égoïsme dévastateur fait régner dans ces sociétés? Indiquera-t-il envain les moyens de déraciner ces abus, & de les remplacer par des loix sages, & qui feroient luire

luire sur ces peuples le jour pur du bonheur? Ce seroit se tromper que de le croire; tout ne peut pas être corrompu dans les gouvernemens tempérés dont nous parlons. Au sein des abus qui les affligent, on peut remarquer une direction vers le bien qui leur a été imprimée dans le cours des siecles, par leur nature même; direction dont les effets peuvent être suspendus, mais difficilement anéantis. D'ailleurs, l'ignorance des principes est souvent cause de bien des erreurs que la lumiere de la raison ne tarde pas à dissiper. Enfin, le tems amene des circonstances, & celles-ci des révolutions heureuses qu'il sembloit qu'on ne dût jamais espérer. Il est donc toujours avantageux de montrer le bien aux hommes, & les vrais principes des loix aux législateurs. D'aprés des considérations aussi judicieuses qu'habilement développées, sur l'histoire des empires & des peuples anciens, un auteur connu* s'est empressé

* M. le chevalier de Chastellux, de l'académie Françoise, *De la Félicité publique, ou Considérations sur le sort des hommes dans les différentes époques de l'histoire.* La nouvelle édition de ce bon ouvrage se trouve à Bouillon, à la société typographique.

d'apprendre

d'apprendre à la génération actuelle qu'elle avoit un eſpoir légitime à la félicité, & que tout allant de mieux en mieux, les générations ſuivantes y auront un droit encore plus réel. C'eſt de l'appréciation des événemens paſſés, & de ceux qui arrivent de nos jours qu'il tire cet heureux augure. M. l'abbé de M. ſe propoſe ici de donner de nouveaux fondemens à cette douce eſpérance, ou plutôt de la réaliſer par les bienfaits d'une légiſlation appropriée à la nature de l'homme, à ſes qualités ſociales, & contraignant des paſſions capables de détruire le bonheur public. Son ouvrage eſt un dialogue entre un philoſophe ſuédois, un Anglois, & lui. C'eſt le premier qui joue le principal perſonnage dans cet entretien; l'Anglois, prévenu, comme de raiſon, contre la forme du gouvernement ſuédois, & en faveur de la conſtitution Britannique, fait des objections, & le ſuédois les réſout. Quant à l'auteur, il prend peu de part à la converſation, ſi ce n'eſt pour admirer la ſolidité des principes du philoſophe ſuédois. La ſcene eſt dans le parc d'un château aux environs de Paris. Ce dialogue, compoſé de deux parties, dont

dont chacune comprend huit chapitres, ne dure pourtant qu'un jour; ce qui ſuppoſe que les interlocuteurs ont parlé ſans reprendre haleine, beaucoup plus vîte qu'on ne peut lire; mais que cette légere invraiſemblance eſt bien rachetée par la profondeur des vues, l'élévation, la force des penſées, l'application juſte de l'hiſtoire à la politique, la ſolidité des raiſonnemens, la chaleur du ſtyle, &c.! C'eſt ce que nous tâcherons de mettre ſous les yeux de nos lecteurs en citant de ce bon ouvrage le plus de morceaux qu'il nous ſera poſſible, quand nous aurons donné une légere idée du plan de l'auteur.

Il s'applique d'abord à faire connoître le genre de bonheur auquel l'homme eſt appellé par la nature, & les conditions auxquelles elle lui permet d'être heureux; connoiſſance indiſpenſable pour juger des loix les plus utiles à la ſociété. Les qualités ſociales nous invitent à former celle-ci, & le devoir du légiſlateur eſt de faire fleurir ces loix. La proſpérité des états eſt fondée, par la nature, ſur l'égalité dans la fortune & la condition des citoyens, comme ſur une baſe néceſſaire. De pluſieurs conſidérations judici-

judicieuses sur l'établissement de la propriété, on conclut que celle-ci, dont les politiques font tant de bruit, n'est point la cause de la réunion des hommes en société, & qu'au contraire, la nature les invitoit à la communauté des biens. Comme l'égalité a disparu de toutes les sociétés connues, & que des obstacles insurmontables s'opposent à son rétablissement, le législateur doit avec prudence tourner toutes ses forces contre l'avarice & l'ambition, les deux plus grandes ennemies du bonheur social. On voit ici que M. l'abbé de Mably, en montrant aux hommes les avantages d'un état qu'ils ont perdu sans retour, ne s'obstine point, comme certains philosophes, à demander l'impossible, mais qu'il console l'humanité en s'occupant des moyens de la rendre heureuse, même dans la déplorable situation où elle se trouve. C'est dans cette vue utile qu'il attaque vivement les deux passions dont nous venons de parler. Il commence par l'avarice, & développe le caractere des loix capables de la réprimer, ou de prévenir du moins une partie des maux qu'elle produit dans les états où la propriété des biens est établie,

blie. Dans une eſpéce de digreſſion, il obſerve que les peuples ſont continuellement avertis par leurs malheurs, de la néceſſité de corriger leurs loix; que la fortune, comme nous l'avons inſinué plus haut, les favoriſe ſouvent dans cette entrepriſe; puis revenant à l'avarice & à l'ambition, il prouve que, pour réprimer efficacement l'une ou l'autre, il faut travailler à les contenir toutes deux à la fois, ſuivant les divers caractères des loix néceſſaires pour modérer & régler l'ambition dans l'état, dans les magiſtrats, & dans les citoyens.

Dans la ſeconde partie, notre philoſophe politique débute par un détail trés-intéreſſant des précautions par leſquelles le légiſlateur doit préparer les citoyens d'un état corrompu, à ſe rapprocher des vues de la nature. Il examine enſuite ce qu'on ne peut attendre, & ce qu'on peut eſpérer des divers gouvernemens de l'Europe, relativement à l'amélioration de leurs loix. Il eſt des régles générales que la puiſſance légiſlative doit ſe preſcrire à elle-même pour ne pas s'égarer, & des principes généraux par leſquels elle doit juger de l'importance & de la néceſſité de chaque loi.

Ces régles, ces principes ſont mis dans le plus grand jour; après quoi on indique avec la même exactitude les ſoins que doit prendre le légiſlateur pour faire aimer ſes loix: l'un eſt d'apporter de la douceur juſques dans les châtimens; l'autre, d'attacher les citoyens au gouvernement par les bonnes mœurs; un troiſieme eſt l'éducation que la république doit donner aux citoyens, & les loix qui y ſont relatives. La connoiſſance de l'être ſuprême eſt une partie eſſentielle de cette éducation; on expoſe à cette occaſion les maux que produit l'athéiſme, & les loix qu'il eſt néceſſaire de lui oppoſer. En démontrant avec force la néceſſité d'un culte public, on ne laiſſe point ignorer l'obligation où eſt le légiſlateur de le faire reſpecter, & d'empêcher d'un autre côté, que la religion ne dégénere en fanatiſme & en ſuperſtition. Enfin, des loix bien néceſſaires, & que tous ceux qui ont part au gouvernement ne peuvent trop méditer, ſont celles que l'on propoſe pour établir l'union entre la religion & la philoſophie, & prévenir les abus qui peuvent ſe gliſſer dans l'une, & l'impiété où l'autre pourroit ſe laiſſer entraîner.

Telle

Telle eſt la ſubſtance de ce bon ouvrage, laquelle en donne déjà une aſſez haute idée. Les morceaux que nous allons en extraire pour en faire connoître l'exécution, ne la démentiront pas.

L'influence du climat ſur le caractere des hommes, &, conſéquemment, ſur la légiſlation qui leur eſt propre, eſt un principe adopté par de grands philoſophes, & qui n'en paroît pas plus certain à M. l'abbé de Mably. Ces auteurs, qu'il qualifie d'un titre moins honnête, " ne ſont pas, dit-il, deſcendus dans notre cœur, ils n'ont point étudié nos paſſions, & c'eſt dans des choſes, pour ainſi dire, étrangéres à l'homme, qu'ils ont cherché les loix & les établiſſemens qui doivent faire le bonheur de la ſociété. S'il faut les en croire, la providence a fait des bonheurs différens pour les anciens & pour nous, pour l'Aſie, l'Afrique, l'Amérique & l'Europe. Ils vous diront gravement que des loix bonnes au dixiéme degré de latitude, ne valent plus rien ſous le trentiéme. En vérité, un légiſlateur ne devroit-il pas plutôt conſulter les affections de notre cœur qu'un thermomêtre, pour ſçavoir ce qu'il doit ordon-

ner ou défendre ? Qu'importent des plaines, des montagnes, un sol plus sec, plus humide, plus ou moins fertile, le voisinage de la mer ou d'une grande riviere, & cent autres pareils accidens, pour décider des loix les plus propres à faire le bonheur de l'homme ? La nature des climats change-t-elle la nature de son cœur ? (Si elle ne le change point tout-à-fait, ne pourroit-on pas dire du moins, qu'elle le modifie diversement ? Prenons-en pour exemple, l'amour, cette passion universelle, dont l'aiguillon se fait sentir à tous les peuples comme à tous les animaux. Ses impressions sont-elles les mêmes sur le Lapon, le Samoyede, l'Esquimau, que sur l'Italien, l'Espagnol & l'Africain ?) N'a-t-il pas partout les mêmes besoins, les mêmes organes, les mêmes sens, les mêmes penchans, les mêmes passions, & la même raison ? Partout l'attrait du plaisir, & la crainte de la douleur ne sont-ils pas les mobiles de nos actions ? Partout ne sont-ils pas également sujets à tromper le desir que nous avons d'être heureux ? Sous l'équateur, comme sous le pôle, dans des plaines & des vallées, comme sur des montagnes, chacun

n'ouvre-

n'ouvre-t-il pas notre ame à cent passions différentes? (Sans contredit; mais ne suffit-il pas qu'elles entrent dans notre ame d'une maniére différente, qu'elles y exercent un empire plus ou moins absolu, qu'elles y aient plus ou moins d'énergie, de persévérance, pour que le législateur soit tenu d'observer ces différences, & d'y conformer ces loix?) Quelles sont les terres favorisées du ciel, où l'avarice, l'ambition, la paresse & la volupté ne puissent pas germer? Dans quels climats ces plantes empoisonnées se produiront-elles impunément? Dans un lieu, si l'on veut, nos passions seront plus impérieuses, & dans l'autre plus disciplinables; là, elles seront exposées à des tentations plus fréquentes; ici, des accidens particuliers en retarderont le développement & les progrès. (Là & ici elles exigent donc de la part du législateur une attention différente, des moyens inspirés par le climat qui diversifie le caractere des passions.) Mais partout ces passions ne sont-elles pas la source de notre bonheur ou de notre malheur, suivant qu'elles sont bien ou mal réglées? Partout elles ont donc besoin d'un frein, & d'un con-

conducteur; la loi doit donc commencer par les rendre droites". Assurément; mais y parviendra-t-elle sans avoir égard au degré de force & d'intensité qu'elles ont acquis, aux nuances qui les différencient, & aux causes qui produisent ces nuances? Qu'on ait trop étendu l'influence du climat, cela peut être; c'est une faute qui peut avoir de grands inconvéniens en matiére de législation; mais on ne pécheroit pas moins contre la saine raison en rejettant totalement ce principe, dont la constitution physique & morale des différens peuples dans différentes latitudes semble démontrer la vérité. Au risque de partager la dénomination peu flatteuse que l'auteur donne à ses adversaires, nous avons hazardé ces réflexions sur ce passage; mais nous avouons avec bien plus de plaisir, qu'il en est peu d'autres dans tout cet ouvrage, sur lesquels on soit fondé à en faire de semblables.

Une des principales sources des fléaux qui ravagent les sociétés actuelles est, selon notre auteur, l'inégalité des fortunes, ce partage des citoyens en riches & en pauvres. "Suivez, dit-il, cette chaîne de tous

nos

nos vices, dont le premier anneau tient à l'inégalité des fortunes. Dès que les richeſſes donneront quelque conſidération, il faut que les riches s'eſſaient à uſurper l'autorité publique. Comment voudriez-vous que la pauvreté, ſi humble & ſi vile, pût les retenir ? Si l'ambition ſe conduit à l'égard des pauvres avec quelques ménagemens, ſon ſuccès eſt certain. L'état ſe trouve dans le deſpotiſme avant de s'en appercevoir, & l'imbécillité du peuple éterniſera la ſervitude. Si l'inégalité des fortunes eſt aſſez grande pour que les riches, plus entreprenans & plus audacieux, aſpirent ouvertement à la tyrannie, vous verrez que les pauvres, ſoit parce qu'ils ne ſont pas encore familiariſés avec le joug, ſoit parce qu'ils ſont révoltés par une injure nouvelle, ſe ſouleveront, & feront un effort en faveur des droits de l'humanité. De-là, cette foule de diſſentions, de querelles, de guerres civiles, & de révolutions qui, après avoir déchiré la république, cauſent ſa ruine..... Les richeſſes ſont-elles enfin parvenues à établir l'ariſtocratie ? Ce gouvernement ne ſubſiſtera qu'autant que la fortune des tyrans du peuple ſera égale.

égale. Si les uns acquiérent de grandes richeſſes, tandis que les autres reſteront dans leur premiére médiocrité, les mêmes troubles qui ont détruit le pouvoir du peuple, détruiront l'autorité des ariſtocrates. Chaque jour le gouvernement ſera confié à un moins grand nombre de mains. Il ſe forme des complots, des partis, des intrigues. Déjà l'oligarchie eſt établie, & les paſſions qui ont uni quelques tyrans, ne tarderont pas à les diviſer. Après avoir ſoumis de concert la république, chacun d'eux voudra ſoumettre ſes collégues. Celui qui prendra l'aſcendant, va établir ſa puiſſance en faiſant périr tout ce qui lui porte ombrage; aux loix détruites ſuccéde une volonté aveugle & arbitraire; & des hommes qui s'étoient réunis en ſociété pour être heureux, ſont pouſſés par dégrès, de malheurs en malheurs toujours plus grands, & ſubiſſent enfin, ſous des empereurs tantôt inſenſés, tantôt imbécilles, tantôt injuſtes, & toujours accablés du poids de leur pouvoir, le châtiment qu'ils ont mérité en s'écartant des vues de la nature.... Ce n'étoit pas, ſans doute, aſſez des malheurs domeſtiques que nous

nous

nous sommes faits; les nations se sont armèes les unes contre les autres, & tous les droits de l'humanité ont été violés.... Il parut avantageux de piller ses voisins, & parceque le pillage étoit utile, il fut bientôt plus honoré que la justice, dont on n'eut dès-lors que des idées fausses. Nous nous fîmes deux poids & deux mesures; & à la honte de notre raison, les riches infligérent peine de mort contre le vol, parce qu'ils pouvoient être volés, & approuvérent les conquêtes, parce qu'ils étoient eux-mêmes les voleurs des nations."

L'auteur ne se borne pas à présenter le tableau des maux que l'inégalité a causés aux hommes; il prouve encore que l'égalité leur est nécessaire, que la nature leur en avoit fait une loi. "Qui peut nier, dit-il, qu'en sortant de ses mains, nous ne nous soyions trouvés dans la plus parfaite égalité? N'a-t-elle pas donné à tous les hommes les mêmes organes, les mêmes besoins, la même raison? Les biens qu'elle avoit répandus sur la terre ne leur appartenoient-ils pas en commun? Où trouverez-vous un principe d'inégalité? Avoit-elle établi pour chacun un patrimoine particulier? Avoit-

 elle

elle placé des bornes dans les champs ? Elle n'avoit donc pas fait des riches & des pauvres. Avoit-elle privilégié quelques races d'un bienfait particulier, comme nous voyons que, pour établir l'empire des hommes ſur les animaux, elle nous a doués de pluſieurs qualités ſupérieures ? Elle n'a donc pas fait des grands & des petits ; elle n'a donc pas deſtiné les uns à être les maîtres des autres.... Pour affermir cette précieuſe égalité, la nature n'avoit-elle pas placé dans le cœur humain un ſentiment de nobleſſe, d'élévation & de liberté qui devoit la défendre & la protéger ? Avec quelle énergie ce ſentiment de l'ame ne ſe montre-t-il pas encore chez les nations libres ? Quoiqu'émouſſé & expirant dans les pays deſpotiques, les eſclaves eux-mêmes ne le retrouvent-ils pas dans le fond de leurs cœurs, quand on leur fait une injure à laquelle l'habitude de leur miſére ne les a pas accoûtumés ? Avec quelle force ce penchant que pluſieurs ſiécles de ſervitude n'ont pu détruire, ne devoit-il pas ſe montrer à la naiſſance des choſes ? Plus l'égalité étoit néceſſaire pour rendre les hommes heureux, plus il étoit digne de la ſageſſe

ſageſſe de la nature de prendre des précautions pour la conſerver. Tandis qu'il eſt ſi aiſé d'abuſer de nos qualités ſociales, tandis que, toujours voiſines de quelques vices, elles peuvent ſi facilement ſe dénaturer, je vois au contraire, que la providence n'a pas permis que le ſentiment de l'égalité pût être outré; plus il ſera vif, plus il contribuera au bonheur. Jamais il ne peut dégénérer ni devenir un vice, parce qu'il ne peut jamais être injuſte, & que ne nous éloignant pas moins de la tyrannie que de la ſervitude, il unit les hommes, & ne leur donne qu'un même intérêt".

L'avarice & l'ambition, ſelon M. l'abbé de Mably, & beaucoup d'autres, ſont les deux plus grands fléaux de la ſociété. Pour le prouver, on poſe pour principe, qu'il faut que l'état ait peu de beſoins, &, par conſéquent, peu de richeſſes, ſi on veut que les magiſtrats ſoient juſtes, & que pour les attacher encore plus étroitement à la juſtice, il faut que les loix ne leur laiſſent pas d'autres beſoins qu'au reſte des citoyens. " C'eſt, ajoute-t-on, parce qu'en Suiſſe on eſt plus attaché qu'ailleurs à ces régles, qu'on y eſt auſſi plus heureux. Le

canton de Berne a, dit-on, un trésor, & du moins il est certain qu'il a placé des sommes considérables chez les étrangers. C'est, je crois, une imprudence de n'avoir pas assez compté sur le pouvoir de la vertu; & peut-être la république se trouvera-t-elle mal un jour d'avoir établi dans son sein un foyer d'avarice & de discorde; mais pourquoi, reprend-on, ces richesses n'ont-elles pas encore porté dans la Suisse les maux qui les accompagnent partout ailleurs? C'est que l'état ayant moins de besoins peut n'employer que des moyens plus simples pour y subvenir, & ne laisser au gouvernement aucun prétexte pour fouler le peuple, & détourner les finances du trésor; c'est que les besoins de l'état étant médiocres, ce gouvernement plus aisément gêné (ou éclairé, surveillé) dans ses opérations, n'a pu embrouiller l'administration des finances, & en faire un chaos; c'est que les magistrats retenus par des loix somptuaires, ne sentent pas la nécessité d'une fortune scandaleuse pour être heureux; c'est que le gouvernement étant toujours riche, parce qu'il a peu de besoins, il lui a été plus facile de conserver ses antiques

usages,

usages, c'est-à-dire, de remplir sa destination naturelle & d'être bienfaisant",

Le commerce est généralement envisagé comme la source des richesses & de la prospérité des états. C'est sur ce pied-là que toutes les puissances mettent toute leur application à le protéger, l'encourager & l'étendre. La philosophie & la politique le considerent quelquefois sous un point de vue moins favorable. On lui impute avec assez de raison cette ambition démesurée qui, en s'attachant à aggrandir l'état par des conquêtes, épuise ses forces, le surcharge de dettes, & l'entraîne vers sa ruine; aux yeux de notre auteur il a bien d'autres torts encore. " Les commerçans, dit-il, n'ont aucune patrie. Leur liberté, leurs peines, leurs services, nos fantaisies, nos vices, nos caprices sont, pour ainsi dire, autant de denrées dont ils trafiquent. Les régles de leur cupidité & de la nôtre, voilà les régles de leur morale. Loin de favoriser cette profession, les états de l'antiquité les mieux gouvernés eurent soin de l'avilir; elle fut abandonnée à des esclaves ou à des citoyens méprisés, pour que l'intérêt

térêt du commerce ne devînt pas l'intérêt de la république".

La conſtitution politique angloiſe eſt la meilleure de toutes les monarchies mixtes, diſent quelques-uns, & ſurtout les Anglois. Le peuple anglois, répondent quelques autres, n'eſt libre que pendant qu'il élit ſes repréſentans; quand ils ſont élus, il eſt eſclave (*); il n'eſt rien. Dans les courts momens de ſa liberté, l'uſage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde. Ecoutons le philoſophe ſuédois: voici comment il raiſonne ſur cette matiére. " Votre roi, dites-vous (il adreſſe la parole à l'interlocuteur anglois), ne peut faire aucun mal, & n'eſt puiſſant que pour faire le bien; mais ſi vous parlez ſérieuſement quand vous tenes ce langage, je vous demande pourquoi vous avez eu tant de révoltes, de guerres civiles & de révolutions! Pourquoi donc vos publiciſtes ne peuvent-ils aſſigner les bornes préciſes que les loix preſcrivent à la prérogative royale, & aux privileges de la nation? Que ſignifient tous ces galimathias de vos papiers publics qui repréſen-

(*) M. J. J. Rouſſeau. *Contrat ſocial.*

tent

tent la liberté toujours attaquée, toujours chancelante, & qui se plaignent des entreprises continuelles du ministére? Croyez-vous qu'une liste civile d'un million sterl. soit bien propre à réprimer l'avarice d'un prince? Est-ce pour l'empêcher d'être ambitieux que vous lui accordez une part dans la puissance législative. & que vous le laissez le maître de disposer de tous les honneurs & de toutes les graces de l'état (on auroit pu ajouter & de l'armée entiere, tant de terre que de mer)? On diroit que vous avez pensé que l'argent appaise la soif de l'argent, & le pouvoir la soif du pouvoir....Pourquoi seriez-vous étonnés qu'au mépris de votre honneur & de vos sermens, les places du parlement fussent vendues, & que ceux qui les auroient achetées les remplissent mal? Si l'ambition peut se satisfaire par des moyens bas & honteux; si, en trahissant la patrie, on peut parvenir à de grands honneurs, faut-il être surpris que des hommes qui n'ont fait beaucoup de bruit dans le parti de l'opposition que pour se faire craindre & se vendre plus chérement, finissent par être de déteſtables ministres?....Vous n'êtes pas gouvernés par

vos

[redacted]

vos loix, mais par les événemens, les circonſtances, & ſurtout par l'intérêt & les paſſions des perſonnes qui ſont à la tête des affaires. Les loix trop flexibles de votre conſtitution, parce qu'elles ne ſe communiquent pas une force mutuelle, ſe prêtent trop aiſément à tout. Nulles ſous Henri VIII & Elizabeth, elles reprennent quelque vigueur ſous Jacques, parceque ce prince timide a moins de talens que ſes prédéceſſeurs pour parvenir à ſes fins. Voyez comme elles changent de forme, &, pour ainſi dire, de nature entre les mains des deux Charles, de Cromwel, de Jacques II, & de Guillaume III."

Le parti de l'oppoſition eſt, ſelon l'auteur, le tribunat des Anglois ; l'ambition & l'avarice des oppoſans eſt une barriére contre l'ambition du roi, & l'avarice des membres du parlement qui ſe vendent ; l'oppoſition eſt l'ame de l'Angleterre, elle la tient attentive à ſes intérêts, elle réunit ſes forces, &c. Comment ce parti réunit-il les forces de l'état, lui qui a toujours en tête un autre parti très-ſupérieur en forces ? Quelles réſolutions a-t-il fait abandonner, quels deſſeins a-t-il fait échouer ?

Il

Il réclame, il protefte, & le parti dominant ftatue, ordonne, réfout. Quel fruit la patrie tire-t-elle de fes clameurs, de fes déclamations? L'oppofition nous femble un petit nombre de votans aigris, parce qu'on a dédaigné d'acheter leur fuffrage, convaincu qu'on n'en auroit nul befoin. C'eft un foible fimulacre de liberté qu'on laiffe au peuple, non pour défendre la fienne, mais pour lui faire croire qu'on ne prend pas la peine de l'attaquer. Ce parti montre au peuple qu'on y porte atteinte; mais il n'en eft pas cru; c'eft dire à un homme à qui on a mis un bandeau fur les yeux, que le foleil brille au firmament de tout fon éclat. On lui fait regretter la vue qu'il n'a plus; mais on ne la lui rend pas.

Malgré nos obfervations, cet ouvrage eft un des mieux faits que nous connoiffions dans ce genre. En s'appuyant fouvent fur l'hiftoire, M. l'abbé de Mably donne à fes preuves l'évidence de la démonftration; partout il penfe fortement, fent & s'exprime avec énergie. Il eft à fouhaiter que les fouverains méditent fes principes. Ils ne rempliront fes vues que pour le bonheur de leurs fujets. Il a prévu qu'on pour-

roit regarder ſa légiſlation comme des rê-ves chimériques; " mais, répond-il, qui doit-on accuſer de ſe repaître de chimeres, moi qui cherche à pénétrer les intentions de la nature, & qui ne propoſe que des loix auxquelles les peuples les plus ſages & les plus heureux ont obéi, ou ces politiques profonds qui ſe flattent d'aſſujettir la nature à leurs caprices, qui s'opiniâtrent à courir après un bonheur qui les fuit, & qui eſperent de nous rendre bons citoyens à force de multiplier & d'étendre nos vices ?"

Il y a longtems que Mr. l'Abbé de Mably s'eſt diſtingué parmi les auteurs qui ont écrit dans ce ſiécle avec le plus de ſuccès ſur les loix & les Gouvernemens. *Les entretiens de Phocion* ſurtout ont donné beaucoup d'éclat à la réputation que tous ſes ouvrages lui ont méritée. Ce qui lui aſſure particuliérement la reconnoiſſance de tous ceux qui deſirent le bonheur des hommes, c'eſt que ſes principes de politique ne ſont jamais que les principes de la morale la plus pure ; c'eſt qu'au milieu des Gouvernemens modernes de l'Europe où tout ſemble être fait pour le

pou-

pouvoir, il n'a cessé de parler de la Liberté! C'est que tandis que tout son siécle se livre avec une sorte de fureur aux excès de toutes les jouissances, & que des hommes de génie même ont entrepris de prouver que la sagesse du Gouvernement consistoit à fournir sans cesse de nouveaux alimens aux passions & au luxe, il a toujours présenté à nos vices & à nôtre foiblesse, le tableau des vertus qui naissent dans la Constitution où l'on sacrifie à la Liberté, ce bien suprême de l'homme, les viles passions qui le menent à la servitude en lui promettant de le conduire au bonheur. Si Mr. l'Abbé de Mably a montré quelques préventions contre la Constitution d'Angleterre, il faut l'attribuer sans doute à la rigueur avec la quelle il veut appliquer les principes qu'il s'est formés dans l'étude des Constitutions anciennes: il n'a pu voir une liberté bien étendue dans un païs où la puissance Royale a dans ses mains toutes les forces de l'Etat, ni une liberté bien affermie dans un païs dont le commerce fait la gloire & la prospérité. Mais peut être qu'au lieu de soumettre la Constitution d'Angleterre à ses principes, il eut mieux fait de se créer de nouveau principes pour la Constitution d'Angleterre.

gleterre. Mr. de Monteſquieu & Mr. de Lolme l'on fait, & l'Angleterre même cherche aujourdhui dans leurs ouvrages les principes de ſon Gouvernement.

HISTOIRE de la décadence & de la chûte de l'Empire Romain, par M. Gibbon; Ouvrage traduit de l'Anglois, in 12°. Tome premier. A Paris, chez les Freres Debure & Moutard, Libraires, Quai des Auguſtins.

C'EST avec un vrai plaiſir que d'un tas de brochures frivoles, dont on n'entretient les Lecteurs que pour ſacrifier à la nouveauté & montrer les progrès du mauvais goût, on tire de tems en tems quelques écrits ſolides & eſtimables, faits pour étendre nos idées & nos connoiſſances. Tel eſt celui dont le Traducteur de M. Gibbon nous a fait préſent. C'eſt un ſervice qu'il rend à notre Littérature en nous donnant un bon livre de plus. Tout le monde connoît l'eſquiſſe qu'avoit tracée M. de Monteſquieu ſur le même ſujet. Ici c'eſt un tableau complet ;

&

& quoiqu'on n'y trouve pas au même dégré ce trait d'un grand maître, & cette vigueur, cette fierté de pinceau que nous admirons dans le morceau fameux ébauché par l'Auteur de l'Esprit des Loix, on y remarque du moins une belle ordonnance & des couleurs naturelles & vraies.

L'Auteur divise en trois périodes les révolutions mémorables qui, dans le cours d'environ treize siècles, ont sappé l'édifice de la grandeur Romaine, & l'ont enfin renversé.

" Ce fut dans le siècle des Trajans & des " Antonins, que la Monarchie Romaine, " dans toute sa force, & parvenue au faîte " de la grandeur, commença à pencher vers sa ruine. Ainsi *la première période* * s'étend " depuis le règne de ces Princes, jusqu'a la " destruction de l'Empire d'Occident par les " armes des Germains & des Scythes, bar" bares féroces, dont les descendans forment " aujourd'hui les nations les plus polies de l'Europe.

* Quoique dans le Dictionnaire de l'Académie le mot *période* soit féminin, même quand il est employé comme mesure de tems; cependant l'usage plus fort que tous les Dictionnaires a fait *période* masculin dans cette acception. Ce mot n'est féminin que lorsqu'il signifie phrase. On dit une belle période, & un periode de tems; on en excepte *la période Julienne* qui est un mot consacré.

" l'Europe. Cette révolution extraordinaire
" qui mit Rome au pouvoir des Goths, se
" termina dans les premières années du sixié-
" me siècle. *La seconde période* commence
" avec le règne de Justinien, qui par ses loix
" & ses victoires rendit à l'Empire d'Orient
" son ancien lustre. Elle renferme l'inva-
" sion des Lombards en Italie; la conquête
" de l'Asie & de l'Afrique par les Arabes
" qui avoient embrassé la Religion de Ma-
" homet; la révolte du peuple Romain
" contre les foibles Souverains de Constanti-
" nople, & l'élévation de Charlemagne qui
" en 800 fonda un nouvel Empire. *La der-*
" *nière & la plus longue* de ces périodes,
" contient environ six siècles & demi, depuis
" le renouvellement de l'Empire en Occi-
" dent jusqu'à la prise de Constantinople par
" les Turcs, & l'extinction de la race de ces
" Princes dégénérés qui se paroient du vain
" titre de César & d'Auguste, tandis que leur
" domaine étoit circonscrit dans les murailles
" d'une seule ville, où l'on ne conservoit
" même aucun vestige de la langue & des
" mœurs des anciens Romains. Les Croi-
" sades font partie des évènemens de *cette*

période,

" *périade*, puisqu'elles ont contribué à la " ruine de l'Empire Grec."

On voit combien est vaste le plan de l'Auteur Anglois, qui embrasse la plus grande partie de l'Histoire ancienne & moderne. Le premier volume nous conduit jusqu'au règne de l'Empereur Philippe, peu de tems avant la première invasion des barbares du Nord. De tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur l'Histoire Romaine, cet ouvrage est celui où l'on a le plus mûrement approfondi la constitution de l'Empire, ses principes de prospérité & de décadence, de force & de foiblesse. Les autres Ecrivains ont été des annalistes diffus ou des abbréviateurs élégans. En général, l'Histoire est une des parties de la Littérature où nous recevons le plus de modèles & de leçons de la part de nos voisins. Les Hume, les Robertson, les Gibbon ont donné à l'Histoire une tournure philosophique & politique, qu'elle n'avoit pas encore eue chez les modernes, & qui même n'avoit été qu'indiquée chez les anciens, d'ailleurs Historiens si éloquens, & Biographes si agréables.

On ne peut trop desirer que M. Gibbon continue

continue un travail ſi honorable & ſi utile, Son élégant Traducteur l'accompagnera ſans doute dans ſa carrière, avec le même courage & le même ſuccès. On doit à ce dernier d'autant plus d'eſtime, qu'il a préféré ce travail aux diſtractions où ſa jeuneſſe & ſa fortune pouvoient naturellement le livrer. On ne ſait pas communément combien la Capitale & les Provinces renferment de perſonnes de diſtinction très-éclairées & très-laborieuſes, mépriſant du plus juſte mépris nos frivolités faciles & inſipides, & ſe bornant à cultiver & à honorer la bonne Littérature. Nous donnerons une idée de la manière de penſer & d'écrire de M. Gibbon, & du ſtyle de ſon Traducteur, en tranſcrivant un morceau où l'Auteur fait vivement ſentir un des malheurs attachés à l'étendue de l'Empire Romain, & dont la conſtitution préſente de l'Europe nous garantit. On y verra le genre d'idées & d'éloquence qui conviennent à l'Hiſtoire.

« L'Europe eſt maintenant partagée en « différens Etats indépendans l'un de l'au- « tre, mais cependant liés entr'eux par les « rapports généraux de la Religion, du langage

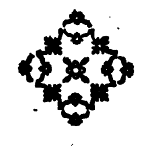
" gage & des mœurs. Cette division est
" un avantage bien précieux pour la liberté
" du genre humain. Aujourd'hui un Ty-
" ran qui voudroit fouler aux pieds les
" droits de son Etat, & dont le peuple seroit
" trop foible pour lui résister, se trouveroit
" enchaîné par une foule de liens. Le soin
" de sa propre gloire, l'exemple de ses
" égaux, les représentations de ses alliés,
" la crainte des puissances ennemies, tout
" contribueroit à le retenir; la fuite ou
" l'exil lui déroberoit bientôt les victimes
" de sa violence. Après avoir franchi sans
" obstacles les limites étroites d'un Royaume
" peu étendu, un Sujet opprimé trouveroit
" facilement dans un climat plus heureux
" un asyle assuré, une fortune proportionnée
" à ses talens, la liberté d'élever la voix,
" peut-être même les moyens de se venger.
" Mais l'Empire Romain remplissoit l'uni-
" vers; & lorsqu'il fut gouverné par un
" seul homme, le monde entier devint une
" prison affreuse, où l'ennemi du Souverain
" étoit sans cesse poursuivi. L'Esclave du
" despotisme luttoit envain contre le déses-
" poir. Obligé de porter une chaîne dorée

" à la Cour des Empereurs, ou de traîner
" dans l'exil ſa vie infortunée, il attendoit
" ſon deſtin en ſilence à Rome, dans le
" Sénat, ſur les rochers affreux du mont-
" Siſiphe, ou ſur les rives glacées du Da-
" nube. La réſiſtance eût été fatale, la
" fuite impoſſible. Par-tout une vaſte éten-
" due de terres & de mers s'oppoſoit à ſon
" paſſage. Il couroit à tout moment le
" danger inévitable d'être découvert, ſaiſi
" & livré à un maître irrité. Au de-là des
" frontières, de quelque côté qu'il tournât
" ſes regards inquiets, il ne s'offroit à lui
" que le redoutable Océan, des Contrées dé-
" ſertes, des peuples ennemis, un langage
" barbare, des mœurs féroces, ou enfin des
" Rois dépendans, diſpoſés à acheter la
" protection de l'Empereur par le ſacrifice
" d'un malheureux fugitif. Par-tout où
" vous ſerez, diſoit Cicéron à Marcellus,
" n'oubliez pas que vous vous trouverez
" également à la portée du bras du Vain-
" queur."

Nous donnons cet extrait d'un de nos meil-leurs Journaliſtes, comme un hommage juſte-

ment

ment rendu au ſavant auteur Anglais, pour montrer l'empreſſement que nos Littérateurs ont toujours de faire paſſer dans nôtre langue les ouvrages vraiment interreſſans qui paroiſſent dans les langues étrangéres, & en même tems pour faire connoitre le tribut d'éloges que nous ſavons accorder à leurs auteurs lorſqu'ils le méritent autant que Mr. Gibbon.



ROMANS.

LES Romans forment aujourdhui chez toutes les nations éclairées de l'Europe, & furtout chez les Anglais & les Français une branche très considérable de leur Littérature. Les anciens ont été les Créateurs de ce genre comme de tous les autres. Les Grecs firent fervir même l'interet qui lui eft effentiel, à répandre avec plus de facilité, les maximes les plus importantes au bonheur des fociétés. La Cyropédée de Xénophon ne peut être qu'un excellent Roman politique pour tous ceux qui examinent un peu, les faits hiftoriques avant de les admettre pour vrais.

Les Romains qui ont pris aux Grecs & leur Poéfie & leur Philofophie & leurs arts & font peut être reftés en tout au deffous de leurs modeles, n'ont guere effayé de les imiter dans le genre du Roman. La févérité de leurs mœurs devoit fe prêter difficilement aux fictions dont il fe nourit, & s'ils les ont beaucoup aimées dans leur hiftoire & dans leur Poéfie, ce n'eft uniquement peut être

que

que parce qu'elles flattoient beaucoup leur vanité.

La Littérature de tous les peuples modernes commence par des Romans. La Romance n'est qu'un petit Roman en vers. Il paroit que ce gout si universel, prend son origine dans les mœurs des Germains, dont ces peuples descendent, & l'on conçoit aisement en effet, que des hommes sauvages & ignorans, qui n'expliquoient le pouvoir des femmes sur eux qu'en leur supposant quelque chose de divin, devoient mêler des circonstances très merveilleuses à tous les effets de la passion que les femmes inspirent, & trouver cependant ce merveilleux très vraisemblable. Chaque nation a peint ses mœurs dans ses Romans, & c'est pour cela surtout, que chacun doit desirer de connoitre ceux de toutes les autres, ainsi que les siens. Des hommes qui ne croient s'instruire dans une lecture que lorsqu'elle les ennuye, ont voulu décrier celle des Romans, en la traitant comme un amusement frivole, qui même peut devenir dangereux. Pour le danger, on convient qu'il est des Romans dont la lecture peut en avoir, mais des vers qui allument dans le

cœur

cœur la flamme des passions, & l'excitent sans cesse en se gravant dans la mémoire, ne sont ils pas beaucoup plus dangereux encore? Mais ces traités Philosophiques, qui sous prétexte de chercher les principes de la morale de l'homme, en ébranlent les fondemens, ne sont ils pas bien plus funestes encore aux mœurs? & faudroit il donc proscrire aussi la Poésie & la Philosophie? Pour la frivolité, quelques Romans peuvent encore sans doute en mériter le reproche. Mais tous ceux qui développent des sentimens naturels au cœur humain, tous ceux qui peignent avec vérité des caracteres, ne sont pas moins instructifs qu'interressans. Car il est utile sans doute à l'homme de se connoitre lui même & de connoitre ses semblables. Les Romans peuvent servir encore jusqu'à un certain point de monumens historiques, & nous répondrons à ceux qui pourroient leur faire le reproche que nous combattons, que l'auteur de l'Esprit des Loix a repandu dans cet immortel ouvrage des lumiéres qu'il avoit puisées dans les Romans & dans l'histoire des Saints.

Ce

Ce qui diſtingue ſingulièrement ce genre, c'éſt qu'il peut prendre le ton & avoir les avantages réunis de tous les autres. Il égaye comme la Comédie, en peignant des ridicules; il attendrit comme la Tragédie, en peignant les paſſions & les malheurs qu'elles entrainent. Il tranſporte le lecteur au milieu des ſcenes champêtres, & lui fait gouter la ſimplicité & le bonheur des campagnes, comme la Poëſie paſtorale; quelquefois enfin il dégage la vérité des fictions dont il la revet pour la préſenter à la raiſon de l'homme avec le pouvoir invincible de la démonſtration, comme la philoſophie.

S'il eſt une nation qui doive l'aimer plus encore que les autres, ce'ſt la nation angloiſe. L'excès de l'eſprit de ſociété n'a point encore éffacé chez elle les caracteres originaux; elle doit beaucoup aimer les Romans qui les peignent. Des ſcenes extraordinaires, des malheurs affreux, peuvent ſeuls ébranler l'imagination & émouvoir l'ame de l'anglois, qui reſte inſenſible aux événemens qui ſont dans l'ordre commun des choſes. La lecture des Romans qui raſſemblent ſouvent ſur une ſeule tête, tous les mal-

heurs

heurs de l'humanité, doivent faire éprouver à son cœur le plaisir de se trouver sensible. Il est observateur profond, il veut comparer les moeurs de sa nation & celles des nations étrangéres, les Romans les mettent à la fois sous ses yeux, & il peut tirer d'un rapprochement aussi facile les résultats les plus approfondis. Aussi les auteurs anglois qui ont bien connu le genie de leur nation, ont ils singuliérement multiplié ces sortes d'ouvrages. Plus d'un homme de génie en angleterre s'est acquis par des Romans une gloire immortelle, & ce peuple philosophe s'honore de Richardson & de Fielding, comme il se glorifie de Newton & de Locke.

Mais quelsques soient les avantages qu'on peut retirer de la lecture des Romans, il seroit trop difficile sans doute de lire tous ceux meme dans les quels on trouveroit du plaisir & de l'instruction. Ce n'est méme qu'a un très petit nombre de personnes qu'il est possible de se procurer tous ceux qu'on voudroit connoitre. Il paroit en France un ouvrage périodique qui a pour titre *la Bibliotheque des Romans*, qui épargne la peine de cette lecture & donne les moyens dela faire.

faire. Des analyses raisonnées où l'on conserve tous les détails qui ont de l'intérêt donnent une connoissance parfaite de l'ouvrage, & l'on trouve dans quelques volumes, ce qu'on eut cherché peut être vainement dans toutes les Bibliotheques de l'Europe.

Nôtre journal aura les mêmes avantages, puisque nous nous proposons d'y imprimer tout ce que nous y trouverons de plus intéressant, Il ne seroit pas même étonnant que nous fissions des choix plus heureux, puisque nous les faisons dans une collection faite déja par des hommes éclairés & des hommes de gout.

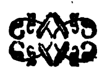
Pour donner une idée des anciens Romans, nous débuterons par un extrait de *l'histoire du Vaillant Chevalier Cléomades & de la Belle Clarémonde.* C'est dans le 13me siécle que ce Roman a été composé en vers par Adenès, quón nommoit communément le Roi Adenès, ou parce qu'il ètoit reconnu pour le prémier, ou le roi comme on disoit dans ce tems là, des méneftrels de son siécle, ou parce qu'il étoit Roi d'armes de Henry, Duc de Brabant, peut être même le fut il de Philippe le Hardi, à la recommandation de la Reine Marie de Brabant, seconde fem-

me de ce Monarque, qui avoit pris Adenès dans la plus grande affection; si bien que l'on prétend quelle eut grande part à la composition de ses Romans en vers, & de quelques unes de ses chansons qui nous restent.

C'est particulierèment à ce Roman de Clêomades, que la Reine Marie de Brabant passe pour avoir contribué avec une autre Dame de sa Cour nommée Blanche. L'invention & la conduite en sont assés agréables, pour faire honneur aux talens & à l'esprit d'une grande Princesse.

Cette histoire a été traduite en prose & imprimée ainsi, tant en Espagnol, qu'en Français. L'Ancienne édition française est du commencement du 16me siécle, sans dâte, imprimée en caracteres Gothiques, & fort rare.

Mr. Le Comte de Tressan à bien voulu se charger de faire l'extrait de cet ouvrage, & a joint les graces de son stile, quelquefois même celles de son imagination, à la naïveté & au ton des Romans du 13me siécle.



HISTOIRE & Chroniqûe du Vaillant Chevalier Cléomades & de la belle Clarémonde.

UNE jeune & belle Princeſſe nommée d'Eſtrive, héritière de cette riche partie de l'Eſpagne, dont Séville eſt la capitale, avoit accordé ſon cœur & ſa main à Marchabias, héritier du Royaume de Sardaigne. C'étoit en ſe ſignalant dans un tournoi, que ſe Prince avoit mérité ce bonheur : il y avoit fait voir tant de force & d'adreſſe, qu'aucun des Chevaliers qui étoient accourus de toutes parts à cette fête, n'avoit pu lui réſiſter. Il avoit même fait perdre les arçons au redoutable Aſtur, auſſi effrayant par ſa taille que renommé par ſa valeur ; il l'avoit forcé à faire hommage à la Reine de Séville, de la Principauté des Aſturies ; & ayant ainſi ajouté de nouveaux domaines & une nouvelle gloire à la couronne de ſa maîtreſſe, il avoit mérité de partager ſon trône.

Dans l'eſpace de quatre ans, le bonheur de leur hyménée fut aſſuré par la naiſſance d'un Prince & de trois Princeſſes. Le Prince fut nommé Cléomadès, & les trois filles Hélior, Soliadis & Maxime : cette

dernière ſur-tout parut, dès ſon enfance, d'une beauté achevée.

Dès que Cléomadès eut reçu les premières inſtructions qui lui furent données dans ſa patrie, & en eut parfaitement profité, le Roi & la Reine, ſes père & mère, l'envoyèrent voyager, d'abord dans la Grèce, où il prit le goût des arts & celui de l'héroïſme, dont avoient été animés tant de grands hommes de cette contrée; enſuite il paſſa en Allemagne, pour prendre l'eſprit de la Chevalerie moderne, & s'exercer dans les tournois qui s'y donnoient fréquemment; enfin pendant ſon ſéjour en France, Cléomadès s'étoit formé aux exercices en tous genres, propres à un grand Prince, & avoit réconnu les avantages que ce Royaume a ſur tous les autres. Il ſe préparoit à paſſer en Italie, lorſque ſes parens crurent devoir le rappeler pour quelque-temps auprès d'eux: tant pour juger des progrès qu'il avoit faits dans ſes voyages, que pour aſſiſter aux noces de ſes trois ſœurs, qui déjà étoient demandées en mariage par trois grands Princes.

Ces trois Prétendans étoient arrivés enſemble à la Cour de Séville, où leur renommée les avoit précédés; *outre qu'ils poſſédoi-*

ent

ent de grands Royaumes, ils passoient pour de grands Clercs, (très-habiles) *en science d'Astronomie, voire en art de Négromancie.* L'un étoit Mélicandus, Roi de Barbarie; le second étoit Bardigans, Roi d'Arménie; & le troisième étoit Roi de Hongrie; celui-ci s'appeloit Croppart: il étoit horriblement laid & bossu; son esprit, étoit aussi fertile en mensonges, que son ame étoit vicieuse & noire.

Ces trois Monarques étoient convenus de se rendre ensemble à la Cour de Séville, & de porter chacun un riche présent, qui les mettroit à même de requérir un don. Ils partent, arrivent à Séville, & sont reçus avec honneur. Le Roi Mélicandus présente au Roi & à la Reine d'Espagne un homme formé de l'or le plus pur, tenant à la main droite une trompe de même métal, & fait avec un tel art, que l'on ne pouvoit machiner une trahison à cent toises de distance, que, sur le champ, il n'embouchât sa trompe pour en tirer le son le plus terrible & le plus aigu.

Bardigans leur offre une géline, & trois petits poussins d'or, formés avec tant d'adresse, qu'ils avoient l'air vivans: il les

pofe à terre; fur le champ ils fe mettent à courir, à becqueter, à battre des aîles; la géline vole tout-à-coup fur les genoux de la Reine, caquète d'un petit ton bien doux, & pond une fuperbe perle *en fon giron:* " elle en pond une pareille tous les trois " jours, dit Bardigans."

On s'écrie, on admire la magnificence de ces dons, & l'art furprenant de ceux qui les ont conftruits. Le vilain Roi boffu Croppart fe préfente le dernier avec un grand cheval de bois affez richement harnaché, mais n'ayant que des chevilles d'acier pour ornement à fon frontal, & fur les épaules. " Roi, dit Croppart, d'une " voix grêle & caffée, avec le cheval que " je vous offre, on peut s'élever dans les " airs, traverfer les mers, & faire cinquante " lieues par heure."

L'épreuve du cheval de Croppart eût été longue & difficile à faire; mais il fut cru fur fa parole, comme l'avoit été Mélicandus: la réputation de ces trois Princes en Négromancie étoit connue.

Marchabias & d'Eftrive étoient les Souverains les plus généreux, & n'acceptérent ces magnifiques préfens qu'en offrant aux trois

trois Rois tout ce qui étoit en leur pouvoir.

Ils saisirent ce moment pour leur requérir un don ; & le Roi & la Reine d'Espagne prévoyant ce qu'on leur demanderoit, ne trouvèrent aucune raison de le refuser à trois puissans Rois qui les prévenoient par d'aussi beaux présens ; ils accordèrent donc ce don : c'étoit en effet la main des trois Princesses d'Espagne qu'ils demandoient.

Les deux premiers Rois étoient beaux & bienfaits ; ils avoient paru aimables aux yeux de la Cour, & méme à ceux des Princesses ; & les deux aînées virent sans peine confirmer le don de leurs personnes. Mais la plus jeune des trois, nommée Maxime, courut éperdue & fondant en larmes se jetter dans les bras de sa mère, lorsqu'elle vit qu'elle devenoit le partage du vilain Roi bossu. Maxime appelle son frère Cléomadès : vous n'avez rien promis, mon frère, s'écria-t-elle, & vous m'avez mille fois juré de me protéger & de défendre ma liberté ; ou délivrez-moi du supplice d'épouser ce monstre, ou donnez-moi la mort.

Cléo-

Cléomadès aimoit tendrement sa jeune sœur; c'étoit bien l'enfant de quatorze ans la plus jolie, la plus spirituelle: elle étoit espiègle & plaisante jusqu'à la malice; du reste, pleine des talens les plus agréables: brodant comme les Fées, faisant des contes à mourir de rire, & de temps en temps de jolies chansons.

Cléomadès, indigné de voir sa charmante petite sœur prête à passer dans les bras du vilain Croppart, se léve, & déclare au Roi son pére qu'il s'est engagé par serment à défendre la liberté de sa jeune sœur. Croppart élève une voix glapissante, & fait valoir toute la force que le don octroyé doit avoir: Cléomadès lui lance un regard terrible, & lui dit: " les deux premiers Rois en méritent " l'effet par les dons qu'ils ont offerts; mais " que prétendez-vous obtenir par le don " de ce vilain cheval de bois, & par la " fable que vous avez osé nous débiter " pour en rehausser le prix?" Le fourbe & méchant Croppart imagine sur le champ qu'il trouve l'occasion la plus favorable pour se délivrer d'un Prince qui peut seul s'opposer à ses desirs. " Seigneur, lui ditil, sans " s'émouvoir, ne vous en rapportez qu'à

" vous-

« vous-même ; faites l'épreuve de mon che-
« val : je me ſoumets à tout ſi je vous ai
« trompé. Oui, je la ferai tout-à-l'heure,
« s'écrie le Prince avec fureur :" A ces mots, il fait porter le cheval dans le jardin ; l'homme d'or embouche ſur le champ ſa trompe, en tire un ſon aigu, mais perſonne n'y fait attention, on n'eſt occupé que de Cléomadés ; il s'élance ſur le cheval de bois, qui reſte immobile. Le Prince commençoit déjà à menacer Croppart, lorſque celui-ci lui crie de tourner la cheville d'acier que le cheval porte à ſon frontal ; l'homme d'or fait retentir ſa trompe avec plus de violence que la première fois : le Roi d'Eſpagne y fait attention, il crie à ſon fils de deſcendre : mais il n'étoit déjà plus temps. Le Prince avoit tourné la cheville fatale, & le cheval s'élevant dans les airs avec plus de rapidité qu'un faucon fit dans un inſtant diſparoître Cléomadés.

Le Roi & la Reine d'Eſpagne, indignés & déſeſpérés, font ſaiſir le Roi Croppart, & le menacent de la mort la plus cruelle s'il ne leur rend Cléomadés. Je n'en ſuis plus le maître, leur répondit-il avec ce ſang-froid que les criminels conſervent quelquefois

dans les plus grands périls ; le Prince ne m'a pas laissé le temps de lui faire connoître les ressorts qui dirigent le vol de ce cheval, ne vous en prenez qu'à sa destinée.

L'audace avec laquelle ce fourbe s'excuse leur fait impression ; ils se contentent de le faire garder à vue dans un appartement du Palais, où, d'ailleurs, il est bien traité. Ils déclarent aux deux autres Rois qu'ils sont très-éloignés de révoquer leur don ; mais qu'ils doivent consentir sans peine que, dans ces momens de douleur, leurs noces & la liberté du Roi Croppart, soient différées jusqu'au retour du Prince.

Mélicandus & Bardigans s'y soumirent sans insister. Cependant le courage de Cléomadés n'étoit point ébranlé par la hauteur prodigieuse où le cheval s'éleva, ni par la rapidité avec laquelle il fendoit les airs ; il espéra, quelques momens, que la machine le rapporteroit au même lieu d'où il étoit parti ; mais voyant sans cesse au-dessous de lui de nouvelles contrées & de nouvelles mers, il s'apperçut avec douleur qu'il s'éloignoit de l'Espagne ; enfin, la nuit répandant ses ombres sur la terre, toute la surface disparut à ses yeux, & il se sentoit toujours emporter

emporter avec la même rapidité; mais ce fut toujours sans en être effrayé, qu'il s'abandonna à sa destinée.

S'étant ressouvenu, pendant la nuit, que le cheval portoit sur ses épaules des chevilles semblables à celle qu'il avoit sur le frontal, il profita des premiers rayons du soleil pour essayer d'en faire usage. Il reconnut qu'en tournant celle d'une des épaules à droite ou à gauche, le cheval en suivoit la direction; & qu'en employant l'autre cheville, le cheval ralentissoit son vol, & descendoit vers la terre. Du moment où Cléomadés connut l'usage qu'il pourroit faire de ses chevilles, il fut consolé, & conçut même de grandes espérances. Les rayons du soleil, refléchis par les dômes dorés de quelques temples, lui firent appercevoir qu'il étoit au-dessus d'une grande ville; il embrasse alors les deux épaules du cheval, & se servant avec adresse des deux chevilles, il descendit doucement sur la plate-forme d'une tour très-élevée, posée au milieu des jardins d'un grand Palais.

On croira sans peine que quoique l'alure du cheval fût très-douce, le Prince n'avoit pu passer un jour & une nuit dans un air

aussi vif & aussi froid, sans beaucoup de fatigue, & sans beaucoup d'appétit.

Cléomadés saute légèrement sur la plate-forme, & y laisse son cheval: des qu'il a découvert une légère trape qui couvre un degré, il le descend sans crainte, & bien-tôt il arrive dans un sallon, où il trouve une table chargée des débris d'un festin, & de flacons encore pleins de vins délicieux. Rien alors n'étoit plus pressant pour lui que d'en faire usage; & bientôt des mets exquis, & les vapeurs agréables de quelques verres de vin de Ténedos & de Chypre, eurent dissipé le trouble & la fatigue de la nuit qu'il venoit de passer dans les airs. Dès qu'il sentit ses forces réparées, il hasarda d'entrer dans une chambre, dont la porte entre-ouverte, donnoit dans ce sallon.

Le premier objet qui y frappe sa vue, est un grand vilain géant étendu par terre entre des armes éparses & des brocs d'eau-de-vie de palmier. Il connut facilement, à l'état où se trouvoit le géant, que l'usage qu'il avoit fait des brocs l'empêcheroit long-temps d'en pouvoir faire aucun de ses armes. Il tire donc doucement, & à tout hasard, une clef qu'il voit dans sa main; & bien-tôt une

porte

porte richement ornée s'étant offerte, il fait usage de la clef: il entre dans une chambre, où trois lits pareils, & dont les rideaux étoient relevés, renfermoient chacun une jeune beauté dans le printems de l'âge; leurs légers vêtemens de nuit, en désordre, laissoient voir une partie de leurs charmes. Cléomadés étoit vif, il étoit jeune; mais les desirs ne lui firent point oublier les devoirs de la Chevalerie, qui lui prescrivoient d'être le protecteur de l'innocence & de la beauté; il ne lui étoit pas permis de les profaner; l'amour seul eût pu l'entraîner à l'oubli de cette régle; mais quelque charmantes que fussent ces jeunes personnes, elles l'avoient seulement ému & son cœur n'étoit point blessé. Il les admire, il les regarde avec feu; mais bientôt il s'en éloigne pour s'approcher d'une porte presque ouverte, qui lui laisse entrevoir une chambre encore plus brillante que celle qu'il est prêt à quitter. Il entre dans cette dernière chambre avec une sorte de crainte; il marche avec plus de timidité: bien-tôt un lit, dont les rideaux étoient relevés en festons par des guirlandes de fleurs, attire & fixe ses regards.
Psyché

Psyché ne parut jamais si belle à l'Amour, que la jeune personne qui reposoit dans ce lit, le parut aux yeux du Prince. Il crut voir Hébé, n'ayant presque d'autre voile que les beaux cheveux blonds, dont les tresses & les boucles couvroient ses épaules & son sein. Un saisissement délicieux, mêlé de respect & de crainte, le rend immobile; toute son ame paroît avoir passé dans ses yeux; son état présent lui paroît si doux, son bonheur si vif, qu'il n'imagine pas dans cet instant qu'il puisse augmenter. Un mouvement que la jeune personne fait en dormant, lui dérobe une partie des charmes qui l'embrâsent; il s'approche un peu plus près; & ce même mouvement lui en fait découvrir de nouveaux.

Ce fut le premier moment où Cléomadés connut l'amour, le pouvoir que cette passion prend sur une ame, & les sentimens qu'elle inspire; mais la crainte d'offencer celle qui devient la maîtresse de son cœur, ne lui permet rien de tout ce qui auroit pu la blesser, si ses yeux eussent été ouverts. Le Prince d'Espagne fût peut-être toujours resté dans cette contempla-

tion

tion délicieuse, s'il n'eût apperçu une abeille voltiger (sur ce qu'elle prenoit, sans doute, pour un bouton de rose) & prête à piquer un sein charmant. Cléomadés s'abusant lui-même, croit n'être animé que par l'ardeur de défendre ce qu'il aime; il vole à son secours; mais n'osant y porter la main, sa bouche seule s'oppose à l'atteinte de l'abeille: il reçoit sur la joue la piquure de son aiguillon; & la jeune personne se réveille en jettant un cri: & voyant un jeune homme qui lui étoit inconnu: " Téméraire, s'écria-t-elle, quelle " audace, quel pouvoir vous conduit en ces " lieux? Etes-vous le Roi Liopatris, que " le Roi mon père me destine pour époux? " Ah! si vous ne l'êtes pas, rien ne peut " vous dérober à la mort.....Interdit, trou- " blé, & n'écoutant que son amour & la " crainte d'irriter ce qu'il aime: oui, " Princesse, je le suis, lui répond Cléoma- " dés; par mon adresse, & sous le voile " du mystère, j'ai pénétré jusqu'en ces " lieux; j'ai voulu voir cette beauté céleste " qui m'est destinée, & tomber à ses pieds " avant de lui offrir ma main; peut-être " même le respect m'eût-il fait retirer en

" silence,

" silence, si cette abeille cruelle ne vous " eût menacée ; & je ne pouvois parer le " coup qu'elle étoit prête à vous porter, " qu'en le recevant moi-même." Il lui tenoit ce discours les yeux pleins de larmes, & commençoit à voir moins de colère dans ceux de la Princesse ; il ose prendre sa belle main, il la porte sur sa joue brûlante ; la Princesse est émue & touchée lorsqu'elle sent & la chaleur & l'enflure que l'aiguillon excite. Elle laisse baiser sa main : " Seigneur, " dit-elle, je vous pardonne à peine cette " démarche indiscrette ; mais comme elle ne " peut porter atteinte à mon honneur, je " consens à rester encore quelque temps " avec vous ; passez dans ce jardin, & laissez-moi le temps d'appeller mes filles " d'honneur, & de paroître dans un état " plus décent."

On suit sans résistance les ordres de ce qu'on aime. Le Prince obéit : Lyriades, Gayete, & Florette, que Cléomadés avoit d'abord trouvées dans leurs lits, se levèrent promptement à la voix de la Princesse : elle leur conte son aventure en rougissant ; elle sourit ensuite ; & finit par leur avouer que l'époux qui lui est destiné lui paroît charmant.

Toutes

Toutes les trois s'empressent à habiller leur maîtresse; elles-mêmes se mettent en état de suivre la Princesse, qui sent déjà quelque impatience de joindre celui qu'elle croyoit être Liopatris.

Cléomadès est ébloui en la revoyant; ils s'asseyent sous un berceau; & les filles d'honneur de la Princesse ne la quittant point, il s'y prend assez adroitement pour apprendre que leur maîtresse se nomme Clarémonde, & qu'elle est fille unique de Cornuant, Roi de Touscan; qu'il l'a promise au Roi d'Astracan, nommé Liopatris.

Le Prince se reproche en secret sa supercherie; mais, emporté par l'amour il ne néglige aucuns moyens de lui plaire & de l'attendrir. Combien de fois ne lui jura-t-il pas de l'adorer & de la rendre Souveraine de son Royaume & de sa vie! Avec quelle violence, sur-tout ne lui parla-t-il pas de l'impatience où il étoit de voir luire le jour heureux qui devoit les unir! Si l'amour rend éloquent, il rend également persuasif: Clarémonde bien-tôt commence à ne plus craindre de laisser paroître un penchant qui l'entraîne, & qu'elle croit légitime. Elle lui répond avec modestie; mais ses regards

donnent à ce qu'elle dit à Cléomadès, toute l'expreſſion de la tendreſſe. Lyriades, Florette & Gayete ſe levent pour cueillir des fleurs. Cléomadès ſaiſit cet inſtant pour ſe jetter aux genoux de Clarémonde; il y renouvelle le ſerment de l'adorer toujours, & reçoit celui qu'elle fait à ſon tour de lui être à jamais fidelle; mais tout-a-coup les portes du jardin s'ouvrent avec fracas, & le Roi Cornuant s'avance, ſuivi de ſa Cour, & d'une troupe armée.

Le géant s'étoit enfin réveillé; ſon premier ſoin avoit été de voir ſi tout étoit en bon ordre dans l'appartement de la Princeſſe, dont la garde lui étoit commiſe. Ne la trouvant point dans ſon appartement, & entendant folâtrer les jeunes filles d'honneur dans le jardin, il avoit vu, par une fenêtre, un jeune Chevalier aux pieds de la Princeſſe, & avoit couru promptement en avertir le Roi ſon père.

Cornuant s'avance avec fureur, fait entourer Cléomadès & ſa fille, à laquelle il demande par quelle fatalité un étranger ſe trouve à ſes genoux? « Il ne peut s'y trouver, « lui répond-elle, que de votre aveu; & ce

ne

" ne peut être un autre que le Roi que vous
" m'avez destiné."

" Traître, s'écria Cornuant, en s'adres-
" sant à Cléomadès, quelle fureur a pu te
" porter à violer cet asyle sacré, à pénétre
" jusques auprès de ma fille, & à te dire
" Liopatris? Seigneur, lui répond respectu-
" eusement Cléomadès, plaignez un jeune
" & malheureux Chevalier persécuté par la
" vengeance des Fées. Né d'un souverain
" d'Europe qui leur avoit déplu, elles me
" condamnèrent, au moment de ma naiss-
" sance, à me voir exposé tous les ans, pen-
" dant trois jours, aux plus affreux périls;
" & l'instant où ces périls porteront la
" crainte en mon ame, doit être celui de ma
" mort".

" Depuis que j'ai été armé Chevalier,
" tous les ans elles me font enlever, pen-
" dant trois jours, par un cheval de bois
" qui fend les airs, me fait parcourir toute
" la terre, & ne me rapporte dans les Etats
" de mon père, qu'après m'avoir fait trouver
" des dangers affreux, auxquels, jusqu'ici,
" je n'ai point succombé. Daignez, Seig-
" neur, envoyer sur la plate-forme de cette
" tour, on y trouvera le cheval qui s'y est

" abattu de lui-même. Accablé de fatigue
" & de besoin, je suis descendu pour chercher
" quelques secours; & parvenu jusqu'à l'ap-
" partement de la Princesse, je l'ai entendu
" s'écrier: Téméraire, si tu n'es pas le Prince
" Liopatris, je vais appeler & te faire trancher
" la tête. J'avoue, Seigneur, que dans le
" premier moment, le desir si naturel de
" conserver sa vie m'a fait recourir à une
" feinte que moi-même je condamne; & je
" me soumets, ajouta-t-il, en prenant un
" air plus ferme, à tout ce que vous ordon-
" nerez de mon sort".

Cornuant étonné de ce récit, auquel il ajoute peu de foi, envoye sur la platteforme, d'où ses Emissaires lui apportent, avec beaucoup de peine, un grand cheval de bois, massif, & mal fagotté, qu'il ne juge nullement propre à pouvoir voler.

Pendant ce temps, la jeune Clarémonde étoit cruellement agitée par l'espérance & par la crainte; cet inconnu, si tendre, si beau, si séduisant, avoit fait la plus vive impression sur son cœur, qui déjà le préféroit à Liopatris.

Cornuant assemble son Conseil, dont l'avis cruel est que l'inconnu mérite la mort, pour

avoir

avoir osé tromper Clarémonde, en prenant le nom de Liopatris; & le Roi Cornuant faisant entourer Cléomadès, lui annonce qu'il n'a plus qu'un moment à vivre. Je m'y attendois, répond le Prince avec fermeté; mais divine Princesse, (s'écria-t-il) pardonnez-moi de n'avoir pu résister à vos charmes, & d'avoir eu recours à cette feinte, que je ne peux me pardonner: j'eusse été trop-tôt privé de voir tant d'attraits; & la mort m'est douce puisque je les vois encore, & que le plus passionné des amans va perdre la vie à vos yeux.

Clarémonde pleure, soupire, n'ose parler, & s'enveloppe la tête de son voile: déjà les Satellites s'avancent pour exécuter l'Arrêt.... Roi Cornuant, (reprend Cléomadès, avec plus de fermeté que jamais) je suis Chevalier, & mon sang est illustre; fais-moi mourir selon l'usage de mon pays, où tout Chevalier que l'on condamne à mort, ne la reçoit que monté sur son cheval de bataille; cet instrument de la vengeance des Fées me paroît suffisant pour sauver mon honneur, celui de la Chevalerie de mon pays, & de ceux dont j'ai reçu le jour.

Cornuant, qui voyoit périr avec peine un ſi beau Chevalier, plus malheureux peut-être que coupable, accorde aiſément une pareille demande; on fait monter ſur le cheval de bois Cléomadés, auquel on accorde auſſi l'inſtant qu'il demande pour charger quelqu'un d'inſtruire ſa famille de ſon malheureux ſort. Le Prince ne perd pas un moment pour porter la main à la cheville du frontal; & le cheval s'élance en l'air avec une telle rapidité, que ceux qui l'entourent s'écartent effrayés, & qu'il laiſſe à peine le temps au Prince même de crier; *divine Princeſſe, je vous ſerai à jamais fidèle.*

On peut imaginer ſans peine quel fut l'étonnement du Roi Cornuant & de ſa Cour; il redoubla lorſque l'on vit Cléomadès planer quelque temps dans les airs: ce Prince ne pouvoit ſe réſoudre à perdre la belle Clarémonde de vue; & ce ne fut que lorſqu'il la vit rentrer dans la tour avec le Roi ſon père, qu'il dirigea ſon vol vers l'Eſpagne. Cléomadès, connoiſſant alors parfaitement les moyens de gouverner le vol rapide de ſon cheval, arrive près de Séville, trente-ſix heures après

ſon

ſon départ. Il deſcend dans un petit château de plaiſance ; il y dépoſe ſa monture, & court entre les bras de ſon père & d'Eſtrive, auxquels il rend la vie par ſa préſence.

Son arrivée fut ſuivie du mariage de ſes deux premières ſœurs avec les Rois Mélicandus & Bardigans, & de la liberté du Roi Croppart ; mais Cléomadès l'ayant appelé vainement au combat, & s'étant déclaré défenſeur de la jeune Maxime, l'homme d'or ſe mettant à ſonner de ſa trompe dès que ce vilain boſſu vouloit ouvrir la bouche, on lui ſignifia un refus abſolu, & l'ordre de ſe retirer de la Cour de Marchabias.

Le Roi Croppart ſe trouva très-embarraſſé ; il ne pouvoit retourner de pluſieurs années dans ſes Etats, où pluſieurs trahiſons & félonies l'avoient déshonoré aux yeux de ſes ſujets.

L'Auteur dit (& nous ne connoiſſons pas aſſez l'ancienne hiſtoire de Hongrie pour ſavoir ſi c'eſt avec quelque fondement) que lorſqu'un Roi de ce pays-là s'étoit rendu coupable de quelque félonie, il étoit obligé de s'en bannir pour ſept ans ; que s'il oſoit y ren-

y rentrer avant ce temps, tout Hongrois pouvoit le tuer ; & que les Magnats étoient obligés par ferment à le combattre, s'il y revenoit, à main armée.

Croppart, dans la position où il se trouvoit, prit le parti de sortir de la Cour ; mais il se déguisa en Médecin Indien, pour ne se pas éloigner de Séville ; & se tenant dans un village voisin, il se mit à cueillir des simples, à débiter des drogues, & fut attentif à savoir tout ce qui se passeroit de nouveau dans la Cour de Séville.

Il ne fut pas long-temps sans apprendre que Cléomadès étoit reparti. Ce Prince, entraîné par son amour, ne put s'empêcher de le confier à la Reine sa mère ; & sentant bien qu'elle ne pourroit le retenir, elle consentit à le laisser retourner près de Clarémonde, & l'exhorta seulement à se conduire avec prudence.

Cléomadès dirigea donç son vol vers le Royaume de Toufcan, de manière à n'arriver que de nuit près de sa chère Clarémonde. Au lieu de descendre sur la plate-forme de la tour, il abattit son cheval dans un petit jardin, qui n'avoit d'autre entrée

que

que l'appartement de la Princesse, & il le cacha sous un berceau.

Quel trouble mêlé d'espérance, de crainte & d'amour ne sent-il pas en s'approchant de la porte qui donnoit dans ce jardin? Cette porte ne se trouve point fermée; il achève de l'ouvrir sans bruit; il entre, il hésite, il frémit; & l'amour l'entraîne près du lit de sa Princesse; il s'approche, il entend sa respiration, dont il imagine déjà sentir la douce chaleur passer jusques dans son ame; il lève doucement les rideaux; une petite lampe de nuit lui fait entrevoir tous ses charmes: il n'ose la réveiller, il craint l'effet d'une première surprise; il cherche un moyen d'arrêter ses premiers cris; il le trouve; & la jeune Clarémonde ne peut, en s'eveillant, qu'ouvrir les yeux & reconnoître son amant; ce n'est même qu'après s'être assurée que ce n'est point un songe, qu'elle lève languissamment ses bras pour le repousser doucement. Que fais-tu, jeune téméraire, lui dit-elle d'un ton bas, & qui n'annonçoit point de colère? Oses-tu braver une mort certaine, que déjà je frémis de te voir donner à mes yeux? Que prétends-tu, puisque tu n'es pas le Roi Liopatris? Vous

[redacted]

adorer toute ma vie, lui répondit-il, & vous faire un ſort digne de vous; je ſuis Cléomadès, fils du Roi d'Eſpagne. Les Auteurs de mes jours ſont inſtruits de mon aventure & de mon amour ; ils vous attendent dans leurs bras, pour vous élever ſur un des plus beaux trônes de l'Univers. Quoi, vous êtes, s'écria Clarémonde, vous êtes ce Cléomadès que la renommée nous a déjà annoncé comme le plus brave & le plus parfait des jeunes Chevaliers ? Le Prince, pour toute réponſe, lui préſente un bracelet d'un prix ineſtimable. C'eſt la Reine ma mère qui vous l'envoie, dit-il alors; voyez les deux portraits qu'il renferme. Clarémonde ouvre un ovale de diamans; elle voit, d'un côté, une belle perſonne revêtue d'habits royaux, avec cette inſcription : d'*Ectrive, Reine d'Eſpagne, heureuſe mère de Cléomadès :* l'autre portrait lui fait voir une ſeconde fois l'objet ſi cher à ſon cœur; elle lit: *Cléomadès, heureux fils d'Ectrive, veut vivre & mourir pour Clarémonde.*

La Princeſſe ne put réſiſter plus longtemps à tant d'amour. Oui, j'accepte ce don, lui dit-elle tendrement, puiſſe t-il faire à jamais notre bonheur. A ces mots

elle

elle baiſe le portrait d'Eſtrive, ferme le bracelet, & l'attache à ſon bras. Cléomadès, plein de joie & d'amour, baiſe auſſi avec tranſport le beau bras que ce bracelet pare.

Nos jeunes amans s'arrachent avec peine à ces careſſes innocentes, pour ne pas perdre des momens ſi précieux. Clarémonde apprend à Cléomadès que Liopatris doit arriver le même jour, ſuivi de tous les Chevaliers de ſa Cour, & que rien ne peut empêcher le Roi ſon père de tenir la parole qu'il lui a donnée. Cléomadès l'inſtruit des moyens qu'il a de la ſouſtraire à ce fatal mariage : on ſe laiſſe aiſément perſuader par ce qu'on aime. Clarémonde conſent enfin à ſe laiſſer conduire en Eſpagne, & à ſe laiſſer enlever ſur le cheval enchanté. Elle appelle Florette, Gayete & Lyriade : le jour commençoit à paroître ; elles ſont bien ſurpriſes de voir à ſes genoux le jeune homme qui a déjà penſé périr pour elle ; mais elles le ſont bien davantage, lorſqu'elles apprennent que c'eſt le brave & renommé Cléomadès, Prince des Eſpagnes. Elles ne font point à Clarémonde de repréſentations inutiles ; elles la parent de ſes plus beaux ha-

bits ; l'une rassemble un écrin de pierreries, l'autre quelques provisions pour son voyage; Lyriade cependant les arrête jusqu'à ce que le soleil commence à s'élever sur l'horison; &, craignant d'être soupçonnée avec ses compagnes d'avoir eu part à l'enlévement de Clarémonde, elle prie Cléomadès de se faire voir, enlevant le Princesse, au Roi Cornuant, qui vient tous les matins dans les jardins voisins de celui de Clarémonde. Cléomadès y consent. Il arrange doucement sa chère Clarémonde sur la croupe du cheval; il se met en selle; elle pense d'elle-même qu'elle doit l'embrasser étroitement; & cette façon de voyager leur paroît bien douce: le cheval s'éléve, & Lyriade, Gayete & Florette vont secrettement dans leur lit, après avoir reçu la promesse que le Prince viendra les chercher pour les rejoindre à leur chère Princesse.

A peine Cléomadès se fut-il élevé au-dessus des tours du Palais, qu'il appercut le Roi de Touscan au milieu de sa Cour. Sire, lui dit-il, je suis Cléomadès, fils unique du Roi d'Espagne; ne soyez point en peine de la Princesse: la Reine ma mère l'attend, mon père la couronnera le jour qu'elle

qu'elle daignera recevoir ma main. Si le Prince Liopatris, qui ne connoît point encore tous ses charmes, veut recevoir ma sœur pour épouse, je la lui offre; s'il se trouve offensé, je suis prêt à lui donner les satisfactions usitées entre Chevaliers. A ces mots, il salue d'une inclination de tête, le Roi de Touscan, dont la fille, en larmes, lui tend un moment un bras; mais dans l'instant, la rapidité du vol du cheval la porte à serrer Cléomadès plus fortement & plus tendrement que jamais.

La distance qui séparoit les Royaumes d'Espagne & de Touscan, ne permit au Prince que d'arriver le lendemain matin près de Séville; & la Princesse, très-fatiguée, pria le Prince de tâcher de lui procurer quelque repos, avant de paroître aux yeux de la Cour.

Le Prince descend dans le jardin du petit château de plaisance qu'il avoit hors des murs de Séville, & fut charmé d'aller annoncer son arrivée, pour engager le Roi & la Reine d'Espagne à venir au-devant de Claremonde, & à la faire entrer en triomphe dans leur capitale. Il quitte la Princesse; il vole à Séville & enchante Marchabias

chabias & d'Eĉtrive par ſon retour & par ſon ſuccés. Ils font atteler les chars les plus brillans; en moins de deux heures tout eſt préparé pour l'entrée de Clarémonde, & l'on court au-devant d'elle.

Ce peu de temps, cependant, parut bien long à Clarémonde. Après avoir un peu réparé ſes forces avec les proviſions dont le cheval étoit chargé, elle ſe mit à parcourir le jardin, a manger quelques fruits & à cueillir des fleurs; elle en amaſſe un grand nombre; elle s'affeoit, elle s'amuſe à s'en faire un petit chapeau: elle chantoit, en le formant, la chanſon ſuivante en triolets.

Ah trop demeure mon ami,*
Ah que bien-tôt je le revoye!
Qu'il eſt tendre, qu'il eſt joli!
Mais trop demeure mon ami.
En lui tout bien eſt réuni:
Eh pourquoi donc ne l'aimeroye?
Ah! trop demeure mon ami,
Ah! que bien-tôt je le revoye.

Ores qu'amour eſt avec moi,
Pas ne me puis croire ſeulette,

* Nous devons prévenir nos Lecteurs que nous n'avons preſque rien changé à l'original de ces deux Couplets.

De

De lui trop bien louer me doi,
Ores qu'amour eſt avec moi.
A ce Dieu plais, puiſqu'avec ſoi
Il m'a priſe toute jeunette,
Ores qu'amour eſt avec moi,
Pas ne me dois croire ſeulette.

Tandis que Clarémonde charmoit l'ennui de ſon attente par cette chanſon, le vilain Roi boſſu Croppart étoit à l'extrêmité du jardin, *qui cueilloit ſimples, comme phyſicien qu'il ſe montroit, pour ſe céler.* Il approche doucement, il regarde entre les paliſſades, & le premier objet qu'il apperçoit, c'eſt ſon cheval de bois; le ſecond c'eſt la charmante Clarémonde, qu'il trouve encore plus belle que Maxime. Il obſerve plus attentivement que jamais; & dans ce moment Clarémonde, cédant à ſon impatience, ſe met à pleurer amérement, & à s'écrier: « Ah! Cléomadés, « mon cher Cléomadés, où êtes-vous?... « Ah! cruel, m'auriez-vous trompée lorſ- « que vous m'avez dit que vous alliez « chercher ceux qui viendroient prompte- « ment me recevoir avec honneur? Ah! « cher Cléomadés, accours, crioit-elle, en « redoublant ſes plaintes. »

Le

Le boſſu Croppart avoit cette eſpèce d'eſprit qui ſert aux ſcélérats: il prend ſur le champ ſon parti. " Belle & noble " Damoiſelle, ne pleurez plus, s'écria-t-il " en l'abordant, Cléomadés. excédé de fa- " tigue en arrivant au Palais, s'eſt trouvé " mal: vole, m'a-t-il dit, comme à ſon " Conſeiller & à ſon confident intime, " vole auprès de celle que j'aime; ſers- " toi de mon cheval enchanté, pour la con- " duire plus promptement à mon ſecours."

" A ces mots, (ajoute le perfide boſſu) " le Prince m'a enſeigné les moyens faciles " de le diriger; montez-y donc avec moi, " & je vais vous conduire où ce Prince " vous attend."

Claremonde n'héſite pas à le croire; elle ſaute légèrement ſur la croupe du cheval; ſon ancien maître ſe guinde ſur la ſelle; ſes longs bras de boſſu s'étendent; il tourne la cheville; & Claremonde eſt enlevée & livrée à la vengeance & à l'amour de ſon infâme raviſſeur. Elle ſe fût ſûrement précipitée ſi elle eût pu prévoir le danger qui la menaçoit.

*** *Nous donnerons la Suitte et la fin da ce conte dans le No. prochain.*

CAUSES

CAUSES CE'LEBRES.

Le Journal interessant des causes célebres nous en a présenté plusieurs, que leurs détails & leurs discussions rendent trop longues pour pouvoir être insérées dans le nôtre. Cependant pour remplir nos engagemens avec le public de maniére à le satisfaire, nous donnerons toujours ou bien une cause entiére, que nous choisirons telle que la suivante parmi les plus singuliéres & les plus courtes, ou bien nous nous contenterons de faire des plus longues, des extraits, qui mettront nos lecteurs à même d'en connoitre les faits, les moyens dont les Avocats se sont servis pour les deffendre, & les jugemens qui en ont été rendus.

MACHINE INFERNALE.

L'Histoire horrible arrivée à Lyon il y a quelques années, d'un frére qui fut accusé par le Ministere public d'avoir fabriqué une machine infernale pour exterminer son frére, a fait assés de bruit pour être généralement

 connue.

[redacted]

connue. On ne peut lire la description de cette machine sans frémir. Il ne paroît même pas possible d'imaginer comment il s'est trouvé un scélérat assez intrépide pour oser entreprendre d'exécuter cet abominable ouvrage, après l'avoir conçu. Comment a-t-il pu compter assez sur son adresse, pour espérer qu'il ne donneroit aucun mouvement à la détente des pistolets, en attachant au couvercle les fils de fer qui doivent les faire partir par le mouvement de ce couvercle ?

Cependant ce modèle, qui a été fabriqué à Lyon, vient d'être imité à Orléans. Les juges de Lyon avoient cru trouver le coupable, & l'avoient condamné à la mort, précèdée de supplices effrayans. Mais le parlement de Paris jugea que ce que le prémier tribunal avoit pris pour des preuves, n'étoit que des indices insuffisans pour déterminer à prononcer la mort de l'accusé. Cependant l'épreuve de la question la plus rigoureuse n'ayant arraché aucun aveu de la bouche de cet accusé, il fut condamné à toutes les peines que la loi a déposées dans les mains de la justice, excepté celle de la mort.

Le scélérat qui, à Orléans, a osé entreprendre de répéter l'essai de cette funeste machine,

machine, voyant que le premier auteur avoit échappé au dernier ſupplice, faute de preuves juridiques, a cru, ſans doute, qu'en prenant des précautions mieux combinées, il empêcheroit que le ſoupçon ne vînt juſqu'à lui. Mais, heureuſement pour l'humanité, le coupable a été convaincu, & a ſubi la peine due à ſon horrible attentat. On doit eſpérer que cet exemple arrêtera déſormais le cours de ces entrepriſes.

Nicolas Philippot étoit ſerrurier à Orléans, & l'on dit qu'il étoit fort habile dans ſon métier. Il a, au moins, fait preuve d'une grande adreſſe dans la fabrication de la machine dont il a fait uſage.

Il fréquentoit beaucoup dans la maiſon du nommé François Meunier, vitrier dans la même ville. Meunier ſoupçonna que ſa femme étoit, plus que lui, l'objet des fréquentes viſites de Philippot. Il le pria de les ceſſer; ſes prières n'ayant pas eu leur effet, il avertit ſérieuſement celui qu'il regardoit comme ſon rival, qu'il prendroit des meſures pour l'empêcher de venir chez lui.

Les viſites ceſſèrent; mais il paroît que la liaiſon continua entre Eliſabeth Breton,

femme de Meunier, & Philippot. Meunier avoit, pour domestique, une fille nommée Marie-Madeleine Froc, qui portoit à Philippot des lettres de sa maîtresse, & lui rapportoit les réponses.

Le mari cependant vivoit dans la plus grande sécurité, Il n'avoit plus entendu parler de celui qu'il avoit cru être l'amant de sa femme, depuis qu'il lui avoit interdit l'entrée de sa maison, & n'avoit aucun soupçon de leur correspondance.

Un jour du mois de mai 1776, le nommé Nérau, dit Saint- Jean, domestique sans condition, & faisant, dans Orleans, des commissions pour le public, lui apporte une boîte, & lui dit qu'elle contient des estampes, qu'on lui envoie, pour les encadrer. Quoique Meunier connût la personne de la part de qui Nérau lui dit que venoient ces estampes, & qu'il eût même déja travaillé pour elle dans le méme genre, il refusa de prendre la boîte, disant qu'il ne recevoit point de paquets sans lettre d'avis.

Le jeudi, 30 du même mois, sur les huit heures & demie du soir, Nérau rapporte la même boîte, sur laquelle étoit l'adresse de Meunier, avec une lettre qui lui donnoit

avis

avis, qu'elle venoit de la même personne qui lui avoit déja fait encadrer des estampes, & qui le chargeoit d'encadrer encore celles qu'il trouveroit enfermées dans la boîte. Il la reçoit, & remet à l'ouvrir jusqu'au lendemain.

Dès que sa boutique fut ouverte, le vendredi 31 mai, au matin, il travaille à ouvrir le fatal paquet, Il détache le couvercle, qui étoit artistement arrêté. A peine le souleve-t-il pour l'ôter, qu'il se fait une explosion qui effraya tout le voisinage, & blessa griévement Meunier aux mains & au visage.

Le premier effroi passé, on examine la boite, & l'on reconnoit qu'elle contenoit une machine à peu près semblable à celle qui avoit été mise en usage à Lyon. Heureusement les bouches des deux pistolets se trouvèrent dirigées du côté de la boite opposé à celui qui étoit tourné vers Meunier; ensorte que les balles dont les pistolets étoient chargés, furent lancées dans la rue, & ne blessèrent personne.

Meunier instruit la justice du danger qu'il venoit de courir, lui remet entre les mains la boite en l'état où elle étoit, & la

lettre

lettre qu'il avoit reçue, & déclare que le tout lui a été remis par Nérau, dit Saint-jean, avec les circonstances rapportées plus haut.

Nérau est arrêté & constitué prisonnier. On l'interroge : il déclare que c'est Philippot qui l'a chargé de porter la boîte à son adresse, avec la lettre d'avis que Meunier avoit demandée; & que Philippot lui avoit recommandé de ne pas le nommer, & de ne parler que de la personne qui effectivement, disoit-il, l'avoit chargé d'envoyer le paquet à son adresse. Il ajoute que, quand il vint chez Philippot lui rendre compte du succès de sa mission, celui-ci lui paya son salaire, lui dit qu'il devoit avoir besoin de se rafraîchir, après la course qu'il venoit de faire, & lui offrit un verre de vin qu'il accepta. Après cette déclaration, on trouva Nérau mort dans sa prison.

De-là on a conjecturé, non sans fondement, que le verre de vin qu'il avoit bu chez Philippot étoit empoisonné, & que ce scélérat, en faisant périr le commissionnaire, avoit espéré couper tous les rapports qu'il pouvoit y avoir entre lui & la boîte, & rompre le seul fil qui pouvoit conduire jusqu'à

qu'à lui. En effet, si le malheureux Saint-Jean fût mort dans la nuit qui se passa entre la remise & l'ouverture de la boîte, il eût été bien difficile de découvrir d'où elle provenoit. Le vitrier auroit bien nommé le commissionnaire qui la lui avoit apportée; mais comment auroit-on appris de quelle main ce commissionnaire la tenoit?

On auroit cherché à le deviner par l'écriture de la lettre & de l'adresse.

Mais comment, entre tous les habitans d'une ville aussi grande & aussi peuplée que celle d'Orléans, démêler l'écriture d'un serrurier? Il ne feroit peut-être pas difficile de reconnoître la main d'un homme que son état met dans le cas d'écrire souvent pour le public; mais un serrurier! Quand est-ce qu'il écrit? Souvent même sçait-il écrire?

Quoi qu'il en soit, aussitôt que la femme de Meunier sçut que Saint-Jean étoit arrêté, elle prit la fuite. Philippot prit, de son côté, la même précaution.

Son premier mouvement l'avoit porté à se retirer en Angleterre; mais, soit qu'il ait éprouvé des difficultés pour le passage, soit que quelqu'autre motif l'ait arrêté, il se détermina à rester dans le royaume. Il eut même

même l'audace de rentrer dans Orléans, pour y prendre, dans sa maison, quelques hardes & quelques ustensiles à son usage.

Il prit si bien ses mesures, qu'il n'y fut point apperçu, & vint à Paris. Il se logea dans une auberge rue de Touraine, au coin de la rue des Cordeliers. Il y passa environ deux mois, sous le nom du *chevalier d'Albret*, & se disant officier dans le régiment de Conti. Il occupoit, dans cette auberge, une chambre garnie, & mangeoit habituellement à la table où plus de cent personnes viennent ordinairement prendre leurs repas. Il avoit un certain extérieur d'éducation, qui lui fit former une sorte de liaison avec quelques-uns de ses convives.

Il fit, un jour, la partie, avec deux ou trois de s'aller promener à la foire Saint-Ovide, d'où il ne revint à son auberge, que vers minuit. Lorsqu'il frappoit à la porte, il fut entouré d'une troupe de mouches de police, qui le forcèrent d'entrer dans l'auberge, d'où il voulut fuir à la vue d'un commissaire, qui l'attendoit depuis deux heures, avec main forte.

Après que les mouches eurent certifié au commissaire que c'étoit le même individu

dont

dont le ſignalement avoit été envoyé d'Orléans à la police, cet officier s'aſſura de ſa perſonne, en lui faiſant mettre les menottes. Il fut conduit dans la chambre qu'il occupoit, où l'on fit la perquiſition de ſes effets. On trouva, caché dans un coin, un tas aſſez conſidérable de charbon, dont l'aubergiſte déclara n'avoir aucune connoiſſance. On trouva pluſieurs matrices de monnoie en terre. On fouilla dans ſes poches, on y trouva quelques écus de 6 liv. ébauchés en plomb.

Procès-verbal fut dreſſé de ces découvertes, & Philippot fut conduit au grand-châtelet, d'où il fut transféré dans les priſons d'Orléans.

Son procès lui fut fait, & dans le même procès, ſe trouvèrent impliquées Eliſabeth Breton, femme de Meunier, ſuſpectée d'avoir été complice de l'attentat commis contre ſon mari, & Marie Madelaine Froc, qui, comme nous l'avons dit, avoit été la meſſagère de la correſpondance que Philippot & la femme Meunier avoient entretenue enſemble.

Par ſentence du 11 Janvier 1777, la contumace a été déclarée bien & duement in-

ſtruite contre la femme Meunier, & Philippot a été déclaré duement atteint & convaincu d'avoir fabriqué une boîte meurtrière, dans laquelle étoient renfermés deux piſtolets chargés de poudre & à balles ; d'avoir envoyé cette boîte, par le nommé Nerau, dit Saint-Jean, à deux différentes fois, & notamment le jeudi 30 mai dernier, ſur les huit heures & demie du ſoir, avec une lettre d'avis ſuppoſée, au nommé François Meunier, vitrier à Orléans, & ce dans le deſſein de faire périr Meunier par l'ouverture qu'il feroit de ladite boîte ; & lors de laquelle ouverture ledit Meunier a été grievement bleſſé. Pour réparation de quoi Philippot a été condamné à avoir, par l'exécuteur de la haute-juſtice, les bras, jambes, cuiſſes & reins rompus vif, ſur un échafaud qui, à cet effet, ſeroit dreſſé ſur la place publique du Martroy de la ville d'Orléans ; ce fait être mis ſur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y reſter juſqu'à ce qu'il expire. Les biens dudit Philippot ont été déclarés acquis & confiſqués au profit de ſa majeſté, ou de tel autre ſeigneur haut-juſticier qu'il appartiendroit ; ſur iceux préalablement pris la ſomme de cin-

quante

quante livres d'amende envers le roi, au cas que confiscation n'ait lieu au profit de sa majesté. En ce qui touchoit la femme Meunier, il a été ordonné qu'il seroit sursis à son jugement, jusqu'après l'exécution de Philippot; & en ce qui concernoit la fille Froc, elle a été mise hors de cour; il lui a été enjoint néan-moins d'être plus circonspecte à l'avenir. Il a été ordonné que ladite sentence seroit imprimée & affichée par-tout où besoin seroit. Ce jugement rendu, Philippot, avec les grosses de la procédure, fut transféré dans les prisons de la conciergerie, & la fille Froc fut mise en liberté, en conséquence du hors de cour que les juges d'Orléans avoient prononcé à son égard.

Mais, par arrêt du premier Février 1777, la cour, ayant vu le procès, ordonna que, dans huitaine, à compter du jour de la signification qui en seroit faite à cette fille, elle seroit tenue de se rendre aux pieds de la cour pour le jugement de son procès; sinon, & à faute de ce faire, dans ledit temps, & icelui passé, il a été ordonné qu'il y seroit procédé tant en son absence que présence, suivant & au desir de l'édit du mois de

Juillet 1773.* La ſignification de cet Arrêt lui fut faite le 18 de Février.

M. le procureur général interjetta appel *à minimâ* de la ſentence d'Orléans, à l'égard de Philippot; & par arrêt du 25 Février 1777, la cour, faiſant droit ſur cet appel, & ſur celui qu'avoit interjetté Philippot de la

* L'article X de cet Edit porte, "qu'il ne pourra être procédé, tant en première, que dernière inſtance, au jugement d'aucun procès criminel inſtruit par récollement & confrontation, & dont l'appel ſera de nature à être porté ès chambres de Tournelle, ou autres chambres de nos cours, où ſe portent les appels des procès de grand criminel, ſans appeller, pour ſubir le dernier interrogatoire, en préſence des juges, tous les accuſés, autres néanmoins que ceux contre leſquels la contumace aura été inſtruite en la forme ordinaire. Voulons, en conſéquence, qu'en vertu d'un jugement qui ſera rendu, à la requête de la partie publique, il leur ſoit fait ſommation de comparoître au jour indiqué par ledit jugement, & de ſe réintégrer, à cet effet, dans les priſons, ou de ſe repréſenter aux pieds de la cour, ſuivant l'exigence des cas."

"Article XI. Faute par leſdits accuſés d'avoir comparu, ou de s'être mis en priſon, il ſera paſſé outre au jugement du procès, ſans qu'il ſoit beſoin de conſtater leur abſence, autrement que par un certificat qui ſera délivré par le greffier de la geole, ou par le procès verbal de l'huiſſier qui aura été chargé de les appeller, ſans qu'il puiſſe être fait aucune perquiſition deſdits accuſés, & inſtruit aucune contumace, faute de préſence, dont nous abrogeons l'uſage; & ſera, le certificat dudit greffier, ou le procès-verbal de l'huiſſier, joint au procès."

même

même sentence, mit les appellations & la sentence au néant; émendant, pour les cas résultant du procès, condamna Nicolas Philippot à avoir les bras, jambes, cuisses & reins rompus vif, par l'exécuteur de la haute justice, sur un échafaud qui, pour cet effet, seroit dressé dans la place publique du Martroy de la ville d'Orléans; Philippot préalablement appliqué à la question ordinaire & extraordinaire, pour avoir, par sa bouche, la révélation de ses complices & la vérité d'aucuns faits mentionnés au procès; tous ses biens acquis & confisqués au roi, ou à qui il appartiendra; sur iceux préalablement pris la somme de deux cens livres d'amende envers le roi, au cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de sa majesté. Surseoit à faire droit sur les plaintes & accusations intentées, à la requête du procureur du roi au bailliage d'Orléans, contre Marie-Madelaine Froc, jusqu'après l'exécution du présent arrêt à l'égard dudit Nicolas Philippot; en conséquence, ordonne qu'elle sera, à la requête du procureur général du roi, écrouée sur le registre des prisons de la conciergerie, pour, les procès-verbaux de question & d'exécution

tion dudit Philippot, apportés au greffe criminel de la Cour, Marie-Madelaine Froc ramenée ſous bonne & ſûre garde, des priſons d'Orléans en celles de la conciergerie du palais, le tout communiqué au procureur général du roi, être par lui pris telles concluſions qu'il appartiendra, & vu par la Cour, être ordonné ce que de raiſon. Ordonne que le préſent arrêt ſera imprimé, publié & affiché, tant dans la ville d'Orléans, que dans la ville, fauxbourgs & banlieue de Paris, & par-tout où beſoin ſera; & pour le faire mettre à exécution, renvoie Nicolas Philippot & Marie-Madeleine Froc, priſonniers par-devant les officiers du bailliage criminel d'Orléans.

Philippot, à la queſtion qui lui fut donnée à Orléans, le 28 du même mois, n'avoua rien, & ſoutint toujours avec cette atroce fermeté, qu'acquiert aux ſcélérats l'habitude du crime, qu'il étoit innocent. Mais, enfin, l'appareil de ſon ſupplice, & le ſpectacle des inſtrumens avec leſquels il alloit être exécuté, ſemblèrent faire quelque impreſſion ſur lui. " Voilà, dit-il, où " conduit l'amour des femmes," en employant

ployant une expression que la décence ne permet pas de répéter.

Enfin, Marie-Madeleine Froc, ayant été ramenée, après l'exécution de Philippot, dans les prisons de la conciergerie, la Cour, après avoir vu le procès-verbal de question subie par Nicolas Philippot, devant les juges d'Orléans, le 28 Février, contenant ses réponses & dénégations, son récollement sur ses interrogatoires du même jour, conclusions du procureur général du roi, après avoir interrogé Marie-Madeleine Froc, sur les faits mentionnées au procès, par arrêt du premier Mars 1777, déchargea Marie-Madeleine Froc des plaintes & accusation contre elle intentées, à la requête du procureur du roi au bailliage d'Orléans; en conséquence ordonna que ses écrous seroient rayés & biffés de tous registres où ils peuvent avoir été inscrits, & que mention seroit faite du présent arrêt en marge, à ce faire tous greffiers dépositaires desdits registres contraints par corps, quoi faisant, déchargés; ordonna qu'à la requête du procureur général du roi le présent arrêt seroit imprimé, publié & affiché, tant dans la ville d'Orléans,

léans, que dans la ville, fauxbourgs & banlieue de Paris, & par-tout où beſoin ſeroit.

Il fut prouvé, à la vérité, qu'elle avoit porté les lettres que la femme de Meunier avoit envoyées à Philippot, & rapporté les réponſes. Mais elle n'avoit fait qu'obéir à ſa maîtreſſe : elle ignoroit totalement ce que contenoient ces lettres, & n'avoit aucune part, ni directe ni indirecte au crime de Philippot.

Il eſt poſſible encore que la femme Meunier ſoit innocente de l'attentat commis contre ſon mari. Si elle a eu un mauvais commerce avec Philippot, ce qui n'eſt pas prouvé, & ſi elle l'a continué depuis que ce ſcélérat a ceſſé ſes viſites, il eſt très-probable qu'il ne lui a pas fait part de ſon abominable projet, dont il eſt vraiſemblable qu'elle n'eût pas ſouffert l'exécution. Auſſi, quoiqu'elle ait été jugée par contumace, le juge d'Orléans n'a-t-il prononcé contre elle qu'un plus amplement informé, après l'exécution de Philippot.

Quant à celui-ci, on ne l'a point pourſuivi ſur l'empoiſonnement de Nérau, ſur lequel on ne peut avoir que des ſoupçons fondés ſur les circonſtances, & qu'il eût été im-

impossible de prouver. On ne s'est point arrêté non plus à le poursuivre comme faux monnoyeur; il étoit inutile de le condamner pour un crime qui ne se punit que par un supplice beaucoup moins rigoureux que celui que méritoit ce scélérat,

---

EXTRAIT

De la Cause des accusés de Parricide.

LE Parlement vient de juger un Procès de la plus grande importance; c'est celui des accusés de parricide, de Mont-Brison.

Un pere à été poursuivi par son fils, sa belle-fille, & un journalier: le fils tenoit un bâton, & menaçoit son pere, qui crioit en fuyant: *A moi, à mon secours, mes enfans m'assassinent.* Il s'arrêta au bout de quatre cent cinquante pas: il y eut entre le pere & le fils une vive dispute dans laquelle celui-ci reprocha au premier d'avoir voulu assassiner sa femme.

Deux Vignerons de qui la curiosité avoit été excitée par le bruit de la course & par

[redacted]

les cris du pere, sont venus au-devant de lui; ils l'ont vu sans aucune blessure, & ce pere ne leur a point dit qu'il en eût reçu.

Après cette dispute, qui dura plus d'une heure, & dans laquelle les Vignerons se mêlèrent, les enfans & le journalier se retiroient, quand le pere tomba & mourut subitement sous les yeux de l'un des deux Vignerons, l'autre n'étoit qu'à quatre pas; tous deux voulurent secourir ce pere, mais il n'étoit plus tems.

Cet évènement si funeste arriva près de Mont-Brison le 14 Juin 1775, à onze heures & demie du matin. Les Juges reconnurent le cadavre à six heures du soir, & ils mandèrent des Chirurgiens à l'effet de constater le genre de la mort.

Pendant tout le tems qui s'écoula entre le moment de cette mort & celui de la reconnoissance, l'un des deux Vignerons qui avoient été témoins oculaires, enyvré de l'espèce de célébrité que lui donnoit la curiosité publique dont ses récits étoient l'objet, raconta cette mort de différentes manières; ensorte cependant que ses discours jettèrent dans tous les esprits l'opinion que les enfans avoient donné la mort à leur pere, & qu'on

les

les fit arrêter. Cette opinion s'accrédita encore par le rapport des Chirurgiens, qui assurèrent avoir vu une blessure à la tête du mort, des échymoses sur les reins, & un gonflement à la langue qui leur faisoit présumer qu'il y avoit eu étranglement.

Les deux Vignerons, seuls témoins oculaires de cette mort, furent entendus promptement : leurs dépositions faites, & avec la plus grande étendue, prouvèrent que la mort avoit été naturelle, & que les enfans n'y avoient eu aucune part.

Ce pere étoit regardé à Mont-Brison comme un monstre ; il avoit plus d'une fois attenté à la vie de ses enfans : cependant après l'instruction qui dura dix-huit mois dans le premier Tribunal, l'Officier public demanda que le fils & le journalier fussent rompus & jettés au feu, & que la jeune femme fût pendue : les Juges de Mont-Brison ordonnèrent que préalablement les deux premiers accusés seroient appliqués à la question ordinaire & extraordinaire, & ils furent transférés à la Conciergerie du Palais à Paris.

C'est M^{e}. Dodin qui a entrepris leur défense ; il a démontré leur innocence de la

manière la plus forte & la plus décisive: Me. le Gouvé a aussi consulté sur cette malheureuse affaire, & M. Louis a combattu en homme de l'art le rapport des Chirurgiens de Mont-Brison; *mais ces derniers avoient vu.*

Par l'Arrêt le Parlement a décidé qu'il en seroit plus amplement informé contre tous les accusés, seulement pendant une année, & que cependant la belle-fille & le journalier seroient mis en liberté.

Ainsi leurs jours sont en surête; & s'ils n'ont pas été déchargés à l'instant de l'accusation, c'est parce que le procès-verbal des Chirurgiens de Mont-Brison étant juridique, il n'a pas pu être anéanti par une Consultation qui ne faisoit pas partie du Procès.

JUGEMENT *du Procès de Mr. le Maréchal de* Richelieu.

Le fameux procès de Mr. le Maréchal de Richelieu vient enfin d'être jugé; tout le monde sait que Mme de St. Vincent lui demandoit le payement d'une somme considérable,

dérable, & qu'elle présentoit pour titre de sa demande de prétendus billets de Mr. le Maréchal. Pour donner une idée nette & précise de ce jugement, nous ne croïons pas pouvoir mieux faire que de transcrire la notice qu'en donne Mr. Linguet dans ses Annales Politiques, ouvrage qui justifie pleinement la réputation de cet Ecrivain déja si célebre comme Orateur, & comme homme de Lettres.

ON se rappelle que pour appuyer sa plainte en *faux*, tant contre les billets que contre les lettres produites pour les justifier, M. le Maréchal de *Richelieu* avoit fait entendre un grand nombre de témoins qui l'établissoient : Mde. de *St.-Vincent*, de son côté, pour détruire leurs dépositions, avoit rendu plainte en subornation de témoins contre le *Maréchal*.

Celui-ci, d'ailleurs, avoit enveloppé dans ses dénonciations, & le Lieutenant-Criminel dans les décrets, une multitude d'accusés qui ont subi toutes les rigueurs de l'instruction, tels que les sieurs *Vedel*, *Benavent*,

Caron,

[redacted]

Caron, les abbés de *Villeneuve Flacoſy*, *de Tranſe*, *Froment*, & les ſieurs *Rubit*, *Aléon des Goutes*, &c.

De plus, pluſieurs des billets conteſtés avoient été depuis négociés & eſcomptés par le meme ſieur *Rubit*, fripier de *Paris*, & par le ſieur *Préville*.

Enfin les parens de la Dame de *St.-Vincent* avoient demandé à intervenir dans l'affaire, & s'étoient rendus plaignans contre le *Maréchal* pour cauſe de *rapt* commis par lui en la perſonne de leur parente. Cette requête avoit été honorée d'une longue liſte de noms qui lui donnoient, par leur célébrité aux yeux du public, un poids que la forme de cette juriſprudence leur refuſoit.

Par arrêt du 7 Mai, la Cour, ſans s'arrêter à cette derniere plainte, déclare *faux* les billets, ainſi que les 22 lettres attribuées au *Maréchal*.

Sur la plainte de *faux*, dirigée nommément contre Mde. de *St.-Vincent*, met les parties *hors de Cour*.

Enjoint aux ſieurs *Vedel* & *Benavent* d'être plus *circonſpects à l'avenir*, & cependant condamne le *Maréchal* aux dépens

envers

envers eux, par forme de dommages-intérêts.

Décharge *Caron* de l'accusation, lui enjoint d'être plus *circonspect* à l'avenir, & lui fait défense de plus altérer des billets, ou autres actes par des acceptations simulées; condamne le *Maréchal* envers lui en 3000 liv. de dommages-intérêts.

Décharge de l'accusation les abbés de *Villeneuve Flacosy*, de *Transe*, & *Froment*; condamne le *Maréchal* envers eux en tous les dépens, & en 30,000 liv. de dommages-intérets envers le premier, 10,000 liv. envers le second, & 3000 liv. envers le troisieme, applicables, de leur consentement, au pain des pauvres.

Décharge également de l'accusation les sieurs *Rubit*, *Aléon des Goutes*, veuve *Leroi*; condamne le *Maréchal* aux dépens envers eux, & en 2000 liv. de dommages-intérêts envers le sieur *Rubit*, 6000 liv. envers le sieur *Aléon des Goutes*, 1000 l. envers le sieur *Préville*, 1000 l. envers la veuve *Leroi*.

Condamne Mde. de *St.-Vincent* à payer aux sieurs *Rubit* & *Préville* le montant des billets à eux négociés par elle, escomptés par eux, & déclarés *faux*, avec les intérêts à compter

à compter du jour de l'échéance, ce qui fait un objet de plus de 140,000 l.

Supprime les termes injurieux imprimés dans les mémoires.

Sur la plainte des parens, en rapt, contre le *Maréchal*, déclare qu'il n'y a lieu à plainte.

Compenſe les dépens entre le *Maréchal* & la Dame de *St.-Vincent*.

Ordonne que l'arrêt ſera imprimé, & les lettres arguées de faux lacérées.

JUGEMENT *de des Rues*.

IL ſuffira de donner ici l'arrêt du Parlement qui en condamnant ce ſcélerat au dernier ſuplice qu'il a ſubi le 6 May, rend compte de toutes les circonſtances de ſon crime.

ARRÊT.

Arrêt de la Cour du Parlement du 5 Mai 1777, confirmatif d'une Sentence du Châtelet de Paris du 30 Avril précédent, qui con-

condamne Antoine-François Derues à faire Amende-honorable, nud en chemiſe, la corde au col, tenant en ſes mains une torche de cire ardente du poids de deux livres, au devant de la principale porte & entrée de l'Egliſe Métropolitaine de Notre-Dame de Paris, où il ſera conduit dans un tombereau, par l'Exécuteur de la Haute Juſtice; ce fait, mené dans la Place de Greve pour, ſur un échafaud qui y ſera dreſſé à cet effet, avoir les bras, jambes, cuiſſes & reins rompus vif par ledit Executeur de la Haute-Juſtice, & à l'inſtant jetté dans un bùcher ardent, qui, à cet effet, ſera dreſſé au pied dudit échafaud, pour y être ſon corps réduit en cendres, & ſes cendres jettées au vent, duement atteint & convaincu d'avoir (dans le deſſein de s'approprier, ſans bourſe délier, la Terre de Buiſſon Soef, appartenante aux ſieur & dame de Saint-Faus de la Motte, deſquels il avoit acheté ladite Terre, par acte ſous ſignature privée du 22 Decembre 1775, & en abuſant indignement de l'hoſpitalité qu'il exerçoit depuis le 16 Décembre dernier envers ladite dame de la Motte, arrivée ledit jour en cette Ville de Paris pour terminer avec lui le marché conclu en Dé-

cembre 1775, & descendue à cet effet avec son fils, chez lui Derues & a sa sollicitation) empoisonné de dessein prémédité ladite dame de la Motte, soit dans une médecine par lui composée & préparée le 30 Janvier dernier, & à elle administrée le lendemain, soit dans les ptisannes & breuvages qu'il lui a seul administrés apres ladite médecine ledit jour 31 Janvier dernier, (ayant pris la précaution d'envoyer sa Servante à la campagne pour deux ou trois jours, & d'écarter les étrangers de la chambre où étoit couchée ladite dame de la Motte) duquel poison ladite dame de la Motte est morte dans la nuit dudit jour 31 Janvier dernier; d'avoir tenu cette mort secrete, enfermé lui-même dans une malle le corps de ladite dame de la Motte, & de l'avoir ainsi fait transporter clandestinement rue de la Mortellerie, dans une cave par lui louée à cet effet sous le faux nom de Ducoudray, & dans laquelle il l'a enterrée lui-même ou fait enterrer; d'avoir fait accroire au fils de ladite dame de la Motte, âgé de seize à dix-sept ans (qu'il avoit logé chez lui avec sa mere, lors de leur arrivée

à

à Paris, jusqu'au 15 Janvier dernier, & qui depuis avoit été placé dans une Pension, & venoit souvent chez ledit Derues voir sa mere, ou en demander des nouvelles), " que ladite dame de la Motte étoit à Versailles, & desiroit qu'il allât l'y joindre;" & sous ce prétexte d'avoir conduit ledit sieur de la Motte fils, le 12 Février dernier (après lui avoir fait prendre du chocolat) audit lieu de Versailles chez un Tonnelier, dans une chambre garnie & de l'avoir pareillement empoisonné de dessein prémédité, soit dans le chocolat pris par ledit de la Motte fils avant son départ, soit dans les breuvages & médicamens qu'il a lui-même & seul préparés, mixtionnés & administrés audit de la Motte fils pendant les 12, 13, 14, & 15 Février dernier, qu'il l'a tenu malade dans ladite chambre garnie, sans vouloir appeller ni Médecins ni Chirurgiens malgré les progrés de la maladie & les représentations à lui faites à ce sujet, se disant lui-même être Chirurgien & Médecin; duquel poison ledit sieur de la Motte fils est décédé ledit jour 15 Février neuf heures du soir, dans les bras dudit Derues, qui a affecté

affecté là douleur la plus profonde, en répandant des larmes, a même exhorté ledit sieur de la Motte à la mort & récité les prieres des agonisans ; après lequel décès il l'a lui-même enseveli, en disant que le defunt l'en avoit prié, & donnant à entendre aux gens de la maison qu'il étoit mort du mal vénérien ; de l'avoir fait enterrer le lendemain dans le cimetiere de la Paroisse St. Louis audit Versailles, & l'avoir fait inscrire sur les registres mortuaires de ladite Paroisse, sous la mention d'un faux lieu de naissance, d'un faux âge, & du faux nom de Beaupré, que lui Derues avoit pris lui-même en arrivant dans ladite chambre garnie, & avoit donné audit de la Motte fils, qu'il avoit annoncé comme son neveu ; & pour couvrir ces atrocités, & parvenir á s'approprier ladite Terre de Buisson-Soef, d'avoir diffamé ladite dame de la Motte, mis en usage différentes manœuvres & pratiqué plusieurs faux ; 1°. en souscrivant ou faisant souscrire des noms de ladite dame de la Motte un acte fait double sous seing privé entre lui Derues & sa femme d'une part, & ladite dame de la

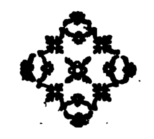
Motte

Motte, fondée de la procuration de son mari, d'autre part; ledit acte daté du 12 Février (& qui a réellement été écrit le 9 Février, postérieurement au decès de ladite dame de la Motte), par lequel acte ladite dame de la Motte paroît changer les conventions précédentes énoncées au premier écrit du 22 Décembre 1775, & donner quittance audit Derues d'une somme de cent mille livres à compte du prix de la Terre du Buisson. 2°. En souscrivant pardevant Notaires, le 9 dudit mois de Février, une obligation simulée au profit d'un tiers, de cent mille livres, pour donner créance au pretendu payement par lui fait. 3°. En annonçant & publiant, attestant même sous la religion du serment, lors de son interrogatoire subi pardevant le Commissaire Mutel, le 12 Mars dernier, qu'il avoit réellement compté en deniers à ladite dame de la Motte lesdites cent mille livres, & qu'elle s'étoit evadée avec son fils & un autre quidam, nantie de cette somme. 4°. En déposant chez un Notaire l'acte sous seing privé portant la prétendue quittance de ladite somme de cent mille livres, & pour-

poursuivant en Justice l'execution de cet acte & sa mise en possession de ladite Terre. 5°. En souscrivant ou faisant souscrire par une autre personne, pardevant les Notaires de Lyon, où il s'est á cet effet rendu le 7 Mars dernier, une procuration datée du Lendemain 8, par laquelle la soydisante femme de la Motte paroît adopter la quittance de cent mille livres, & donne pouvoir au sieur de la Motte son mari, de recevoir les arrérages du surplus du prix de ladite Terre; laquelle procuration il a fait parvenir par voies interposées, & a produit comme une preuve de l'existence de ladite dame de la Motte. 6°. En faisant passer sous le nom de ladite dame de la Motte, par voies interposées, à un Procureur, le 8 Avril 1777 (temps où il étoit détenu, & où il avoit été obligé d'abandonner la fable du payement de ladite somme de cent mille livres en deniers comptans, & y avoit substitué un payement prétendu fait en billets), les billets par lui prétendus donnés en payement à ladite dame de la Motte. 7°. Et enfin, en soutenant toujours, jusqu'à la découverte du corps de ladite dame

de

de la Motte, & même lors de la repréſentation à lui faite de ce corps, que ladite dame de la Motte exiſtoit, qu'il l'avoit vue le 8 Mars en la Ville de Lyon, & qu'elle reparoîtroit. Il a été ſurſis au jugement du procès, à l'égard de Marie-Louiſe NICOLAIS, femme dudit Derues, juſqu'aprés l'exécution dudit Arrêt.



MODES,

MODES.

DESCRIPTION véritable d'une Coëffure de nouvelle invention, étonnante & extraordinaire, qui a paru pour la premiere fois au Bal public de L'opera, & qui a fait l'admiration de tous les Seigneurs & Dames de la plus haute considération & du meilleur goût de cette Ville & des environs : où l'on verra les dimensions exactes de cette piéce curieuse & merveilleuse, d'après le rapport des Experts.

COMME il n'y a rien de plus intéressant pour les hommes que ce qui a rapport au beau-sexe, & comme rien ne le touche de plus près que sa parure, on peut dire, par une consequence juste & naturelle, qu'il n'y a rien de plus intéressant pour le genre humain que le spectacle des modes & des progrès qu'elles ont faits vers la perfection, depuis le πεπλος des Grecques & le *flammeum* des Latines, jusqu'aux robes overtes des Européennes modernes ; depuis les Bacchantes échevelées qui déchirerent Orphée, jusqu'aux Marquises coëffées en *vergettes* qui persifflent

persifflent le sublime Gluck; depuis les sandales antiques, jusqu'aux *venez-y-voir* d'aujourd'hui; depuis la pourpre, jusqu'aux *soupirs étouffés*. Aussi avons-nous vu plusieurs savans Personnages consacrer leurs veilles à ces objets importans. Ces grands hommes nous ont fait connoître la longueur des épingles dont les femmes de Sénateurs & des Consuls se servoient, la largeur des franges dont elles bordoient leurs tuniques, le nombre & les divers emplois de leurs femmes-de-chambre, la forme de leurs miroirs, &c. Nous leur devons encore mille détails précieux sur la toilette de la Princesse Hélene, fille putative du Roi Tyndare, qui fit tant de passions en sa vie; de la Reine Sémiramis, qui étoit si bien en peignoir, qu'elle appaisa une sédition en se montrant ainsi à un balcon de son Palais; de la Reine Bérénice, qui avoit de si beaux cheveux, qu'on leur rendit des honneurs célestes; de la Reine Clèopatre, connue universellement par ses charmes & le goût de sa parure; & de l'Impératrice Poppée, si fameuse pour son troupeau d'ânesses, ses bains de lait & ses cosmétiques.

C'eſt pour ſuivre les traces de tant de grands hommes, & pour contribuer, autant qu'il eſt en moi, à l'utilitè publique, que j'entreprends de donner la deſcription d'une Coëffure qui tant par ſon ampleur & ſon volume, que par le grand nombre des acceſſoires, la maniere pleine de goût dont ils étoient aſſortis, & l'enſemble brillant qui en réſultoit, a mérité d'être regardée comme la perfection de tout ce qui a paru de plus admirable en ce genre juſqu'à préſent. Si la comparaiſon humilie quelques femmes plus jalouſes de leurs ſuccès particuliers que des progrès de l'art, j'eſpere que d'autres plus raiſonnables me ſauront gré de leur communiquer une découverte, qui agrandit la ſphere des Modes, recule les bornes de la coëffure même au delà le leurs vœux & de leurs eſpérances, & offre à leur goût un plus noble exercice, à leur imagination une carriere plus brillante, & a leur ambition un but plus élevé,

Pour procéder avec ordre, je parlerai d'abord de l'arrangement des cheveux ; il conſiſtoit de chaque côté en trois boucles de onze pouces de longueur & trois de diametre, appuyées ſur un *ſentiment* très-ſolide formant

formant un cylindre de treize pouces moins quelques lignes de circonférence, ſur un axe d'environ quinze pouces. A droite, entre les deux boucles ſupérieures, on avoit ménagé une place pour un grattoir des plus belles proportions, garni d'un énorme topaze. La largeur priſe de l'extrêmité d'une des boucles du milieu juſqu'à l'extrêmité oppoſée, s'eſt trouvée de deux pieds & demi, ſuivant les meſures les plus exactes. Cette belle façade, couverte d'une jolie teinte de roux, étoit ſurmontée de deux *attentions* prodigieuſes, parſemées d'étoiles de diamans, qui par la différence de la grandeur & de l'arrangement, repréſentoient, d'un côté, la *grande Ourſe*, & de l'autre la *voie lactée*. Ces imitations étoient d'autant plus heureuſes, qu'elles s'accordoient parfaitement avec l'effet des boucles d'oreilles, celle-là diſtribuant ſon feu par rayons comme le ſoleil, celle-ci à-peu-près ronde & pleine comme la lune. Pour couronner dignement ces alluſions au ſyſtême planétaire, l'étoile de Vénus ſe montroit ſur une *phyſionomie* toute céleſte, haute d'un pied, où elle indiquoit l'heure du Berger.

Des gens d'un autre monde diroient : voilà une Coëffure complette ! ce n'étoit pourtant là que la baſe de l'édifice. Eh ! quel édifice admirable ! Pour en donner une idée digne de ſa beauté, il faudroit le génie puiſſant qui l'a conſtruit. O vous, qui avez vu le regne des *Gertrudes*, & le triomphe des chapeaux à l'Angloiſe ; vous qui avez vu les *bonnets à la Dubarry*, éclipſés par les *bonnets à la Henri-Quatre* ; les *bonnets aux navets*, en concurrence avec les *bonnets aux cerifes* ; vous qui avez vu la naiſſance, l'accroiſſement & les viciſſitudes des *toques*, tantôt ſuſpendues ſur un toupet eſcarpé, tantôt retranchées derriere un rempart de cheveux, tantôt émaillées de fleurs, tantôt étincelantes de fuſées & de gerbes ; vous tous enfin qui avez vu varier journellement les combinaiſons, des gazes, des rubans, des plumages, &c. & qui penſiez peut-être qu'elles étoient enfin épuiſées ; que n'avez-vous vu la plus belle des *toques !* Vous auriez été forcés de convenir que de tous les arts où s'exerce l'induſtrie humaine, l'art des Modes eſt le plus vaſte, le plus inépuiſable, le plus indépendant des regles communes,

munes, comme il eſt le plus noble par ſon objet, & le plus charmant par ſes effets.

Avez-vous lu, Meſdames, la deſcription du bouclier d'Achille? Vos yeux levés au ciel ſemblent me dire que non : eh bien, ces Meſſieurs qui ſavent leur Homere, vous mettront au fait en quatre mots. Pour moi, à qui la paſſion des Modes a fait perdre mon Grec & mon Latin, tout ce que je puis vous dire, c'eſt que ce bouclier étoit immenſe & contenoit une belle galerie de tableaux exécutés en bas reliefs. Figurez-vous la convexité de cette grande armure à-peu-près applanie, l'airain changé en carton, la dorure en gazes de diverſes couleurs; ſubſtituez aux bas-reliefs des figures naturelles; placez à l'extrêmité ſupérieure les panaches flottans d'un caſque; vous n'aurez plus un bouclier, mais une armure offenſive du genre de la *toque* dont je veux vous parler, & que je pourrois encore peindre d'un ſeul trait, en vous diſant d'imaginer la plus jolie collection d'Hiſtoire-Naturelle, réunie dans le plus charmant payſage à l'aſſortiment de Modes le plus galant. Mais je ne veux pas vous priver des détails.

A gauche

A gauche de la phyſionomie, ſur le bord d'une *attention*, s'avançoit la tête d'un Lapin ſorti de ſa garenne pour chercher pâture, tandis qu'au deſſus de lui, un Ecureuil croquoit une noiſette, en recourbant ſa queue d'un air de ſatisfaction & de triomphe. Plus haut ſur un rocher couvert de mouſſe, on appercevoit une Linotte couvant ſes œufs ; ſpectacle intéreſſant & qui formoit un contraſte parfait avec la gaieté & l'inſouciance de l'Ecureuil. Il eſt vrai que quelques méchans ont rappellé à cette occaſion le vieux propos de *tête de Linotte* ; mais cette plaiſanterie étoit tout-à-fait déplacée, car on ſait qu'aujourd'hui les têtes ne ſont comptées pour rien dans l'arrangement des coëffures.

A côté de la garenne que j'ai indiquée, s'étendoit un verger très-agréable, où les pommiers & les poiriers mêloient leurs feuillages & leurs fruits à ceux des orangers & des grenadiers ; on voyoit des buiſſons de roſes ſur les bords ; & vers le milieu, un courant de gaze bouillonnante ſerpentoit comme un ruiſſeau dans la verdure. Pluſieurs oiſeaux perchés ſur des arbres animoient cette riante ſcene ; vous vous doutez bien, Meſdames, qu'on avoit choiſi ceux qui

qui pouvoient le mieux s'assortir à une coëffure, qu'on vouloit rendre digne de votre attention & de vos suffrages; de ce nombre étoient la *Mésange* vive & pétulante, le *Grimpereau* léger, le *Martin-Pêcheur*, ainsi nommé de son adresse à pêcher en eau trouble; le *Chardonneret* connu par l'agrément & la continuité de son ramage, & la *Hupe*, qui a la plus belle *physionomie* du monde, après vous toutefois, Mesdames. On distinguoit encore dans l'éloignement, la *Chouette*, amante de la nuit, qui ne paroissoit pas avoir été mise là sans dessein & sans allusion.... Mesdames, ne vous fâchez pas; tout ce qu'on peut dire, c'est que vous aimez, comme elle, à veiller la nuit & à dormir le jour: du reste, on sait assez que vous n'avez ni son humeur solitaire, ni son naturel sauvage. Vous apprendrez peut-être avec plus de plaisir, que ce paysage délicieux étoit rempli de Papillons de toutes les couleurs & des nuances les plus fines; il y a même lieu de croire que cette partie de la coëffure, sera la premiere que vous chercherez à imiter; malgré le changement des Modes, vous tenez encore au Papillon plus que vous ne pensez.

Me

Me voici enfin arrivé à la troiſieme partie de ma deſcription. *Comment*, dira quelqu'un, *ce n'eſt pas encore tout? Que pouvoit-on mettre de plus dans une Coëffure?* Foibles eſprits qui meſurez les grandes choſes ſur vos petites idées, obſcurs détracteurs des Modes nouvelles dont vous ne découvrez pas les beautés, vous qui trouvez qu'une femme n'eſt jamais mieux coëffée qu'à l'air de ſon viſage, & qui voudriez voir tout le ſexe en demi-bonnets; écoutez & ſoyez confondus. On peut mettre dans une coëffure tout ce que la tête peut porter; voilà le grand principe, le principe unique & fécond de toutes les découvertes qui doivent ſe faire dans la ſcience des Modes, de tous les prodiges que les toilettes futures verront éclore. He! Pourquoi en effet, une femme qui peut porter dix livres peſant d'ajuſtemens, ne profiteroit-elle pas de ſon avantage ſur celle qu'un moindre poids fait courber? N'eſt-il pas juſte qu'un ſexe dont des hommes groſſiers ont ſi ſouvent inſulté la foibleſſe, ſaiſiſſe un ſi beau moyen de montrer toute la vigueur de tête dont il eſt doué?

Que

Que les censeurs sont incommodes & chagrinans ! Si vous vous taisez, ils vous étourdissent, ils ne cessent de bourdonner autour de vous ; si vous voulez leur répondre, ils vous font perdre de vue votre sujet, & vous engagent dans des digressions dont vous avez toutes les peines du monde à vous tirer. C'est ce qui m'est arrivé, Mesdames ; l'ardeur que je mettois à faire l'apologie de votre methode actuelle, m'avoit presque fait oublier que j'avois à vous parler d'un *jardin à l'Angloise* digne de remarque. Vous connoissez ces sortes de jardins qui sont actuellement assez communs en France, & qui ne sont jamais plus beaux que lorsqu'ils offrent beaucoup de ruines : Helas ! Mesdames pourquoi cela n'est-il vrai que des *jardins à l'Angloise !*

Cependant celui qui figuroit sur la belle Coëffure dont j'ai l'honneur de vous donner le plan, contenoit moins de ruines que de curiosités. On voyoit dans un endroit écarté une jeune personne très-aimable en tête-à-tête. . . . Ne m'en demandez pas davantage, Mesdames, je ne veux donner lieu ni à la médisance ni à la jalousie.

[redacted]

On appercevoit ensuite un château assez joli, devant lequel un petit chien faisoit sentinelle ; un peu plus loin, sur une éminence étoit un moulin à vent ; vous sentez qu'il n'en manquoit pas dans une position si avantageuse. A quelques pas de là, le Meûnier accroupi près d'un buisson. . . . *Ah ! Fi !* s'écrie Madame Gertrude en tirant son flacon, *quelle vilaine image ! un homme qui. . . .* Ma foi, Madame, vous l'avez deviné ; vous me tirez d'un furieux embarras, car je ne savois comment vous le dire. Reste encore un morceau curieux, mais pour celui-là, Mesdames, il ne vous fournira que des idées agréables : vous avez tant aimé les Pantins ! il y en avoit un charmant dans le *jardin à l'Angloise.*

L'extrêmité supérieure de la *toque*, comme je l'ai déjà fait entendre, étoit toute en ombrages ; ici, un amas touffu de plumages en queue de renard, de plumes de chapon, & d'autres plumes plus honnêtes ; là une forêt éblouissante de plumes de paon, sans compter la *plume d'esprit*, fine, légere, voltigeant au moindre zéphyr, l'emblême le plus heureux, Mesdames, dont vous puissiez orner vos têtes.

Au-

Au-dessus de ces magnifiques plumages, pendoient & s'entrelaçoient de mille manieres deux cens aunes de ruban de toutes les couleurs : des guirlandes *souci d'hanneton*, produisoient par leur mélange l'effet le plus galant, & tomboient négligemment sur un *chat* blanc comme la neige, de trois pieds de diametre & de sept pieds neuf pouces de longueur, qui après avoir embrassé toute l'étendue des épaules, alloit se perdre sur le devant dans une riviere de diamans.

Je n'ai point encore parlé de la figure à qui appartenoit cette immensité d'ornemens ; quoique ce point paroisse assez indifférent, cependant, pour prévenir tous les jugemens téméraires, il est bon d'avertir que c'étoit un Masque.



LETTRE SUR LES MODES,

écrite par une petite maitresse à son amant.

« JE m'empresse de vous faire part, Mon-
« sieur, d'une découverte charmante pour
« ma parure. Vous serez enchanté quand
« vous me verrez. Venez vîte. Je m'im-
« patiente de vous savoir si long-tems à
« Versailles.

« Vous vous rappellez que j'avois ima-
« giné de faire couper mes cheveux en *ver-*
« *gettes* sur la partie chevelue des tempes,
« parce que vous ne me trouviez pas le
« front assez dégagé. Je fis en même-
« tems faire mon toupet fort avant, afin
« d'éviter l'épithete galante de griffon, que
« vous me donniez chaque fois que vous ne
« voyiez pas mes petits cheveux bien liés au
« toupet : alors vous le nommâtes *physiono-*
« *mie*, par sa ressemblance à un menton.

« Ce goût, enfant du besoin, avoit été
« adopté pour la Mode générale. J'étois
« ravie de servir de prototype à toutes nos
« Petites-Maîtresses. Plus vous m'en fai-
« siez la guerre, plus j'enchérissois sur mes
« idées.

" idées. Tous les jours ma coëffure étoit " embellie. Dès que je paroissois, j'étois " imitée. Mais, puisqu'on me copie aussi " servilement, puisque nos femmes sont " assez folles pour ne pas se coëffer cha- " cune selon l'air de sa figure, je vais ren- " verser toute ma parure. Je m'ennuie de " la monotonie. Qu'ai-je de mieux à faire " pendant votre absence, que d'inventer " quelque nouveauté qui fasse ressortir tout " mes attraits?

" J'ai laissé grandir mes *vergettes* à la " hauteur de huit à dix lignes. Je les ras- " semble sur le côté gauche, par pelotons, " en forme de petite *gerbes*; je les nomme " *Chinoises*. Je les distribue en sept ou " neuf portions. Je les cercle chacune " d'une petite chaînette de soie d'une cou- " leur bien tranchante, tout-à-fait opposée " à celle de la robe que je dois mettre. " Je plante dans chacune de ces *gerbes* " *Chinoises*, une petite fleur Angloise. Le " jeu de ces pompons & du ripé léger qui " termine mes gerbes, donne le ton le plus " galant."

" Je fais pencher la *physionomie* sur l'au- " tre côté, c'est-à-dire, qu'elle s'éleve par

" degrés

« degrés de la gauche à la droite, où elle « repréſente le haut d'un gros plumet re- « plié. Les cheveux de la tempe droite « ſont alors couverts en partie par l'ombre « de la *phyſionomie.* Ce qui eſt tout-à-fait « ſur la pointe, figure un ripé bien uni, « dont l'extrêmité eſt repliée en une boucle « renverſée.

« Ces deux côtés ſont ſoutenus par un « gros bourlet du chignon. Je fais faire ce « bourlet artiſtement, afin qu'il forme la « premiere des groſſes boucles, qu'on nom- « moit *attention*, & que j'appelle main- « tenant le *bourlet artiſté.* La baſe de cette « derniere porte ſur deux gros *ſentimens* « *repliés.*

« Le *bourlet artiſté* s'élève par derriere de « quatre à cinq pouces de l'occiput, ce qui « forme un croiſſant, dont l'évaſement eſt « rempli en partie par une groſſe & lâche « treſſe à cinq cadenettes. La pointe de « chacune de ces cadenettes forme une « boucle, dont deux en *ſautoir*, en ſoutien- « nent une troiſieme en forme de *chevron*, « badinée par deux *glands.*

« Cet édifice charmant eſt légerement « teint d'une poudre *iris*, & ſoutenu par un

« peigne,

" peigne, portant un petit chien en pierre-
" ries. Il est couvert d'un large bonnet
" oblong de gaze trélissée, garnie de trois
" fleurs champêtres, négligemment en-
" chaînées par un ruban *soupir indiscret*
" dont les bouts *diamantés*, sont façonnes en
" cœur déchiré, & voltigent par-ci par-là.

" Je crois, Monsieur, que cette coëffure
" fera tomber la variété des bonnets à *pa-*
" *naches*, & donnera l'être à une infinité de
" modifications très-agréables. Plus de
" plumes, plus d'anneaux, plus de diamans
" sur la figure. Tout cela est Financier,
" Marchand, & ne sent pas son ton. Je me
" flatte que dès que j'aurai paru à l'Opéra,
" aucune femme n'osera se montrer différem-
" ment.

" Pour accompagner cette nouvelle tête,
" j'ai fait faire une cordeliere d'un *goût in-*
" *connu*. Elle est tissue de soie de toutes
" les couleurs tranchantes, terminée par
" sept houpes fort courtes, qui figurent un
" *esclavage brisé*. Le milieu du colier est
" marqué par une petite boucle de bague
" à diamans. Je la place précisément sous
" la nuque.

" J'ai

« J'ai donné aussi une nouvelle forme à « nos anciennes *Palatines*. La mienne « figure maintenant un froc renversé, dont « le sommet couvre sur le col, le vuide de « ma robe. Les deux pointes de la Pala- « tine sont roulées sur le devant, en forme « de cravatte, & entortillées d'un petit ru- « ban couleur mêlangée de celui du bonnet « & de la robe, dont les bouts pendants ser- « vent à faire un *contentement ennuyé*.

« Plus de palatine de *duvet de cigne*, im- « proprement appellée un *chat*; plus d'*Ar-* « *chiduchesse*, de *Médicis*, de *Henri IV*: tout « cela est usé comme les noms.

« J'ai une robe d'un goût exquis. Elle « est de couleur de *desir effilé*. Le satin est « des plus moëlleux. Il est rayé à petites « côtes, de *pavots* ou *boyaux desséchés*.

« Toutes nos Petites-Maîtresses *en puce* « & en *verd de pomme*, mettront sûrement « bas pavillon devant moi. Je triompherai.

« J'oubliois de vous dire, Monsieur, que « la garniture de ma robe est un cordonnet « couvert de plumes de *col de linot*. La « variété des nuances rend cette *faveur* « aussi élégante que légere.

« La

" La forme de ma robe eſt, à peu de " choſe près, comme celle de nos *Polo-* " *noiſes*, excepté qu'à la différence des ru- " bans en ſoutien des plis de derriere, j'ai " fait placer une roſe de mon agrément " *linot*, & ſortir des pagodes, une courte " manchette de la même étoffe.

" Je n'ai rien changé à ma chauſſure. " Mes ſouliers ſont toujours longs, pointus, " bien taillés & brodés en diamans. Mon " *venez-y-voir* eſt votre chiffre enlacé dans " le mien. C'eſt un chef-d'œuvre; je " l'aime tout-à-fait. J'eſpere, Monſieur, " qu'en reconnoiſſance de mon envoi, vous " me ferez paſſer les nouvelles de la Cour. " Ménagez votre ſanté. Ecrivez-moi ſou- " vent, ou plutôt ne m'écrivez pas du tout. " J'aime mieux vous voir, vous parler. Je " ſuis, &c.

COEFFURE EN HÉRISSON.

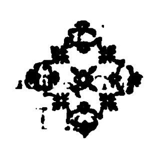
L'Imagination des femmes s'est particulierement distinguée cet hiver par la diversité des coëffures qu'elles ont adoptées: Celle qui est maintenant le plus à la mode s'appelle *en Hérisson.* Toutes les pointes des cheveux sont relevées & menacent le ciel: un ruban les retient en les entourant. Il faut avouer que cela fait le plus bel effet du monde, cependant cette mode ne sauroit durer. Nos *modistes* sont désolées de voir leurs boutiques désertes & elles s'occupent à les garnir de bonnets les plus attrayans, c'est à dire les plus ridicules, cette coëffure en hérisson les ruine; un simple ruban & un coup de peigne en font l'affaire. Bientôt sans doute les marchandes de modes prenant le dessus, parviendront à persuader de nouveau aux élégantes, qu'elles ne peuvent être jolies qu'en surchargeant leur tête d'une infinité de brinborions & de plusieurs aunes de gaze repliées de quelque maniere nouvelle.



LE

LE GOUT DES ARTS.

LE goût des arts préside en ce moment aux amusemens de nos belles Dames & des aimables oisifs leurs imitateurs. Elles enluminent & vernissent ensuite des Estampes, à la maniere *noire*, disposées exprès pour cet usage, & elles appellent cela faire des tableaux. Ce n'est donc plus un sac à ouvrage, une navette, que vous devez apporter pour plaire à la duchesse, à la Présidente, à qui vous voulez faire votre cour, c'est une palette & des pinceaux.



PHISIQUE.

RECHERCHES

HISTORIQUES ET PHYSIQUES.

Sur l'Isthme marin qui est situé entre Calais & Douvres, sur la jonction de la France & de l'Angleterre, & sur les inondations & le dessèchement de la Flandre, de l'Angleterre & de la Hollande ;

Par M. Gobet, Secrétaire du Conseil de Monseigneur le Comte d'Artois.

LE Pas de Calais offre aux yeux des Physiciens un spectacle qui intéresse également l'Histoire civile & l'Histoire de la Nature. Entre Calais & Douvres, il y avoit autrefois une prolongation de la chaîne des montagnes côtières du Boulonnois, appellée les *montagnes de l'Autie*, nom qui, dans leur étendue, est aussi donné à des rivières, à des Paroisses & à des sommets, depuis la Normandie jusqu'au Calaisis.

Ces montagnes se prolongeoient, sans discontinuation, dans la Province de Kent & dans le reste de l'Angleterre ; en sorte que ces

ces deux Royaumes ne formoient alors qu'un ſeul continent, & qu'on alloit de la France, par de grandes routes, juſqu'au fond de l'Ecoſſe.

Je ne veux point faire un traité complet ſur ce ſujet important; mais je me contenterai d'en rapporter les preuves principales, afin d'obliger les Savans à rechercher, dans les Auteurs anciens, les autorités qui en ſont la preuve; les Etymologiſtes, à diſtinguer les mots des différentes Langues que les Peuples ont parlé ſucceſſivement dans l'un & l'autre pays, comme on diſtingue les couches de terre dans une fouille; les Marins & les Naturaliſtes, à faire des obſervations; enfin, les Etats, à y prendre l'intérêt néceſſaire pour la conſervation de leurs pays.

Servius, Commentateur de *Virgile*, expliquant ce paſſage, *& toto diviſos orbe Britannos*, prouve la tradition des anciens qui avoient connu la jonction du Calaiſis & du pays de Kent : *diviſos*, dit-il, *quia olim juncta fuit continenti Britannia.*

L'Hiſtoire ancienne de l'Europe, & l'état actuel des Langues qu'on y parle, nous démontrent que la première nation qui ait habité le pays borné par la mer, le Rhin, les Alpes

[redacted]

Alpes & les Pyrénées, étoit le peuple qui, après avoir été incorporé dans une nation plus puissante, trouva cependant une retraite dans les montagnes de l'Ecosse & dans l'Irlande, & y conserva long-tems sa langue qui est regardée encore aujourd'hui comme l'une des langues primitives de l'Univers; les mots Irlandois qui se trouvent dans les patois du Royaume de France, ceux qu'on voit dans la langue Angloise, & particulièrement dans le Breton ou le Gallois, dans le Flamand, en font la preuve la plus convaincante.

Les Celtes, qui avoient chassé ou détruit ces peuples, ou qui les avoient incorporés chez eux, ayant des loix civiles & religieuses, qu'ils firent exécuter dans leurs conquêtes, ont bien pu éteindre, par ce moyen, les traces de l'histoire; mais il s'est conservé dans le langage, des témoins de l'existence de leurs prédécesseurs: l'Ecosse & l'Irlande ont été les restes de la Colonie ancienne, qui ont pu résister à des causes de destruction dont nous ne pouvons avoir que des idées générales. C'est à cette ancienneté très-reculée qu'il faut rapporter le nom d'*Albion*, que l'Angleterre portoit alors.

Il

Il est à présumer, que sous la domination des Celtes, l'Angleterre & la France ne formoient qu'un seul continent. César, parlant des Druides, dit: *In certo anni tempore in finibus Carnutum, quæ Regio totius Galliæ media habetur, considunt, in loco consecrato. Huc omnes undique, qui controversias habent, conveniunt, eorumque judiciis decretisquè, parent. Disciplina in Britannia reperta, atque indè in Galliam translata esse existimatur; & nunc, qui diligentiùs eam rem cognoscere volunt, plerumque illo, discendi causa proficiscuntur* *.

Ce passage prouve que l'Angleterre étoit habitée en partie par le peuple Celte; que le centre des loix civiles & ecclésiastiques de cette nation, s'y trouvoit établi; qu'après la séparation de l'isthme de Calais, il eut un second siége dans les confins du pays

* Les Druides s'assembloient, un certain tems de l'année, dans un lieu consacré sur les confins du pays Chartrain (pays de Dreux, *Drocenses*,) qui passe pour être le milieu de Gaule; on y discutoit les affaires générales & particulières; on y jugeoit les procès.

On prétend que leur discipline, trouvée dans la Bretagne, a été apportée dans la Gaule; & actuellement, ceux qui veulent s'en instruire avec plus de soin, font exprès ce voyage.

Chartrain,

[redacted]

Chartrain, vers le pays de Dreux ; & qu'-enfin, l'Ecole de la Grande-Bretagne étoit toujours la Métropole des Druides.

La nation des Celtes posséda toutes les Gaules, depuis les Pyrénées jusqu'à la mer de Flandre; elle se confinoit même jusqu'à l'Ecosse, où habitoit le reste d'un peuple qui étoit arrivé dans ce pays par l'isthme, & qu'on n'avoit point anéanti.

Les Celtes Bretons s'étendoient, avant César, dans la Gaule Belgique ; (c'est dans des siècles postérieurs que les Normands s'emparèrent de la Normandie actuelle,) le Géographe *de Ravenne*, qui cite des Auteurs anciens, doit être ainsi lu, *quæ antiquitus alobriges*, *alobrites*, ou *Alo-Britonnes Gallia Belgitia dicitur*.

Lorsqu'une nation Allemande vint conquérir le territoire des pays maritimes, depuis le Rhin jusqu'à la Seine, en querellant les Celtes, en leur disputant leurs Provinces, ce pays fut appellé la Belgique, du mot Teuton *Belger*, qui signifie se quereller & se disputer ; c'est aussi une des langues, dont il se trouve beaucoup de mots dans les langues Angloise & Flamande, comme on l'apprend par les savantes Disser-

tations

tations de M. *Desroches.* Si l'on jette les yeux sur les Cartes de France & d'Angleterre, on trouve sur les bords du canal de la Manche, les Bretons d'un côté, & les Gallois de l'autre, qui, dans ces deux Royaumes, parlent également la même dialecte Celtique; on voit le pays de *Kent* en Angleterre, & vis-à-vis, dans le Boulonnois & le Ponthieu, un autre pays de *Quent.* La Conche, rivière qui, à son embouchure à Etaple, se nomme en Latin *Quancia*; elle a donné son nom anciennement au pays qu'elle arrosoit, qui s'appelloit aussi le pays de *Quent.* Aux passages cités par *Adrien Valois,* j'ajouterai deux autorités, d'après le Cartulaire autographe de *Folquin,* où on lit, *in terruana Goibertus contradidit mansum in Quentwico similiter* *, c'est-à-dire, que *Goibert* donna dans le pays de Térouenne un mas, & un dans le pays de Quent; c'est envain qu'on chercheroit un lieu du nom de Quentwico, car c'étoit celui de toute une contrée.

Le nom *Quent* & *Kent,* est Celtique; son

* Pages 147 & 319.

étymologie annonce certainement que ce pays a été habité par des peuples Celtes. *Baxter* dit ſur le mot *Cantium*, *de Rotundo littoris ambitu Cantium videtur veteribus nominatum ut & Caledonum Cantæ... Sepius Cant dici Britannis Rotundam flexuram; quod Cſicuti Græcorum* καιθὸς *& Latinorum Canthus de verbo* καμπτειν *eſt, quod eſt incurvare & flectere.* Telle eſt la ſignification locale des deux côtes des pays de Kent, dans l'un & l'autre Royaume, partagés par un golfe qui étoit lié par l'iſthme de Calais à Douvres.

Comme les premiers peuples furent reſſerrés dans l'Irlande & les montagnes d'Ecoſſe, de même les peuples Celtes ſe trouvèrent cantonnés dans la Petite-Bretagne, dans le pays de Galles & des Brigantes, où la langue s'eſt conſervée juſqu'à nous, dans preſque toute ſon intégrité.

La troiſième nation Tudeſque, qui vint s'étendre dans les Pays-Bas, fut la Belgique; après avoir fait ſa conquête depuis la Hollande juſqu'à la Seine, ell forma un nouveau corps de nation, compoſée de différentes Hordes, ou peuples cantonnés ſous des noms génériques, communs à tout le

pays,

pays, comme celui de *Belges* *, divisés en *Morins*, en *Ménapiens*, &c. sous-divisés en plus petits pays, comme *Atrebates*, *Icènes*, *Isseritiens*, &c. Comme le Belge contient beaucoup de mots de la langue Irlandoise, de la langue Celtique, de même la langue Angloise contient des mots Irlandois, Celtes & Flamands, qui sont les monumens les plus certains de l'ancienneté de chacun de ces peuples, qui se sont succédés l'un après l'autre, & dont les langages mêmes confondus, semblent devenir une certitude historique qui se démontre en preuve, par les cantonnemens isolés des langues Irlandoise, Celtique ou Bretonne, & Flamande.

Enfin, les peuples Belges, appellés de ce nom par excellence dans la Picardie, se

* *Britanniæ pars interior ab iis incolitur quos natos in insula memoria proditum dicunt. Maritima pars ab iis, qui prædæ ac belli inferendi causa, ex Belgio transierunt; qui omnes fere iis nominibus civitatum appellantur, quibus orti ex civitatibus eo pervenerunt, & bello illato ibi remanserunt atque agros colere cœperunt.* Cesar. Lib. V.

L'intérieur de la Bretagne est habité par des peuples qui passent pour être originaires de l'Isle (les Albions & ensuite les Celtes), & la côte par des Belges qui y passèrent dans le dessein d'y faire la guerre & de s'y établir; ils ont conservé le nom des Cités des peuples, dont ils sont des Colonies.

 trouvent

[redacted]

trouvent aussi cantonnés par une Colonie en Angleterre; des Atrebates, peuples de France, eurent aussi une Province dans la Grande-Bretagne.

Les Icènes, peuples Anglois, ont eu aussi un siége dans la Gaule; c'est sous ce nom qu'il faut distinguer une division des Morins, ceux qui habitoient les bords du Port *Icius*, & le golfe formé depuis Helfaut jusqu'à la mer, par la stagnation de l'eau de la rivière d'Aa, qui s'appelle encore en Latin, *mera* ou la *mere*, nom qui est en usage encore chez les Icènes en Angleterre, pour signifier les eaux stagnantes, comme on l'apprend de *Cambden* & de *Spelman*; c'est donc par le cantonnement de ces restes de nations, d'abord dans l'Irlande & l'Ecosse, ensuite dans la Bretagne & le pays de Galles; enfin, dans les pays de Quent & de Kent; des Belges, des Atrebates, des Icènes, dans la Gaule & la Grande-Bretagne, que nous avons des traces certaines qui, à l'avenir, doivent servir de base aux recherches historiques.

C'est une conséquence néceſſaire, que l'isthme de Calais a dû exister pendant la durée succeſſive des premières nations qui

ont habité les deux Royaumes, & il eſt à préſumer que c'eſt ſous la domination des Belges que le Détroit s'eſt formé par des cauſes que nous ignorons, mais qui ſe réduiſent à trois.

1°. Par la main des hommes.

2°. Par un tremblement de terre.

3°. Par les efforts de la mer dans les deux côtés de l'iſthme.

Il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de déterminer la véritable cauſe de cet évènement, ſi l'on fait, à l'avenir, des obſervations dans la forme que j'oſerois indiquer à la fin de cette Diſſertation, & qui méritent l'attention des Rois, parce qu'elles intéreſſent encore plus l'humanité, qu'elles ne ſont néceſſaires pour l'hiſtoire & la phyſique générale.

Lorſque les Auteurs, qui ont ſervi de Mémoires au Géographe *de Ravenne*, ont écrit, la Gaule étoit diviſée en deux parties, l'Aquitanique & la Celtique. La conquête des Belges forma une troiſième diviſion, qui exiſtoit du tems de Céſar; c'eſt depuis ce grand Général, que nous commençons à découvrir des époques plus préciſes ſur notre hiſtoire.

La

La nation des Francs, dont le même *Anonyme de Ravenne*, rapporte la véritable origine, & que M. *Leibnitz* a difcutée d'après cet Auteur, eft venue s'établir dans la Belgique, & peu-à peu, ayant fait adopter fes loix civiles, & reçu la Religion dominante de l'Empire Romain, a peuplé toute la Gaule qui a perdu fon nom; cet Empire s'eft nommé la France; c'eft le peuple dont nous tirons notre origine, ou parce que nous defcendons directement des Francs, ou parce qu'ils font des peuples plus anciens; nos parens ont reconnu l'autorité des loix que les François ont publiées dans les Etats foumis par leurs victoires ou par leurs traités.

Les premiers noms de la Gaule, depuis les Pyrénées jufqu'à la mer, font fans doute répandus dans les anciens Auteurs, & ne peuvent nous être connus, que par la connoiffance de la Langue Irlandoife, la prefqu'isle de l'Angleterre s'appelloit alors *Albion*.

Du tems des Celtes, elle fut nommée *Britannia*; Pomponius Mela, parlant des ifles du Septentrion, dit *in Celticis aliquot funt, quas quia plumbo abundant uno omnes nomine*, Caffiterides *appellant*. Ce paffage devient

devient une preuve que des isles étoient appellées *Cassitérides*, dans la Celtique, à cause de l'abondance des mines de plomb ; mais quel nom devoit-elle avoir dans la Langue *Celte?*

Le même Auteur dit, *Sena in Britannico mari Osismicis adversa littoribus* (vers Caen & Hiexmes), *Gallici numinis oraculo insignis est, cujus antistites perpetua Virginitate Sanctæ, numero novem esse traduntur, Galli Senas vocant putantque ingeniis singularibus præditas, Maria ac ventos concitare carminibus; seque in quæ velint animalia vertere; sanare quæ apud alios insanabilia sunt; scire ventura & predicere sed non nisi dedita navigantibus, & in id tantum ut se consulerent profectis.*

Borel de Castres en Albigeois, & Médecin du Roi, a écrit, en 1655, " que l'Angleterre " étoit jointe par un isthme avec la France, " à savoir par le Boulenois, d'où elle a été " divisée du depuis, de même que l'isle " de Wight.... Ce qui se prouve, en ce que " les mers sont fort peu profondes ès en-" droits où etoient ces isthmes, mais aux " côtés elles le sont beaucoup ; comme en " ce que le fond y est de terre, & non de " sable, & que les couleurs de la terre des

" deux

" deux bords, se rapportent beaucoup ; &
" mesme que le bourg *Vight*, ou *With*, près
" de Calais, le semble confirmer, venant de
" de l'hébreu, *Gueth*, séparation.... Joignez
" a cette jonction de l'Angleterre avec la
" Gaule, qu'anciennement elle dépendoit de
" la Gaule Celtique, & que c'étoit les isles
" que *Pomponius Mela* appelle *Cassitérides*,
" qu'il dit avoir abondé en Plomb &
" Estain, entendant, sans doute, les Mines
" d'Estain de Cournouaille, (que le mot
" *Cornu Galliæ* semble confirmer avoir de-
" pendu des Gaules), qu'Aristote a appellé
" τὸν κασσίτερον τον κέλτικόν. Par quoi je ne doute
" point que quelques Colonies Gauloises
" n'y aient esté, outre qu'on trouve qu'il y
" avoit des Druides en Angleterre, & qu'il
" y avoit des noms de Villes finissans en
" *Dunum*, *Magus*, *Ritum*, *Durum*, *Briva*,
" &c. qui sont mots Gaulois, & sembla-
" bles à plusieurs terminaisons de noms de
" Ville de France. A quoi on peut ajouter
" que les Gaulois & les Bretons ont com-
" battu dans de semblables chariots, ont usé
" de brayes ou chausses à la matelotte, ont
" porté les cheveux longs & ronds, & que
" mesme ils ont eu de mesmes Rois.

Cambden,

" Cambden, en sa *Britannia*, fait voir, par " beaucoup d'exemples, la ressemblance des " noms Gaulois & Bretons."

Sous l'invasion des Belges, les Celtes ont été resserrés dans la Bretagne; mais comme l'histoire & les monumens, ne remontent point à une époque aussi ancienne, après avoir établi les traces Physiques de l'isthme, nous parlerons des desséchemens que les Francs ont fait dans la Flandre, qui commença par être leur habitation dans ce Royaume.

Cette partie historique étoit nécessaire pour bien entendre ce qui sera dit dans les cahiers suivans.

Problême sur l'Electricité.

L'Analyse de la bouteille de Leyde, par M. Franklin, paroît démontrer que la matière électrique réside plutôt sur la surface du verre, & en général des corps idio-électriques, que dans le corps communiquant, qui forme l'enveloppe de la bouteille.

L'expérience d'OEpinus, répétée par M. Cigna, paroît decider au contraire, que la matière électrique ne réside point dans le verre, ou dans la substance qui tient lieu de verre, mais plutôt dans le corps communiquant qui l'environne.

Cette expérience consiste à avoir deux plateaux garnis, ou faits de matière conductrice de l'électricité; on les place à un pouce environ de distance, & parallèlement entre eux. La masse d'air qu'ils renferment, fait l'office de verre dans cette expérience, tandis qu'eux-mêmes représentent les deux surfaces de métal, dont est garnie la bouteille de Leyde. Ces deux plateaux, après avoir été électrisés comme elle, font sentir la commotion à celui qui en tire une étincelle. Or, si, après les avoir électrisés de nouveau, on les transporte ailleurs avec les précautions nécessaires, la masse d'air qu'ils renfermeront, ne sera plus la même, & cependant, ils donneront la commotion quand on en tirera l'étincelle, comme dans le cas précédent.

Cette espèce de contradiction levée, décidera si l'électricité réside à la surface du verre, ou dans l'envelope de la bouteille; si ce n'est pas dans l'intérieur même du

verre

verre qu'elle réside—la solution du Problême dépend des expériences que l'on tentera. Ici, le raisonnement ne prouve rien.

Expérience sur l'Aimant.

DEUX des plus sçavans Hommes d'Allemagne, le Docteur de Mesmer & le P. Hell, étoient d'un sentiment opposé sur la vertu de l'aimant pour la guérison de diverses maladies. L'expérience a décidé la question en faveur du premier & l'habile Docteur a fait de grandes cures que les moins crédules n'osent plus contester. En voici une pourtant qui paroît si singuliere que les personnes même qui voyent la guérison ne peuvent ni croire ni s'imaginer que l'aimant en soit la vraie cause. Le fait mérite d'être publié. Nous avons, dans cette Capitale, une jeune Demoiselle qui excelle dans l'Art de toucher le clavecin, quoique la petite vérole lui ait fait perdre la vue depuis l'âge de 3 ans. M. de Mesmer entreprit de la guérir; il commença, l'année derniere, le traitement de cette Demoiselle, âgée alors de 17 ans, & aveugle depuis 14. Le Doc-

teur & la malade ont eu également beaucoup de patience; enfin la vertu de l'aimant s'est manifestée & la Demoiselle est parfaitement guérie de sa cécité. Elle y voit parfaitement bien; dans les premiers jours, elle étoit comme dans une situation violente; comme elle ne se rappelloit pas avoir jamais vu d'objet, tout ce qui ce présentoit à elle lui causoit des sensations vives & fortes. Insensiblement elle s'est familiarisée avec les divers objets; ils sont presque tous agréables pour elle & excitent sa joie. Quand elle se regarde au miroir elle ne peut s'empêcher de rire; elle n'avoit pas la moindre idée de la figure humaine. Tout est nouveau pour elle, jusqu'à son clavecin; cependant elle en joue toujours avec la même délicatesse, pourvu qu'elle ait la précaution de se bander les yeux. Quand elle les tient ouverts, elle est fort embarrassée & ne sçait plus trouver à point les différentes touches. Cette jeune personne est un objet de curiosité pour nous, comme nous aussi à notre tour nous sommes des objets de curiosité pour elle. Au reste M. de Mesmer ne fait pas un secret de sa méthode; ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ce Docteur prétend que la vertu

de l'aimant eſt également efficace pour un très-grand nombre de maladies; peu s'en faut qu'il ne nous donne l'aimant comme un remede univerſel.

AGRICULTURE.

Dans tout le reſſort du Parlement de Paris, on eſt obligé d'écheniller les arbres; cette ſage précaution eſt auſſi priſe dans diverſes Provinces. A la derniere Séance de notre Bureau d'Agriculture, un des Membres a rapporté un fait qu'il eſt intéreſſant pour l'humanité de faire connoître & de publier. En pareil cas d'un échenillage ordonné, un Habitant d'Arpajon, empreſſé d'exécuter la loi, ſe mit avec ardeur à écheniller ſon terrein qui, comme tout le reſte du canton, étoit infecté d'inſectes. Imprudemment, il fit des bourſes à chenilles pluſieurs bourrées qu'il emporta chez lui à deſſein de les y brûler. Cette économie mal entendue & dont il ne connoiſſoit pas le danger lui devint funeſte. L'ardeur du travail avoit mis ce Payſan tout en ſueur;

arrivé

arrivé chez lui, il demande à changer de chemise; sa femme lui en fit chauffer une avec des bourrées remplies de bourses à chenilles; il la prit tres-chaude & impregnée du venin de ces insectes. Cet infortuné fut la victime de son imprudence; le poison s'insinua facilement dans son corps par les pores extrêmement ouverts; bientôt après il ressentit des douleurs très vives & qui augmenterent si violemment qu'il tomba sans connoissance; on alla chercher des secours, mais ils arriverent trop tard. Le malheureux étoit mort; il expira dans des convulsions.

D'autres gens de la campagne, toujours par ignorance & avec beaucoup de danger, se servent des échenillages pour chauffer leur four & faire cuire leur pain. On voit assez que par-là ils s'exposent à éprouver de pareils malheurs. Il est impossible que le pain ne s'imbibe du venin des chenilles & qu'il ne soit un vrai poison pour ceux qui le mangent. Plein de zéle pour la conservation de nos Paysans, notre Bureau d'Agriculture s'est hâté de les instruire de ces dangers pour les engager de plus en plus à prendre les précautions ordonnées par l'Arrêt du Parle-

ment

ment de Paris. On ne peut donc assez le répéter ; il faut brûler les échenillages en plein air, dans les champs, & même assez loin des habitations, pour éviter le danger du feu & celui d'une fumée empestée ; il seroit également pernicieux aux hommes & au bétail de la respirer.

Utilité des Marons d'Inde.

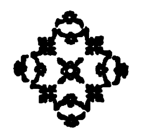
Il y a une trentaine d'années que nous sommes en usage dans ce pays-ci d'engraisser avec des marons d'Inde les bêtes à cornes & tous les animaux qui ont le pied fourchu & qui ruminent. Le bétail se jette avec avidité sur ce fruit sauvage lorsqu'il tombe de l'arbre. On a observé que les vaches au sortir de l'étable, en automne, courent vers les châtaigners sauvages & en mangent les fruits avant que de toucher à l'herbe qui seroit encore plus à leur portée. Elles ne vont paître qu'après avoir mangé de marons d'Inde, environ plein un chapeau. Des pâturages elles retournent bientôt aux châtaignes sauvages, & ainsi successivement deux ou trois fois. Les vaches ainsi nourries prennent bientôt de la chair, & donnent un lait

lait très-gras & d'excellent beurre aussi jaune que le meilleur du mois de Mai. Les cerfs & autres bêtes sauves à ongles fendus & qui ruminent mangent avec appétit le maron d'Inde, mais les porcs n'y touchent pas.

Avis intéressant pour les Cultivateurs.

Un Jardinier de Neustadt, en Souabe, cultive une espece de citrouille très-peu connue, & qu'il feroit avantageux au public de cultiver. Elle est d'un goût fort agréable, & plusieurs personnes en font usage dans leur cuisine. Si par un raffinement de délicatesse on refuse de s'en nourrir, on peut la faire servir à d'autres objets. Les animaux, tels que les vaches, les cochons, &c. les mangent avec avidité. Ce qu'il y a de plus avantageux, c'est qu'il en coûte fort peu pour les nourrir de cette maniere. Ces citrouilles, aussi blanches que la neige, sont d'une grosseur énorme. On a eu la curiosité de peser les cinq plus grosses que ce Jardinier, nommé Régenbogen a recueillies

eillies cette année ; la moindre a pesé 180 livres, la seconde 186, la trosieme 207, la quatrieme 214, la cinquieme 222. La culture de cette plante sera d'une grande ressource dans des tems où les fourrages manquent. Les gens de la campagne, les Jardiniers commencent à la cultiver ; & quand elle sera connue dans les autres pays, on ne tardera pas à les imiter.



[redacted]

ANECDOTES.

DE TOUTES les anecdotes qui sont répandues dans les differens journaux, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que de choisir celles dont la connoissance peut contribuer au plus grand bonheur des hommes. Ainsi nous préférerons celles qui méritent d'être consacrées dans les annales de la bienfaisance, à ce ramas de vieux bons mots, dont tous les ouvrages périodiques fourmillent, & qui ne fournissant aucune espece d'interêt, pas même celui de la nouveauté deviennent fatiguants & insuportables. Cette sévérité ne s'étendra cependant pas sur de petites histoires gaïes & plaisantes qui pourroient amuser nos lecteurs.

Nous ne finirions pas si nous voulions rapporter tous les traits qui annoncent les vertus & la bienfaisance de l'Empereur Il nous paroit bien plus essentiel encore de rendre compte de la maniére étonnante dont voyage cet auguste Prince, qui ne s'occupe que des choses les plus interessantes.

fantes & les plus utiles à son Instruction. Depuis son arrivée à Paris, il a vu successivement tout ce que cette Capitale offre de remarquable; les invalides, l'Ecole Royale militaire, les differens hopitaux, les Eglises principales, & les autres édifices; par tout il a donné des marques flatteuses de sa satisfaction & de sa munificence. L'empressement de le voir est toujours si vif, qu'il ne pourroit sortir de la foule qui le suit par tout, s'il ne s'y déroboit autant qu'il lui est possible, par la simplicité de son équipage & de ses habits. L'un de ses premiers soins en arrivant a été de lever les difficultés du cérémonial qui ont eu lieu entre les Princes du sang & l'Archiduc Maximilien. Ces Princes se sont empressés d'aller chez lui ainsi que tous les Seigneurs de la Cour. Il se fait écrire chez les hommes, il rend visite à toutes les Dames de marque, & les choses gracieuses qu'il fait dire relativement aux circonstances particulières de toutes les familles, pourroient faire croire qu'il a passé sa vie en France. Lorsqu'il est à Versailles, il va à l'œil de bœuf causer avec ceux qui s'y trouvent, & personne ne le prend pour

 un

un Etranger. Il a assisté au diné public de Leurs Majestés comme un simple Courtisan, s'étant tenu de bout derrière le fauteuil du Roi. Il rejette à la Cour & à Paris, sans les lire, les placets qu'on à l'indiscretion de lui présenter. On ne finiroit pas de citer tout ce qu'il dit d'admirable de la maniére la plus modeste; par exemple dans un cercle où la conversation rouloit sur la guerre des Anglois avec leurs colonies, quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il pensoit de la cause des insurgens, il répondit seulement, *mais mon métier à moi, est d'être Royaliste.*

Sa Majesté Impériale ne veut être appellé que Monsieur la Comte, même de ses domestiques; Falckenstein dont elle a pris le nom, est un Comté dépendant de la Lorraine, qui lui appartient, attendu la réserve qui en a été faite par le traité de cession de ce Duché en 1735.

Ce Prince est allé il y a quelques jours chez l'Abbé de l'Epée qui tient chez lui une Ecole de sourds & muets de naissance à qui il apprend non seulement à parler & à écrire mais encore différentes langues & differentes connoissances, sans autre motif que

que celui de l'humanité. L'Empereur a été si satisfait du talent & de l'honnêteté de cet Ecclésiastique, ainsi que du progrès extraordinaire de ses éléves, qu'il lui a envoyé quelques jours après une boëte d'or avec son portrait pour lui, & 50 Louis d'or pour être distribués aux éléves.

Ce Prince a été voir derniérement la nouvelle Eglise de Ste. Geneviéve qu'il a fort admiré, & il a été très satisfait aussi des ornémens de sculpture faits par Coustou. Il a prié le Roi de lui remettre un Cordon de St. Michel avec la permission d'en décorer lui même cet habile sculpteur. Le Roi y a consenti sans peine. L'Empereur s'est rendu chez Mr. Soufflot, l'architecte de Ste. Geneviéve, où s'est trouvé aussi Mr. Coustou. L'Empereur après lui avoir tèmoigné combien il étoit satisfait de ce qu'il avoit vu, lui a passé le Cordon de St. Michel au cou, & l'a embrassé.

Ce Prince étant à la Muette Vendredi dernier avec le Roi, & la conversation ayant tourné sur le supplice du scélerat des Rues. Sa Majesté Impériale témoigna hautement devant le Roi sa surprise que la question subsistat encore en France, & dit que ce moyen

moyen n'avoit pu être imaginé que dans des tems de barbarie, qu'il venoit d'être récemment aboli dans ses Etats héréditaires, ainsi qu'en Suede & en Russie, & qu'il étoit bien persuadé qu'il le seroit bientôt dans toute l'Europe.

Nous ne pouvons cependant nous refuser d'ajouter ici quelques uns de ces traits qui caractérisent plus particuliérement la bienfaisance & l'extrême bonté de cet Auguste Prince. Peut on donner trop de ces consolations aux hommes nés sous la domination des Monarchies, en leur mettant sous les yeux qu'il existe des Princes qui ne s'occupent que de la félicité de leurs sujets, & doit on craindre d'offrir trop de ces exemples aux souverains eux mêmes qui placés sur les Trones des peuples ne doivent jamais perdre de vue qu'ils sont responsables de leur bonheur.

PENDANT son voyage, ce Prince arrivé à une poste plutôt qu'on ne l'attendoit, il ne trouve point de chevaux. Le maître de poste ne le connoissant point le prie d'attendre : il

a,

a, dit-il, envoyé tous ses chevaux pour chercher ses parens & ses amis qui doivent assister au baptême d'un fils que sa femme vient de lui donner. Le Comte de *Falckenstein* propose de tenir l'enfant sur les fonts : le maître de poste préfére un tel *compere* à son cousin le fermier qu'il avoit fait avertir. La cérémonie se fait. Le Curé demande le nom du Parrein—*Joseph*....—Celui de famille ?—Comment ? *Joseph*, c'est assez... —mais !...—eh bien, mettez,....*Joseph second*...—*second?* soit..& les qualités ? ....—*Empereur*, &c....... Le Curé, le vicaire & tous les assistans de pâlir, de trembler, & le maître de poste de tomber à ses pieds. L'Empereur a laissé à cette famille de bonnes gens, des marques de sa libéralité & a promis de ne point oublier son filleul.

QUELQUES Seigneurs de la Cour de Vienne, s'étant plaints à l'Empereur de ce qu'ils ne pouvoient jouir décemment & à leur aise des promenades publiques, parce qu'elles fourmilloient de petite Noblesse & de Peuple, ils supplièrent Sa Majesté Impériale

[redacted]

riale de faire fermer le *Prater*, & d'ordonner que l'entrée n'en fût permiſe qu'à des perſonnes de leur qualité. L'Empereur, ſurpris de leur demande, leur répondit : " Si " je ne voulois voir que mes égaux, il fau" droit que je m'emfermaſſe dans les ca" veaux des Capucins, où repoſent les cen" dres de mes ancêtres. J'aime les hommes, " ſans diſtinction, & je préfere ceux qui " ont de la vertu & des talens, à ceux dont " tout le mérite eſt de compter des Princes " parmi leurs ayeux."

CE grand Prince alla un jour, ſans y être attendu, chez un pauvre Officier, père d'une nombreuſe famille. Il le trouva à table avec dix de ſes enfans, & un orphelin dont il s'étoit encore chargé, malgré ſon indigence. L'Empereur, frappé de ce ſpectacle, dit à l'Officier : " Je ſavois que vous aviez dix " enfans, mais quel eſt ce onzieme ? C'eſt, " lui répondit le pere, un pauvre orphelin " que j'ai trouvé expoſé ſur la porte de ma " maiſon." L'empereur, attendri juſqu'aux larmes, lui dit : " Je veux que tous ces

" enfans

" enfans ſoient mes penſionnaires, & que
" vous continuiez de leur donner des ex-
" emples de vertu & d'honneur ; je payerai
" pour chacun d'eux, cent florins par an ;
" faites-vous payer dês demain, chez mon
" Tréſorier, du premier quartier de ces pen-
" ſions. J'aurai ſoin de votre aîné, qui eſt
" Lieutenant," Qu'un Souverain eſt grand, lorſqu'il va ainſi chercher l'indigence vertueuſe dans l'obſcurité, pour la récompenſer !

A ces traits qui font tant d'honneur à l'humanité des Princes, nôtre intention étoit d'en ajouter un qui en fait autant à celle des particuliers ; c'eſt la deſcription d'une fête établie à Briquebecq en Normandie, & nommée *la fête des bonnes gens*, mais les bornes de ce Journal qui feront déjà paſſées par les matériaux qui nous reſtent, nous obligent de remettre au Volume ſuivant ce morceau que nous pouvons annoncer comme un des plus intereſſans par les traits de vertu, d'humanité, & de bienfaiſance qui le caractériſent.

Testament Singulier.

PARMI les traits singuliers qui ne sont pas rares dans les grandes Villes, en voici un qui peut servir de pendant au testament de l'Anglois, qui s'occupa en mourant du sort des deux chevaux qui lui avoient servi pendant sa vie. Une Dame a, dit-on, fait un testament aussi original. " Attendu, dit-elle, que mon chien a été le plus fidèle de mes amis, je le fais mon exécuteur testamentaire, & je lui ai confié la disposition de toute ma fortune. J'ai beaucoup à me plaindre des hommes, ils ne valent rien ni au physique ni au moral; mes amans étoient trompeurs, mes amis faux & perfides; de toutes les créatures qui m'entourent il n'y a que mon chien auquel j'ai reconnu quelques bonnes qualités. Je veux donc que l'on dispose de mon bien en sa faveur, & qu'on distribue des legs à ceux qui recevront ses caresses."

Histoire de Filoux.

UN quidam ayant apperçu la derniere fois que la Reine vint au Spectacle, en petite

petite loge, une bourgeoiſe renforçée qui faiſoit grande parade d'une paire de bracelets de diamants, ſe préſenta à la loge comme venant de la part de ſa Majeſté, qui avoit remarqué la beauté de ſes bracelets, & deſiroit en voir un de plus près : la Dame ſe hâta de le détacher de ſon bras, & de le remettre au prétendu officier de la Reine, mais celui-ci diſparut avec ce bijou. La Dame étoit à déplorer le lendemain ſon ſort, lorsqu'il ſe préſenta chez elle, un exempt de police, dépeché par M. le NOIR, lequel venoit l'avertir, qu'on avoit arrêté la veille au ſortir du ſpectacle, un filou chargé de pluſieurs bijoux, parmi leſquels il avoit accuſé que ce bracelet appartenoit à cette Dame : le Magiſtrat la faiſoit prier par une Lettre, de remettre le pareil au porteur pour le confronter. Vous vous figurez aiſement la joie de nôtre bourgeoiſe, les éloges qu'elle prodigua à la Police, & les recommandations qu'elle fit à l'exempt, de rapporter preſtement les deux bracelets, pour faire la paix avec ſon mari, qui l'avoit furieuſement tançée de ſa ſotte crédulité. Mais cet exempt n'a pas jugé à propos de reparoître, & n'étoit que le confrere du hardi député de la

Reine. Il y a beaucoup d'eſprit dans cette maniere de dépouiller les gens.

OBSERVATION ſur les dangers aux quels on expoſe les enfans, en les laiſſant enfermés avec des animaux.

UN berger du village d'Alshmanshoff, à une lieue de la ville d'Erland, en Allemagne, gardoit ſon troupeau à la campagne; ſa femme voulut, à l'heure ordinaire, lui porter ſon diné; elle avoit un enfant de neuf mois; elle l'accommode bien dans ſon berceau & ſort du logis en y enfermant le chat. Cette imprudence la jetta bientot dans la derniére déſolation, à ſon retour, elle trouve, l'enfant mort, & le chat qui, après avoir mangé la joue gauche & le nez, entamoit la joue droite. Cet événement a inſpiré dans le Canton une horreur univerſelle pour un animal qui ne ſe dépouille jamais entiérement de ſon caractere féroce, & qui nous fait quelque fois payer bien cher les ſervices qu'il nous rend.

On

ON mande de *Metz* une aventure qu'on assure être aussi vraie qu'elle paroît extraordinaire. " L'exécuteur de la haute Justice de *Landau*, lequel passe pour très habile dans l'art de décoler, reçut une Lettre anonyme qui l'invitoit de se rendre à un jour marqué, à la porte de *Nancy* & de se munir de son damas. Lorsqu'il fut arrivé au lieu indiqué, trois hommes armés se saisirent de lui, en l'exhortant à se laisser faire. On lui banda les yeux, on le fit entrer dans une chaise de poste. Après environ douze heures de chemin, on le conduisit dans une chambre tendue de noir & éclairée par plusieurs lampes. Là, on lui ôte son bandeau, on lui montre, une personne à genoux, ayant de beaux cheveux épars & la tête enveloppée dans un sac. Il entend des gémissemens. On lui ordonne d'abattre la tête à cette personne. Il refuse, on le menace en lui mettant deux pistolets sur la gorge, il est enfin forcé d'obéir. A peine l'exécution est-elle faite, qu'on lui remet une bourse de 200. Louis. On lui rebande les yeux, & après l'avoir promené dans la chaise de poste le même temps qu'on avoit employé

à venir,

à venir, on le reconduit à la porte de *Nancy* où on l'avoit pris. Il ne put découvrir de quel ſexe étoit cette malheureuſe victime, ni ne peut dire en quel endroit il a été conduit : mais il croit avoir paſsé le Rhin.

Quelques papiers publics ont annoncé, depuis cet évenement, que c'étoit une Dame de très grande diſtinction d'Allemagne, qu'ils nommoient, qui avoit été la victime de cette ſcéne effraïante, mais cette nouvelle a été démentie le courier ſuivant.

Les exemples de ſuicides & exécutés avec une préſence d'eſprit étonnante ont été peu rares depuis quelques années. Si c'eſt l'effet de la propagation de l'eſprit philoſophique, il faut en ſavoir peu de gré à la philoſophie; mais l'humanité ne lui devroit pas moins des actions de graces, d'avoir appris à mépriſer la mort & à l'enviſager avec fermeté. La malheureuſe fin de M. BACHMANN Banquier du Roi de *Pruſſe* à *S. Petersbourg*, en eſt un exemple récent & très frappant. Le dérangement de ſes affaires, la dureté d'un

d'un oncle qui lui a refusé des secours, & la disgrace du Roi qu'il a encourue, l'ont déterminé à s'ôter la vie. Il a pris, une forte dose d'arsenic, & pendant l'action du poison, il a écrit des Lettres qui m'ont paru un monument intéressant pour l'histoire de l'esprit humain. En voici les principales.

A. Monsieur Pierre BACHMANN, *Négociant*, *à* Berlin.

MON CHER ONCLE!

« CE n'est pas pour vous faire un reproche de la dureté avec la qu'elle vous avez toujours agi à mon égard; ce n'est pas non plus pour obtenir de vous quelques faveurs, que je m'adresse à vous mon cher oncle: c'est pour vous recommander ma femme & mes enfans; c'est pour vous engager à porter un regard sur ces restes d'une famille malheureuse qui vous tend les bras comme à leur protecteur. Une suite d'événemens funestes m'avertit, que je ne dois pas espérer ni chercher mon bonheur dans cette vie, j'y suis résigné, & je vous assure que dans le moment où je vous écris, j'envisage la

mort,

mort, non ſeulement comme le paſſage à une éxiſtence bien préférable à celle dont j'ai joui ici bas. . . . .
Penché ſur ma tombe, j'ai jetté un regard sévére ſur ma vie paſſée; né avec un cœur ſenſible, j'ai ſu préſerver ma jeuneſſe des écueils des paſſions; du côté des mœurs, je n'ai point trouvé d'égarement, point de foibleſſe à me reprocher. En entrant dans le monde, je me ſuis vu le maître d'un bien aſſez conſidérable, & me rappellant les leçons d'un pere qui joignoit à nombre de bonnes qualités, celle de la bienfaiſance, je me croyois heureux toutes les fois que je trouvois l'occaſion de faire ſervir ma fortune au bonheur d'autrui; ce penchant louable en lui-même a dégéneré en foibleſſe, & voila ce qui m'a perdu: victime de mon cœur, cruellement dupé par des gens qui ont ſu mettre à profit une diſpoſition généreuſe, je me vois plongé à la fin, dans un abyme de maux dont mes amis, ſi tant eſt qu'il s'en trouve, ne ſauroient me tirer. Une pensée affreuſe achéve de m'accabler, je manque à un Prince reſpectable qui m'a honoré de ſa confiance, & tel eſt l'aſſemblage bizarre des circonſtances malheureuſes qui m'en-

m'entourent, qu'il faut que je paroiffe criminel, tandis que je ne fuis que malheureux. J'ai ce feul reproche à me faire; il eft horrible, je m'en punis. Puiffe l'amende de mon erreur être acceptée favorablement! Pour vous mon cher oncle, guidé par un deftin plus fortuné, vous avez réuffi à augmenter vôtre fortune déjà confiderable; puiffiez-vous réuffir à l'employer de façon qu'en quittant ce monde, le fouvenir du bien que vous aurez fait, répande fur votre ame, cette férénité qui fait braver les approches de la mort! Soyez le protecteur, foyez le pere d'une famille infortunée qui tient à vous par les liens du fang; malgré le bas âge de mes enfans, on reconnoit en eux de bonnes difpofitions. Vous jouirez, mon cher oncle, du plaifir de voir ces tendres rejettons croître & fleurir fous vos yeux; les foins de leur bonne mere feront partagés entr'eux & vous: ils vous béniront & vous goûterez la douce fatisfaction d'avoir fait des heureux.

Signé BACHMANN."

A MES AMIS.

"C'eft à vous, mes amis, que je m'adreffe dans un moment où abandonné de

tout ce dont vous m'avez vu jouir, je me prépare à paſſer dans un ſéjour où le bonheur ne dépend ni de la fortune ni de la faveur. Vous m'avez aimé, parceque vous m'avez cru quelque mérite ; vous avez ſouvent lu dans le fond de mon cœur ; & vous y avez trouvé l'amour de la vertu & du bien. Vous m'avez connu un cœur compatiſſant aux maux d'autrui, des mœurs réglées, l'horreur du vice, eh bien ! mes chers amis, toutes ces qualités qui paroiſſoient devoir m'aſſurer un ſort heureux n'ont pu me ſouſtraire, je ne dirai pas à l'infortune, mais à l'opprobre. Je frémis quand je penſe qu'on a pu me ſoupçonner d'avoir détourné à mon profit, des ſommes qui m'avoient été confiées ; j'avoue que j'ai manqué de prudence, mais l'honnêteté n'eſt jamais ſortie de mon cœur, vous le ſavez mes amis, & c'eſt à vous que je m'en rapporte pour le ſoin de mon honneur flétri. Je vous recommande ma femme & mes enfans : la premiere eſt ſujette à des infirmités, qui lui rendent vos ſoins d'autant plus néceſſaires. Ces enfans vous intéreſſeront par leur innocence & j'oſe dire par leur beauté. Quand mon fils viendra en âge de

pouvoir

pouvoir se choisir-lui-même le genre de vie auquel il voudra se vouer, je veux qu'on l'instruise du sort de son malheureux pere, & qu'on le détourne, s'il est possible, de la carriere du commerce, qui présente, à la vérité, quelques avantages, mais qui soumet nos fortunes à des vicissitudes par lesquelles notre caractere peut être altéré. J'aimerois à m'entretenir encore avec vous mes amis, mais on m'interrompt. Signé BACHMANN."

A MA FEMME.

« Permettez, ma chere épouse, qu'avant de dissoudre les nœuds par lesquels nous avons été unis, avant de me séparer du monde & de vous, je vous témoigne ma reconnoissance, de l'amour & de l'attachement que vous m'avez toujours fait paroître, lorsque j'eus le bonheur de vous faire accepter ma main, j'étois dans des circonstances qui devoient faire votre sort : la providence qui dirige les événemens de ce monde a voulu me faire passer successivement de l'opulence à la médiocrité, & m'envelopper enfin dans des embarras d'autant plus affreux, que les personnes à qui je dois,

n'admettent point dans la discussion de leurs intérêts, des raisons d'équité, & sont ensemble juge & partie. Un vil esclave tremblant d'appréhension d'être envoyé à Spandau, s'il manque de rigueur contre moi, joignant la finesse à l'hypocrisie, est envoyé ici pour s'arranger avec moi ; séduit par ses promesses, charmé en même temps, de pouvoir le convaincre de l'honnêteté de mon caractere, je lui fais une cession entiere de tous mes biens, pour servir autant que possible à l'extinction de ma dette envers le Roi & le Prince Henri : il m'avoit promis de garder des ménagemens, de conserver ma fabrique, l'objet principal de mes soins, mon unique esperance pour l'avenir : il manque à sa parole .... Pardonnez ma chere épouse, ce dernier trait m'anéantit, il ne m'est plus possible de rester dans un monde où j'ai continuellement été victime de la malice & de la méchanceté. Ce n'est pas envers vous, ma chere amie, que j'ai à justifier mes intentions, elles ont toujours été pures, vous le savez, & si le manque de foi de mes débiteurs ne m'avoit enveloppé dans les malheurs où je me trouve, je ne serois pas dans le cas de manquer à personne. Je sens

sens que le premier instant de notre séparation sera terrible pour vous : vous me nommerez ingrat, vous m'accuserez de vous abandonner lâchement, dans le temps que je devois vous inspirer la fermeté nécessaire, pour supporter l'infortune ; ah, ma chere ! gardez vous de porter de moi ce jugement. Si je prévoyois pouvoir vous être encore de quelque secours, si ma patience, mes soins, mon travail pouvoient satisfaire l'homme cruel qui me persecute, vous me verriez ferme dans le malheur, me tenir à côté de vous, vous serrer dans mes bras, & par un redoublement d'attention & de soins tâcher de vous faire oublier nos maux. Mais, comment soutenir l'opprobre dont on cherche à me couvrir ! ah, ma chere amie ! les insinuations funestes qu'on a pris soin de répandre, gagnent facilement tout le monde : les uns les reçoivent par légéreté, les autres y trouvent de quoi satisfaire leur haine & leur jalousie. Ma mort fera taire ceux-ci & rendra les autres plus circonspects. Vous serez par là rendue à vous-même, vous rentrerez dans le sein de votre famille, & telle est la bizarrerie des hommes, que ceux même qui seront réjouis de mon infortune s'em-

s'empresseront à soulager la vôtre. Je viens d'écrire à mon oncle Bachmann, je l'ai prié d'adopter mes enfans. Son cœur ne se fermera pas à la voix de la nature & du sang. Il vous accueillera; vous pourrez être encore heureuse dans ce monde & j'espere que nous nous retrouverons quelque jour dans ces régions fortunées où l'on s'occupe certainement d'autres intérêts, que de ceux qui divisent les foibles mortels. Adieu ma très chere amie, ce qui doit vous consoler surtout, c'est que j'envisage la mort avec résignation & fermeté. Signé BACHMANN."

Nous terminerons cet article par quelques petites anecdotes plus gaïes, pour ne pas laisser à nos Lecteurs, la mélancolie qu'inspirent les précédentes.

De Paris.

On a parlè ici depuis peu, d'une prétendue Satyre contre le gouvernement, intitulée *la Béquille*. Elle a donné lieu à un qui-proquo dont les suites ont été assez plaisantes. M. le Lieutenant de Police, sur les bruits

bruits qui se sont répandus, de l'existence de cet ouvrage a donné ordre qu'on l'arrêtat. L'inspecteur a fait les plus exactes perquisitions & enfin a découvert *l'Abbé Quille*, brave ecclésiastique qui n'a jamais fait de mal à personne. C'est précisement le jour du mariage de Mlle. LE NOIR que le pauvre Abbé a reçu à six heures du soir la visite d'un suppôt de la police, qui lui a signifié de le suivre. Comme il n'avoit point d'ordre pas écrit, on n'a pu le conduire sur le champ en prison & on l'a mené à l'hôtel de la Police. M. LE NOIR ètoit en famille; on a renfermé mon Abbé dans une salle au rez de chaussée, dans le dessein de le présenter au Magistrat lorsqu'il sortiroit de table. La chambre étant sûre, l'exempt se retire & charge de cette présentation un homme de la maison, qui promet de l'avertir ensuite de ce qu'il auroit à faire. Minuit sonne, une heure, deux heures, & l'Abbé *Quille* n'entend parler de rien. Il ne comprend rien à cette aventure & résolu de la faire finir à tel prix que ce soit, il appelle, il crie; personne ne l'entend. Le désespoir s'empare de lui, il brise des porcelaines & les jette avec violence contre la porte: enfin un domestique paroit:

que

que faites-vous là, Mr. l'Abbé?—Je l'ignore; on m'y a amené, il y a huit à dix heures, & ce traitement me paroit fort étrange.—On éveille M. LE NOIR qui depuis longtemps goûtoit les douceurs du sommeil, sans qu'on eut seulement pensé au malheureux Abbé mis en sequestre. Le quiproquo a été bientôt dévoilé: M. le Lieutenant de police a fait sur cette méprise les excuses les plus honnêtes au digne ecclésiastique qui en avoit pâti, & celui-ci s'est retiré en se trouvant encore heureux d'être rendu à la Societé. Il est avéré au reste que de cet ouvrage intitulé *la Béquille*, il n'existe absolument que le titre, ainsi que cela s'est déja vu souvent.

Le Pape Benoit XIV, qui savoit allier les graces du monde avec la majesté de la thiarre, étoit d'un caractére naturellement gai. Son médécin étoit souvent l'objet de ses plaisanterie: le Docteur Lusini, c'étoit son nom, y donnoit lieu par une passion poussée à l'excès pour la Géographie. Il consommoit son temps & sa fortune, à la recherche

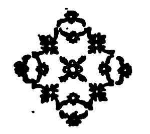
& à l'acquisition des Cartes rares & précieuses. Le St. Pere aimoit assez le Cardinal Gaétano qui étoit ainsi que le serviteur des serviteurs de Dieu, affligé d'une maladie fort incommode, dont le nom auroit sali la bouche destinée à être l'organe de l'Esprit saint. Benoit XIV, avoit trouvè une expression qui lui sauvoit, lorsque le Cardinal venoit lui faire sa cour avec les autres Princes de l'Eglise, le désagrement de lui demander comment alloient ses hémorrhoïdes; il lui parloit de sa *mappemonde* & personne n'avoit deviné le véritable objet de sa question. Il dit un jour à Lusini—Docteur, vous croyez connoître toutes les cartes singulieres possibles: votre collection vous tourne la tête & vous imaginez avoir ce qu'il y a de plus curieux en ce genre; eh bien, vous n'avez rien de comparable à la mappemonde que posséde le Cardinal Gaétano. . .—Est-il possible, répond le médecin géographe, je ne savois pas que S. E. eut un goût semblable?—Oh, dit le Pape, le Cardinal n'a que cette mappemonde, mais c'est bien la plus belle chose à voir! . . . . allez sur le champ chez lui & demandez lui de ma part à l'examiner; prenez garde

ſurtout aux points cardinaux . . Le Docteur court chez l'Eminence & s'annonce au nom du Pape, en expliquant le motif de ſa viſite. Le Cardinal étoit dans un moment de ſouffrance—Que ſa Sainteté eſt bonne, s'écrie-t-il, comment reconnoîtrai-je ſon attention! . . . . L'Eminence s'arrange derriére ſes rideaux, les ſouléve enſuite, & étale aux yeux de l'amateur de géographie, la mappemonde la mieux fournie, la plus arrondie & la plus ſinguliere...Ce n'étoit pas là ce que le Docteur Italien s'attendoit à voir en ce moment; il reſte muet d'étonnement. Eh bien, Docteur, lui dit le Cardinal, faites donc votre examen, & allez rendre compte à ſa Sainteté, de l'état malheureux où je me trouve. Ne manquez pas de lui préſenter en même temps, ma vive reconnoiſſance de ſes bontés. Luſini n'en veut pas voir d'avantage, il ſent le tour qu'on lui a joué & va furieux au Palais du Pape lui en faire des reproches." Sa Sainteté s'eſt fort amuſée de la colere de ſon médecin.

FEU M. *Duclos* Sécretaire de l'Académie étoit à ſe baigner dans la ſeine, près du

bateau

bateau oû *Poitevin* fournit à nos élégantes les moyens de ſe rafraichir la peau. Une belle Dame arrivoit dans une voiture fringante, le cocher n'apperçoit pas un trou prés du rivage, la roue tombe dedans, le carroſſe fait culebute, & voilà la petite maitreſſe étendue dans la boue, d'un côté, & ſes grands Laquais de l'autre. *Duclos* ſort de l'eau tout nud & accourt à elle. La jeune Dame eſt un peu étonnée de la ſituation où ſe trouve l'officieux Cavalier—mille pardons, madame, lui dit-il, ſans ſe déconcerter & en lui preſentant la main, excuſez mon incivilité . . ; pardonnez moi de n'avoir pas de gants.



MORT D'UN HOMME CELEBRE.

MONSIEUR Joliot Crébillon, Censeur Royal, ancien Censeur de la Police, fils du célebre auteur de Rhadamiste & Zénobie, d'Electre, d'Atrée & Thieste, &c. &c. est mort à Paris le 12e. Avril dans la 70me. année de son age. Il a mérité & obtenu de la réputation, quoique son pére eut eu de la gloire. Mr. Racine le fils a dit ;

O Peres trop fameux que vos noms triomphans,
Sont un pesant fardeau pour vos foibles enfans !

Mais cela n'est bien vrai que lorsque les enfans entrent dans la même carriére ou dans une carriére à peu près semblable. On ne compare guere les auteurs, quels que soient même les rapports personels entr'eux, lorsqu'ils ont travaillé dans des genres différens. Quand le public a eu à marquer dans la Litterature, la place de l'auteur du Sopha, de Tansaï, des égaremens

mens du cœur & de l'ésprit, &c. &c. rien ne lui rapelloit ſans doute que c'étoit le fils de l'auteur d'Electre, d'Atrée, des tragédies enfin les plus terribles de la ſcène Françoiſe; il n'a pu faire ce rapprochement que pour ſentir avec plus de force par les rapports des perſonnes, l'oppoſition des genres; & peut-être qu'alors on aimoit à voir dans les ouvrages du fils, les Romans les plus délicats, les plus ingénieux, les plus remplis de volupté, préciſement parce que le Pére, étoit l'auteur tragique le plus terrible de nôtre théatre. Car trop ſouvent nous formons des jugemens, & nous les croyons vrais, parce qu'ils peuvent ſe rendre par des contraſtes, & que ces contraſtes amuſent l'imagination. Quoiqu'il en ſoit les ouvrages de Mr. Crébillon le fils eurent le plus brillant ſuccès à leur naiſſance. Jamais peut-être la nation n'a eu des mœurs plus légéres & plus frivoles qu'au moment où il écrivoit. L'imagination n'aimoit qu'à parcourir rapidement les tableaux enchantés de la Féerie: les ſens vouloient être excités ou flattés par des images voluptueuſes; la raiſon fatiguoit, & ſi

& si l'épigramme n'étoit pas presque imperceptible, elle étoit pesante. L'amour surtout, tel qu'il est dans la nature, tendre & sincere, étoit banni des sociétés par le bon ton. Mr. de Crébillon peignit ces mœurs, avec un ton & des formes qui faisoient partie de ces mœurs mêmes; aucun de ceux qui lui avoient servi de modèle ne craignit de se voir dans ses portraits, parce qu'ils pouvoient tous assez naturellement se croire doués de tout l'esprit qu'il falloit avoir eu pour les peindre. Il fortifioit donc les mœurs qu'il peignoit, & des modèles dont il flattoit beaucoup l'amour propre devoient aimer beaucoup le peintre & le tableau.

Mr. de Crébillon qui n'a jamais écrit que dans ce genre, étoit peut-être fait cependant pour s'élever à de plus grands ouvrages, s'il eut accoutumé de bonne heure son esprit aux études & aux méditations qui seules en rendent capable. Il a si bien lu dans des ames legeres, & superficielles qu'on est tenté de croire que ce n'est qu'à ses modèles, qu'à manqué la profondeur, & que même on sembleroit

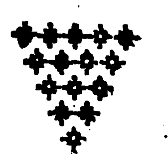
pouvoir

pouvoir dire de lui qu'il a eu ſouvent *la profondeur de la frivolité*.

Ses ſuccès n'ont pas eu autant de durée que d'éclat; il n'avoit étudié, il n'avoit peint que des mœurs paſſagéres, ſa réputation devoit beaucoup paſſer avec elles. La Philoſophie a ramené les eſprits à la raiſon, & le cœur au ſentiment. La nation s'eſt occupée des ouvrages qui lui peignoient la nature avec les pinceaux du génie. Elle a voulu connoitre elle même les ſources du bonheur qu'elle attend de ſon Gouvernement; enfin les plus grands objets mis à ſa portée par des eſprits qui avoient autant de lumiéres que de profondeur ſont devenus les ſujets de ſes réflexions & de ſes entretiens. Il étoit difficile que des ouvrages où l'on ne peint que les mœurs d'un moment avec un langage qui n'a guere été connu que dans ces mœurs, puſſent conſerver au milieu de cette révolution heureuſe, toute l'éſtime qu'ils avoient obtenue dabord & qu'ils méritoient à beaucoup de titres. Si cela étoit poſſible, il faudroit que l'auteur conſervat ſa réputation, même lorſque ſes

ouvrages

ſonable.



SPECTACLES.

OPE'RA DE PARIS.

POUR donner une idée de l'Opéra de Paris aux personnes qui ne l'ont jamais vu, il suffira de leur présenter les détails de la perfection & du nombre des talens supérieurs qui concourent à rendre ce spectacle sans contredit le plus superbe qui existe en Europe.

Un Orchestre de quatre vingt des meilleurs Musiciens, des Chœurs de cinquante voix, plus de cent danseurs & danseuses pour les ballets, à la tête des quels sont les sieurs Vestris, Gardel, Dauberval, les Demoiselles Heynel, Allard, Guimard, Peslin, Dorival, tous talens du premier ordre, & reconnus généralement supérieurs à tout ce qui existe de mieux en fait de danse; les ballets composés par Mr. Noverre, le plus grand homme, sans doute qui ait jamais paru dans ce genre. Si l'on joint à cela la magnificence, & surtout le goût & l'élégance des habits, la perfection & la fraicheur

cheur des décorations toujours dessinées par les plus grands peintres, l'exécution étonnante des machines, on ne sera pas surpris des applaudissemens que donnent à ce spectacle la Capitale, & tous les étrangers qui s'y rendent. La partie du chant est également remplie par des talens supérieurs, mais qui ne paroissent pas toujours tels à des oreilles accoutumées à un autre genre de Musique. La Demoiselle Arnould aussi grande actrice qu'excellente chanteuse, les Demoiselles Larrivée, Rosalie, Beaumenil, Laguerre, Duplan ; les Sieurs le Gros, Larrivée, Gelin, Durand, & Lainé, font chacun dans leur genre des talens très distingués, & n'on pas peu contribué au succès des Opera de Mr. Gluck,, celui d'Iphigénie, celui d'Orphée, celui d'Alceste, qui ont occupé la scène cet hiver; sans oublier le Devin du Village qui, toujours charmant, fait toujours un nouveau plaisir. La Musique de Mr. Gluck a trouvé beaucoup de partisans & beaucoup de contradicteurs, & pour se procurer de la variété dans ces sortes d'ouvrages, on a imaginé qu'il falloit faire venir le Sr. Piccini, Musicien celebre qu'on a chargé de mettre en Musique l'Opera de Rolland, arrangé

rangé en trois actes par Mr. Marmontel; bien des gens ont désaprouvé ce trop modeste projet, & ont murmuré qu'on eut recours à des artistes étrangers, tandis que nous avons nos Gretry, nos Philidor, nos Monsigny, nos Gossec, dont les Italiens eux mêmes ont entendu avec admiration les chef-d'œuvres, au point qu'ils ont fait traduire nos plus charmans Opéras comiques, en se gardant bien de rien changer à la Musique; exemple qu'auroient du suivre d'autres Compositeurs qui, en traduisant les paroles en leur langue, ont osé traduire aussi la musique selon leur gout & à leur maniére, changement au quel elle n'a surement pas gagné. Je pourrois citer Zemire & Azor, le déserteur, les deux Avares, qui ont été ici miserablement estropiés. Le seul air qui fasse plaisir dans Zemire & Azor *no flower that blows* est tiré, d'un Opéra comique François. Ces Opéras répandus dans toute l'Europe y avoient cependant obtenu les applaudissemens des plus grands connóisseurs. Cela ne devoit il pas, engager les auteurs Anglois à respecter ces productions étrangéres, & à les présenter au Public de Londres revétues des charmes qui leur ont fait

tant de partiſans dans tous les pays où elles ont été entendues.

L'arrivée de Mr. Gluck en France y a fait une grande révolution; Iphigénie, Alceſte & Orphée ont tourné toutes les têtes. Le François en général naturellement trop léger pour s'occuper longtems de choſes eſſentielles, a beſoin cependant d'objets dont la conteſtation puiſſe amuſer ſa frivolité. Celui qui fixe dans ce moment l'attention des amateurs eſt donc la Muſique. Mr. Gluck s'eſt fait un parti; un parti contraire s'eſt déclaré pour Mr. Sacchini, d'aprés ſon charmant Opera de *l'Iſola di amore*, qui a été traduit en François ſous le titre de la Colonie. On s'attend à voir le Sieur Piccini triompher dans ce genre. Mr. Grétry de ſon coté travaille de la même maniére ſur l'Opera d'Atys, Mr. Gluck a fait Armide; & avec plus de reſpect pour les manes de Quinault, n'ayant rien changé aux paroles. Voila une belle lice ouverte; elle ſera bientot un champ de diſcorde pour les differens partis; toutes les factions vont être ſous les armes, tandis que l'homme impartial attendra tranquilement le plaiſir, & donnera la préférence à celui qui aura ſu l'amuſer

davantage.

davantage. Cela deviendra le ſujet, non ſeulement de toutes les converſations mais même des querelles littéraires, on attaquera, on répondra, on ſe déffendra: Cette petite guerre amuſera tout Paris. Nous donnerons pour échantillon de ces diſputes, quelques critiques de *Mr. de la Harpe* ſur les ouvrages de Mr. Gluck, auxquelles un ſoit diſant *anonyme de Vaugirard* à répondu. Cette petite diſſertation eſt tout à la fois amuſante & inſtructive, & du choc de ces idées de deux hommes de beaucoup d'eſprit, partent ſouvent des étincelles qui peuvent répandre de nouvelles lumiéres ſur l'art de la Muſique. Nous ne donnerons que les deux prémiéres lettres de cette diſſertation afin de pouvoir rendre compte des ballets du Sieur Noverre.

ARTICLE du Journal de Littérature de Mr. de la Harpe.

O P E R A.

LA dernière repriſe d'*Iphigénie* a eu le plus grand ſuccès. Les Ballets dont la nouvelle

velle diſpoſition eſt l'ouvrage de M. Noverre, ont réuni tous les ſuffrages, & l'exécution eſt digne des talens de cet Artiſte. Il faut convenir que des trois Drames ſur leſquels a travaillé M. Gluk, *Iphigénie* eſt ſans aucune comparaiſon le plus théâtral. C'eſt le ſeul dont l'enſemble ſoit bien entendu. Tout concourt à prouver chaque jour que les François ſeuls ſavent faire un ouvrage de Théâtre. Ceux qui admirent le plus les grands morceaux des Compoſiteurs Italiens, conviennent que les Opéras d'Italie ſont un très-mauvais ſpectacle: on ſait auſſi comme ils ſont écoutés. M. Gluk aura la gloire d'avoir trouvé le premier le vrai ſyſtême du Drame Lyrique; & que de beautés de tous les genres étincellent dans ſon *Iphigénie !* Quelle majeſté religieuſe dans le rôle de Calchas au premier acte ! Quelle expreſſion dans cet air que chante Achille, *cruelle, non jamais votre inſenſible cœur! &c.* C'eſt l'accent de l'amour & du reproche, comme cet autre air, *Calchas d'un trait mortel percé,* eſt le cri de la guerre & de la rage. On a obſervé que cet air, ſéparé des accompagnemens, eſt de la ſimplicité la plus commune; ſoutenu par les inſtrumens, il eſt du plus grand effet. Ceux qui

qui reprochent à M. Gluk de manquer souvent de mélodie, remarquent à l'avantage des Compositeurs Italiens que leurs airs séparés de l'accompagnement sont encore d'une grande beauté. Mais on ne peut nier du moins qu'il ne répare autant qu'il est possible ce défaut de chant par sa profonde connoissance de l'harmonie, & des effets qu'on en peut tirer.

On a fait une autre observation à propos du *duo* d'Achille & d'Agamemnon au second acte. C'est qu'il n'est nullement convenable à la dignité de deux Héros de parler tous les deux ensemble, comme il arrive dans les querelles du vulgaire; & en effet ce conflict de menaces & de cris qui s'entre-choquent, manque absolument de la noblesse qui doit caractériser cette scène, & n'inspire point la terreur que l'on doit ressentir lorsqu'on voit en présence deux hommes tels qu'Achille & Agamemnon. On pourroit aller plus loin, & observer que la musique paroît se prêter avec peine à l'expression principale de toute cette scène. L'accent de l'orgueil est dur & anti-harmonique; & ce dialogue d'Achille & d'Agamemnon est d'un genre de récitatif dont l'oreille est au moins étonnée. Il est fort

fort au-dessous de la déclamation dont cependant on s'est efforcé de la rapprocher; & peut-être Achille & Agamemnon ne peuvent pas se braver en musique. Ce qui est certain c'est que l'effet de cette scène chantée est très-inférieur à celui de la même scène déclamée; & quoiqu'il soit généralement vrai que la musique peut tout rendre, peut-être est-ce une partie de l'art de ne pas l'employer aux objets où il ne sauroit s'appliquer heureusement.

LETTRE aux auteurs du Journal de Paris.

MESSIEURS,

« J'AIME la Musique, je la cultive, & je « crois qu'il est important pour la perfection « de ce bel Art, de rectifier les jugemens « qu'en portent des Amateurs qui en par- « lent souvent sans en avoir des idées nettes « & précises.

« M. de la Harpe, par exemple, qui juge « avec tant de justesse & de goût les Ou- « vrages d'Eloquence & de Poésie, n'a pas « été

" été aussi exact en parlant de Musique,
" quoiqu'il en parle avec impartialité.

" Dans le Journal Politique & Littéraire
" du 5 de ce mois, il loue l'*Iphigénie* de M.
" Gluck d'une maniere vague & générale,
" mais avec le sentiment d'un homme qui
" en a été vivement affecté. C'est à expri-
" mer leur sentiment que devroient se borner
" toujours ceux qui n'ont pas la connois-
" sance des moyens de l'Art & une grande
" habitude d'en comparer les effets.

" Il y a des critiques à faire de la musique
" d'*Iphigénie*; mais ce ne sont pas celles que
" M. de la Harpe rapporte: il ne fait, dit il,
" que les répéter d'après d'autres; mais un
" homme qui a autant d'esprit n'auroit pas
" du les répéter.

" Je ne parle pas du reproche qu'on fait à
" M. Gluck *de manquer de chant*, quoiqu'il
" y ait plus de chant, de ce que tout le
" monde appelle *du chant*, dans l'*Iphigénie*
" que dans aucun Opéra Italien.

" Je ne parle pas du compliment qu'on
" fait aux Compositeurs Italiens, de ce que
" *leurs airs séparés de l'accompagnement sont*
" *encore d'une grande beauté*... Un Vir-
" tuose Italien riroit au nez du critique s'il

" lui propofoit de chanter fans accompa-
" gnement un grand air patétique de Jumelli
" ou de Piccini.

" Je veux parler feulement du duo d'Aga-
" memnon & d'Achille. Les critiques qu'on
" en fait font curieufes.

" *Il n'eft nullement convenable à la dignité*
" *de ces Héros de parler tous les deux enfem-*
" *ble.* Voilà les trois quarts des duo de tous
" les Opéras du monde profcrits d'un trait
" de plume; car le même défaut de poli-
" teffe s'y trouve. Si je répondois fimple-
" ment à M. de la Harpe, que les deux
" Héros *ne parlent pas enfemble*, mais *qu'ils*
" *chantent enfemble*, je fuis perfuadé qu'il
" m'entendroit & qu'il voudroit effacer fa
" phrafe.

" *Ce conflit de menaces & de cris manque*
" *de nobleffe.* . . . pas plus que dans Homére
" & beaucoup moins qu'aux endroits de
" l'Iliade ou des Héros s'appellent *poltrons*
" *& vifage de chien.*

" *L'accent de l'orgueil eft dur & antihar-*
" *monique* . . . Comme antipoëtique. Si M.
" de la Harpe vouloit effayer de traduire
" cette phrafe en termes précis à un homme

" de

« de l'art, il auroit de la peine à y donner « quelque sens.

« *Ce récitatif est au dessous de la déclama- « tion*... Il n'est ni au dessus ni au-dessous; « c'est une autre langue & d'autres accens. « C'est une méprise trop commune & une « source de méprises que de juger des pro- « ductions des arts par ces sortes de com- « paraisons.

« *Achille & Agamemnon ne peuvent pas se « braver en Musique*... Ni en vers François « non plus. En relisant cette puérilité, M. « de la Harpe doit être étonné de l'avoir « laissé tomber de sa plume. Il est trop « aisé d'y répondre pour avoir besoin de le « faire.

« *L'effet de cette scène chantée est bien in- « férieur à celui de la même scène déclamée*... « Pour être en état de prononcer là-dessus, « M. de la Harpe devroit se donner le plaisir « de faire déclamer cette même scène par « MM. l'Ainé & Durand.

« *Peut-être est-ce une partie de l'art de ne « pas l'employer aux objets où il ne sauroit « s'appliquer heureusement*... Cela veut-il « dire qu'il y a dans un Poëme lyrique

" des morceaux qu'il ne faut pas mettre en
" Musique ?

" Ces objections ne méritent d'être rele-
" vées que parce qu'elles sont adoptées par
" un homme de lettres d'un mérite distin-
" gué. Tout ce qu'on entend dire dans le
" monde sur la Musique dramatique, prouve
" bien que le public n'a pas encore les
" élémens de la poëtique musicale. Le mo-
" ment de la faire est venu."

(La suite au numero prochain.)

BALLET DES HORACES

De la composition du Sieur NOVERRE.

CE Ballet est divisé en cinq Actes, & en Scènes Dramatiques, où l'action théâtrale, la déclamation muette, la Pantomime concourent avec la Danse & la Musique pour former un Spectacle.

ACTE Ier. *La décoration représente une salle du Palais des Horaces.* Camille, sœur des

des Horaces, & amante de Curiace, déplore ſa cruelle deſtinée, apprenant que ſon frère & ſon amant doivent combattre l'un contre l'autre pour décider du ſort de leur patrie. Cependant elle préſente à ſon Amant, une écharpe qu'elle a brodée. Curiace accepte ce préſent, & vole au combat; Camille tremble pour ſon Amant, & ne peut recevoir, ſans frémir, les adieux de ſes frères. Le vieil Horace encourage ſes fils.

IIe. Acte. *La décoration repreſente un Camp, & un Autel eſt au milieu.* Les deux armées ſe proſternent devant l'Autel; les Prêtres font des libations. Les deux Rois ennemis ſe jurent qu'ils s'en tiendront à ce que le ſort du combat entre les Horaces & les Curiaces décidera. Combat des trois frères Romains, contre les trois frères Albains, en préſence des deux armées. L'aîné des Horaces, reſté ſeul contre les trois Curiaces, les attaque l'un après l'autre & en triomphe. Tullus met ſur ſa tête la couronne de la victoire. Le vieil Horace trompé par un faux rapport, gémit de la honte de ſon fils, & ne tarde pas à ſe féliciter de ſa gloire.

IIIe.

IIIe. ACTE. *La décoration représente le Capitole.* Le vainqueur est conduit en triomphe au Capitole. Camille ne voit dans son frère que le meurtrier de son Amant; elle lui arrache l'écharpe qu'il avoit ôtée à Curiace; elle s'abandonne à tout son désespoir, & forme des imprécations contre la Patrie. Horace ne pouvant soutenir ses plaintes & ses reproches, lui plonge son épée dans le sein. Ce crime fait horreur aux Romains, Horace, lui-même, en frémit. Le vieil Horace applaudit seul à cet attentat. On charge de fers le triomphateur.

IVe. ACTE. *La décoration représente une Prison.* Horace déplore sa destinée. Fulvie, son Amante, veut envain faciliter son évasion. Elle se désespère, & tombe évanouie. Le vieil Horace vient alors soutenir le courage de son fils. Procule, père de Fulvie, apporte le décret du Sénat, qui accorde la grâce du coupable, & lui donne sa fille.

V^e. ACTE. *La décoration représente le Palais du Roi.* L'union d'Horace & de Fulvie est célébrée par des fêtes brillantes.

Nous n'examinerons point si ce sujet convenoit à un Ballet, & si une action aussi tragique

gique devoit être accompagnée de danses; M. Noverre a voulu faire voir que son art pouvoit, comme la Poësie, former un Drame suivi, grand, pathétique & intéressant. C'est une Tragédie, c'est Corneille en Pantomime; mais il a fallu rompre l'unité de l'action pour la varier & la soutenir; alors on s'écarte des principes si essentiels à toute action théâtrale; on parvient à faire un spectacle, mais non pas une œuvre de génie.

Ce Ballet a eu peu de succès. Les Ruses de l'Amour Ballet Pastoral du même Auteur, en ont eu infiniment davantage. Les applaudissemens qu'on lui a prodigué, sont un dédomagement bien légitime qu'on ne doit pas envier à cet Artiste célebre. L'amour propre n'est que trop flatté du plaisir de juger, & souvent même d'humilier le génie. Il y a sans doute un plaisir bien plus doux à le consoler.

La composition de ce Ballet est très-ingénieuse, très-agréable, & d'une variété piquante. Le Compositeur a choisi pour le lieu de la scène, un site champêtre, avec des côteaux qui, s'élevant en amphithéâtre, lui ont donné l'occasion de former des tableaux charmans, & de varier les effets de perspective.

perspective. On a pu remarquer que M. Noverre fait allier dans la composition de ses Ballets, l'imagination du Poëte & le talent du Peintre. C'est de la poésie qu'il emprunte ses idées; c'est de la Peinture qu'il imite les figures & les attitudes de grouppes de Danseurs. Heureuse invention pour enrichir la danse de pensées poëtiques & de dispositions pittoresques. Que de Ballets charmans à tirer des Odes d'Anacréon, des Poëmes d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Voltaire, des Idyles de Théocrite & de Gesner, &c. Que de figures agréables, que d'attitudes heureuses à emprunter de Rubens, du Corrége, de l'Albanne, de Vateau, &c. C'est ainsi que l'homme de génie peut s'approprier les richesses des Arts, & en former un nouveau, par leur réunion.

Il est certain, que dans la danse-pantomime, comme dans tous les arts d'imitation, le genre gracieux est toujours plus aisé que le genre noble & héroique. Il est beaucoup plus facile d'exprimer avec des pas les agaceries d'un Berger & d'une Bergère que la douleur républicaine & le courroux sublime du vieil Horace.

Mr.

Mr. Noverre a fait de plus, de nouveaux divertissemens aux Operas d'Iphigenie, d'Orphée, d'Alceste, qui n'ont point démenti sa réputation & qui lui assurent la place du prémier Chorégraphe de l'Univers.

J'imagine qu'on ne sera pas faché de trouver ici une excellente plaisanterie, qui probablement a été faite pour parodier cette maniére nouvelle de mettre en ballets de grand traits d'histoire.

LE DE'LUGE.

BALLET Pantomi-Tragique, précédé de la Lettre d'un Chorégraphe Hybernois, à M. DORAT.

LETTRE DE L'HIBERNOIS.

JE vis seul, parce que j'ai éprouvé qu'on ne gagne rien à vivre avec les hommes. D'ailleurs, Monsieur, je crois que le souffle sacré du Génie ne se fait bien sentir que dans la solitude. Ayant une soif ardente de connoître, j'ai à-peu-près essayé de tous les

genres d'étude : je m'étois d'abord jetté sur la morale, mais elle m'a ennuyé : tous les Moralistes sont des bavards ; je l'ai réduite à deux phrases, &, Dieu merci, elles me tiennent lieu de plus de cent volumes. La Métaphysique m'avoit tenté ; mais par la raison qu'elle a pensé me rendre fou, j'ai cru qu'il seroit fort sage de m'en détacher, & de moissonner dans un champ plus solide. L'Histoire Naturelle ne m'a pas mieux réussi. Avec cette maudite science, qui embrasse tout, on apprend tous les jours qu'on ne sait rien, & ce n'étoit pas là mon compte ; car j'ai la rage de savoir quelque chose. La Politique n'est qu'un jeu d'enfans qui se font des niches & qui cherchent à s'attraper : dès qu'on connoît une de ses finesses, on les sait toutes ; & comme je suis plus fin que tous les Politiques, puisque j'ai eu la malice de les planter là, je n'avois pas grand besoin de leur science : elle n'est bonne tout au plus que pour les sots qui ont affaire à eux.

Avec cette maniere d'étudier, je courois grand risque de n'avoir bientôt plus rien à faire, lorsqu'une illumination divine est venue soudain me découvrir tous les avan-

tages

tages de la danſe. J'en fis un ſaut de joie, & voilà que bientôt je m'enfonce dans les myſteres les plus abſtraits de la ſaltation, de la Pantomime & de la Chorégraphie ; je ne marchois plus qu'avec des pas meſurés ; j'écrivois en cadence, & je me ſuis quelquefois ſurpris ſeul dans ma chambre, geſticulant à trois temps, battant l'entrechat à deux, y ramenant toute la Philoſophie, & me moquant de l'Univers. Combien les Spectacles que j'avois vus à Londres & dans quelques autres grandes villes, me paroiſſoient petits en comparaiſon de ceux que m'étaloit mon imagination. Comme je travaille lentement, je n'ai encore compoſé que ſix cens quatre-vingt-dix-neuf grands Ballets héroi-pantomi-tragi-comiques : il n'en eſt pas un qui n'ait quelque choſe de ſublime ; mais le dernier ſur-tout me paroît fait pour noyer toutes les autres productions théatrales ; c'eſt le déluge univerſel.

Quel vaſte champ pour les danſeurs ! quelle acquiſition pour l'Europe, qui ſommeille encore dans l'ignorance des *grands effets*. Et que deviendra la Tragédie Grecque, Latine, Françoiſe, quand mon déluge ſera venu fondre ſur elle ? Je vous

envoie le Programme que, malgré ma modeſtie, je ne puis m'empêcher de regarder comme un chef-d'œuvre, en attendant les reſſources de l'exécution.

J'ai l'honneur d'être ſans plus de complimens, &c.

LE DÉLUGE,*

Ballet Pantomi-Tragique.

ACTE PREMIER.

LA perverſité des hommes eſt au comble. La diſſolution, aux regards effrontés, enfante une foule de crimes, qui, partagés en différens groupes, ſe répandent ſur la ſcene & y exécutent des danſes de caractere.

Ici c'eſt l'ivrognerie, ſous la forme d'une Bacchante : elle ne marche point, elle bondit ; mais bientôt elle n'ébauche plus qu'à peine des pas obliques, inégaux, & qui

* L'Auteur a jugé à propos de faire quelques changemens à cette fable, telle qu'elle ſe trouve dans Ovide, afin de ménager de plus beaux éffets pour la ſcene.

peignent

peignent par leur trouble l'incohérence, le tumulte, le cahos de ses pensées.

Là, c'est la Volupté qui fait les beaux bras : elle provoque l'intempérance par un sourire *lyrique* & de molles attitudes, commence quelques demi-pas languissans, & se rejette soudain sur un lit de roses, autour duquel les plus habiles danseurs viennent s'exercer.

Plus loin, ou plus près, la Guerre aux bras nuds, à l'œil farouche, par des mouvemens aussi *agréables* * *que pittoresques*, appelle le carnage & la mort. La Volupté s'enfuit, les buveurs tremblent & chancelent ; mais il reste un chœur de jeunes sauteuses qui font toutes sortes de *passes* avec les jeunes Guerriers ; ce qui forme un tableau vraiment digne de l'Opera, & des Savans désœuvrés qui pourront en attraper quelque chose à travers les *lorgnettes* des corridors. Ce tableau un peu terrestre fache le Ciel. Tout-à-coup il en témoigne son ressentiment par une ritournelle, qui exprime, avec deux nottes, le désordre des élémens. En conséquence, la terre tremble,

* Tout devient gracieux par un secret particulier à la pantomime.

l'air

l'air s'obscurcit; le feu se déchaîne, l'onde bouillonne, & le premier Acte finit par une *fugue* qui laisse le champ libre au Musicien.

ACTE II.

Couché près d'une roche solitaire, un homme juste, ce sera Deucalion, si l'on veut, déplore, dans l'amertume de son cœur, les débordemens de la race humaine. Il devine que le tapage qu'on vient d'entendre est un signal d'en-haut, & il n'a pas plutôt deviné cela, qu'il se remet à gémir en levant en cadence ses bras vers le ciel. Ses deux filles & sa femme arrivent, en mesure, comme de raison. De jeunes filles ont peur pendant l'orage; mais elles sont bientôt rassurées: elles entrelacent Deucalion de guirlandes, le couronnent de pampres verds, & lui présentent une coupe pleine d'un jus pétillant. L'homme juste boit en se recommandant à la Providence; puis il se leve; puis il danse en rond avec sa famille. Tout-à-coup un Esprit céleste leur apparoît; il a l'encolure dégagée, les inclinations aëriennes, & il paroît très-disposé à battre l'entrechat. Il apprend à son protégé la vengeance prochaine du Ciel & les desseins de Jupiter sur lui.

lui. Sa race doit être bénie dans toutes les générations, & produire autant de Danseurs & de Danseuses qu'il y a de grains de sable dans la mer. Il lui recommande donc de se transporter avec sa femme & ses filles, sur le sommet de la plus haute montagne, afin de se sauver des inconvéniens de l'inondation. Il frémit, ses filles frémissent, sa femme frémit, l'Ange frémit, &, comme la consternation est générale, ils se mettent à danser un pas de cinq en se retirant, la mort dans le cœur & l'effroi sur le visage.

ACTE III.

Le fond de la scene découvre une montagne qui cache son front dans la nue, & qui domine sur toute la création. Quoiqu'elle soit très-escarpée, Deucalion, sa fille & sa femme la gravissent en dansant. Ce pas doit être un des plus singuliers qu'on ait jamais exécutés sur aucun théatre. A peine sont-ils arrivés au but marqué de ce voyage pantomime, les cataractes du ciel s'ouvrent, les torrens se précipitent, l'Orchestre culebute le cromatique, les Aquilons sifflent, & tout est submergé.... On ne voit plus que la petite famille de Deucalion, qui

exécute une ſarabande ſur la cime des eaux & ſur les ruines d'un monde, d'où la danſe même n'a pas encore diſparu.

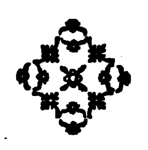
ACTE IV.

De petits vents bouffis parcourent la ſcene en ſoufflant, en pirouettant, & les eaux ſe retirent. La ſcene repréſente alors un vaſte champ jonché des malheureuſes victimes de l'averſe qui a noïé le monde, toutes avec différentes attitudes, dans les embraſſemens d'époux & d'épouſe, de fils & de pere, d'amant & de maîtreſſe. La Pantomime ſera peut-être un peu embarraſſée, pour donner la vie à tout cela; mais, avec du génie, on ſe tire d'affaire. Cela d'ailleurs dépendra abſolument du coup d'archet, qui terminera ce magnifique quatrieme Acte.

ACTE V.

Nn apperçoit un Univers nouveau. La terre vient d'être inondée; le Ciel eſt content, & il envoie un ſigne de réconciliation. Deucalion, qui l'a échappé belle, cimente l'alliance entre Jupiter & l'homme ſur un autel orné de fleurs. C'eſt le cas de danſer ou jamais: auſſi danſe-t-il à perdre haleine autour

autour de l'autel de paix. Ses filles cependant, par un certain regard qu'elles jettent ſur leur pere, lui font entendre qu'il leur manque quelque choſe. Deucalion à ſon tour regarde ſa femme, qui comprend ce que cela veut dire, & la voilà qui ſe met à jetter des pierres par-deſſus ſon bonnet pour en faire naître de beaux & de jeunes Danſeurs bien agiles, qui accourent vers ſes filles & s'empreſſent à figurer avec elles .... Tout s'anime, tout reſpire l'allégreſſe & même quelque choſe de mieux. La Volupté renaît; l'Intempérance qui vient d'y être priſe, reſte d'abord à l'écart; mais bientôt on l'entraîne: elle fait un pas en avant, puis un encore; puis le *creſcendo*; puis on recommence à faire comme avant le Déluge & la toile baiſſe.



A CE TABLEAU de l'Opéra de Par allons oppoſer celui de l'Op Londres.

Les Sieurs Piccini, Paéſiello, Traj d'autres grands maitres d'Italie, ont cette année le théatre de Londres, les de *Germondo*, d'*Aſtarto*, de *Telemaco*, *ramo & Thiſbeea*, ceux de la *Fraſchet* la *Buona Figliola, il Geloſò in Cim* *Schiava*, &c. &c. & mardi 20 May *priccii del Seſſo*, ont été repréſentés d commencement de l'hiver. Nous pa ſeulement de ceux qui ont paru plus de ſenſation.

En général l'Opera comique a é gouté que l'Opera ſérieux, & il eſt qu'il le méritoit davantage. La mu Télémaque cependant eſt remplie d

fait dans cette carriere. Je ne craindrai pas de dire mon avis à cet égard. Je suis toujours fort étonné que les compositeurs des Ballets, qui sont François, qui ont pris les leçons de leur art à l'Academie Royale de Paris, n'ayent pas essayé plutôt de suivre l'exemple de l'Opéra François. Je leur crois assés de gout pour me persuader qu'ils ne demanderoient pas mieux qu'on leur en donnat les moyens. Comment est il possible que le premier spectacle d'une des prémiéres Capitales de l'Europe, d'une des nations les plus éclairées & les plus célébres, puisse languir si longtems dans cette anarchie du bon gout. J'avouerai que je n'ai pas vu de pais où le public fut aussi complaisant, aussi indulgent, & aussi bon. Il pardonne tout, & avec cette liberté de trouver mauvais ce qui l'est, & de le témoigner de maniére à obtenir quelque chose de mieux; il souffre qu'on lui donne l'*aimable Vieillesse*, qui est bien une preuve qu'on n'en meurt pas, ou la *force de l'amour*, pendant tout un hyver; ce n'est pas assurement que mon intention soit de dénigrer ces deux ballets, ils sont jolis, la

pantomime en eſt agréable; il y a un pas dans l'*aimable Vieilleſſe* ou le Sieur Valouy, danſeur charmant, plein de graces, & de ſentiment, fait toujours le plus grand plaiſir; mais cela n'empeche pas qu'il ne ſoit ſouverainement ridicule de donner ce ballet depuis le 1r. Novembre juſqu'au mois de Juin. On me dira à cela; *mais il eſt toujours applaudi.* Sans doute, quand le Sieur Valouy vient danſer ſon joli *Noël*, il n'eſt pas poſſible de n'en pas être content, & de ne pas témoigner ſa ſatisfaction par des applaudiſſemens, mais il le feroit autant & plus dans un Ballet nouveau, que dans l'aimable Vieilleſſe, qui ceſſe *d'être aimable* par la monotone & fatiguante répétition qu'on nous en donne. Voila ce qu'on éviteroit, ſi les Ballets étoient toujours analogues aux ſujets des Opéras, & envérité cela feroit bien plus naturel. Je crois bien que les Directeurs font de leur mieux; leur interet perſonel les y engage autant que le motif des plaiſirs du public. Je ſais qu'ils ont de grandes dépenſes à faire. Un Opera Italien ſérieux & un Opera comique, demandent de grands fraix. Des premiers

ſujets

ſujets qui auroient de gros appointemens dans leur pays, veulent en avoir de plus conſidérables pour s'expatrier & venir dans un pays fort cher pour les Etrangers, aux riſques de leur ſanté & de leur talent, ce climat étant peu favorable à la voix.

Ne ſeroit il pas poſſible d'établir une petite Académie d'enfans de chaque ſexe, qui par la ſuite pouroient fournir d'excellents ſujets, & qui mettroient à même de ſe paſſer des Etrangers. Mlle. Davies & Mlle. Prudom ſont Angloiſes, & cela ſuffit pour prouver qu'il ſeroit très poſſible de ſe diſpenſer de faire venir ici des Virtuoſes Italiens. Si abſolument on ne pouvoit ſe paſſer de ces Meſſieurs, il vaudroit mieux aſſurement en faire venir, que d'en établir ici une manufacture, mais on en ſeroit quitte pour un ou deux *Soprano*, ce qui ne couteroit pas les fraix de deux Operas, qui ſont immenſes, & qui empechent néceſſairement les Directeurs de faire ce qu'ils voudroient. Je ſerai donc le premier à les excuſer à cet égard, mais je ne ſçaurois m'empecher de leur reprocher un peu de négligence dans certains détails abſolument néceſſaires aux repréſentations.

Eſt



Est il décent de voir arriver à la suite de Calypso, une douzaine de petits Polissons des rues, plus mal peignés, plus malpropres, plus dégoutans, couverts d'une espéce de tunique d'un linge sale, & on apelle cela les nymphes de Calypso assûrement si elles eussent ressemblés à ces ridicules Pantins, Telémaque n'eut pas eu besoin de Mentor. Ces petits détails qui ne paroissent pas d'une aussi grande conséquence qu'ils le sont en effet, font beaucoup à la représentation, & demandent au moins à être rendus d'une maniére décente; mais dans cette occasion ainsi que dans beaucoup d'autres ils ne le font pas, & par conséquent on doit songer à y faire attention.

L'Opéra Comique qui a obtenu le plus d'aplaudissemens cette année est sans contredit, la *Fraschetana*. Il est certain qu'il y a des morceaux de la plus grande beauté. Les deux chœurs qui terminent le premier & le second acte sont d'un genre de Musique absolument neuf. Il seroit à desirer que ce genre obtint la préférence, quand ce devroit être un peu aux dépens de l'ariette si monotone, communément si déplacée & en général si peu naturelle. Ces deux

mor-

morceaux au contraire, ſont composés chacun d'une ſuite de pluſieurs ſcènes qui ſe ſuccedent; le muſicien habile a ſçu y adapter des mouvemens analogues, aux différentes ſituations de ſes acteurs, point de ces triſtes *da capo*, point de répétitions faſtidieuſes, tout va, tout marche, la parole, le Jeu, la muſique, tout eſt enſemble, l'interet ſe propage, l'action ſe ſoutient, continue, & conduit l'attention du ſpectateur également occupé de ce qu'il voit & de ce qu'il entend à une réunion générale de tous les differens ſentimens, qui exprimés dans des chœurs pleins de force, d'energie & d'élegance font éprouver tout à la fois, le charme de la plus heureuſe harmonie, par la beauté de leurs accords; le plaiſir de l'interet par la variété des ſituations, & ont pour effet certain d'entrainer tous les applaudiſſemens.

Voila ce que j'apelle de la Muſique *Pictive*, voila celle que je voudrois qu'on employat plus ſouvent. Je ſuis bien éloigné de rejetter l'Ariette, toutes les fois quelle ſe trouvera bien placée, je ſerai enchanté d'entendre une jolie voix, m'étonner & me ravir par une grande légéreté dans les paſſages les plus difficiles, par des cadences bien martelées,

[redacted]

telées, & bien juſtes; ou les ſons harmonieux d'un bel organe, guidé par la meilleure maniére de chanter; mais toutes les fois que je ne trouverai que ce genre de perfection, le plaiſir n'ira jamais juſqu'à mon ame, c'eſt du ſentiment qu'il faut pour en exciter en moi, & le ſentiment n'appartient qu'à la nature. Il ſera détruit toutes les fois que je la verrai violée outrageuſement par des non convenances, qui ſont ſi ſouvent multipliées dans nos ſpectacles. Ceci me conduiroit trop loin, ſi je voulois mettre au jour les idées que j'ai ſur l'art dramatique en général. Je trouverai l'occaſion de les placer dans le cours de cet ouvrage.

Nous allons parler maintenant des acteurs de l'Opera de Londres. Nous mettrons dans nos obſervations toute la juſtice & la vérité néceſſaires pour qu'ils puiſſent s'en raporter à nous ſur nos avis quand ils nous paroitront en avoir beſoin, & ſur nos éloges quand nous croirons devoir leur en donner, n'ayant d'autres motifs, que le bien de la choſe, & leurs plus grands ſuccès.

Le Sieur RAUZINI a ſans contredit un talent ſupériéur, il a la voix agréable, un joli gout

gout de chant, & en tout une charmante maniére. Il joint à ces avantages, du talent pour la déclamation, mais il devroit ſe défaire de cette habitude nationale des geſtes déplacés qui ne diſant & n'exprimant rien, ſont toujours fatiguans pour les ſpectateurs. Avec cette petite attention, & du travail, il peut devenir un des meilleurs acteurs d'Italie. Communément ils s'occupent de leur chant, de préference à toute attention pour leur jeu. C'eſt ce qui rend en général les grands Opéras ſi monotones, & ſi inſipides. Tout doit engager le Sieur Rauzini à ſe diſtinguer de la foule de ſes confréres, ayant déja tout ce qu'il faut pour y réuſſir.

Les Acteurs de l'Opera comique en Italie ſont en général outrés & grimaciers. Le Sieur TREBBI a beaucoup moins ce défaut que ne l'ont ordinairement ſes compatriotes, cependant on pourroit lui reprocher de faire encore trop de geſtes. Il a dailleurs une très belle voix, & on peut dire avec vérité qu'il eſt difficile de chanter plus parfaitement que lui. Nous devons croire que c'eſt pour ſe rendre utile qu'il a accepté les roles de l'Opera ſérieux. Il eſt beaucoup mieux placé à tous égards dans ceux de

l'Opera comique. Mais on doit lui Savoir gré de son Zêle pour l'amusement du public.

Quant au Sieur SAVOÏ, on peut dire que son organe est un des plus beaux & des plus purs qu'on puisse entendre. Lorsqu'il se donne des soins pour bien chanter, il fait assés de plaisir pour l'inviter à en prendre plus souvent la peine.

Les Sieurs FOCHETTI & MICHELI ont l'air d'avoir envie de plaire, & ce desir supplée quelque fois à de plus grands talens; à plus forte raison doit il réussir dans des acteurs qui, sans être de la prémiére classe, ne laissent pas de faire plaisir dans les roles dont ils sont chargés. Le Sieur Fochetti joue bien les jaloux. Nous conseillerions au Sieur Micheli de s'en tenir aux roles bouffons pour les quels il a un excellent masque. Il met de la gaïté dans son jeu, qui seroit dailleurs assés naturel, s'il ne chargeoit pas quelque fois ses roles.

La Demoiselle DAVIES a certainement un des plus grands talens pour le chant qu'on puisse avoir. Elle est une preuve, qu'en prenant du chant Italien tout ce qu'il a de charmant, on peut faire le plus grand plaisir,

plaisir, sans en avoir absolument l'idiome national. Il est dailleurs flatteur pour la nation de voir une Angloise remplir avec succès le role de prémiére chanteuse sur son théatre Italien.

La Demoiselle SESTINI a de l'élégance, de la gaïté, une figure fort agréable, mais toujours un peu du défaut national. Si on vouloit sentir combien cet excès de gestes est choquant on en feroit beaucoup moins. Elle chante dailleurs avec une grande facilité. Peut être devroit elle ménager un peu plus sa voix dans les sons hauts, mais en tout cést une actrice fort aimable.

La Demoiselle PRUDOM qui avoit débuté avec de grands succès, paroit se ralentir un peu dans ses progrès. Elle a pourtant tout ce qu'il faut pour réussir, une voix agréable, une jolie maniére de chant, une figure interessante. Il ne lui faudroit qu'un peu de travail. Comme elle est fort jeune, elle s'imagine pouvoir réparer le tems perdu. Mais on peut prendre dans cet intervale de mauvaises habitudes qu'il est difficile de perdre. Nous lui paroitrons peut être un peu séveres, mais nous ne lui donnerions pas ce conseil, si nous n'apercevions en elle

les meilleures dispositions possibles pour en profiter, & dailleurs en nous montrant aussi vrais à l'égard d'une jeune persone, jolie & intéressante, c'est bien faire nos preuves d'impartialité.

Il nous reste à parler des Demoiselles FARNESE. La Cadette a montré dans le role de Calypso de véritables dispositions pour la scène. Avec de bons conseils, elle pouroit devenir Actrice. L'ainée n'a joué que de petits roles & les a assés bien remplis.

Passons à la danse, nous avons dit ce que nous pensions du sieur VALOUI, & nous n'avons été que l'Echo du public. Nous devons témoigner des regrets d'avoir été privés, des talens de Mme. VALOUÏ par la maladie qui l'a empéché de danser cet hyver. Mais nous devons faire compliment à la Dlle. BACCELLI qui fait tous les jours de nouveaux progrès, & qui deviendra surement avant peu une des premiéres danseuses qui existent.

Le Sr. & la Dme. SIMONET connoissent bien la danse, & justifient la réputation qui les avoit précedé dans ce païs ci. Une des perfections de Madame Simonet est la maniére

niére dont elle a la tête & les épaules placées. Elle danse parfaitement le demi caractére, joue la Pantomime, la noble surtout, avec beaucoup d'expression. Dans le ballet de l'epouse Persane, il seroit difficile de desirer mieux.

Le Sieur & la Dame *Zucchelli* dansent avec beaucoup de légéreté. La Dame Zucchelli a la jambe trés brillante.

Le Sieur *Valouï* le cadet, annonce des dispositions à suivre les leçons de son frére. Il ne sauroit choisir un meilleur modele.

Terminons ce morceau par quelques réflexions sur l'ensemble de l'Opéra. Ne seroit il pas possible de remédier à des inconvénients principaux qui détruisent absolument toute espece d'illusion. Je pourrois citer pour prémier exemple, cette negligence que les acteurs ont d'aprendre leurs rôles. Je ne connois rien de plus ridicule que d'entendre perpétuellement la voix fort discordante d'un souffleur qui récite très haut & mot à mot toutes les paroles de l'Opéra. Je conçois bien que le peu d'interet qu'on y prend, le peu d'attention qu'on y accorde, n'engage pas les acteurs à se donner des soins particuliers à

cet

cet égard. Mais s'ils ont ſçu ſecouer vis-à-vis du public le joug auquel tout acteur eſt ſoumis, ils devroient au moins reconnoitre cette indulgence, en apprenant leurs roles aſſés ſuperficiellement, pour n'avoir beſoin que de tems en tems des ſecours du ſouffleur, qui de ſon coté devrait avoir l'attention de parler de maniére à n'être entendu que de l'acteur. Voila comme on prouve au public le reſpect qu'on lui doit, mais que malheureuſement on lui rend moins que jamais. Je le répete, il eſt beaucoup trop bon ce Public, & par cette exceſſive douceur, il perd le droit qu'il a aux égards des gens faits pour l'amuſer. Il feroit plus ſenſible à ces ſortes de ſoins qui annonceroient le deſir de lui plaire, qu'à ces plattes & ridicules révérences, que les acteurs ont la puèrile attention de faire, à chaque coup de main qu'on leur accorde. Y a t'il rien d'auſſi ridicule que de couper ainſi toute eſpece d'intéret. Cela va juſqu'à interrompre une ariette, quand ils ont fait quelque paſſages aſſés bien pour obtenir des applaudiſſemens. Je ne puis pas cacher mon étonnement de voir ſouffrir des choſes auſſi abſurdes. Ce n'eſt pas la faute des acteurs,

acteurs, ils s'imaginent par là plaire au public, & l'effet les justifie, puis que toutes les fois qu'ils quittent la scéne en se soumettant à ce ridicule usage, il y a toujours quelqu'un qui applaudit. Mais cela n'empéche pas que cela ne soit très déplacé. Je dirai plus, c'est que le respect dû au Public est compromis dans cette sorte de familiarité. Il seroit bien mieux annoncé par une contenance modeste, qui marqueroit en même tems la reconnoissance.

Un acteur très aimé du Public, qu'on n'auroit pas vu depuis quelque tems, à qui on témoigneroit des bontés particuliéres par des applaudissemens multipliés, pouroit, avant de commencer son rôle, se dépouiller pour ainsi dire du caractere qu'il est chargé de représenter, redevenir lui, & alors témoigner le plus respectueusement qu'il lui sera possible sa sensibilité mais du moment que son rôle est commencé, il ne peut jamais en suspendre l'éxécution sans détruire toute espece d'illusion & de vraisemblance.

Le détail des machines mériteroit un peu plus d'attention qu'on ne lui en accorde. Le Décorateur, qui lui même est machiniste le

Sr.

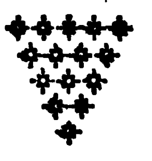
Sr. COLOMBA à sans contredit du talent. L'Orage qui est dans l'Opera de Télémaque en annonce beaucoup, & cette nouvelle maniére d'imiter les Eclairs est une invention fort heureuse. En tout ce qui s'apelle représentation, toutes les fois qu'on se rapprochera de la nature, on sera sûr de faire un pas vers la perfection.

Quoique l'Orchestre rassemble d'excellents sujets, chacuns dans leur genre, & qu'il soit, dirigé par un homme d'un talent superieur, & comme violon, & comme compositeur, nous ne pouvons nous empêcher de nous plaindre que souvent il y manque cet ensemble si nècessaire pour l'exécution. Souvent même les instrumens à vent pechent par le défaut de justesse, & dans les accompagnemens du chant surtout, ce défaut est insupportable. Il seroit à desirer que l'Orchestre de l'Opera de Londres, dirigè par le Sieur GIARDINI, dont le nom seul fait l'éloge méritat la même réputation que lui. Nous ne pouvons pas terminer cet article sans dire un mot du nouvel Opéra de *I Capricii di Sesso.* Cet ouvrage fait autant d'honneur au sieur Trajetta que ses précédentes productions. Le prémier acte surtout est parfait.

Il

Il y a dans le troiſiéme un *duo* de la plus grande beauté. Le Rondeàu, *il mio cuore* eſt auſſi d'un chant très agréable. La Scene d'yvrogne du ſecond acte eſt beaucoup trop longue. Il faudroit néceſſairement retrancher la plus grande partie du récitatif que chante le Sr. Trebbi. En général le plan, les paroles de cet Opera n'ont pas l'ombre du ſens commun. Eſt il poſſible qu'un nation qui ſe vante d'avoir un METASTASE, puiſſe faire & entendre des Opéras qui ſont ſi loin de ces chef d'oeuvres.

On annonce un Opera de Mr. Back. Le nom ſeul ſuffit pour en donner d'avance l'idée la plus favorable.



JOURNAL DE POLITIQUE.

TURQUIE.

De Constantinople, le 20 Mars.

ON n'a point de nouvelles positives de ce qui se passe du côte de la Perse; la Porte se contente de déclarer de tems en tems que nos troupes conservent leurs avantages. Le public sera tenté de croire qu'ils ne sont pas considérables, jusqu'à ce qu'on lui donne de plus grands détails. C'est tout ce qu'on lui a appris depuis le départ d'Halil-Aga, ancien Koul-Kiaya ou Lieutenant-Général du corps des Janniſſaires, qui retiré à Salonique, y reçut ordre d'aller prendre le commandement de l'infanterie Ottomane qui marchoit contre les Persans, & se mit en conséquence en route le 6 Janvier dernier.

Les démêlés avec la Russie semblent devenir plus graves de jour en jour. Un des vaisseaux Russes frétés par le Grand-Seigneur pour aller charger des grains à Salonique, & les rapporter ici, ayant rencontré au-delà des Dardanelles une frégate de sa nation, a, dit-on, reçu défense de continuer sa route; & ceux qui, au nombre de cinq, se trouvent dans ce port, ont aussi reçu ordre de la part de leur Souveraine, de n'accepter aucune commission pour le compte de S. H.; il en est résulté que le commandant des Dardanelles a eu de son côté ordre de refuser le passage du détroit à tous les navires Russes; trois se sont présentés dernièrement, & ont été obligés de retourner sur leurs pas.

Ces actes réciproques n'annoncent pas que les deux Puissances soient près de se rapprocher. La Porte fait des préparatifs considérables pour conserver l'empire de la

mer

mer Noire : elle équipe une escadre qui doit être prête dans deux mois, & passer aussi-tôt dans cette mer sous le commandement du Capitan-Bacha. On fond journellement des canons dans les arsenaux ; & dernièrement on en a essayé un grand nombre qui ont été fondus depuis peu.

Pendant que la Porte se prépare à une nouvelle guerre que la précédente doit peut-être lui faire craindre, & que son intérêt est d'éviter, la Russie à qui ses anciens triomphes semblent en assurer de nouveaux, donne l'exemple de la modération, & ne néglige rien pour prévenir une rupture. Elle se propose de continuer les négociations, & d'en charger le Général Peterson. On sait que cet Officer fut chargé des affaires de cette Puissance après la conclusion de la paix. L'habileté & la prudence avec laquelle il en ménagea les intérêts, font espérer qu'il parviendra à accommoder les différends qui se sont élevés. Il est attendu ici incessamment.

RUSSIE.

De Péterʃbourg, le 5 Avril.

On s'attend ici à la guerre que peuvent occasionner les prétextes allégués par la Porte, pour se dispenser d'exécuter les articles du dernier traité de paix relatifs à la Crimée & à la navigation de la mer Noire. Le Général Peterson se dispose, dit-on, à se rendre à Constantinople, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. L'objet de sa mission est de demander au Grand-Seigneur quelles sont ses intentions ; & sa réponse décidera la continuation de la paix ou sa rupture. On augure beaucoup des talens du nouvel Envoyé ; on dit ici que les négociations faites jusqu'à présent à Constantinople, n'ont pas été conduites avec autant de prudence qu'elles auroient dû l'être ; on se plaint de l'Interprête de l'Ambassade Russe dans cette ville, & on lui

a envoyé sa démission. En même-tems on donne les plus grands éloges à M. Ferrieri, Consul de la nation, à Smyrne. Il vient de recevoir des marques flatteuses de la satisfaction qu'ont donné ses services. Il en a rendu de grands pendant & depuis la dernière guerre. Cependant, il n'avoit point d'appointemens; on ne lui avoit pas même remboursé les avances qu'il avoit faites, soit pour l'approvisionnement de la flotte dans l'Archipel, soit pour le rachat des esclaves, & l'envoi des Grecs émigrans dans la Crimée. Ces avances montoient à 82,000 roubles, qui viennent de lui être payés; S. M. I. y a joint une gratification de 30,000; elle l'a confirmé dans les fonctions de son Consul à Smyrne, & l'a fait Inspecteur-Général de sa Marine dans le Levant; il a l'espérance d'être élevé quelque jour à une dignité plus considérable. M. Ferrieri est sujet de la Maison d'Autriche, dont il avoit réclamé la protection au sujet de quelques désagrémens que lui avoit donnés notre Ministre à Constantinople. On assure qu'aujourd'hui il demande à la Cour de Vienne la permission de rentrer au service de la Russie.

Nos démêlés avec la Porte ont des effets favorables au commerce que nous faisons sur les frontières de la Perse; jusques-là ce n'étoit qu'avec peine que nos Négocians trafiquoient sur les côtes de la mer Caspienne; la défiance du Gouvernement Persan élevoit sans cesse des entraves devant eux; aujourd'hui on les accueille; & comme les ennemis d'une même puissance contractent bientôt des liaisons ensemble, nous nous flattons de conclure incessamment un traité qui rendra notre commerce plus sûr & plus florissant dans ces contrées.

DANEMARCK.

De Copenhague, le 5 Avril.

Le Roi a rendu le 24 du mois dernier, une Ordonnance relative au pilotage & à l'enrôlement des gens de mer en Nor-

Norwège ; elle change quelques articles de celles qui furent rendues sur le même sujet en 1763 & en 1770. Au chef établi dans quelques districts de ce Royaume, avec un détachement & des Officiers subalternes, on substitue dans chaque endroit un Commandant en chef, un Commissaire des guerres pour les enrôlemens ; l'Inspecteur du pilotage, dans la partie du nord & dans celle du sud, est confiée à ces Commandans en chef.

On mande de ce Royaume le trait suivant qui a eu lieu vers la fin du mois de Février, dans un lieu peu éloigné de Bergen. Depuis quelque tems il n'étoit point tombé de neige ; le vent avoit dissipé celle qui couvroit la terre. Une fille de vingt ans crut pouvoir profiter de ce moment pour aller voir une de ses parentes dans un village voisin du sien. Elle se mit en route ; à peine avoit-elle fait la moitié du chemin que la neige l'assaillit ; on sait qu'elle tombe dans ces contrées avec tant d'abondance qu'elle semble former une masse dans l'air. La voyageuse apperçut une cabanne où elle voulut se réfugier, mais dont le sauvage propriétaire la repoussa. La nuit approchoit ; l'infortunée ne pouvoit retourner en arrière, ni arriver chez sa parente. Elle chercha un abri sous une haye, & s'y assit après s'être enveloppé la tête de ses hardes. La neige continua pendant toute la nuit, & l'ensévelit à 5 pieds de profondeur. Ses parens allarmés la cherchèrent le lendemain, sans espoir de la retrouver. L'élévation marquée de la neige au lieu de sa retraite inspira à son père l'heureuse curiosité de sonder cet endroit saillant. Il y trouva sa fille pleine de vie. Elle avoit passé près de 30 heures dans cette espèce de tombeau, où elle avoit dévoré la fourrure d'un manteau dont elle étoit couverte. Elle n'étoit point engourdie ; tout son mal se réduisit à un orteil gelé dont on fit l'amputation.

SUEDE.

SUEDE.

De Stockholm, le 10 Avril.

Le Roi est toujours au château d'Ulrichsdahl; une fièvre tierce, dont il a éprouvé quelques accès, a retardé son retour dans cette capitale, où l'on ne l'attend que Dimanche prochain. Son indisposition n'a point dérangé ses occupations ordinaires. Tous les jours il assiste au Conseil; après avoir pris les mesures les plus sages pour la tranquillité intérieure du royaume, il travaille à se mettre en état de ne craindre aucune entreprise de la part de ses voisins. Il a consacré une somme considérable à l'augmentation de la Marine, & on remarque qu'on s'occupe a mettre la flotte en état, avec autant d'ardeur que s'il étoit certain que ce Royaume dût prendre part aux évènemens qui pourront bientôt occuper le nord de l'Europe. On travaille en même-tems à construire de nouveaux vaisseaux dans différens ports, & à réparer toutes les forteresses du pays; divers détachemens de troupes sont partis pour cet effet, & se rendent dans les lieux où ces réparations sont jugées nécessaires.

On assure qu'il est question de donner à M. Celsing, Ministre de cette Cour à Constantinople, le caractère d'Ambassadeur. On dit même que ses lettres de créance en cette qualité, lui ont été déja expédiées; mais on ajoute qu'il a eu ordre en même-tems de ne déployer son nouveau caractère, que lorsque les circonstances l'exigeront.

La ville de Marstrand, en conséquence de ses priviléges, se croyoit exempte de l'obligation d'acheter des eaux-de-vie du pays; elle en faisoit venir une quantité considérable de l'étranger, non-seulement pour son usage, mais encore pour tous ceux qui en vouloient acheter. Le Roi vient de lui défendre toute importation de cette espèce. La loi générale s'étend à cette ville, & les contrevenans, à présent qu'ils en sont instruits, seront punis comme ceux des autres endroits du Royaume.

La

La plupart des vaisseaux étrangers qui ont passé l'hiver ici, chargent journellement du fer dans ce port. Les demandes sont si considérables, que malgré les approvisionnemens & les magasins qu'on en a faits, on a de la peine à y satisfaire. Le goudron n'est pas moins recherché; le prix en est augmenté de 3 rixdahlers & demi par tonne.

POLOGNE.

De Varsovie, le 10 Avril.

Le Conseil-Perpétuel, après 15 jours de vacances, à cause de la Semaine Sainte & des Fêtes de Pâques, a repris ses séances le 8 de ce mois; son attention se porte avec plus de constance & d'activité que jamais à faire observer les loix portées par la dernière Diète. On espère qu'elles seront respectées à présent qu'il existe un corps chargé de veiller à leur exécution. Par degrés on voit les abus de l'aristocratie féodale disparoître & s'anéantir. Les Magnats ont perdu le privilége barbare de disposer de la vie de leurs vassaux; ils ont défendu tant qu'ils ont pu celui de disposer de leurs biens, en frustrant leurs créanciers de ce qu'ils leur devoient; les étrangers auxquels ils avoient fréquemment essayé d'étendre ce droit cruel, en ont été les victimes pendant long-tems & chaque fois qu'ils n'étoient pas soutenus de quelque protection puissante. Cet abus est l'un de ceux qui ont été supprimés par la dernière Diète; & il a donné lieu à un fait qui prouve combien les grands continuent de chercher à se mettre au-dessus des loix & la vigilance du Conseil-Permanent. La Maison de Radziwill a contracté depuis plusieurs années une dette de 80,000 ducats avec M. Saturgus, Conseiller de Commerce du Roi de Prusse; la légitimité de cette dette fut reconnue par la dernière Diète, qui en ordonna le payement par un *sancitum* particulier, portant que dans le cas où il ne se feroit pas aux termes fixés, le créancier prendroit sur les biens de la Maison de Radzivill des terres jusqu'à la concurrence

currence de la somme. M. Saturgus a été obligé de faire valoir la décision de la Diète, & le Conseil a ordonné aux Commissaires des biens de la Maison de Radziwill, de le seconder dans cette prise de possession; & aux Officiers civils de lui prêter main-forte.

Le Prince Antoine Sulkowski, Palatin de Gnesne, vient aussi d'éprouver que les Grands cessent d'être supérieurs aux loix, auxquels les petits seuls ont été si long-tems sujets. Pendant qu'il voyage en Italie, quatre de ses créanciers ont pris possession de la ville de Lissa, qui lui appartient dans la Grande-Pologne, & s'en partagent les revenus pour les intérêts de leurs créances; on assure que les habitants de cette ville en paroissent très-satisfaits.

La crue des eaux de la Vistule a causé beaucoup de dommages dans nos environs; parmi ceux qui ont le plus souffert, se trouve le Meûnier, dans la maison duquel le Roi se retira, & prit quelque repos la nuit qu'il fut enlevé. On sait que S. M. lui fait depuis ce tems une pension. Lorsqu'elle a été instruite du tort que lui a causé l'inondation, elle fit appeller la femme du Meûnier, & lui donna 100 ducats, somme fort au-dessus du dommage qu'il a essuyé.

L'Archevêque de Lemberg avoit nommé son neveu, le Comte Wenceslas Sierakowski, à la place de suffragant de cet Archevêché, vacant par la mort du dernier titulaire; mais celui-ci ne l'a point acceptée.

ALLEMAGNE.

De Hambourg, le 15 Avril.

On a beaucoup parlé d'un différend qui s'est élevé entre la Cour de Vienne & celle de Dresde; voici ce qui y a donné lieu. Un Comte de la maison de Schoenbourg avoit cédé, en 1740, à celle de Saxe, les Comtés de Glauchau, Waldenbourg & Hertestein. Cette cession préjudicioit aux droits de la couronne de Bohême, dont ces terres

sont

font des fiefs, & à ceux de l'empire Romain dont elles font partie. LL. MM. II. & RR. firent en consequence des protestations qui n'eurent pas l'effet desiré. Elles ont fait enfin occuper ces Comtés par un détachement de leurs troupes ; & à l'aide de leur protection, le Comte de Schœnbourg vient d'en reprendre possession. Les troupes Saxones qui s'étoient rassemblées dans le voisinage, se sont retirées à l'approche des Autrichiens, qui, après la retraite des premières, sont rentrés dans leurs quartiers, en laissant seulement le bataillon du régiment de l'Ordre Teutonique, qui continue d'occuper les Comtés. On apprend que depuis ce tems on fait beaucoup de levées en Saxe.

Toutes celles qui ont lieu dans cet Electorat, & dans quelques autres endroits de l'Allemagne, nuisent beaucoup à celles qu'on fait pour le service de l'Angleterre; comme plusieurs princes refusent des troupes à cette puissance, & que ceux qui lui en ont fourni commencent à trouver difficilement les recrues que la continuation de la guerre rend nécessaires, on voit un grand nombre d'enrôleurs étrangers ramasser sur les grands chemins le plus de monde qu'ils peuvent pour en tirer le meilleur parti possible, en faisant des soldats pour la Grande-Bretagne. Cette ressource foible ne sera ni d'un grand secours, ni d'une grande durée; par-tout on prend des précautions pour arrêter ce commerce inhumain, & ceux qui le font sont punis sévèrement dans plusieurs endroits, lorsqu'on peut s'en saisir.

De Vienne, le 20 Avril.

Depuis le départ de l'Empereur, les conseils sont très-fréquens à la Cour. L'Impératrice-Reine, son auguste mere, y assiste toujours ; on dit qu'on y a délibéré sur les arrangemens à prendre en Hongrie, dans le cas où la guerre éclateroit de nouveau entre la Russie & la

Porte. On ignore cependant toujours quel est le parti que nous prendrons dans une pareille circonstance; on se flatte cependant que la rupture sera évitée, & on parle même d'un dédommagement dont la Russie pourra se contenter pour ne plus insister sur l'indépendance de la Crimée; mais ce dédommagement devroit lui offrir les mêmes avantages sur la mer Noire, & il est douteux que la Porte les lui accorde, à moins qu'elle n'y soit forcée.

M. le Baron de Breteuil est arrivé ici ces jours derniers.

On dit que l'Archiduc Maximilien, accompagné de quelques Officiers, partira incessamment pour Pest, où l'on doit tracer un camp de 20 mille hommes, il doit être assemblé pour le retour de l'Empereur, qui veut passer lui-même en revue le troupes qui le composeront; il y en aura aussi un de 12,000 hommes à Luxembourg.

Les intérêts de tous nos fonds publics viennent d'être réglés à trois & demi pour cent; mais ce règlement n'a point d'effet rétroactif; ceux des capitaux qui ont été négociés avant le premier de ce mois, restent à quatre pour cent. Jusqu'à présent la Cour a avancé plus de dix millions, tant de ses propres fonds, que de ceux des Jésuites, à la noblesse & aux particuliers, tant de la Bohême, que des autres provinces, à quatre pour cent. Comme il est permis à chacun de s'y intéresser, & de placer ses fonds à quatre pour cent sur hypothèque, & à cinq sur des lettres de change, on se flatte que ce nouveau règlement contribuera à faciliter la circulation de l'argent.

Il est arrivé dernièrement de Chemnitz & de Cremnitz, deux tonneaux remplis d'or & d'argent qui ont été versés dans le Trésor royal; on les a transportés ici sous une forte escorte.

De Ratisbonne, le 25 Avril.

On espère que les difficultés qui s'étoient élevées au sujet du payement des contributions des différens

etats

États de l'Empire, pour l'entretien des Assesseurs à la Chambre de Wetzlar, vont s'arranger. Les Ministres de Bohême & d'Autriche, ont reçu de l'Impératrice des instructions à ce sujet ; elles leur ordonnent d'engager les Etats de l'Empire à ne présenter à la Chambre que le nombre d'Assesseurs aux appointemens desquels le fond qui y est destiné peut fournir ; il n'est pas juste que les autres travaillent sans salaires ; il l'est que l'on préfère les Assesseurs présentés par les Etats qui ont payé leurs contributions, conformément au résultat de l'Empire. Pour faciliter à présent les paiemens, on ne parle plus des anciens arrérages qui sont dûs ; on se contente de demander les contributions courantes.

PORTUGAL.

De Lisbonne, le 5 Mai.

Le nouveau regne fait une grande révolution dans les affaires intérieures ; la plupart des établissemens faits sous le précédent ont été réformés ou détruits. A la suppression du Tribunal de *l'inconfidenza* qui étoit une espèce d'Inquisition Politique, on a joint la destruction de celui de *la mensa censoria* dont l'autorité s'étendoit sur toutes les parties des Sciences, & l'imprimerie & la Librairie. Ces deux Tribunaux terribles avoient été établis par le Marquis de Pombal. Les supérieurs des maisons religieuses des deux sexes, n'ont été déposés que parce qu'il les avoit nommés ; dans leur nombre on compte sa sœur, Abbesse du Couvent de Sainte-Jeanne. Le Nonce, comme nous l'avons dit, a présidé à l'élection de leurs successeurs ; on remarque que ce Ministre du St. Siège est rentré par degrés dans tous les droits dont ses prédécesseurs avoient joui ; c'est par son autorité & avec son agrément que le Visiteur des Bernardins, & le Vicaire des Dominicains ont été mis en prison avec plusieurs autres religieux qui étoient en faveur sous le dernier regne ; le Prêtre Men-

filha Directeur de la Compagnie des Vins à Oporto a été un des premiers arrêtés. L'Evêque de Béja, Confesseur du Prince du Brésil & ci-devant son précepteur, a été renvoyé dans son Diocèse; le Confesseur du feu Roi lui a succédé. Les deux freres légitimés du Monarque relégués depuis plusieurs années dans un Monastère, vont reparoître à la Cour; & on dit que le Cardinal d'Acunha cédera à l'un d'eux la place importante & distinguée d'Inquisiteur Général. Dans de pareilles circonstances, il n'est pas étonnant que la populace soit extrêmement animée contre l'ancien Ministre. On voit sans cesse des pamphlets & des pasquinades dans lesquelles on le déchire; le lendemain de son départ de Lisbonne, on trouva un placard à la porte de son hôtel; la haîne la plus violente a pu seule le dicter. Quoique la plupart des accusations soient vraisemblablement fausses & exagérées, on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait eu quelquefois un excès de rigueur; il y a, dit-on, plusieurs personnes dont on ne peut prouver le délit, qui ont croupi 18 ou 20 ans dans des cachots. Le Marquis d'Alorna & les autres parents ou alliés de la maison de Tavora, n'ont pas voulu quitter leur prison en conséquence du pardon général; se trouvant disent-ils, sans crime, ils demandent à être jugés pour démontrer l'injustice de leur détention. La Marquise d'Alorna qui étoit enfermée dans un Couvent, refuse d'en sortir avant que son mari soit lavé de tout soupçon. Le Commandeur d'Andrada, ci-devant Ministre du S. Siége, qui après son rappel avoit tout-à-coup disparu & qu'on croyoit mort, est au nombre de ceux qui demandent qu'on leur fasse leur procès, & qui exigent une réparation de la part de M. de Pombal. Un Ministre qui a été aussi long-temps à la tête du Gouvernement, est un objet intéressant pour l'histoire. On en a donné la vie dans plusieurs papiers publics; on sera peut-être bien aise d'en trouver ici le précis.

" M. de Pombal naquit en 1699 d'une famille noble, mais

mais peu riche, dans la Province de tra los Montes; après avoir fait ses études dans l'Université de Coïmbre, il embrassa l'état militaire, & il entra fort jeune dans le corps des 24 Archers, qui servoient de gardes sous le règne de Jean V.

Une stature haute & presque gigantesque, une force extraordinaire, un grand courage, une belle figure & beaucoup d'esprit, le firent bien-tôt remarquer parmi ses camarades. Galant autant que brave, il obtint en mariage une Demoiselle de l'Illustre maison d'Aveyras. Un Religieux de ses parens, qui jouissoit de la confiance du Roi, obtint pour lui la charge de Secrétaire d'Ambassade à Vienne; la il apprit la mort de son épouse, & il demanda en mariage une parente du célèbre Maréchal Comte de Daun, qui lui fût d'abord refusée; mais il l'obtint lorsque le Marquis de Tancos l'eut fait nommer à sa place Ambassadeur à Vienne.

Il commença alors à remplir les belles espérances qu'il avoit données. Ses dépêches faisoient l'admiration de la Cour, & il s'élevoit déja dans cette politique supérieure, cette précision, cet ordre qu'il a depuis montrés dans toutes les affaires.

A la mort du Roi Jean V. arrivée le 9 Juillet 1750, il fut rappelé à Lisbonne, & dès son entrée au Conseil, il en devint l'oracle. Don Diego Mendosa Corte Real, Ministre & Secrétaire d'Etat, fut bientôt disgracié & ensuite envoyé à Magazan en Afrique, où il subsista, comme Denys de Syracuse, en se faisant maître d'école.

La chûte de Don Diego Mendosa entraîna celle du Chevalier Andrado, Ministre à Rome, & M. de Carvalho, devenu lui-même Ministre des affaires étrangères, remplaça cet Ambassadeur par le Commandeur d'Almada son cousin, qui étoit dans ce temps-là Prélat de Benoit XIV.

Il jouit alors de toute la confiance de son Souverain. Sans cesse entouré des périls qui accompagnent dans les Cours les grandes fortunes, il songea à assurer la sienne.

Pour

Pour y parvenir, il donna tous les emplois, tant civils que militaires, à des personnes qui lui étoient dévouées; mais il poussa sans doute trop loin ses précautions. Les deux freres de S. M. furent envoyés en exil dans un Hermitage, & la charge de Grand Inquisiteur, dont l'un étoit pourvu, fut donnée à Don Paul de Carvalho, frere du Ministre. Le mécontentement devint général à la Cour, & il se fit de puissans ennemis. La santé du Roi lui fit enfin prévoir que sa fortune pourroit changer de face, & ces mêmes ennemis lui ont reproché alors, & lui reprochent encore plus aujourd'hui, d'avoir voulu se rende nécessaire en fomentant les divisions entre sa Cour & celle de Madrid.

Les grands évènemens qui feront époque dans l'histoire de Portugal se sont passés sous son ministère; & ces mêmes évènemens, rapprochés de sa politique, n'ont pu manquer de préparer sa disgrace. Il sera difficile de refuser à ce Ministre de grands talens & de grandes vues; au moyen du commerce, de l'agriculture & de la population, il a jetté les fondemens de l'indépendance du Portugal, indépendance fortement jalousée par l'Angleterre.

Quant aux différends qui se sont élevés entre l'Espagne & le Portugal, on ignore encore quelles en seront les suites. Les préparatifs qui se font dans le premier Royaume ne se ralentissent point. On prétend même avoir appris que la flotte partie pour l'Amérique après s'être refraîchie à Buenos-Ayres, a pris le chemin des établissemens Portugais; les succès des Américains contre les Anglois, occupant ceux-ci, empêchent de craindre qu'ils ne prennent part à ces démêlés, & rendent, dit-on, l'Espagne plus difficile. S'il faut en croire des Lettres de Londres, cette Puissance établit une nouvelle Colonie sur le Mississipi près de la riviere Missoury, où un régiment d'infanterie est en quartier pour la protéger; tous les postes de quelque conséquence qu'elle a sur le fleuve ont été fortifiés avec soin; le Gouverneur Anglois du fort de Chartres qui a donné ces nouvelles à l'Amirauté, a déclaré, ajoute-t-on, qu'en

cas

cas de guerre les possessions Britanniques se trouveroient à la merci des Espagnols. D'un autre côté, le Gouverneur de la Jamaïque a instruit la Cour de Londres que l'Espagne a envoyé encore quatre Vaisseaux de ligne & trois frégates à la Havanne, de manière qu'il y a à présent dans ce Port 11 vaisseaux, 7 frégates, 4 brulots & 4 chebecs armés, avec 7000 hommes de troupes.

ITALIE.

Rome le 8 Avril.

Le 8 Avril, deux pélerins se présentèrent au Vatican, demandant la permission d'attendre dans l'anti-chambre la sortie du Pape pour lui baiser les pieds. Au moment que S. S. alloit paroitre, se présenta également un soi-disant hermite, que les gardes retinrent sur ce qu'il vouloit pénétrer jusqu'à la seconde antichambre. Il s'ensuivit des voies de fait pour emmener le réfractaire hors du palais, & l'on chassa aussi les pélerins qui paroissoient s'intéresser pour l'hermite. Une demi-heure après, un des Suisses qui pendant les débats avoit cru sentir au côté à travers ses habits une blessure fort légère, à laquelle il n'avoit point fait attention, tomba en foiblesse. On examina la plaie, & on la trouva très-petite, mais empoisonnée. Le Majordome en ayant été informé, fit faire des recherches; le lendemain on arrêta les deux pélerins, & le 11 on se saisit de l'hermite qui avoit changé d'habit & s'étoit transformé en séculier. On lui trouva un stilet à ressort qu'on suppose empoisonné; l'état du Suisse ayant si fort empiré qu'on attendoit à tout moment sa mort. Cette avanture & les prédictions de la prétendue Prophéteffe de Valentano, qui a fixé la règne du S. Pere à deux ans & quatre mois, ont causé une grande inquiétude au palais Pontifical. Comme l'on sent aisément que l'Ange, dont elle se dit inspirée, est du nombre des mauvais, on a mis de nouveau cette fille en lieu de sûreté; & l'on commence à se repentir



pentir de n'avoir point suivi, après la mort de Clément XIV, le fil d'une trame qu'on traitoit alors de chimère, & dont le développement auroit garanti Pie VI d'en devenir la victime à son tour.

FRANCE.

De Paris, le 10 Mai.

M. le Comte de Falckenstein continue de partager son tems entre les voyages qu'il fait à Versailles, & les courses qu'il fait par-tout où il y a des objets dignes de sa curiosité. Il a vu dernièrement le palais qu'il a visité pendant que les Pairs y arrivoient pour se trouver à leur assemblée. Le 25 du mois dernier il accompagna la Reine, Madame, & Madame la Comtesse d'Artois, à l'Opéra; le public témoigna par ses applaudissemens le plaisir que lui causoit la réunion de tant de personnes augustes; il saisit dans le cours de la pièce tous les endroits dont il pouvoit faire l'application à une reine adorée; ces transports de joie & d'amour firent les impressions les plus touchantes, & des larmes douces coulèrent également des yeux de ceux qui les faisoient éclater, & de la princesse qui en étoit l'objet. Le 5, M. le Comte de Falckenstein assista à l'Opéra de *Castor & Pollux*, qui fut représenté sur le grand théâtre de Versailles, & le 6, il a vu la revue du Roi à la plaine des Sablons.

On dit que Monsieur se propose de faire un voyage à la Fere, où il passera quelques jours pour voir l'Ecole d'artillerie, & que de-là il ira visiter les places de la Flandre Francoise.

Monseigneur le comte d'Artois est parti le 7: pour sa tournée dans le Royaume. Il a fait la prémiere journée à franc étriers. Le 11 il a du coucher à St. Malo, & le 14 à Brest. Il doit aller à la Rochelle, à Rochefort, & à Bordeaux. A son retour il passera à Chanteloup chez Mr.

Mr. le Duc de Choiseull où il restera 24 heures ainsi qu'aux Ormes chez Mr. le Marquis de Voyer. Il sera de retour à Versailles le 8 Juin: outre les deux Capitaines de ses Gardes, l'un de ses prémiers Gentils hommes, de la Chambre, un de ceux d'honneur, & son premier Ecuyer, ce Prince est accompagné de Mr. Le Prince de Nassau, le Comte de Bezenval, le Chevalier de Coigny, & le Comte d'Esterhazy; il lui faudra 60 Chevaux à chaque poste.

Mr. Le Duc de Chartres est parti le 15e de ce mois pour Bruxelles d'où ce Prince se rendra en Hollande.

On mande de Toulon que l'on y a reçu ordre de suspendre l'armement de trois vaisseaux que l'on avoit ordonné d'armer; cet ordre a suivi de près la nomination des Commandans, qui sont MM. de Vertrieux, le Chevalier d'Espinouse, & le Chevalier d'Albert Saint-Hippolyte. Selon toutes les nouvelles des différens ports les dispositions sont telles, que l'on pourroit avoir en peu de tems, 50 vaisseaux de ligne, & un nombre proportionné de frégates & d'autres bâtimens à mettre en mer.

La levée de l'embargo mis sur les navires, n'a pas empêché de retenir à Granville 600 matelots pour les flottes royales, indépendamment de ceux qu'ont fourni les précédentes levées. L'escadre de M. Duchaffault, composée de 13 vaisseaux, est toujours en rade.

On écrit de Marseille que le Chevalier de Tott en est parti le 18 pour Toulon, où il doit s'embarquer sur la frégate l'*Engageante*, commandée par le Baron de Durfort, pour aller inspecter les établissemens François, tant dans le Levant, que sur les côtes de Barbarie. On dit que le Comte de Noailles, le Comte & la Comtesse de Tessé, s'embarqueront sur la même frégate qui les débarquera en Italie.

Les lettres de Bordeaux portent que les vaisseaux Anglois ne croisent plus dans ces mers, & que l'on éprouve par-tout les bons effets de l'administration active de la marine. Les mêmes lettres ajoutent qu'il y a beaucoup

de Bostoniens dans cette ville. La simplicité de leur parure, y est-il dit, contraste singulièrement avec l'élégance de nos petits-Maîtres; leurs cheveux sont coupés en rond, point de frisure, point de dorure sur leurs habits; aussi ils ne prennent encore aucune de nos marchandises de modes; mais ils enlèvent à tout prix nos étoffes grossières. La simplicité, la franchise de ce peuple neuf & libre, ajoutent ces lettres, est un spectacle presque aussi touchant que rare.

L'Abbé de Lironcourt a été présenté au Roi par M. le Duc de Nivernois pour l'Evêché de Bethléem dans le Nivernois. C'est un privilége attaché au Duché de Nevers de nommer à cet Evêché, droit dont aucun autre particulier ne jouit en France.

On écrit d'Avignon qu'au seminaire de St. Charles tenu par les Sulpiciens, les seminaristes voulant se venger d'un de leurs Camarades qu'ils soupçonnoient d'être leur Espion auprès du supérieur, l'ont saisi un jour au nombre de quarante, & l'ont tellement battu qu'il en est mort sur la place. Les jeunes gens étonnés de cette Catastrophe enterrerent le cadavre dans le jardin & se sont enfuis le lendemain.

Il paroit furtivement depuis peu une lettre imprimée sur les rémontrances du Parlement de Paris contre l'abolition des Corvées; on pourra se former une idée de cette lettre par l'extrait que voici.

" Je crois avoir prouvé, dit l'auteur page 17, que si la noblesse & le clergé ne sont pas soumis comme le peuple aux ordres de l'autorité publique; s'ils possédent d'autres prérogatives que celles qui tiennent à l'honneur, à l'opinion, aux préséances, les membres de ces deux corps ne sont plus les premiers d'une nation libre; mais les oppresseurs d'un peuple esclave; que s'il faut que recueillant plus de l'association, ils y portent moins de mises ils commettent une vraïe spoliation. Selon le rédacteur de ces rémontrances, le clergé a toujours été exempt, donc il doit

l'être

l'être encore; l'auteur de la lettre réplique : le clergé l'avoit déja dit & pour la corvée & pour tout autre imposition. Il s'appuyoit sur ce que ses biens étoient consacrés à Dieu; mais on lui a dit : vous possédés de grands biens, vous les tenés pour la plus part des Seigneurs qui doivent le service militaire que votre état vous empêche de faire; le souverain lui a dit comme aux autres ordres, je vous accorde protection, vous me devés les subsides; tous les efforts du clergé n'ont pu éluder la force de ce raisonnement, & il paye l'imposition. Il est vrai qu'on est convenu d'appeller cet impôt, *don gratuit*; mais le clergé en conservant ce nom, sait trop bien en apprecier la réalité. Qu'est ce qui peut donc empêcher qu'on lui dise : vous profités des chemins pour exporter vos denrées pour les mieux vendre, pour le produit de vos possessions; donc vous devés payer votre côte part de l'imposition établie pour la confection des chemins.

Comme Monsieur a réuni la terre de Grosbois & quelques autres nouvellement acquises à celle de Brunoy, le Roi a érigé ces terres en Duché Pairie mâle & femelle sous le nom de Duché de Brunoy.

Suivant des lettres de Grenoble les troubles survenus au Parlement de Dauphiné au sujet du procureur général M. de Moydieu, ne sont rien moins que terminés.

Il paroit un edit du Roi régistré en Parlement le 13 de ce mois concernant les sujets du Roi qui se trouvoient dans la societé des Jesuites. Sa Majesté y dit, que l'extinction absoluë du regime de cette société dans tous les etats Catholiques, ne laissant plus aucun espoir qu'elle puisse jamais être rétablie, elle autorise ses membres devenus séculiers à posséder des bénéfices; mais ailleurs que dans les villes, et en rapportant une soumission à l'edit de 1764, & de maintenir & professer les libertés de l'Eglise Gallicane, notamment les quatre articles du clergé de 1682.

Il

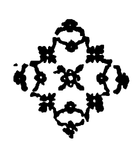
Il paroit une Ordonnance de l'Amirauté de France portant injonction à toutes personnes qui ont à leurs services des Negres ou Mulatres de l'un & de l'autre sexe, d'en faire leur declaration au Greffe de l'Amirauté ou aux greffes des Amirautés particulieres de son ressort. C'est un préambule nécessaire à la loi que le Roi doit promulguer pour arrêter l'introduction de cette espéce d'hommes dont le nombre & la qualité du sang ne peut qu'altérer l'uniformité de la couleur des habitans de ce royaume.

F I N.

☞ *COMME nous avons voulu donner dans ce prémier Numero une idée des différentes matières que nous nous proposons de traiter par la suite, nous avons passé de beaucoup les bornes de ce Journal, fixées dans nôtre Prospectus, aux quelles nous nous tiendrons dorénavant. Mais nous ne donnerons le second Numero que le Premier de Juillet, afin de voir dans cet intervale si cet ouvrage a la bonheur d'être asses gouté du public, pour nous obtenir un nombre suffisant de souscripteurs.*

N'ayant pas encore reçu les noms de toutes les personnes qui ont bien voulu souscrire à cèt ouvrage, nous sommes obligés d'en remettre la publication au Numero prochain.

Quelques personnes ayant paru désirer de ne payer d'avance que la moitié de la souscription, & l'autre moitié aubout des six premiers mois, nous nous soumettrons volontiers à cet arrangement,



TABLE

Des matiéres contenues dans ce Prémier Volume.

POËSIES.

[redacted]

TABLE.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

ROMANS.

CAUSES CÉLEBRES.

M O D E S.

P H I S I Q U E.

A G R I C U L T U R E.

A N E C D O T E S.

TABLE.

SPECTACLES.

De l'Imprimerie du Sieur BIGG, dans le Strand; & se trouve chéz P. ELMSLY, dans le Strand; & chéz le Sieur LABOISSIERE, St. James Streèt, près la Cour.

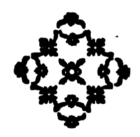
JOURNAL ÉTRANGER

De LITTÉRATURE, des SPECTACLES, et de POLITIQUE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia limant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta.

LUCRET. Lib. III.



J U I L L E T.

S E C O N D V O L U M E.

No. II.

A L O N D R E S.

De l'Imprimerie du G. BIGG, dans le Strand; & ſe trouve chéz P. ELMSLY, dans le Strand; & chéz le Sieur LABOISSIERE, St. James-Street, près la Cour.

M DCC LXXVII.

N O M S

D E S

SOUSCRIPTEURS.

A

MY Lady Ailſbury
My Lord Ailſbury
M. le Duc d'Argyle
M. la Ducheſſe d'Argyle

B

My Lord Beauchamp
My Lady Diana Beauclerck
M. Beauclerck
M. la Ducheſſe de Beaufort
M^{de} Beckford
M. la Ducheſſe de Bedford
My Lord Edward Bentinck
My Lord Beſborough
M^{de} Boſcawen

Mr. Bousbey
M[de] Bouverie
M. le Duc de Buccleugh
M. la Duchesse de Buccleugh
M. le Chevalier Charles Bunbury.
My Lady Bute

C

Mr. Cambridge
My Lord Frederic Cavendish
My Lord Georges Cavendish
My Lord Richard Cavendish
Mr. le General Conway
Mr. Henry Conway
Mr. Churchill
Mr. le Chevalier Thomas Clarges
My Lord Craven
Mr. Crawfort
Mr. Crawfort le Cadet
M[e]. Crew.

D

Mr. Dalton
M[de]. Dammer
My Lord Darby
My Lady Darby

M. le

M. le Duc de Devonſhire
M. la Ducheſſe de Devonſhire
My Lord Duddley
M. Eveque de Durham.

E

My Lady Edgcombe
My Lord Egremont
Mr. Ellis
Mr. Errington
My Lady Eſſex

F

Mr. William Fackner
Mr. le Chevalier Henry Fetherſtone
Mr. Fitzpatrick
Mr. le General Fitzroy
My Lord Fitzwilliams
Mr. le Chevalier Michael Flemming
Mr. le General Fraſer
Mr. Freeman
M. Robert Frumpton, En écoſſe

Mr. Gardiner
Mr. Garrick
Mr. Gerningham
Mr. Gibbons
My Lord William Gordon
My Lord Granby.

H

M. le Duc d'Hamilton
M. le Chevalier Hamilton
My Lady Hamilton
Mr. William Hanger
Mr. Hare
Mr. Harris
Mr. Harris fils
My Lord Harrowby
My Lord Hertford
My Lady Hertford

J

My Lady Jersey

K

Mr. Keene
Mr. Knight.

L

Mr. Langlois
My Lady Mary Lowther
My Lady Lincoln
My Lady Littleton
My Lady Lucan.

M

M. le Duc de Marlborough
M. la Ducheſſe de Marlborough
My Lord Melbourne
My Lady Melbourne
Mr. Meynell
Mr. Ralph Milbank
My Lord Monſon
M. le Duc de Montague
Me. Montague
Me. Montague
Mr. le Chevalier Charles Montague
Mr. Morice.

My Lady North
My Lord Northington.

O

My Lord Onslow
My Lord Ossery.

P

My Lord Palmerston
Mr. le Chevalier Ralph Payne
My Lady Payne
Mr. Stephen Payne
Mr. William Payne George
My Lord Pembroke
My Lady Pembroke
Me. J. Pitt
M. la Duchesse de Portland
My Lady Powis.
My Lord Powis

S

Mr. St. John
Mr. St. Georges
Mr. Scheldon
My Lady Francis Scott
My Lady Jane Scott.
Mr. Robert Scott
My Lord Sefton
My Lady Sefton
Mr. George Selwyn
Mlle. Sharp
Mr. le General Smith
My Lord Spencer
My Lady Spencer
My Lord Charles Spencer
My Lord Robert Spencer
Mr. Stanhope
Mr. Stanley
Mr. Frederic Stuart.

T

My Lady Talbot
My Lord Tirconel.

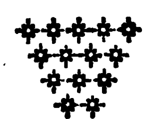
V

My Lord Villiers
My Lady Villiers.

W

M^e. Wallace
My Lord Walpole
Mr. Walpole
Mr. Walpole
Mr. Wedderburn
Mr. Wilbraham.

☞ *Comme les noms de plusieurs de nos souscripteurs ne nous ont pas encore été envoyés nous les donnerons par supplement lorsqu'ils nous seront parvenus.*



JOURNAL ÉTRANGER.

JUILLET, 1777.

No. II.

POËSIES.

EPÎTRE

Sur la force & la foiblesse de l'Esprit humain.

QUAND je compare à ces globes sans nombre,
A ces soleils dans le Ciel suspendus,
Ce grain de sable informe, aride & sombre,
Où l'homme & l'ours habitent confondus;
Humilié de la foiblesse humaine,
Laissant errer mes yeux autour de moi,
Je me demande: est-ce-là le domaine
Où la nature a confiné son Roi?
Et, si l'enceinte où se borne ma vue
Le cercle étroit que décrivent mes yeux,
Et dont j'ai fait la limite des Cieux
N'étoit encor qu'un point dans l'étendue;

Loin

Loin des ſoleils qu'obſerve Caſſini,
Si l'Eternel a, de ſes mains fécondes,
Laiſſé tomber des millions de mondes,
Les a ſemés dans l'eſpace infini;
Dans cet abîme immenſe, inacceſſible,
Où te chercher, atôme imperceptible,
Monde terreſtre? & nous, tes habitans,
Que ſommes-nous dans l'eſpace & le tems?
Et cependant voyez l'homme en ſa ſphere;
Voyez, ami, cet être ingénieux,
De la nature, émule induſtrieux,
L'étudier au moment qu'elle opere,
Suivre ſon cours, épier ſon deſſein,
Et, de ſes loix dévoilant le myſtere,
Chercher les arts, renfermés dans ſon ſein,
Si l'homme eſt grand, c'eſt par ce don ſi rare
De ſuppléer à la nature avare;
C'eſt quand le feu, ce fléau menaçant,
Sous ſon empire, eſclave obéiſſant,
Vient, dans ſes mains, amollir & diſſoudre
Ce fer, bientôt le rival de la foudre,
Ce fer terrible, & des préſens des cieux,
Le plus funeſte ou le plus précieux.
Si l'homme eſt grand, c'eſt quand lui-même en butte
Aux élémens contre lui déchaînés,
Par ſon adreſſe il évite ſa chûte;
Qu'en un Palais il transforme ſa hutte,
Et qu'il apprend aux marbres étonnés
A ſe ſuſpendre en voûte façonnés.
C'eſt quand il oſe élever ſur les ondes
Un pont flottant qui joindra les deux mondes,
Lorſqu'il commande à l'humide élement
Sous ſes vaiſſeaux de fléchir mollement;
Qu'il tient les vents enchaînés dans la toile;
Franchit les mers ſur la foi d'une étoile;
Et, ſi le ciel s'obſcurcit un moment,

Au

Au fer mobile animé par l'aimant,
Laiſſe le ſoin de diriger la voile.
Eſt-ce à l'inſtinct, ſecondé du hazard,
Que l'homme a dû ces prodiges de l'art?
Non, c'eſt à toi, compagne du génie,
Raiſon céleſte, immortelle Uranie.
Mais l'infidele, enclin à te trahir,
Porte avec lui ta ſecrette ennemie;
Et, dans tes droits ſouvent mal affermie,
A ta rivale on te voit obéir.
Fille des ſens, aimable enchantereſſe,
Vive & féconde imagination,
Quels ſont tes jeux & ta ſeduction?
Tu captivois les Sages de la Grèce.
Tu les trompois ces crédules amans.
Pour la Nature ils prenoient tes fantômes,
Pour ſon hiſtoire ils donnoient tes romans.
L'un, dans ton ſein puiſoit ſes élémens,
L'autre, à ton gré, combinoit ſes atômes.
Chacun ſe livre à tes ſonges divers,
Par une ſecte une ſecte eſt chaſſée,
Par une erreur une erreur effacée,
Chaque ſyſtême eſt un nouveau travers,
Et du Portique, en paſſant au Licée,
C'eſt un autre ordre, un nouvel univers.
Eh! toutefois quel reſpect fanatique
Pour ces erreurs n'ont pas eu nos aïeux?
Malheur à qui leur deſſilloit les yeux;
Malheur à qui touchoit l'idole antique.
Si Copernic oſe briſer les cieux,
De Ptolomée, il brave le tonnerre.
Si Galilée oſe apprendre à la terre
Qu'elle ſe meut, c'eſt un ſéditieux,
A qui par-tout on doit livrer la guerre.
C'eſt-là qu'on voit ce qu'il en a coûté
Pour nous tirer de cette longue enfance.

Comme

Comme un fléau, le vrai fut redouté,
Et contre lui l'homme étoit en défenſe.
  Bacon parut dans ces tems orageux.
Des préjugés, ennemi courageux,
Sur la Phyſique il jette un œil ſévère.
C'eſt un abîme où, d'écueil en écueil,
Il voit flotter l'ignorance & l'orgueil.
A la lueur trompeuſe & paſſagere,
Des feux volans répandus dans la nuit,
Il voit errer l'opinion légere,
Qu'un ſoufle éleve & qu'un ſoufle détruit.
" Où ſommes-nous, dit-il ? Quelle démence
" Nous fait voguer ſur cette mer immenſe
" Sans gouvernail & dans l'obſcurité ?
" Ployons la voile, où finit la clarté.
" C'eſt bien aſſez qu'une vaine imprudence
" Ait égaré l'Univers deux mille ans,
" Sachons douter. La tardive évidence
" Veut qu'on la ſuive, & non qu'on la devance,
" Et la raiſon doit marcher à pas lents."
  Mais des mortels peut-être le plus digne
De l'éclairer, l'egara de nouveau:
Lui qui, joignant le compas au niveau,
De l'évidence avoit tracé la ligne;
Deſcarte enfin, infracteur de ſes loix,
Livré lui-même à l'attrait du génie,
Se fait un monde, & diſpoſe à ſon choix
De la matiere à ſon gré définie.
Son plan, ſublime en ſa témérité,
Honoroit trop la foible humanité.
Avec nos ſens, & du point où nous ſommes,
De ce grand tout ſaiſir l'extrêmité;
Tel eſt ce plan qu'il avoit médité,
Digne d'un Dieu, mais trop grand pour des hommes.
Newton, plus ſage en ſa timidité,
Autour de lui chercha la vérité,

Dans

Dans sa retraite, asyle du silence,
En mesurant les cieux, il les balance.
Tout est soumis à la commune loi;
Tout, dans le monde, attire tout à soi,
Que tout-à-tour la mer s'enfle & s'affaisse,
La même cause & l'éleve & l'abaisse.
Qu'une comète aux cheveux enflammés,
Ait fait pâlir nos aïeux allarmés,
Tremblans de même au retour d'une éclipse:
L'homme aujourd'hui la voit, s'en s'effrayer,
Hâter sa course, & tracer son ellipse,
Dont le soleil est le brûlant foyer.
  Poursuis, mortel: sur la Nature entiere
Il t'est permis d'étendre tes regards;
De calculer sa marche & ses écarts;
D'analyser un rayon de lumiere:
Mais garde-toi de sonder les secrets
Que Dieu dérobe à tes yeux indiscrets,
De demander à la cause premiere
Quel fut son plan, ni quels sont ses décrets.
  Je crains sur-tout un savant dogmatique,
Qui, d'un air grave & d'un pas méthodique,
Me fait marcher dans une obscure nuit,
En m'annonçant la clarté qui me fuit.
Rêveurs fameux, dans l'essence des choses
Avec quel sens croyez-vous pénétrer?
Par quel détour m'y ferez-vous entrer?
Nous éprouvons les effets; mais les causes
Qui peut les voir? qui peut les démontrer?
Le mouvement, la durée & l'espace
Sont un chaos ténébreux & profond,
Où mon esprit s'abîme & se confond.
De la matiere on touche la surface;
Mais qui jamais en a sondé le fond?
Je vis, je sens, un Dieu m'a donné l'être;
Je ne sais quoi, que j'appelle des corps,

Ebranle

Que de plus ? Vous nous en donnez l'omb

L'illufion regne dans vos écrits :
Embelliffez du moins cette chimere.
Souvent Platon eft menteur comme Homere
Mais il en a le vivant coloris.
Sombre Pafcal, tu n'as peint que toi-même
En nous faifant la peinture d'autrui.
Plus ingénu, Montagne, fans fyftême,
Nous a peint tous, en nous parlant de lui,

J'aime un cenfeur qui fait un badinage
De fes leçons : c'eft l'adreffe du Sage.
L'homme eft farouche ; il faut l'apprivoifer.
Il eft enfant ; il le faut amufer.
Ne m'offrez donc qu'un miroir véridique,
Qui, fans flatter, corrige en imitant.
Peintre infidele, injurieux critique,
S'il me noircit, je le brife à l'inftant.

Cenfeurs amers, votre fombre fageffe
N'eft point la mienne, & je m'en applaudis.
Un Dieu, fans doute, avec plus de largeffe,
M'a pu doter. Quelquefois je lui dis :

" Qui t'empêchoit de me donner des aîles
" Comme à l'oifeau qui plane aux champs (
" Né pour jouir des clartés immortelles,
" Etois-je fait pour ramper comme un ver ?

" Puis, tout-à-coup, suis-je si misérable,
" Dis-je à moi-même, il faut me consoler ?
" Un sort plus doux eût été préférable.
" Mais, tel qu'il est, me doit-il accabler ?
" Ramper, voler, sont au fond même chose.
" Qu'importe hélas ! où l'atôme repose ?
" L'onde, la flamme ou tel autre élément,
" Subtil, épais, clair, obscur, sec, humide,
" N'est bien ou mal que par le sentiment
" Qu'on en reçoit : où la douleur réside,
" Là tout est mal : où le plaisir préside,
" Là tout est bien. Le bœuf & la fourmi,
" L'homme & la brute ont le même ennemi :
" C'est la douleur : elle est un mal sans doute.
" A la nature il vient je ne sais d'où ;
" Mais c'est le seul enfin qu'elle redoute.
" *Non tu n'es point un mal, cruelle goute,*
" Disoit un Sage, & ce Sage étoit fou."
A cela près, tout est bien dans le monde.
Pour nos besoins la nature est féconde.
Qui n'a qu'un sens ne connoît qu'un plaisir ;
Mais il suffit à qui n'a qu'un desir.
La taupe, heureuse en fuyant la lumiere,
Dans les sentiers qu'a creusés son museau,
Se dit tout bas : " que je plains cet oiseau
" Dont le soleil éblouit la paupiere !
" Il fuit la fleche ; il se prend au réseau :"
Je suis, comme elle, aveugle en mon espece,
Je le sais bien ; mais faut-il pour cela
Me désoler ? m'injurier sans cesse ?
Me suis-je fait ? me suis-je placé là ?
" L'homme est superbe ; il se flatte ; il s'oublie ;"
Qu'importe encor ? . . . cette utile folie
L'éleve seule au-dessus du néant.
Il est un nain ; il se croit un géant,
Laissez-le faire : il trouvera bien vîte

De Jupiter ? Pour lui quel ennemi !
Il rit de l'homme ; il rit de la fourmi.
Non, dans l'excès d'un zele atrabilaire,
Vous avez beau m'annoncer ſon courroux :
Ce grand moteur que vous nommez jaloux,
Ainſi que vous ne ſent pas la colere ;
Et je ſerai reçu, ſans vous déplaire,
Entre ſes bras, tout auſſi-bien que vous.
De mon bonheur conſolez-vous d'avance :
Pour ſon plaiſir un Dieu m'a fait ; eh bien,
Je tâche auſſi qu'il m'ait fait pour le mien.
Il me permet une douce exiſtence.
Cueillir des fleurs, en former le lien
Des foibles jours dont il eſt le ſoutien ;
Ce n'eſt qu'uſer des dons qu'il me diſpenſe.
Je vous révolte, & vous voudriez bien
Que, pour l'honneur de votre prévoyance,
Il me damnât ; mais il n'en fera rien. . .
Laiſſez-nous donc, importuns moraliſtes,
Jouir en paix, & ceſſez d'accuſer
Les gens de bien qui ſavent s'amuſer.
En êtes-vous meilleurs, quoique plus triſtes
Contre lui-même inſpirez de l'effroi
A l'envieux qui ne ſe plaît qu'à nuire,

Contre nous ſeuls aurions-nous de la haine ?
Ferions-nous pis ſi nous étions méchans ?
Pourquoi troubler, par vos plaintes ameres,
De nos plaiſirs les lueurs paſſageres ?
Ils ſont ſi courts & ſi peu dangereux !
On les compare à des ombres légeres ;
Soit : mon ſommeil eſt embelli par eux.
L'amour, le vin, nos amis, nos bergeres,
Sont de faux biens ; mais ils flattent nos vœux.
Ah ! laiſſez-nous ces douceurs menſongeres !
Avez-vous peur qu'on ne ſoit trop heureux ?

EPITRE de *Pierre Bagnolet* citoyen de *Goneſſe.* *

AUX GRANDS HOMMES DU JOUR.

ECOUTEZ-moi, mes chers amis,
Je n'aurai pas le ton ſévere.
Soyez, ſi cela peut vous plaire,
Lumineux, profonds, érudits ;
Regnez, par vos calculs hardis,
Sur la Peuplade Littéraire.
De Péterſbourg juſqu'à Paris
Tendez le filet ſalutaire,
Où vont ſe prendre les eſprits.
Que la clarté ſe développe
Avec chacun de vos Pamphlets ;
Qu'elle étonne, par ſes reflets,

* Bourg près de Paris, renommé pour le bon pain que les gens de ce lieu apportent chaque ſemaine aux marchés de la Capitale.

L'orgueil & la Philosophie :
Il eſt la borne du Génie ;
Evitez donc ce travers-là.
Avec votre aſcendant ſuprême,
Que ſervent d'étrangers ſecours ?
S'il eſt puiſſant par ſes entours,
L'homme n'eſt grand que par lui-même.
Vous êtes vains, doctes Héros,
Très-vains : en vérité vous l'êtes
Comme ſi vous étiez des ſots.
Vos intrigues ſont mal-honnêtes,
Vous protegez des étourneaux,
Vos Sevignés ſont des caillettes,
Rien n'eſt moins gai que vos Journaux,
Et vos ſoupers ſont un peu bêtes.
Mais, ſur-tout, votre dignité,
Convenons-en, vaut qu'on la fronde.
En voyant tant de majeſté,
Cette confiance profonde,
Dont chacun de vous eſt doté,
On jureroit que ſa bonté
Va, par grace, éduquer un monde.
Bien loin d'aimer votre prochain
Vous le menez à la baguette.
A vous croire, le genre humain

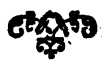
Pour s'embellir ſous votre main.
Que ſommes-nous dans votre Proſe ?
De pauvres gens qu'il faut matter,
Et bien duement perſécuter,
Afin d'en faire quelque choſe.
Du ſommet d'où vous plongez tous
Sur notre obſcure taupiniere,
Vous nous pourſuivez dans nos trous,
Avec des fleches de lumiere.
De ce ſommet, franchi par vous,
De ce fort, que j'oſe combattre,
Vous deſcendez juſques à nous ;
Mais vous deſcendez pour nous battre.
Cela fini, vous rayonnez
Et levez votre tête altiere,
En triomphateurs fortunés.
D'un laurier banal couronés,
A la file vous courez plaire,
Et l'un de l'autre vous prenez
Un bel encenſoir circulaire,
Avec lequel vous vous donnez
Le plus doux encens par le nez ;
Puis, rentrant dans le ſanctuaire,
De l'auréole environnés,
Vous dictez un code à la terre,
Et ſes habitans conſternés,
Attendent, au loin proſternés,
Qu'on les fuſtige & les éclaire.
A vos pieds le temps eſt cité,
Les ſiecles vous ſervent d'eſcorte ;
S'il va poindre une vérité,
Fût-ce au bout du monde, n'importe.
A l'affut tout exprès planté,
Un Sage eſt là qui vous l'apporte ;
Et ſi le Diable vous emporte,
Ce n'eſt qu'à l'immortalité.

Allons,

Que vos nains en Philosophie,
Vos Mirmidons Littérateurs,
Et vos Linus fans mélodie,
Grimpés fur le dos des Prôneurs,
Alloient, avec leur pfalmodie,
Elever le temple des Mœurs,
Et la colonne du Génie?
Devenez moins vains & plus vrais.
Voyez Buffon, que la Nature
Initia dans fes fecrets;
De fa touche énergique & pure
S'eft-il enorgueilli jamais?
Tous les efprits de même étoffe
Ont brillé fans morgue & fans art;
Dès qu'on fe croit un être à part,
On ceffe d'être un Philofophe.
Montagne avouoit fes erreurs,
Avec un courage fublime;
Ayant l'air d'effleurer l'abyme.
Il en fondoit les profondeurs.
Dans fon Dédale politique
Bacon marchoit en héfitant;
Aucun d'eux ne fut defpotique,
De vous, je n'ofe en dire autant.
Montefquieu [illegible]

N'avoit ni la froide jactance,
Ni les écarts accoutumés
De votre amusante arrogance.
La Fontaine qui vous valoit,
Etoit pétri de bienveillance.
Ils vous eût admirés tout net,
Tant il étoit plein d'indulgence!
Moi-même, Pierre Bagnolet,
Composé rare & bien complet
Des plus beaux dons de la sagesse;
Moi, qui n'ai plus ce feu follet,
Dont on fit cas dans ma jeunesse,
Qui lis, médite tour-à-tour,
Et Dimanche, après la Grand'Messe,
Commentai votre article *Four*
Aux Philosophes de Gonesse;
Enfin, moi, qui connois à fond,
Soit les anciens, soit les modernes.
Et qui me suis montré profond
Dans mon Traité sur les Lanternes; *
On ne m'a point vu m'en targuer,
Chacun, sans choquer ma science,
Peut librement extravaguer,
Se piquer même d'ignorance.
Tout obtenir, ne rien forcer,
C'est le conseil de la prudence.
Il ne faut pas, parce qu'on pense,
Contraindre les gens á penser.

* Il doit paroître incessamment.



REPONSE.

MON ami, Pierre Bagnolet
A tes talens je rends hommage;
Tu chantes comme un ſanſonnet,
Tu jaſes comme un merle en cage.
Tu ravis par ton flageolet
Toutes les filles du village,
Mais mon cher ami Bagnolet
Tu n'ès pas un grand perſonnage.
Je m'apperçois avec douleur
Que tu deviens un peu mauſſade,
Et que tu joins beaucoup d'humeur
Au ton gai dont tu fais parade.
Ne ferois-tu pas tourmenté
Par cette vapeur cruelle
Qu'un petit grain de vanité
Fait monter dans notre cervelle ?
Souviens toi, que notre Curé
Nous a ſouvent dit que l'envie
Etoit un poiſon préparé
Pour le malheur de notre vie.
Helas ! il avoit bien raiſon
Le bon paſteur, & je préſume
Que c'eſt aujourd'hui ce poiſon
Qui t'irrite & qui te conſume.

Lorsqu' autrefois cherchant à plaire
De tes couplets entortillés
Tu préfentois à ta bergére
Les ornemens déguenillés,
Une douce philofophie
Regloit tes plaifirs & tes vœux
Et tu paffois des jours heureux
Entre l'amour & la folie.
Il falloit conferver toujours
Ton caractere & ta devife,
Et ne pas quitter les amours,
Pour courir après la fottife.
Mais, quand te laiffant enticher
Des honneurs de la double fcene,
Tu courus vite t'accrocher
Aux cotillons de Melpomène,
Le vent des fiflets defsécha
Les guirlandes de la couronne
Que le public t'arracha,
Pour venger l'ennui que lui donne
Le beau drame dont accoucha
Ton Apollon qui s'époumone.
Nous efperions que dégoûté
Par ce châtiment falutaire,
Ton amour propre dépité,
Sentiroit qu'il vaut mieux fe taire,
Que de nouveau dans la carriere,
Pouffant ton pégafe éreinté,
Venir préfenter ton derrierre
Au fouet de la caufticité.
Maltraité par la fœur ainée
La cadette te reçut mal,
Et par la critique obftinée,
Ta mufe mife à l'Hopital,
Pour braver la clique acharnée,
Va s'affubler d'un vieux journal!

N'est qu'un rimailleur ordinaire,
Qui veut que son maigre baudet
Traîne le coche hebdomadaire.
Ah ! quel bonheur de corriger
Ces *petits Messieurs* qui s'oublient :
Et quel plaisir de fustiger
Les mauvais plaisans qui t'ennuyent ?
Mais, mon cher Pierrot, tu perdras
Ton ironie & tes injures,
Et jamais tu n'y gagneras
Que des vérites un peu dures.
Le petit Harpin n'est pas doux
Et compte bien, je t'en assure.
Te faire sentir la piquure
Des chardons dont il est jaloux.
Car, entre nous, ce qui te pique
Et ce qui te semble un affront,
C'est de voir briller sur son front
Le diadéme Académique.
Tu prétends qu'il est *entêté*
Qu'il n'a pas *les belles manieres*
Et qu'il a cent fois mérité
Qu'on lui donnât les étriviers.
C'est fort bien dit assurément,
Mais ce mirmidon Littéraire

Il faut, mon cher, que je te dise
Que l'on se plaint aussi de toi.
Trop bavard & trop peu modeste,
Tu traites un peu sans façon.
Et d'un style tranchant & leste,
Ceux à qui tu fais la leçon,
Et l'on voudroit, s'il est possible,
Etre fatigué moins souvent,
Du jargon inintelligible,
De ton persiflage insolent,
Allons, Pierrot, sois raisonnable
Renonce à la célébrité,
Sois bien galant, sois bien aimable
Fais des hymnes pour la beauté;
Et conviens que la vanité
N'est qu'un ridicule effroyable
Qui defigure ta gaieté
Et qui te rend insupportable.
Si les vapeurs de l'helicon
Te donnent encor la migraine,
Va reprendre ton violon,
Fais nous des vers à la douzaine;
Que la peur de nous ennuyer.
Ne te mette jamais en peine;
Mais sans humeur laisse aboyer
Le roquet de la quarantaine.

LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

LE MATIN.

JE vais donc voir lever l'aurore!
Par degrés l'Olympe se dore.
Que l'air est pur! quelle fraîcheur!
Chaque bouton se change en fleur.

Qu'il eſt doux de la voir éclore !
Ah ! qu'il eſt doux de la cueillir !
Oui. . . . Mais il faut, il faut encore
Qu'Amour nous donne à qui l'offrir.

LE MIDI.

Mais le ſoleil, du ſein de l'onde,
Renaît pour éclairer le monde.
Quel vif éclat, à ſon retour,
Vient marquer les progrès du jour !
Pour offrir un abri plus ſombre
Les rameaux ſemblent ſe croiſer.
Oui . . . . Mais hélas ! que faire à l'ombre,
S'il faut tout ſeul y repoſer ?

LE SOIR.

Sur l'aride ſein des campagnes
L'ombre deſcend de nos montagnes.
Aprés un beau jour, quel eſpoir
De voir encor naître un beau ſoir !
La pudeur, la décence auſtere
S'effarouchent pendant le jour ;
Mais la beauté la plus ſévere,
Le ſoir, compoſe avec l'amour.

LA NUIT.

Sous un azur ſemé d'étoiles,
Enfin la nuit étend ſes voiles.
S'il faut aimer pendant le jour,
Que feroit la nuit ſans l'amour ?
En vain un ſommeil ſalutaire
Suſpend le cours de nos ennuis :
Ah ! pour laiſſer la vie entiere. . . .
Prends, Amour, prends encor les nuits !

L'ANNONCE

L'ANNONCE DU PRINTEMS.

L'HIVER a peine à fuir, mais il combat en vain.
Bientôt il va céder à la toute puissance
De cet astre brillant, dont la douce influence
Console la Nature & réchauffe son sein.
Elle languit encor sans aucune parure;
L'arbuste dépouillé n'offre point de verdure;
Tout repose & tout dort : mais, malgré ce sommeil,
Tout semble pressentir le moment du réveil.
L'oiseau vole incertain, traverse la campagne,
Revient, chante, se taît, cherche & fuit sa compagne;
Rien ne s'anime encor, mais tout va s'animer;
Tout paroît sans amour, mais tout est prêt d'aimer.

A L'OREILLER DE GLYCERE.

STANCES ANACRÉONTIQUES.

RÉVELE tes secrets au jour,
Oreiller foulé par Glycere,
Duvet, plumage de l'Amour,
Ou des colombes de sa mere.

Ne me dis pas ce que l'on voit,
Quand sa main, quand Zéphyr entr'ouvre
Le lit heureux qui la reçoit,
Ou l'heureux voile qui la couvre.

Ne

Prêteroit sa bouche divine,
Tous les appas que tu peindrais,
Vaudroient ils ceux que je devine ?

Dis-moi plutôt, dis-moi comment
Et combien de fois ta Maîtresse
Répete ces doux mots d'amant,
Et de plaisir & de tendresse ?

Dis-moi plutôt combien de pleurs
Baignent le lin qui te décore,
Quand, par hasard, j'orne de fleurs
Le sein de Néris ou d'Aglaure ?

L'autre jour, j'obtins un baiser :
Elle me dit : " tu vois ! je t'aime !
" Tu peux . . : . mais garde toi d'oser,
" Et défends-moi contre moi même."

Yvre d'amour & de desir,
Je respectai son innocence ;
Je n'ai perdu que le plaisir,
Et j'ai conservé l'espérance.

Un baiser charma nos adieux ;

Sentois-tu palpiter ſon ſein,
Empriſonné ſous la dentelle?

La Beauté ſeule, entre deux draps,
Eſt moins timide & plus émue;
Son ame, ainſi que ſes appas,
Entre deux draps, eſt preſque nue.

Mille autres, Oreiller charmant,
A tes ſecrets peuvent prétendre:
Mais, crois-moi, dans ce peuple amant,
Le plus aimable eſt le plus tendre.

Hélas! tu ne m'as jamais vu:
Puiſſe-tu quelque jour m'entendre!
Peut-être mon nom t'eſt connu;
Ma Glycere a pu te l'apprendre.

Oh! quand pourrai-je, près de toi,
Dans mes bras, la voir moins farouche,
Me peindre le plus doux effroi,
Et ſe raſſurer ſur ma bouche!

Hier, je lui ſerre la main:
Son œil s'anime, elle ſoupire,
Puis elle dit: " reviens demain!"
Rougit, pâlit, & ſe retire.

Dieux! en croirai-je un doux eſpoir?
Eſt ce mon bonheur qu'elle annonce?
Cher Oreiller, j'irai ce ſoir,
Près de toi, chercher ſa réponſe.

VERS.

VERS.

Présentés à la REINE par le fils de M. d'Arnaud, âgé de cinq ans.

A MON papa fouvent je demandois :
Quels font donc ces divins objets
Dont tu parle toujours : Cypris & les trois Graces,
L'enfant qui vole fur leurs traces,
Diane dont l'afpect embellit les forêts,
La jeune Hebé, Flore à la douce haleine ?
Il répondoit : fois fage, on te les montrera.
Madame, à vos pieds on m'amene,
J'ai vu tous les Dieux de Papa.

LES ABRICOTS,

FABLE.

UN homme étoit propriétaire
D'un affez grand jardin fruitier :
Fort beaux arbres en pleine terre,
Arbres fort beaux en efpalier.
Au printems, chaque abricotier
Donne fa fleur, puis le fruit noue,
Puis, petit-à-petit,
Il s'augmente & groffit.
Il vient un vent fort qui fecoue
Tous les abricotiers : vous jugez que le fruit
Tombe à terre comme la grêle ;
Il en tombe au moins la moitié.

Notre

Notre homme ſe lamente à vous faire pitié,
Un vieux Jardinier qui ſe mêle
De raiſonner, (des vieilles gens
C'eſt là le plus grand des talens,)
Lui dit: pourquoi pleurer, mon maître?
Ouvrons ces fruits tombés, & vous allez connoître
Que le coup de vent eſt heureux.
Voyez-vous? ... Ils ſont tous verreux;
De l'arbre ils mangeoient la ſubſtance,
Et ne pouvoient venir à leur maturité.
C'eſt le vent de l'adverſité,
Qui fait des faux amis diſparoître l'engeance.

Le jeune méritoire conte.

UNE dévote en vêtemens funebres,
En grande coëffe & d'un air pénitent,
Un jeudi ſaint au ſortir de ténébres
Fut à confeſſe à certain Révérend.
Après avoir conté ſa peccadille,
Et les pêchés de meſſieurs ſes enfans,
De ſon époux & de bien d'autres gens,
Le Révérend lui demande, ma fille,
Jeûnez vous? ſi je jeûne! oui mon pere, toujours.
Exactement je jeûne tous les jours.
Et c'eſt je vous proteſte, un acte méritoire,
Car je ſuis délicate & j'ai peu de ſanté:
Je prens trois œufs chaque ſoir, en mémoire
De la très ſainte trinité;
A ces œufs j'ajoute cinq pommes
Ou d'autres fruits que je mange en l'honneur
Des bleſſures que le ſauveur
Endura pour ſauver les hommes:

Je mange quarante pruneaux
En faveur de la pénitence
A la quelle, pour laver nos défauts
Se condamna Jésus, en faisant abstinence:
De plus, je bois sept gobelets de vin
En mémoire de notre-Dame
Des sept douleurs. Est-ce-là tout, Madame?
Lui demanda le Capucin.
Oui, lui dit la béate femme
Si ce n'est que, dans ces jours-ci,
Treize biscuits j'ajoute à tout ceci
Pour rendre honneur aux treize Cierges....
Eh, morbleu que ne jeûnez vous,
Reprit le Pater en courroux,
En souvenir des onze mille vierges!

Explication des Enigmes & du Logogryphe du Prémier Volume de Juin.

Le mot de la prémiére Enigme est *Patin*; celui de la Seconde est *Pie*. Le mot du Logogryphe est *cage* ou l'on trouve *age*.

E N I G M E.

JE fus jadis un signe d'esclavage;
Mais aujourd'hui mon sort est plus brillant:

Du

Du ſeul beau ſexe on m'a fait le partage,
Et je le ſers à titre d'agrément.
Souvent, pour plaire à ma Maîtreſſe,
J'offre à ſes yeux l'objet dont ſon cœur eſt jaloux :
Souvent alors, dans un inſtant d'ivreſſe,
Sur moi ſa bouche imprime un baiſer des plus doux;
Je ſuis baigné par fois de larmes de tendreſſe.

AUTRE.

UN laboureur peut toujours eſpérer
Du grain qu'il a ſemé, la récolte abondante ;
Mais je cultive un champ que j'ai beau labourer,
Il ne rapporte rien de tout ce que j'y plante.
Je travaille pour des ingrats,
Qui n'ont de mon labeur nulle reconnoiſſance ;
Mais ſi de ce travail ils ne me payent pas.
J'en ſais fort bien tirer d'ailleurs la récompenſe.
Dans mon emploi ſouvent, & de deſſein,
Je fais coucher le fils avec ſa mère,
Le frère avec ſa ſœur, la fille avec ſon père,
Et la couſine avec que ſon couſin.
Rimer n'eſt pas mon exercice,
Je m'y prendrois tout de travers ;
Mais ceux à qui je rends ſervice
Font naturellement bientôt après des vers.
Aux parens, aux amis, & même en leur préſence,
On me voit enlever ce qu'ils ont de plus cher,
Sans qu'ils ſe mettent en défenſe
Et tentent de me l'arracher.
Mon ouvrage, quoique pénible,

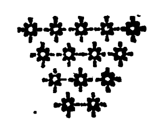
Ne me chagrine pas pourtant,
Toujours il s'achève en chantant;
Bien loin qu'à la fatigue l'on me trouve sensible,
De ma profession si l'on fait peu de cas,
Abus; car sur ce point à bon droit je m'obstine
Qu'on devoit lui donner le pas,
Immédiatement après la Médecine.

LOGOGRIPHE.

Tout enfant me chérit, en voici la raison
Prends ma tête ou ma queue, en tout tems je suis bon.

AUTRE.

LECTEUR, tant que le malheureux
Me conserve dans sa détresse,
Je lui prodigue ma tendresse,
Et radoucis son sort affreux:
Mais dès l'instant qu'il me rejette,
Et qu'il ne m'ouvre plus son cœur,
Me grossissant de trois pieds en hauteur,
Je l'abandonne à la mort qui le guette.



MÉLANGES LITTÉRAIRES.

PRÉCIS DES LOIX DU GOUT,

Ou Rhétorique raiſonnée.

ON n'a jamais tant parlé du *Goût*, que dans ce ſiècle ou le Goût eſt ſi corrompu, mais chacun en parle ſelon ſes préventions & ſa manière de voir ; & ce qu'il y a de ſingulier, dans cette contrariété de Goûts divers & oppoſés, chacun veut & croit avoir le bon Goût : il n'en faut pas conclure que le bon Goût ſoit arbitraire ; mais qu'on en juge arbitrairement. Quand les hommes ſe ſont une fois éloignés des plaiſirs vrais & ſimples que leur préſente la Nature, ils ſe font des plaiſirs capricieux & fantaſtiques, ſelon les différens mouvemens qui les agitent ; tous réciproquement

quement trouvent étranges les caprices d'autrui qui ne ſont pas les leurs; mais ils s'accordent tous à s'ennuyer intérieurement de leurs plaiſirs factices, ſans pouvoir revenir aux plaiſirs naturels qui leur paraiſſent inſipides, & qui ſeuls cependant peuvent ſatisfaire le cœur humain. Il en eſt de même du Goût, & la comparaiſon eſt parfaitement exacte. Lorſqu'on s'eſt écarté de celui qui eſt fondé ſur la nature, on n'a plus qu'un Goût de caprice & de fantaiſie, & l'on ſait que les fantaiſies varient à l'infini, & ſe contrarient toutes: mais le bon Goût eſt immuable comme la nature qui n'a point de caprice. Voilà pourquoi ſes Partiſans ſont aiſés à diſtinguer des Sectateurs du mauvais Goût. En cela, comme en tout, la vérité a un petit nombre de principes qui ſont les mêmes dans tous les tems; mille routes diverſes conduiſent à l'erreur, mère des Syſtêmes & des Paradoxes. Les Partiſans du bon Goût ont eu les mêmes principes, dans les différens ſiècles: Homère & Sophocle, Horace & Virgile, Racine & Deſpréaux avoient dans le fonds le même Goût & les mêmes ſentimens; s'ils ont un peu varié dans la forme, c'était pour ſe confor-

mer

mer aux idées de leurs Nations différentes. Tous ceux, en un mot, qui ont cherché, dans la nature, les loix du bon Goût, ſont d'accord ſur les règles de l'Art, eſſentielles pour bien imiter la nature. Les Sectàteurs du mauvais Goût, au contraire, quoiqu'ils ſe ſoient quelquefois réunis, afin de ſe mettre en crédit, ne s'accordent qu'en un point, qui eſt de détruire les bons principes; mais ils varient preſque tous dans leurs idées & dans leurs ſentimens particuliers.

Comme on voit qu'en un bois, que cent routes ſéparent,
Les Voyageurs, ſans guide, aſſez ſouvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La même erreur les faits errer diverſement.

Liſez les diſſertations & les poétiques de ces nouveaux Docteurs, vous les verrez tous ſe contrarier en différens points. Celui-ci attaque un principe, que celui-la ſoutient pour en combatre un autre. L'un veut dénaturer le genre de l'Epopée; c'eſt la Comédie que cet autre veut habiller d'un maſque larmoyant, ou du manteau doctoral; pluſieurs entreprennent de décrier l'Ode ou la Satyre; il y en a qui convertiſſent la Tragédie

en Roman, & propofent même de la faire parler en profe ; enfin vous en verrez qui facrifient Homére au Taffe, qui préférent Lucain à Virgile, qui égalent Quinaut à la Fontaine ; tantôt c'eft Corneille qu'on déprime, tantôt c'eft Rouffeau ; Racine déplaît à quelques-uns, & Boileau à prefque tous. Il eft inutile de détailler tous leurs travers de jugement qui font affez connus ; mais enfin cette contrariété d'opinions fur les mêmes objets prouve qu'ils n'ont tous qu'un Goût incertain arbitraire & faux ; c'eft à ce figne de contradiction qu'on doit les reconnoître ; comme l'unité & l'accord des fentimens & des principes eft le caractère de ceux qui fuivent encore, en petit nombre, les loix du bon Goût.

La lecture du Livre que nous venons d'annoncer, nous ayant fait naître ces réfléxions nous avons cru qu'elles pouvaient trouver ici leur place. Quant à cet Ouvrage, nous n'en parlerons que pour relever des erreurs capables d'égarer le Goût des jeunes gens auxquels l'Auteur l'a deftiné.

Cette *Rhétorique raifonnée* n'eft qu'un abrégé de tout ce qu'on a écrit fur la Littérature en général, & fur les différens genres de

de Littérature. On ne ceſſe de nous répéter les principes généraux, qu'il ſuffit de bien connaître une fois ; ce ſont de nouveaux développemens de ces principes qui pourraient inſtruire, & contribuer à perfectionner les Arts ; ces développemens ſont infinis comme la nature où l'on doit les chercher ; ne vaudrait-il pas mieux répandre quelques lumières nouvelles ſur un ſeul genre & même ajouter une ſeule vérité à celles qui ſont déjà trouvées, que de copier éternellement toutes ces idées communes qui ſont comme le rudiment des Arts.

Au ſujet de l'invention, l'Auteur avance un paradoxe qui mérite d'être examiné : " La difference des ſuccés, dit-il, ne vient " peut-être pas de la différence des eſprits. " N'eſt-ce point la pareſſe qui fomente " cette opinion ? On regarde le génie, com- " me un préſent du Ciel ; mais qu'eſt-ce " que le génie ? Ce n'eſt autre choſe qu' " une attention forte & ſoutenue, qui nous " fait appercevoir dans les objets une infi- " nité de nuances que des eſprits, non pas " médiocres, mais inattentifs, ne ſoupçon- " nent pas même. Pourquoi Corneille & " Newton ſont-ils de grands génies ? C'eſt

« que l'un a obſervé les Aſtres, & l'autre « les paſſions ; c'eſt que tous deux ont ap- « profondi de grands objets, ils n'ont rien « produit, rien créé. L'eſprit humain « n'eſt qu'un miroir qui réfléchit la lumière « dont il s'eſt rempli lui-même, ou qu'il « a reçu des objets dont il eſt environné. « Oui, nous devons toutes nos idées à nos « ſens ou à la réfléxion. La bonté des « organes fait ſeule la bonté des eſprits ; « & la plus grande partie des hommes « étant bien organiſés, ils pourraient être « preſque tous des génies. Pourquoi donc « les génies ſont-ils ſi rares ? C'eſt que le « travail de l'attention eſt pénible... Mais « il eſt, dit-on, des eſprits laborieux & « ſtériles. Peut-être ces eſprits ſont-ils « dans des corps faibles, ou bien tranſ- « portés tout-à-coup dans la carrière des « Arts, veulent-ils en pénétrer les ſecrets, « avant d'en avoir étudié les élémens, c'eſt- « à-dire, voir des objets qui ſont encore « trop loin d'eux ? . . . Quoi qu'il en ſoit, « il n'eſt rien de plus vrai, ni de plus con- « forme à l'expérience que cette maxime « commune : *labor improbus omnia vincit*... « Il faut attendre beaucoup plus du tra-

« vail

" vail que de la nature, elle partage à peu " près également ſes dons ; mais tous n'en " font pas également uſage."

Un peu plus bas l'Auteur ajoute " les " Ouvrages les plus animés ont toujours " été lentement, j'ai preſque dit froide- " ment médités."

Ce paradoxe eſt ſingulier, mais il n'eſt pas nouveau. L'Auteur du Livre *de l'Eſprit* l'a beaucoup plus étendu, en ſoutenant qu'il n'y aurait aucune différence entre les hommes, s'ils avaient tous une même éducation. Cependant l'expérience nous démontre que les grands hommes triomphent d'une mauvaiſe éducation, & que la bonne peut adoucir quelquefois un méchant naturel, mais ne le rectifie jamais. L'éducation plie aiſément & met à peu près au même niveau la foule des hommes ſans caractère qui n'ont ni de grands talens, ni de grands vices. L'expérience prouve auſſi que l'Art, l'Etude, ou *l'attention* ne donnent point le génie ; que la nature ſeule le donne, & le donne rarement. De ce qu'on ne peut pas dire ce que c'eſt que le génie, il ne s'enſuit pas qu'il n'exiſte point, lorſqu'on en voit les effets. Que ce ſoit donc, ſi l'on veut, une combi-

naiſon plus parfaite dans le jeu des organes; il eſt certain qu'on ne voit les effets de cette combinaiſon que dans un petit nombre d'hommes, parce que c'eſt peut-être le plus grand effort que la nature puiſſe faire. Ce ſerait induire les jeunes gens dans une erreur préjudiciable à la Société comme à eux-mêmes, ſi on leur perſuadait qu'à force de peine & d'*attention*, ils pourront ſe donner le génie de Corneille ou de la Fontaine. Leur génie ſe découvrira de lui-même, & malgré eux, quand ils en auront. Vous avouerez ſans doute que Newton & Corneille avaient un génie different; mais à qui ferez-vous croire que Corneille était le maître de ſe donner le génie du Phyſicien Géomètre, & Newton celui du Poëte? Les hommes de génie naiſſent avec la faculté de ſentir ce qu'il y a de grand ou de délicat dans les objets; ce ſentiment profond fait naître l'attention ou la méditation qui ſaiſit de nouveaux rapports, qui apperçoit de nouveaux points de vue; mais l'attention ne donne pas le ſentiment ou le génie, comme elle ne donne pas l'œil perçant de l'aigle au hibou qui ne peut ſoutenir l'éclat du Soleil. Sans le génie le travail & l'attention ne ſe

portent

portent & ne s'arrêtent que ſur des objets communs; il n'apperçoivent que les ſuperficies, & n'approfondiſſent rien. Que de gens laborieux & robuſtes que ont occupé leur *attention* toute leur vie, & n'ont pas eu un moment de génie, qui, parfaitement inſtruits des élémens & des principes de leur Art, n'ont rien imaginé, rien créé; tandis que le grand Corneille au milieu du mauvais Goût de ſon ſiècle, & ſans beaucoup d'inſtruction, tire la Tragédie du chaos, & devient créateur dans ſon Art; car c'eſt créer que de produire des choſes neuves: les traits ſublimes, ces grands élans du génie, dont le génie lui-même n'apperçoit point la trace, avant, ni après l'invention, ſemblent ſi indépendans des opérations ordinaires de nos ſens & même de la réflexion, qu'on peut les regarder comme une création véritable. Dire que ces productions ſublimes du génie ont été *froidement méditées*, c'eſt manifeſtement dire une choſe ridicule. La méditation profonde, qui caractériſe l'enthouſiaſme, n'eſt, ni lente, ni froide; c'eſt alors au contraire que l'eſprit vivement frappé des objets qu'il veut peindre, ſe replie ſur lui-même, & raſſemble toutes ſes forces, pour exhaler avec chaleur ſes ſenti-

mens

mens rapides dont il eſt affecté. Ce ne ſont pas les traits de génie qui coûtent des ſoins & de la peine ; ils échappent comme des éclairs ; mais l'eſprit le plus ſublime ne ſaurait toujours l'être : c'eſt l'ordre, le choix & la liaiſon, la correction & l'élégance qui demandent une attention lente & ſoigneuſe. S'il était donné à l'homme d'avoir toujours du génie, ſi ce génie ne s'épuiſait pas, s'il n'était point ſujet à s'égarer, il n'aurait beſoin, ni d'art, ni d'étude, ni de règles ; car, dans ſes beaux momens, le génie a toujours du Goût. Diſons donc que les hommes de génie doivent être guidés & ſoutenus par les réfléxions & par l'étude ; mais ne prétendons pas que l'étude, ni les réfléxions puiſſent jamais donner le génie qui eſt un pur don de la nature.

Le nouveau *Légiſlateur du Goût* en a manqué totalement, quand il a dit, page 54 : « Je ne ſais pourquoi l'on admire la longue « digreſſion de Malherbe dans ſon Ode « ſur le ſiège de la Rochelle. Quel rap- « port y a-t-il entre les Proteſtans & les « Géans, entre Jupiter & Louis XIII ? Ce « ne ſont là que des morceaux de remp- « liſſage. Quelques brillans qu'ils ſoient, « on les dédaigne, parce qu'ils ſont de trop,

« &

« & qu'on peut les détacher de l'Ouvrage « sans rien ôter au sujet." Cette mauvaise critique vient de ce que l'Auteur ne connaît point le génie de l'Ode, dont il parle ainsi, dans un autre endroit : « La forme « d'une Ode est à peu près la même que « celle d'un discours. On ne comprend « pas aisément quel est ce désordre dont « parle Boileau :

Son style impétueux souvent marche au hazard,
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Quiconque parle ainsi de ce qu'il ne sent point, de ce qu'il ne peut comprendre, se réfute assez de lui-même. Comparer la forme d'une Ode à celle d'un Discours, est une chose aussi ridicule que si l'on comparoit la forme d'un Discours à celle d'une Ode. La digression de Malherbe est un exemple de ce beau désordre qui est un effet de l'Art ; le Poëte n'indique point les rapports qui sont entre la révolte des Géans contre le Ciel, & celle des Protestans contre la Religion ; il franchit les idées intermédiaires qui peuvent lier ces deux objets : voilà le désordre sous lequel est caché l'Art qui règne dans cette comparaison ; il suffit que Malherbe ait grouppé ensemble ces

images

images analogues ; il suffit qu'il fasse sentir à son Lecteur que les enfans de la terre n'ont jamais attaqué le Ciel impunément. Cette guerre impie des Titans est une allégorie qui entrait naturellement dans le sujet de son Ode: ôtez-en cette digression, la marche en sera trop réglée, trop uniforme; elle n'aura plus ce mouvement lyrique, cet enthousiasme qui semble emporter malgré lui le Poëte hors de son sujet, pour l'y faire rentrer par l'écart même qui paraît l'en éloigner. Si l'on a quelque reproche à faire à Malherbe; c'est de n'avoir pas assez connu ce beau désordre dans ses autres Odes, qui par-là sont inférieures à celle-ci.

> Malherbe dans ses furies
> Marche à pas trop concertés.

L'Auteur de cette *Rhétorique raisonnée*, paraît ignorer souvent les choses qu'il veut apprendre aux autres : « On sait, dit-il, « (pag. 56) combien les *Mentorismes* font « languir l'Odyssée & le Télémaque, qui « en est une imitation, supérieure à son « modèle. »

Il est bien vrai qu'il y a trop de réfléxions dans le Télémaque, mais il n'y en a pres-

que

que point dans l'Odyssée. La manière d'Homère est toujours de mettre la morale en action; & c'est la seule manière convenable à l'Epopée. Au reste, le Télémaque n'a pas besoin d'être supérieur à l'Odyssée, pour être un très-bon Ouvrage; il lui est assurément inférieur, quant au plan; & le noble, le gracieux, l'élégant Fénelon est rarement sublime & naïf comme Homère.

Il n'est pas permis, quand on veut instruire les jeunes gens, de dire au sujet de la Jérusalem délivrée (pag. 240): " Se peut-" il que Despréaux ait méprisé ce Poëme, " qui seul trouve plus de Lecteurs que tous " les autres, & que le Peuple même sait " par cœur?" Despréaux se moquait avec raison de ceux qui préféraient le clinquant du Tasse à l'or de Virgile; mais s'il eût méprisé ce Poëte, il n'aurait pas dit, dans l'Art poétique, que son Livre avait *illustré l'Italie.* Le nombre des Lecteurs ne prouve pas la supériorité d'un Ouvrage. Il y a plus de gens qui lisent des Romans, qu'il n'y en a qui lisent l'Enéide; c'est parce que la Jérusalem délivrée ressemble trop à un Roman, qu'elle est moins estimée des Con-

naiſſeurs, & qu'elle trouve beaucoup de Lecteurs.

« On vante Milton en Angleterre, dit « l'Auteur (pag. 241), on peut à peine le « lire ailleurs. Ce Poëte eſt preſque tou-« jours dur & bizarre, comme ſon ſiècle, « cependant il eſt quelquefois ſublime." Il fallait dire qu'il eſt ſouvent ſublime, & qu'il n'y a rien dans la Poéſie moderne, qui ſoit comparable à ſon Paradis Terreſtre & aux Amours d'Eve & d'Adam, dont les peintures ſi gracieuſes & ſi touchantes font un ſi beau contraſte avec le ſublime des premiers Chants.

On lit dans la même page, que *la Henriade eſt le Poëme le plus inſtructif & le plus ſoutenu que nous ayons, ſans excepter ceux des anciens que l'Auteur nous a ſi bien fait connaître dans ſon Eſſai ſur le Poëme-épique.*

Si les anciens n'étaient connus que par cet Eſſai, il y a grande apparence qu'ils ſeraient déjà oubliés. Si l'Auteur a voulu dire que la Henriade était le Poëme-épique le plus didactique que nous ayons, il a eu raiſon; *le plus ſoutenu*, c'eſt une autre affaire. Un Poëme ſe ſoutient par l'action & par la Poéſie; dans ce cas la Henriade eſt le moins ſoutenu,

ſoutenu, car il manque preſque entièrement de l'une & de l'autre. Le ſtyle de cette Hiſtoire rimée eſt en grande partie, dans le genre médiocre ; le reſte n'eſt que noble & élégant. Les plus beaux vers y ſont en maximes ; ce qui peut bien la faire citer ; mais la faire lire, je n'en répons pas.

On nous dit encore des choſes bien étonnantes ſur la manière de traiter l'Hiſtoire. On préfere la méthode de M. de Voltaire à celle de Tite-Live : " On pourrait, eſt-il " dit, page 155, la diviſer à peu près " comme on a diviſé le ſiècle de Louis " XIV. & l'Hiſtoire de Ruſſie. L'Auteur " a fait des Articles particuliers pour le " Gouvernement, la Religion, les Sciences, " les Arts, le Commerce, la Guerre, &c. " Cette méthode offre bien des avantages : " le Lecteur ſuit plus aiſément une Hiſ- " toire ainſi diviſée : d'ailleurs il peut " choiſir l'article qui l'intéreſſe ; le Juriſ- " conſulte & le Politique liront celui des " Loix ou du Commerce ; l'homme de " Lettres, celui des Arts & des Sciences, &c. " Pluſieurs Ecrivains pourraient entre- " prendre une pareille Hiſtoire, & ſe par- " tager les faits : le Théologien ſe char-

« geroit de l'article de la Religion, le Guer-
« rier de celui des combats, &c. Notre
« Histoire de France serait peut-être enfin
« terminée ; peut-être ferait-elle plus inté-
« ressante, si l'on avait osé suivre cette me-
« thode. Ce n'étoit pas celle des Anciens,
« il est vrai ; mais si les Anciens ont eu
« quelquefois sur nous l'avantage du génie,
« n'avons nous point sur eux l'avantage du
« Goût ?"

La nécessité où l'on est d'étudier les Anciens, pour avoir du Goût, prouve bien que nous n'avons pas sur eux cet avantage : mais quand nous l'aurions, ce ne serait pas en morcelant l'Histoire, en désassemblant ses parties, pour les ranger sous des Chapitres séparés ; division encore plus gothique que celle des Sermons en trois points. Qui ne voit que cette méthode a été imaginée par la paresse, par l'envie de dépêcher son travail, par l'impuissance de mettre de l'ordre, de la liaison dans ses récits, & de former, de toutes les différentes parties qui composent une grand Histoire, un ensemble bien proportionné, où chaque chose soit à sa place ? Si l'on veut écrire l'Histoire pour la commodité de ceux qui n'y cherchent que ce qui

qui est de leur Goût, ne faudra-t-il pas bientôt la mettre en Dictionnaire ? C'est sans doute ce qu'on voudrait, quand on nous propose de distribuer la composition d'une Histoire à huit ou dix Auteurs différens. Quelle liaison y aura-t-il entre ces différentes Piéces ? Où sera le fil de la Narration qui unira toutes ces Parties ? Que deviendra l'intérêt historique ? Combien on releve les Anciens sans le savoir, en disant qu'il faudrait dix Modernes, pour faire très-mal ce que Tite-Live a si bien fait lui seul ! Mais je m'apperçois qu'il serait ridicule de combattre sérieusement des principes qui se détruisent par leur absurdité ; que dire en effet à un *Législateur du Goût*, qui prétend qu'*on ne lit plus le Lutrin*; que *la plus grande partie du Tartuffe est sérieuse*; que *c'est moins une Comédie qu'une Tragédie Bourgeoise* ; qu'*on place avec raison Quinaut à côté de Racine* ; que *l'Opéra seul peut nous donner une idée du Théâtre des Anciens* ; que *le dénouement de la Henriade est plus intéressant que celui de l'Enéide*; qu'*on pouroit finir les Pièces de Théâtre par une maxime*; que *la vérité nous déplaît, quand le génie se montre à côté d'elle* ; qu'*on pourrait faire paraître sur*

notre

notre Théâtre ce Seigneur qui avait outragé un Laboureur, & à qui Louis XII fit refuser du pain, jusqu'à ce qu'il eût fait de justes excuses à ce respectable Citoyen, &c. Que répondre à de pareilles extravagances ? Il vaut mieux en rire, sur-tout depuis qu'il nous vient tous les ans quelque Poétique nouvelle échappée des Petites-Maisons.

Un bon avis à donner aux jeunes gens, c'est de se méfier de toutes ces Poétiques ou Rhétoriques nouvelles, d'étudier leur Art dans Longin, Aristote, Quintilien, Cicéron, & dans le petit nombre des Critiques modernes qui ont suivi les véritables principes du Goût ; mais sur-tout de méditer longtems les chefs-d'œuvre des Grands Maîtres de Poésie & d'Eloquence. Quand ils verront les préceptes s'accorder avec la pratique des Poëtes & des Orateurs estimés, ils seront sûrs de tenir le bon chemin ; & s'appercevront aisément que les paradoxes & les systêmes de mauvais Goût ont été de tout tems imaginés pour justifier les productions que le mauvais Goût avait enfantées.



DISCOURS

DISCOURS qui a remporté les deux Prix d'Eloquence, au jugement de l'Académie de Besançon, en 1776, *sur ce sujet:* combien le respect pour les mœurs, contribue au bonheur d'un Etat; *par M. l'Abbé DE MOY, Chanoine honoraire de Verdun, & Curé de Saint-Laurent à Paris.*

L'Auteur nous avertit dans une courte Préface, qu'il n'étoit pas encore nommé à l'une des principales Cures de Paris, lorsqu'il entreprit ce Discours. Il se hâte d'en avertir, de peur qu'on ne le soupçonne d'avoir sacrifié les devoirs de son état aux agrémens de la Littérature. « Ils ne « sont pourtant pas incompatibles, ajoute- « t'il; Huet, Fénélon, Fléchier, furent de « très-grands Evêques, & de très-bons « Littérateurs....Peut-être même l'étude de « la Littérature est-elle aujourd'hui d'une « nécessité indispensable pour les Pasteurs « des Ames. Il faut se monter au ton de « son siecle, Dès que les Apologistes du « vice sont lettrés, il faut bien que les « Apôtres de la vertu le deviennent...... « Parlez, écrivez, séduisez comme eux,

« vous

« vous aurez des diſciples, vous en aurez
« même davantage, puiſque vous annoncez
« le vrai. »

Après cette juſtification, que M. de Moy a cru néceſſaire, il demande une autre grace, c'eſt de n'enviſager ſon travail que du côté Littéraire. Il n'écrit point ici en Théologien ; & quelque perſuadé qu'il ſoit qu'il n'y a pas de principe de mœurs plus fécond & plus ſûr que notre religion ſainte il a dû en faire une abſtraction entiere ; il a dû, s'élevant au-deſſus des régions & des âges, parler un langage que puſſent entendre les hommes de toutes les croyances & de tous les tems.

On voit enſuite un Extrait de la Séance Publique de l'Académie de Béſançon du 24 Août dernier.

L'Orateur établit, que ſans les mœurs on ne peut pas être bien avec ſoi-même, & bien avec les autres ; que ces deux choſes ſont néceſſaires pour le bonheur, & qu'il les faut ſurtout pour le bonheur d'un Etat ; qu'enfin le ſeul reſpect pour les mœurs peut aſſurer aux Nations la *tranquillité au-dedans*, & *la conſidération au-dehors*. Voici les diviſions du Diſcours : « Les beaux jours des
« Empires

« Empires ont duré, dans chaque légiſla-
« tion, auſſi long-tems qu'elle a reſté ſous
« la garde des mœurs. Ils ne s'obſcur-
« cirent qu'à l'inſtant où les mœurs furent
« écartées par le luxe, par cette multipli-
« cité de loix qui devient plutôt un piege
« pour la vertu qu'un frein pour le vice;
« par ce défaut d'union entre les Membres
« du Corps Politique, qui en prépare la
« diſſolution. Le reſpect pour les mœurs
« écarte ces trois fleaux des Etats, &c."
C'eſt ce que l'Auteur s'attache à prouver dans la premiere partie.

Lorſque des hauteurs de la philoſophie il contemple les maux qui affligent les ſociétés politiques, il voit preſque par-tout la liberté naturelle ſe débattant ſous le couteau du deſpotiſme; le luxe s'abreuvant à longs traits du plus pur ſang des Nations; la cupidité transformant les Cités en repaires de brigands; l'innocence attaquée à la fois par l'audace & par le ridicule, n'oſant rougir, & n'oſant ſe défendre. « O mes ſemblables,
« dit-il, étoit-ce la peine de nous arracher
« du milieu des bois pour nous livrer à de
« pareilles horreurs?"

L'Orateur s'exprime avec force contre le luxe, qu'il regarde comme l'ennemi de la félicité publique, puiſqu'il enleve l'homme à la terre, la terre à l'homme, & briſe le reſſort des Etats. " O toi! le peintre des " graces & l'interprete de la raiſon, Poëte des " Philoſophes! tu déplorois, ſous ce regne " d'Auguſte, ſi vanté de nos Orateurs, l'affreuſe voracité du luxe, qui déja ne laiſſoit plus d'eſpace à la charrue pour tracer " des ſillons! Tu gémiſſois de voir le platane célibataire remplacer de toutes parts " le compagnon & l'appui de la vigne; l'olivier fructueux diſparoître devant le " myrthe, qui n'eſt qu'odorant; des bâtimens auſſi faſtueux qu'inutiles, peſer ſur " les champs qui nourriſſoient autrefois les " Camilles & les Curius! Que dirois-tu, " ſi, tranſporté tout-à-coup dans les alentours de nos Villes principales, tu te voyois contraint d'errer pendant pluſiers milles, avant d'appercevoir les pas de l'agriculture imprimés ſur le ſol! Si tu ne rencontrois, au lieu d'elle, que de vaſtes pieces d'eau, qui n'ont pas même le mérite " d'imiter la nature; d'immenſes tapis de " gazon qu'on ceſſe de trouver beaux, lorſqu'ils

" qu'ils commencent à devenir utiles....
" Plût aux Dieux! t'écrierois-tu, que les
" peres de ces propriétaires somptueux,
" eussent ressemblé à leurs efféminés des-
" cendans! Jamais le sang Romain n'eût
" abreuvé les Gaules, & cimenté les fonda-
" tions de l'Empire des Francs."

" Les mœurs faisoient alors la force de
" nos ayeux. Ce sont elles qui élevent les
" Etats; c'est le luxe qui les renverse; c'est
" lui qui, plus puissant que le Dieu de la
" guerre, vengea Carthage & l'Univers,
" des fers qu'ils avoient reçu de l'Italie.
" Sous sa main se détend & se rompt le res-
" sort des Gouvernemens.

" La crainte peut bien rester à l'esclave.
" Comme il reçoit du luxe le peu de fleurs
" qui couvrent sa chaîne, il doit trembler
" de perdre ce honteux adoucissement. Mais
" l'honneur, mais la vertu, on les cherche-
" roit inutilement dans les climats où le luxe
" domine: trop de distance sépare ces ob-
" jets. La vertu ne cherche qu'à bien
" faire; l'honneur, qu'à mériter l'estime;
" le luxe qu'à s'enrichir. La vertu se dé-
" voue à l'Etat, l'honneur s'y loue, le luxe
" s'y vend."

C'eſt ainſi que ſouvent l'Orateur, avec le ſtyle de Tacite, foudroie les obſtacles qui s'oppoſent au retour des mœurs.

Il paſſe enſuite à la multiplicité des Loix, qu'il a regardée comme un ſecond ennemi des mœurs.

« Qu'eſt-ce que les loix ? On les a nom-« mées le ſupplément des mœurs, c'eſt à-« dire, qu'elles ſont faire par la force ce « que les mœurs ne font pas faire par la « perſuaſion ; c'eſt une barriere étendue « devant la ſociété contre les fougues de la « licence & de l'audace....Toute loi impoſe « une obligation & une peine. A meſure « que le nombre des premieres s'accroît, la « liſte des peines & des obligations ſe groſſit. « Il faut des Prêteurs pour les faire con-« noître ; il faut des Licteurs pour les « faire exécuter. Viennent enſuite les Sé-« natus Conſultes qui, ſous prétexte de les « éclaircir, ajoutent à la difficulté de les en-« tendre ; les commentaires qui concou-« rent à les embrouiller ; la Juriſprudence « qui acheve de tout confondre. Il arrive « un tems où la Nation ſe trouve diviſée en « deux grandes claſſes, dont l'une armée, « ce ſemble, par les loix & pour les loix,

« n'eſt

" n'eſt occupée qu'à frapper ou effrayer l'au-
" tre ; & celle-ci, incertaine & tremblante
" au milieu de ce labyrinthe d'Ordonnan-
" ces & de Réglemens, ne ceſſe de faire des
" chûtes, dont elle eſt punie, ou n'oſe faire
" un pas dans la crainte de donner contre
" quelqu'une des bornes que le Gouverne-
" ment a poſées autour d'elle. Quelqu'un
" qui chercheroit le bonheur au ſein d'une
" pareille légiſlation, reſſembleroit à ce
" Guerrier d'Homere qui demandoit le
" jour, quand Jupiter avoit couvert l'hori-
" zon de ténebres."

" Athenes eut des mœurs & des vertus ;
" &, pour tout dire, Athenes fut heureuſe
" avant d'avoir des loix. Celles de Dracon
" la peuplerent de bourreaux & de victimes ;
" celles de Solon la livrerent aux factions,
" aux cabales, aux diviſions inteſtines.
" Sparte même, redoutée par ſes armes, ne
" trouvoit pas le bonheur dans ſa légiſla-
" tion. Lycurgue, en faiſant de ſes con-
" citoyens des lions contre l'ennemi, en
" avoit fait des tigres pour leurs propres
" enfans & pour leurs eſclaves. Et toi,
" Cité ſuperbe, qui d'une chaumiere de
" Pâtres & d'un vil repaire de brigands,
" portas

[redacted]

“ portas ton front jusqu'aux nues, & de-
“ vint la dominatrice de l'Univers, quel
“ fut le tems de ta félicité ! Plusieurs siecles
“ ont été les témoins de ta gloire : je cher-
“ che les jours de ton bonheur. Com-
“ mencerent-ils à cette proclamation so-
“ lemnelle, où un homme sans mœurs vint
“ dire à tes habitans : Jusqu'à présent le
“ cri de la conscience vous apprit vos de-
“ voirs ; lisez-les désormais sur ces tables
“ que je dépose entre une hache & des
“ verges. L'Histoire ne le dit que trop ;
“ ces douze tables furent un signal per-
“ manent de vexation de la part des Grands,
“ de murmures & de souffrances de la part
“ du peuple. On est forcé de remonter
“ au-delà de cette époque, pour trouver
“ l'âge d'or des Romains, le siecle des
“ Mutius, des Coclès, des Clélie, & de
“ ce Cincinnatus, que la simplicité, la
“ tempérance, la modération, les mœurs
“ en un mot, semblent avoir formé, pour
“ montrer à l'homme quelle est l'école de
“ la véritable grandeur.

“ A Dieu ne plaise que je veuille inspirer
“ du mépris pour les loix..... Je viens redire
“ que relativement au bonheur des Etats,
“ le

" le respect pour les mœurs a cet avantage " infini, sur la multiplicité des Loix, que " le premier y suppose toujours la vertu, " mere de la félicité publique ; tandis que " la seconde n'y suppose jamais que des " vices d'où les Loix sont issues, comme " les remedes sont nés de nos maux. Je " viens redire que les Loix ne peuvent rien " sans les mœurs, tandis que les mœurs " peuvent tout sans les Loix."

Le défaut d'union entre les membres du Corps politique en prépare la destruction. C'est la troisieme proposition que devoit établir l'Orateur dans cette premiere partie de son Discours, & il le fait avec la même force, & ce ton d'éloquence insinuante & pathétique qui lui est si familier.

" Faut-il demander d'où a pu naître cet " intérêt personnel, cet égoïsme qui isole " l'homme au milieu de ses semblables, le " jette tout-à-coup de la circonférence au " centre, lui persuade que la société est " pour l'individu, & non l'individu pour " la société ; ne le ramene à ses concitoy- " ens que lorsqu'ils lui sont utiles, le rend " indifférent à la vertu comme au crime, " & lui feroit égorger de sang-froid la

" patrie

[redacted]

" patrie, s'il en espéroit une jouissance de
" plus ? Ce monstre a pris naissance parmi
" les ruines & les décombres des mœurs...
" les Loix sont contre lui sans pouvoir :
" c'est avec les mœurs qu'il faut le com-
" battre. Le Citoyen qui respecte les
" mœurs n'a de volontés que celles de
" l'état, &c."

La seconde partie de ce Discours, a pour objet de prouver que le défaut de mœurs, fait perdre aussi au Gouvernement toute considération au dehors, & voici comment l'Orateur y procede.

" Qu'un particulier isole son être, qu'il
" vive inconnu au milieu de la Société,
" que sous les yeux de la divinité & de la
" conscience, il se fasse un bonheur indé-
" pendant de ses semblables, il le peut ;
" mais un Etat est privé de ce précieux
" avantage, il ne sauroit ni cacher son
" existence aux corps politiques dont il
" est environné, ni la détacher de la leur...
" Est-il détesté, on l'attaque ; est-il mé-
" prisé, on l'écrase. Si, au contraire, les
" mœurs président aux grands rapports
" qu'il peut avoir avec eux, s'il montre de
" la bonne foi dans le Commerce ; dans

" les

« les Traités, une fidélité inaltérable ; dans
« la guerre, une valeur ſoutenue, il en
« réſulte pour lui une ſource nouvelle &
« abondante de félicité." C'eſt dans l'Hiſtoire que l'Orateur puiſe ſes preuves ; c'eſt d'après elle qu'il montre chez telle Nation le bonheur aſſuré par les mœurs, & chez telle autre ſa perte entrainée, & produite par le vice, & l'oubli des devoirs.

Après avoir loué la ſimplicité & la bonne foi de la Nation Helvétique, & avoir dit que, ſans les mœurs, il n'y a point de Soldats, l'Orateur ajoute : « En donnerez-
« vous le nom à cette vile multitude que
« la ſurpriſe enrôle, que la crainte plie à
« l'obéiſſance, que l'impoſſibilité de fuir
« néceſſite à combattre ? Le donnerez-vous
« á ces ſimulacres armés, qui dans un corps
« débile portant une ame éteinte, reſſem-
« blent plus à des troupeaux qu'on traîne
« à la boucherie, qu'à des légions qui vo-
« lent à la victoire ? Le donnerez-vous à
« ces hommes altérés de pillage, ou perdus
« de débauches, qui ne voient dans la car-
« riere des armes qu'un vaſte champ ou-
« vert à leurs paſſions ? Le donnerez-vous
« à ces eſclaves du luxe, qui veulent dans

[redacted]

" un camp les superfluités des Villes.... Le " donnerez-vous enfin á ces êtres équivo- " ques, plus avides de fêtes que de batailles, " plus soigneux de leurs ajustemens que de " leurs armes, & qu'on prendroit pour des " Nymphes de Vénus, embarrassées dans " les habits de Mars ?"

" O tems ! ô moeurs de nos aïeux ! " s'écrie l'Orateur, qu'êtes-vous devenus ? " Ce n'est point avec de pareils Soldats, " qu'ils ont subjugué deux fois la Patrie " de Miltiade & de Camille." Il fait le tableau des moeurs des Gaulois, & il ajoute : " J'aime à penser que les Grecs avoient em- " prunté d'eux l'allégorie d'Achille élevé " par Chiron..... Cette allégorie, qui fut " l'Histoire de nos peres, n'est qu'une fable " pour nous, tant notre éducation est éloig- " née de la leur. Aussi quelle adolescence " succede à notre premier âge ? Des sens em- " brasés pour tous les objets de corruption " qui les environnent, éveillent l'imagina- " tion avant l'heure marquée par la na- " ture.... C'est ainsi qu'une jeunesse ardente " se hâte d'exister ; c'est ainsi que pressant " une vie entiere sur un espace de peu d'an- " nées, elle ne transmet à l'âge mûr, qui

" trop

" trop ſouvent ſe confond avec la veilleſſe,
" que des regrets & des infirmités. Entre
" cette végétation de peu d'inſtans, & cette
" caducité de toute la vie, quel tems choi-
" ſira la Patrie pour ſe donner un Défen-
" ſeur ? Chargera-t-elle d'une armure cet
" enfant qui n'eſt développé que pour le
" vice ou ce vieillard de vingt ans, qui déja
" même n'a plus de force pour le plaiſir ?"

Aprés avoir prouvé que les mœurs ſeules ſont le vrai boulevard des Nations, & que les Etats ne proſperent qu'autant qu'ils ſavent les reſpecter, voici comment l'Orateur termine ſon Diſcours.

" S'il exiſtoit un Etat où le véritable hon-
" neur fût prêt á s'éteindre, où les Généraux
" fuſſent plus avides de richeſſes que de
" gloire ; les Magiſtrats plus jaloux de
" leurs prérogatives que des intérêts de la
" Juſtice ; le Financier plus attentif à groſ-
" ſir ſes tréſors que ceux du Souverain ;
" tous les Ordres des Citoyens plus occu-
" pés à diſputer entr'eux de faſte & de
" diſtinction, qu'à remplir en ſilence, &
" ſans appareil, des devoirs que l'honneur
" ſeul, fondé ſur les mœurs, peut rendre
" chers. Si cet Etat exiſtoit ; s'il avoit en

[redacted]

« même tems l'avantage d'être gouverné « par un Prince assez éclairé pour chercher « le vrai, assez généreux pour vouloir le « bien, assez courageux pour l'entreprendre, « assez jeune pour espérer d'y parvenir; car « le bien ne se fait jamais mieux, que lors- « qu'il s'opere lentement; je dirois au Mo- « dérateur de cet Etat: c'est Minerve, « sans doute, qui a jetté dans votre sein, le « desir de rendre à votre Empire tout son « éclat. Mais pour cela, ne consultez pas « trop les ombres illustres de ces Monar- « ques qui dorment sous le Trône oú vous « êtes assis. L'un vous persuaderoit que « pour être un grand Roi, il faut aller creu- « ser un vaste tombeau á ses Sujets dans les « champs de ses voisins. Un autre place- « roit l'art sublime de régner, dans l'art odi- « eux de dissimuler. Un troisieme borne- « roit la science du Gouvernement, à des « établissemens sages, & à de bonnes loix: « comme s'il suffisoit d'enchaîner les bras « pour faire la felicité des cœurs. Pour « un autre encore, le premier mérite d'un « Souverain, seroit la protection accordée « aux Arts & aux Lettres; comme si les « présens de Flore, étalés sur des sillons,

« pouvoient

" pouvoient y suppléer les trésors de Cérés.
" Non, grand Prince, ce n'est point tout
" cela qui fait la force des Nations & la
" gloire de leurs Conducteurs. Au milieu
" de ces cris de la fausse grandeur, distin-
" guez une voix modeste, mais perçante,
" qui s'éleve & vous dit : Je suis la Vérité,
" fille de l'Eternel, j'ai pour appui l'expé-
" rience, cette fille du temps, qui ne trom-
" pe jamais. Il n'est qu'un moyen de ré-
" tablir le ressort de votre Empire, fai-
" tes-y respecter les mœurs. Bientôt éle-
" vant sa tige mâle & vigoureuse, l'honneur
" couvrira, de ses rameaux, votre Trône
" & vos Peuples. Un même esprit ani-
" mera toutes les classes de vos Sujets. La
" prospérité deviendra l'objet de leur am-
" bition. Leur propre bonheur sera la ré-
" compense de leurs efforts. Déja les
" Nations voisines envient le destin de celle
" qui chérit en vous un pere, encore plus
" qu'elle n'y révere un Maître. Je vois
" la postérité, ce Juge integre & redoutable
" des dominateurs du monde, vous ouvrir
" les portes de l'immortalité. Je l'entends
" vous proclamer le Restaurateur des mœurs,
" ne prononcer votre nom qu'avec l'émo-
" tion

[redacted]

" tion la plus tendre, & vous offrir pour
" modele à tous les Souverains."

On ne peut mieux louer ce Diſcours, qu'en répétant le jugement qu'en a porté M. l'Abbé Talbert, Préſident de l'Académie, qui lui même a le front ceint de tant de Couronnes Académiques. Ce diſcours, dit-il, offre à la fois un *coloris brillant*, un *ſtyle animé par les images*, une *chaleur ſoutenue*, une *heureuſe variété de tours*, *&c.* Le principal défaut qu'il y remarque auſſi très-judicieuſement, c'eſt que l'Auteur ſe livre trop *à ſon abondance & à ſes ſaillies*, & qu'il a prodigué la *Mythologie dans ſes métaphores.*

Au reſte, une queſtion encore plus importante pour le bonheur des Peuples, que celle propoſée à Beſançon, ſeroit : *de déterminer les moyens de ramener les Mœurs chez une Nation qui auroit le malheur de n'en plus avoir.* M. de Moy afflige ceux qui aiment & deſirent le bien, quand il dit que " c'eſt
" preſque demander comment on peut
" ramener ſur les hauteurs les eaux qui en
" ſont deſcendues."

LES

LES INCAS.

IL étoit impoſſible d'aſſeoir la baſe d'un Ouvrage ſur une époque plus impoſante que celle dont l'Auteur s'appuie. Elle a, pour ainſi dire, ſervi de berceau à tout l'Hiſtoire moderne. C'eſt elle qui a renouvellé la face du Globe; elle en a changé l'eſprit, les relations & les intérêts. On doit donc déja beaucoup d'éloges à M. Marmontel pour le choix de ſon ſujet. Il eſt riche, grand, vraiment épique.

Les Incas forment deux volumes, en proſe, qui, de ſon aveu, ne ſont Poëme, Hiſtoire, ni Roman. Cependant il me ſemble que rien ne prêtoit davantage à la fable d'un Poëme, qui auroit enrichi notre Litérature. Quel vaſte champ pouvoient offrir à l'ame & à l'imagination les ravages inouis de cette malheureuſe terre qui renfermoit dans ſa richeſſe même le germe de ſes déſaſtres? L'avarice donne le ſignal, le fanatiſme accourt, un monde entier nage dans le ſang. Quel contraſte que la cruauté inventive & policée des vainquers avec le courage inexpérimenté d'une Nation que ſes bourreaux regardoient

regardoient comme barbare, parce qu'elle ignoroit l'art de détruire.

M. Marmontel, ne voulant pas faire un Poëme, avoit encore un parti à prendre, dont on lui auroit ſçu gré; c'étoit de conſerver à l'Hiſtoire toute ſa vérité, toute ſon énergie, au lieu d'y mêler des fictions qui diſparoiſſent devant la majeſté de ſes tableaux, & contribuent à dénaturer le fond de l'Ouvrage, ſans qu'il y gagne du côté de l'intérêt.

D'après ces remarques, ou plutôt d'après ces doutes, ceux qui chercheroient dans cette production un plan fortement conçu exécuté avec chaleur, dont toutes les parties ſe tiennent, ſe correſpondent & ſe font valoir, y trouveroient peut-être quelque choſe à deſirer. Mais ceux que contentent des détails agréables, quoique ſans variété, une galerie brillante de tableaux, une grande ſageſſe d'imagination, l'élégance uniforme d'un ſtyle ſoigné, quelques développemens heureux, placeront les Incas dans la claſſe des Livres qui méritent beaucoup d'eſtime.

Quant à moi, qui aime mieux m'abandonner au ſentiment pur des beautés qu'aux obſervations arides de la critique, j'avoue que le caractere de Las Cazas m'a ſouvent attendri

attendri jusqu'aux larmes. Celui de Pizarre n'est peut-être pas tout-à-fait assez prononcé dans le cours de l'Ouvrage; mais l'Auteur lui a ménagé, pour la fin, des traits qui le relevent. Alonzo est un ami de l'humanité, un Guerrier plein de grandeur, un Héros fait pour l'amour. Le second volume est réchauffé par la touchante épisode de Cora. C'est le sentiment dans toute son ivresse. Le style alors devient plus vif, plus brûlant, plus abandonné; il respire la passion, & c'est ainsi qu'on entraîne.

Si M. Marmontel s'étoit livré plus souvent à de pareils détails, on auroit moins regretté l'ensemble. Il n'y a point d'Ouvrages sans défauts; mais c'est la chaleur qui empêche de les voir, ou qui les fait pardonner.

Quoi qu'il en soit, plusieurs personnes, que je crois de trés-bonne foi, comparent déjà le Livre de M. Marmontel au Poëme enchanteur de Fenelon. D'autres admirent sans prononcer. Je les imite, & j'attends, avec elles, que le tems, seul dispensateur de la gloire solide & des véritables réputations, tienne lui-même la balance entre les Incas & Télémaque.

HISTOIRE de la Reine Marguerite de Valois, première femme du Roi Henri IV, par M. A. Mongez.

L'HISTOIRE de cette Reine, célèbre par sa beauté, son esprit & ses galanteries, est puisée dans les meilleures sources & tracée par une plume sage & impartiale. L'Auteur a le mérite très-précieux & malheureusement trop rare, de s'être rempli & pénétré de l'esprit des Ecrivains originaux & des meilleurs Mémoires du tems. Il les a tous étudiés & comparés avec cette attention scrupuleuse qui n'est donnée qu'à ceux qui attachent un grand intérêt aux objets dont ils s'occupent; car il faut pour réussir en tout genre que nos travaux deviennent nos plaisirs. L'étude de l'Histoire est attrayante sans doute; mais pour en acquérir la connoissance la moins imparfaite qu'il soit possible, il faut s'enfoncer tout entier dans la lecture des Auteurs contemporains. Eux seuls peuvent donner sur chaque évènement des idées claires & sûres; eux seuls vous font vivre avec les personnages dont ils parlent. Ce n'est pas que la plupart ne soient en particulier

culier plus ou moins passionnés ; mais dès que l'on connoît leur condition, leur caractère, & la part qu'ils ont eue aux affaires, on fait leur secret ; & comme ils ne peuvent pas être tous prévenus de la même maniere sur les même faits, on corrige la partialité des uns par l'équité des autres. On croiroit volontiers que les Auteurs d'Abrégés ou d'Histoires générales, qui ont écrit long-tems après les évènemens, sont des guides moins suspects & bien plus sûrs à suivre. Cependant on peut observer que les préjugés d'opinion sont plus contagieux que les préjugés d'intérêt. On se méfie de ceux-ci, parce qu'ils se présentent avec moins de précaution. Au contraire, un Auteur qui ne peut avoir eu aucune relation personnelle avec les hommes dont il parle, vous offre un piége d'autant plus caché que lui-même ne l'apperçoit pas. Tout Historien porte sur les personnages & les évènemens une vue générale à laquelle il rapporte & subordonne tout. Il se rend maître des autorités & des témoignages & les plie au systême qu'il s'est fait. Le Lecteur qui n'a point les originaux sous les yeux est obligé de suivre aveuglément le guide qu'il a choisi ou de s'arrêter

en chemin; & comme l'esprit a besoin de se reposer sur une opinion quelconque, on prend tout naturellement celle de l'Historien qu'on lit. C'est le Rapporteur du Procès, & l'on juge sur ses Conclusions sans examiner les Pièces. On ne fera pas ce reproche à M. Mongez. Il a fouillé tous les monumens historiques dont il pouvoit tirer des secours. Il garde un juste tempérament entre les Panégyristes, adulateurs de Marguerite, & ses Détracteurs satyriques. En avouant ses foiblesses, il la justifie de l'accusation d'inceste avec son frère le Duc d'Alençon. Il peint les agrémens de cette Princesse, qui, pendant long-tems, lui firent des adorateurs de tout ce qui l'approchoit, sa beauté majestueuse, & sa gaieté facile, sa complaisance pour les maitresses d'un mari qu'elle n'aimoit pas, & son attachement aux intérêts de ce Prince au milieu de leurs infidélités réciproques; ses connoissances littéraires qu'elle cultivoit au milieu des affaires & des plaisirs; sa fermeté dans les dangers, & ses inimitiés & ses vengeances mêlées à ses intrigues amoureuses. Les citations des Ecrivains du tems sont la plupart très-curieuses & d'un si bon choix que rien n'est plus

propre

propre à inſpirer le goût des études hiſtoriques. L'Auteur ne diſſimule aucune vérité, & ne cherche point à diminuer l'horreur que l'on doit avoir pour les hommes atroces & ſanguinaires, quelqu'ait été le rang qu'ils ont ſouillé. Excuſer ou adoucir ce qui eſt odieux & criminel, c'eſt ôter à l'exemple ſon pouvoir & à l'hiſtoire ſon autorité. Quelques Ecrivains ont cru bien faire en rejettant ſur des étrangers, ſur les Italiens de la Cour de Catherine, l'affreux complot de la Saint-Barthélemy. Ils en ont preſque juſtifié Charles IX, & n'ont repréſenté ce Prince que comme l'inſtrument foible & docile de fureurs qu'il ne ſentoit pas. Mais la vérité dément ces vaines excuſes; & M. Mongez l'a dit. Il fait voir en citant les faits & les témoignages, que ce Prince étoit naturellement cruel; que ſon caractère féroce & emporté ſe manifeſtoit en tout; que perſonne ne nourriſſoit contre les Proteſtans une haîne plus furieuſe & plus ſanguinaire; & qu'il projettoit depuis plus d'un an le plan de leur deſtruction, combinée dans une ame déja faite à la diſſimulation & endurcie à la vengeance. Des paroles échappées de tems en tems trahiſ-

ſoient

ſcient la joie barbare que lui inſpiroient ſes projets de meurtre & de carnage, & l'impatience de les voir exécuter. *Je guette mes oiſeaux comme les Fauconniers*, diſoit-il ; & lorſque la Cour de Rome faiſoit attendre les diſpenſes néceſſaires pour la mariage d'une Princeſſe Catholique avec un Prince Proteſtant, & diſputoit ſur le formulaire qu'il faudroit obſerver dans la cérémonie des noces ; Charles dit à Jeanne d'Albret, *avec ſes juremens ordinaires*, *ma Tante je vous honore plus que le Pape, & aime plus ma ſœur que je ne le crains. Je ne ſuis pas Huguenot, mais je ne ſuis pas ſot auſſi. Si Monſieur du Pape fait trop la bête, je prendrai moi même Margot par la main & la menerai épouſer en plein Prêche.* Que le Lecteur réfléchiſſe ſur ces paroles ; qu'il ſe rappelle encore celles que diſoit le même Prince après la Saint-Barthélemy, *la jupe de ma ſœur Margot m'a ſervi de filet pour prendre les Huguenots* ; & qu'il juge du caractére de Charles IX.

Que peut-on penſer encore, & de ce Roi & des mœurs de cette Cour abominable, & de ces tems malheureux, lorſqu'irrité contre le Duc de Guiſe que l'on croyoit aimé de

de Marguerite, & que l'on regardoit comme la cause des obstacles qu'elle apportoit au mariage projetté entre elle & le Prince de Navarre ; Charles fait appeller Henri d'Angoulême, Grand-Prieur de France, son frère bâtard, & lui dit : *de ces deux épées que tu vois il y en a une pour te tuer, si demain que j'irai à la chasse, tu ne tues le Duc de Guise* ; lorsqu'on le voit distribuer lui-même des cordes à six gentils-hommes pour étrangler la Mole, le favori du Duc d'Alençon ; bel emploi pour un Roi & pour des Gentils-hommes ! lorsqu'on lit dans *le Laboureur* que Charles *avoit derrière son chevet de lit six coûteaux de la longueur du bras, fort tranchans ?*

Les Vaudevilles & les plaisanteries populaires servent souvent à faire connoître le caractère & les mœurs des Princes. Lorsqu'on sait, par exemple, qu'Henri III. s'amusoit à enlever tous les petits chiens * dans les rues de Paris, ou à friser les cheveux & arranger les parures de sa femme, lorsqu'on se rappelle ses processions & ses momeries monacales, trouve-t-on qu'il soit

* Mezerai.

mal peint dans ce placard qui courut de son tems? *Henri, par la grace de sa mère, inerte Roi de France, & de Pologne imaginaire, Concierge du Louvre, Marguillier de Saint-Germain-l'Auxerrois, Gendre de Colas, Gaudcronneur des colets de sa Femme, & Friseur de ses chèveux, Mercier du Palais, Visiteur des Etuves, Gardien des quatre Mendians, & Protecteur des Blancs-battus.*

Parmi les citations de différens genres que l'on trouve dans cet utile & estimable ouvrage, nous rapporterons un morceau tiré du Recueil des Sermons prêchés par le Frere *Cornelis Adryansen*, Francifcain de Bruges, & chassé de cette Ville à cause de son libertinage & de son fanatisme. L'Auteur transcrit ce morceau dans ses Notes à propos de la prétendue médaille frappée par le Prince de Condé, avec son effigie & cette légende, criminelle: *Ludovicus XIII. Dei gratia Francorum Rex primus Christianus.* Le savant *Prosper Marchand*, a très-bien prouvé, dans son Dictionnaire historique, au mot Bourbon, que cette médaille n'avoit jamais existé. Quoiqu'il en soit, voici le sermon du Franciscain qui mérite d'être connu.

« Voyez,

« Voyez, s'ecrie-t-il, comme ce maudit « Condé, le chef des Huguenots en France, « recommence à y jouer ſon jeu, & eſt oc- « cupé à ſaccager cette noble France, à la « piller, à la ruiner & à la détruire de fond en « comble ! ſa fureur va même juſqu'à vouloir « chaſſer, prendre ou maſſacrer ſon Roi légi- « time. Ah ! cela ne paroît-il pas bien à « la monnoie qu'il a fait frapper avec cette « inſcription : *Ludovicus Borbonnius ; primus* « *Rex Chriſtianorum ?* Ah ! faux traître, « infâme coquin & double ſcélérat ! Crois- « tu donc être le premier Roi des Chrétiens ? « Et ! voyez, je vous prie, n'eſt-ce point « là le train des Anabatiſtes de Munſter « avec leur Roi Jean de Leiden ? & ne « faut-il donc pas que ce Condé & ſes « Huguenots, aient chacun au moins cent « mille diables dans le ventre .... il ſe fait « intituler, continue-t-il encore, *Ludovicus* « *XIII. primus Rex Evangeliſtarum* ou *Evan-* « *gelicorum.* Eh ! n'eſt-ce pas là un joli « premier Roi des Evangéliques ? Eh ! « qu'il ſe faſſe appeller le *fleau de Dieu* « comme Attila. Mais en vérité, quoiqu'- « Attila fût un cruel tyran, ce n'étoit en- « core qu'un Saint auprès de ce Condé.

[redacted]

« Hélas! hélas pourquoi Mgr de Guiſe, ce « ſaint martyr de bienheureuſe mémoire, « ne l'a-t-il pas fait accrocher à un gibet, « quand il l'avoit pris, il y a cinq ans? « tant de malheurs & de cruels traitemens « n'auroient pas été faits aux Religieux de « Dieu, aux Prêtres de Dieu, & à tous les « Catholiques de France. Mais, helas! « nous autres Catholiques, nous n'avons « d'autre défaut que d'être toujours beau- « coup trop bons, beaucoup trop pitoyables « & beaucoup trop débonnaires. Ce bandit « n'a-t-il pas été pris deux fois pour ſa « méchanceté? pourquoi lui avoir chaque « fois fait grace du gibet? Hélas! voilà « d'où viennent nos malheurs. Mais quoi- « qu'il ait échappé le gibet, il n'échappera « pas les grands diables d'enfer qui lui far- « ciront le derrière de ſouffre & de poix « ardente....Ce n'eſt rien que l'équippée du « Prince d'Orange, ajoute-t-il ailleurs, « mais ce qui doit nous tenir bien plus au « cœur, c'eſt le triſte & déplorable état « des Egliſes de France, où cet enragé de « Condé, accompagné & tenté par les « diables de l'enfer, recommence ſon hor- « rible train & ſon affreuſe perſécution,

« pillant,

" pillant, brûlant, volant, ſaccageant & " renverſant de fond en comble toutes les " Egliſes & Monaſtères Catholiques, & en " chaſſant & maſſacrant inhumainement " tous les Prêtres, Religieux & Religieuſes. " C'eſt donc cet endiablé & ſes Satellites " que nous devons craindre & avoir en " exécration : mais non ce pauvre gueux " de Prince d'Orange, que notre brave & " Saint défenſeur le Duc d'Albe ſaura bien " étriller & réduire au petit pied."

*CONSEILS * adreſſés à un jeune Homme qui en avoit beſoin, par une Femme du monde qui avoit la ſimplicité de croire à l'utilité des Conſeils.*

MON cher M. **, vous avez de la nobleſſe dans les ſentimens, de la bonté dans le cœur, un eſprit agréable & très-cultivé : voilà bien des moyens d'intéreſſer & de plaire ; mais, croyez-moi, il n'y en

* J'ignore quel eſt l'Auteur de ces Conſeils. Mais il eſt difficile de joindre plus de raiſon à plus d'eſprit, de penſer plus juſte & d'écrire mieux.

a pas aſſez pour ſatisfaire l'ambition que vous montrez de ſubjuguer tous les cœurs, de tourner toutes les têtes.

Ce deſir ſi général de plaire eſt difficile à concilier avec le deſir d'inſpirer des affections fortes & profondes. Si vous voulez être aimé, cherchez moins à être aimable.

On diſoit au Préſident de Monteſquieu que Fontenelle n'aimoit perſonne: *Eh bien*, répondit le Préſident, *il en eſt plus aimable*. Penſez à ce mot, mon cher M. * *, il peint le monde. En effet, ce qu'on y appelle un homme aimable, eſt d'ordinaire un homme d'un eſprit animé, d'une converſation piquante, d'un commerce doux & facile; mais ce n'eſt pas celui dont il faut faire ſon mari, ſon amant, ſon ami: les hommes faits pour les ſentimens tendres & ſolides, mettent un intérêt trop foible à ce qui occupe eſſentiellement la ſociété pour lui en inſpirer un très-vif.

Pour mériter d'être aimé, ce n'eſt pas aſſez de mettre ſa gloire a être aimé, il faut y attacher ſon bonheur.

Prenez-y garde, mon cher M. * *, vous vous faites illuſion ſur les moyens de plaire: jaloux de toutes les ſortes d'agrémens, vous voudriez

voudriez réunir en vous toutes les qualités aimables, & lorſque vous rencontrez dans la ſociété un homme qui par le tour de ſon eſprit, par ſes manières, par ſon humeur, vous paroît faire une impreſſion généralement agréable, vous êtes tout de ſuite tenté d'imiter tout ce qui plaît en lui; vous vous dites, je ſerai quand je voudrai auſſi gai, auſſi animé, auſſi attentif, auſſi galant: pourquoi ne plairois-je pas autant que lui?

Vous avez adopté une erreur bien plus extraordinaire encore pour un homme de votre âge. Vous avez réfléchi ſur la ſociété, ſur les hommes, ſur ce qui les intéreſſe, les ſéduit, leur plaît ou leur déplait; & d'après vos obſervations, vous vous êtes fait des principes ſur leſquels vous vous imaginez régler vos démarches & le cours de votre vie.

Aſſurément, c'eſt fort bien fait que de réfléchir ſur le cœur humain & ſur le monde; mais les réflexions qui ne ſont pas le fruit de l'expérience, ont ordinairement bien peu d'empire & de ſolidité; & quant au plan de conduite que vous vous êtes formé, prenez garde qu'il ne vous égare au lieu de vous guider.

Mon

Mon cher M. **, mettez-vous bien avant dans l'eſprit cette vérité importante, quoiqu'en apparence ſimple & commune: c'eſt que non-ſeulement on n'eſt jamais bien que ce qu'on eſt, mais même qu'on n'eſt jamais que ce qu'on eſt.

L'ambitieux, l'intriguant, l'homme frivole qui paſſe ſa vie à ne voir le monde qu'en viſites, peut à force d'attention ſur lui même & ſur-tout de mobilité dans ſa vie, en impoſer par de fauſſes vertus, des manières factices, un caractère emprunté; mais on ne trompe ni ſes amis, ni même ſes connoiſſances habituelles. Regardez autour de vous, & nommez-moi un ſeul homme qui ne finiſſe par être apprécié & jugé ce qu'il eſt, par ceux qui vivent de ſuite avec lui.

On naît avec un caractère & un tour d'eſprit, qu'il n'eſt pas plus poſſible de changer que la forme de ſes traits.

Une femme peut avec du goût & des ſoins, montrer ſa figure avec avantage, en relever adroitement les agrémens & en déguiſer les défauts; mais c'eſt à quoi ſon art doit ſe borner. Je ne connois point de femme qui mette du blanc, ſans que toutes les perſonnes

ſonnes de la ſociété s'en apperçoivent & s'en mocquent.

Il eſt cependant bien plus indifférent de farder ſon teint que ſon caractére ; & après tout, quand vous n'aurez aucune prétention ſur une femme, que vous importe qu'elle ait du blànc ? S'il ſert à cacher une peau noire, ou tachetée, ou flétrie ; il ne trompe que vos yeux, & c'eſt pour leur plaiſir.

Mais comment pretendre cacher toujours ſon caractère ? il perce & s'échappe à chaque inſtant. Malgré toute l'attention & tous les ſoins qu'on peut y mettre, les paſſions & la vanité miſes en jeu par mille circonſtances imprévues, le décèlent & le trahiſſent ſans ceſſe.

Il y a une maxime Chinoiſe qui dit : *L'ame n'a point de ſecret que la conduite ne revèle.* Cela eſt vrai à Paris comme à Pekin.

On peut bien garder le maſque & prendre une voix de bal pendant quelques heures ; mas cettte contrainte ſeroit impoſſible huit jours de ſuite. A Veniſe, où l'on va maſqué pendant la moitié de l'année, on ſe reconnoît comme ſi l'on étoit à viſage decouvert.

Je

Je terminerai cette triſte morale par quelques maximes que l'expérience m'a démontrées, & que mon amitié offre à votre raiſon.

On peut attirer des cœurs à ſoi par les qualités qu'on montre, mais on ne les fixe que par celles qu'on a.

On plaît quelquefois dans le monde par ſes défauts, plus que par ſes talens & même par ſes vertus.

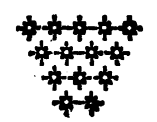
On perdroit ſouvent à avoir réellement tous les genres de mérite qu'on voudroit avoir. La ſociété eſt un commerce qui n'eſt agréable à tous que parce que chacun croit y apporter ce qui manque à d'autres

Une prétention fruſtrée eſt une bataille perdue, qui vous fait perdre autant de terrein que vous en auriez pû gagner par la victoire; & de ces batailles-là je n'en ai preſque vu gagner aucune.

De toutes les prétentions, la plus commune aujourd'hui & la plus difficile à ſoutenir, c'eſt la prétention à la grande ſenſibilité & même à l'enthouſiaſme. Les ames paſſionnées & les cœurs ſenſibles ont des moyens de ſe toucher & de ſe reconnoître que l'eſprit ne peut appercevoir. Ce n'eſt pas ſeulement

ſeulement par des paroles que la ſenſibilité s'exprime ; c'eſt par l'air, le regard, les accens & le ſon de la voix, ſur-tout par un accord de tout cela qu'il eſt impoſſible de jouer. J'ai vu des hommes pleurer à volonté, en entandant une Scène de Tragédie ou un morceau de Muſique, & conſerver la réputation d'ames sèches & d'imaginations froides. Je vois qu'il ne faut ſouvent qu'un mot ſimple, un accent vrai, pour peindre une ſenſibilité profonde.

On n'a pas aſſez de tems pour tromper tout le monde, & quand on pourroit y parvenir, ce qu'on y gagneroit ne dédommageroit jamais de ce qu'il en auroit coûté.



ROMANS.

FIN de l'histoire & Chronique du Vaillant Chevalier Cléomades & de la belle Claré-monde.

LA rapidité furieuse avec laquelle le cheval s'élança, l'éblouit dans les premiers momens; mais au bout d'un quart d'heure, ne se trouvant à la vue d'aucune ville, & n'appercevant au-dessous d'elle que de grandes forêts, des chaînes de montagnes & des lacs, elle reconnut toute l'étendue de son malheur. Il n'étoit plus temps, & Croppart, sans être touché des reproches dont elle l'accabloit, avoit saisi ses belles mains avec force, & faisoit voler son coursier vers les déserts de l'Afrique, n'osant encore diriger son vol vers la Hongrie. Les montagnes du Tirol avoient déjà disparu sous leurs yeux; l'Adriatique étoit traversée; ils planoient dans les airs sur l'Italie, lorsque la Princesse, accablée par la douleur, jeta le cri le plus attendrissant & le plus douloureux; & le froid que Croppart sentit

tit couler dans ses mains, lui fit juger qu'elle étoit évanouie.

La peur de la perdre, & l'assurance qu'il a que personne ne peut plus l'arracher de ses mains, le détermine à s'abattre & à s'arrêter dans un pré qu'arrosoit une fontaine : il la descend doucement à terre, il lui fait respirer des gouttes spiritueuses qui la rappellent à la vie. Lorsqu'elle a repris ses esprits, il lui avoue qu'épris de ses charmes, il s'est cru tout permis pour l'enlever ; mais que ce n'est que pour l'élever au rang de Reine, & la placer sur le trône de Hongrie.

Clarémonde joignoit beaucoup d'esprit à tous ses charmes, & se crut bien permis de dissimuler avec un traître : ah, Sire, dit-elle, à quoi pensez-vous ? Voudriez-vous faire une Reine d'une pauvre paysanne qu'un jeune fils de Roi, qui se dit être Cléomadès, n'acheta de ses parens *que pour en faire à sa volonté* ; n'importe, lui dit Croppart, votre beauté vous rend digne des premiers trônes de l'Univers. Cependant ce faux aveu qu'elle vient de lui faire, excite son ame corrompue, & le rend moins

[redacted]

reſpectueux qu'il ne l'avoit été dans les premiers momens.

Le vilain boſſu la requiert d'amour d'une façon moins tendre qu'effrayante: déjà la Princeſſe, très-embarraſſée à ſe défendre des longs bras & des doigts crochus de ſon raviſſeur, voit que la plus ſûre reſſource eſt de feindre encore: arrêtez, lui dit-elle, ou je vais expirer à vos yeux: oui, je conſens à m'unir avec vous, pourvu que vous attendiez le moment de deſcendre en quelque ville écartée, où je pourrai recevoir votre foi, & vous entendre me la jurer au pied des Autels.

Croppart, ſéduit par cette feinte, & (tout déteſtable qu'étoit ſon cœur) aſſez épris pour craindre de ſe faire haïr, lui accorde une ſi juſte demande. Echauffé par l'ardeur du ſoleil d'Italie, & par les vains efforts qu'il avoit faits, il court plonger ſes bras dans la fontaine, il y étanche ſa ſoif & l'ardeur qui le brûle; mais cette eau, d'un froid extrême, glace ſes ſens, & le fait tomber preſque ſans connoiſſance. Clarémonde, de ſon côté, s'aſſeoit à quelques pas; &, ſuccombant à la laſſitude, elle s'endort. Ce fut dans cet état que les Fauconniers

conniers du Roi de Salerne les trouvèrent l'un & l'autre. Ils pourſuivoient un de leurs faucons qui s'étoit échappé, & qu'ils avoient vu s'abattre pour boire à la fontaine. Ils ſont ſurpris de trouver en cette prairie ſolitaire un vilain petit boſſu, qui, en haletant, ſemble déjà combattre contre une mort prochaine; & une beauté incomparable. L'un d'eux part & vole au Palais en avertir Mendulus, qui régnoit alors dans Salerne.

Ce Roi très-voluptueux, aſſez bonhomme pour être aimé de ſes ſujets, mais trop médiocre en tout pour s'en faire craindre & reſpecter, ne penſoit qu'à paſſer des jours heureux & variés par les plaiſirs qu'il faiſoit naître ou qui lui étoient offerts. Il monte à cheval, il vole à la prairie, & trouve Clarémonde & Croppart dans le même état où le Fauconnier les avoit laiſſés.

La beauté divine de Clarémonde le ſurprend, l'enchante; &, pour la première fois de ſa vie peut-être, il ſent que ſes deſirs ſont unis aux ſentimens & au reſpect que la beauté modeſte & malheureſe eſt faite pour inſpirer.

Il

[redacted]

Il interroge d'abord le bossu : ce traître lui répond qu'il est homme libre ; que le hasard l'a fait trouver mal sur le bord de cette fontaine ; & que la jeune personne qu'il voit, *est sa femme épousée.* Il se tourne ensuite vers Clarémonde, *& la requiert à dire si réellement elle tient à Baron le bossu* (S'il est véritablement son mari & son maître.) Clarémonde commence par le nier, & supplie le Roi de Salerne de la mettre à couvert de ses poursuites. Mendulus fait enlever sur des charriots la jeune personne & le bossu ; le cheval même, quoiqu'on en ignorât l'usage, ne fut pas oublié. On logea dans le Palais la belle Clarémonde ; le cheval fut mis au garde-meuble. On s'assura du bossu, que Mendulus voyoit bien qu'il avoit surpris en mensonge ; & le malheureux & triste Croppart, étouffé par la violence de sa pleurésie, expira dans la nuit suivante.

Mendulus fut très-empressé, le lendemain, à se rendre chez Clarémonde : il venoit, disoit-il, lui rendre un hommage plus digne d'elle, & lui offrir sa couronne & sa main : *A sotte me tenez vous,* lui dit-elle, *quand par cette gaberie pensez m'allécher*

cher & tromper; point ne naquis de mesgnie (famille) louable & connue; me fut racompté en mon bas-âge qu'œuvrée je fus par moines & nonains en pélérinage; iceux qui me recueillirent me donnerent à nom treuvée; & quand je fus devenue à point & grandelette, à femme ils me donnèrent à un vavasseur, auquel me ravit le bossu qui grand Clerc étoit, disoit-il, Physicien & Mire. Il me conduisit par pays, & gagnoit assez largement les testons, de lieux en lieux, par philtres médicinaux, & tours dont il ébahissoit les curieux, monté sur son cheval de bois, tant qu'il m'avoit toujours bien vêtue, bien nourrie, hors la veille que, sans raison, m'avoit battue & voulu affoler.

Un tel aveu avoit bien de quoi rebuter & dégoûter Mendulus d'une pareille alliance; mais, nous l'avons déjà dit, il étoit peu délicat sur les moyens de satisfaire ses desirs; & d'ailleurs il étoit bon-homme. Il assemble, pour la forme, un Conseil, composé de flatteurs, dont la plupart étoient compagnons de ses plaisirs; il obtient leur aveu pour épouser la belle *Trouvée*; il revient le lui annoncer, & Clarémonde ne trouve d'autre ressource, pour retarder le mariage qu'elle craint, que de feindre que la joie lui

[redacted]

lui fait tourner la tête. Elle fait les plus grandes folies, des grimaces affreuſes; & finit par des actes de fureur contre Mendulus même, qui l'obligent à travailler à ſa guériſon; &, en attendant, à la mettre ſous la garde de dix femmes, les plus fortes & les plus ſenſées qu'on pût trouver; cette ſeconde qualité exigea de longues recherches.

Pendant ce temps, la Cour d'Eſpagne étoit plongée dans une douleur bien amère. Le Roi, la Reine & Cléomadès s'étoient rendus vainement au petit château du Prince, & n'y avoient point trouvé la belle Clarémonde. Quelques recherches que le Prince fit, il ne put retrouver qu'un de ſes gants. Celle du cheval enchanté fut auſſi très-inutile. Son père & ſa mère le ramenèrent au Palais, dans un état qui fit craindre pour ſa vie.

Quelques jours après, des Ambaſſadeurs du Roi de Touſcan arrivent; & la Cour de Seville eſt accablée d'une nouvelle douleur d'être forcée de leur dire que leur Princeſſe, enlevée à ſon amant, eſt peut-être perdue pour toujours.

Le Chef de l'ambaſſade étoit un homme ſage & très-ſavant : attendri ſur le ſort de Cléomadès, il fut le premier à le conſoler ; mais il ne put s'empêcher de lui dire qu'il s'étonnoit de le voir s'abandonner au déſeſpoir, au lieu de partir pour chercher par toute la terre une Princeſſe ſi digne d'être regrettêe.

Ce roproche ranime les forces & le courage de Cléomadès ; & des qu'il peut ſupporter le poids de ſes armes, il s'en couvre, monte un fier & vigoureux deſtrier, franchit les montagnes, & s'approche du Royaume de Touſcan, eſpérant que quelque heureux haſard y portera des nouvelles de ſa Princeſſe. Il reconnoît bien-tôt les montagnes eſcarpées dont ce Royaume eſt entourré, il les traverſe au milieu de mille précipices ; & la nuit étoit déjà obſcure lorſqu'il ſe trouve près d'un château iſolé, où la fatigue le force de s'arrêter. Le pont-levis étoit levé, il appelle ; un homme paroît aux crénaux, & lui dit que la coutume du château eſt qu'aucun Chevalier n'y peut entrer ſans y laiſſer ſes armes & ſon cheval, à moins qu'il ne ſe ſoumette à combattre ſeul le lendemain contre deux redoutables Chevaliers. Une telle

coutume, répond Cléomadès, est contraire à la courtoisie. Elle fut établie, lui répliqua-t-on, depuis qu'un traître qu'on reçut dans ce château, viola les droits de l'hospitalité, en assassinant, la nuit, le maître qui le possédoit. Ses deux neveux le trouvèrent le lendemain matin baigné dans son sang. Il leur fit jurer, en expirant, de maintenir cette coutume, qu'il établit, & qui vous est imposée.

On croira sans peine que cette coutume ne fit pas rebrousser chemin à Cléomadès ; il insiste pour entrer ; le pont s'abaisse ; il est bien reçu, fait bonne chère, se repose tranquillement ; & le lendemain matin celui qui s'étoit empressé pour le bien recevoir, lui dit que le moment est arrivé, ou de laisser ses armes, ou de combattre. Cléomadès ne daigne plus lui répondre ; il se couvre de ses armes, prend une forte lance, & trouvant son cheval tout prêt, il s'élance dessus & suit celui qui le conduit, sur une esplanade, où la lice étoit préparée, & où deux Chevaliers vigoureux l'attendoient.

Cléomadès les défie le premier ; ils courent sur lui ; tous deux brisent leurs lances contre son écu sans l'ébranler ; & celui qui

reçoit

reçoit l'atteinte de la sienne, est jeté au loin sur la poussière avec une épaule démise, & hors d'état de se relever. L'autre charge Cléomadès à coups d'épée & le combat est long & douteux; enfin, le Prince d'Espagne le saisit & le désarme. Sur le champ ce Chevalier ôte son casque de lui-même, & Cléomadès reconnoît en lui l'un des plus braves Chevaliers quil eût connu dans ses voyages; il se fait connoître à son tour: ils s'embrassent, & volent au secours du Chevalier blessé. Son compagnon lui fait connoître le Prince Cléomadès: "Seigneur, " lui dit le blessé, c'étoit malgré moi que " je soutenois la coutume injuste que vous " venez de détruire; & je regretterois peu " d'être blessé par un bras accoutumé à " vaincre, si je n'avois la douleur de me trou- " ver inutile à la défense d'une jeune & noble " demoiselle, accusée à tort de trahison."

On entre dans le château; on rapporte le Chevalier blessé; & son compagnon & lui racontent à Cléomadès que Liopatris étant arrivé à Touscan le lendemain de l'enlèvement de Claremonde, trois Chevaliers de sa suite ont injustement accusé de trahison Florette, Gayete & Lyriade comme complices de cet enlèvement. Tous les

[redacted]

deux confient à Cléomadès qu'ils ſont amoureux de Florette & de Lyriade ; & que leurs parens, d'accord, étoient prêts à les unir, lorſqu'on les a fauſſement accuſées ; & le bleſſé gémit de nouveau de ne pouvoir défendre l'innocente & belle Lyriade. " Eh ! " qui doit être plus obligé que moi, s'écria " Cléomadès, à leur conſerver la vie ? Soyez " tranquille, Seigneur ; je pars avec votre " brave compagnon, & j'eſpère rendre bientôt l'aimable Lyriade à votre amour."

Cléomadès ne voulant point ſe faire connoître à la Cour de Touſcan, choiſit, dans l'arſenal du château, les armes les plus ſimples : il part avec ſon compagnon, qui, déjà, ne doute plus de ſauver les jours de Florette & de Lyriade ; mais il s'attendrit ſur le ſort de Gayete, qui reſte ſans défenſeur. " Nous " lui en ſervirons, lui répondit vivement " Cleomadès ; & je répandrois plutôt tout " mon ſang, que de laiſſer périr aucune de " ces trois demoiſelles." Ils arrivent dans les fauxbourgs de la ville où reſidoit Cornuant. Le Chevalier du château ſe préſente ſeul à la Cour ; il y déclare que deux Chevaliers ſe préſentent pour combattre les trois de Liopatris, & pour défendre les trois

filles

filles d'honneur de Clarémonde, de l'accusation portée contre elles. Le combat est ordonné; les adversaires sont placés aux deux extrémités de la lice; ils y renouvellent les protéstations & les sermens ordinaires; & dès que le juge du camp a crié *laissez aller les bons combattans*, ils s'élancent les uns contre les autres: le plus apparent des trois Chevaliers de Liopatris court seul contre Cléomadès, dont la lance brise son écu & son haubert, & lui perce le cœur. Les deux autres courent ensemble contre son compagnon, & lui font vuider les arçons; mais bien-tôt Cléomadès vole à son secours, le sauve d'une nouvelle atteinte, & lui donne le temps de remonter à cheval. Cléomadès est bientôt vainqueur, &, chargé des deux épées des Chevaliers de Liopatris, qui lui ont crié merci, *si demande qu'à brief les trois nobles pucelles lui soient délivrées saines & dechargées de leur accusation.* La loi des combats l'ordonnoit; elle est exécutée. Les parens des trois jeunes pucelles les entourent, leur amènent des palefrois; &, sous la conduite de Cléomadès, ils reprennent tous ensemble le chemin du château, d'où Cléomadès & son compagnon étoient partis.

A peine

[redacted]

A peine ſont-ils arrivés, que la tendre Lyriade, ſuivie de ſes deux compagnes, vole au ſecours du Chevalier bleſſé ; la préſence de ce qu'il aime, lui rend la vie ; & tout ce qui ſe trouve préſent, célèbre & la haute valeur, & la générosité de Cléomadès.

Pendant ce temps, le Prince ſe déſarmoit : rien ne peut exprimer la ſurpriſe & les tranſports de joie de Gayete, de Florette & de Lyriade, lorſqu'elles le reconnurent. Elles l'entourent, elles veulent baiſer ſes mains victorieuſes ; mais bien-tôt les larmes que lui fait répandre le ſouvenir de Clarémonde, en les revoyant, fait auſſi couler celles de ſes trois jeunes amies. Ils ſe conſultent, & cherchent enſemble les moyens de réuſſir à la retrouver. Un vieux Chevalier, que ſon grand âge empêche de porter les armes, leur dit qu'il connoît à Salerne *un ſage Aſtronomien qui claires voit les choſes les plus couvertement célées.* Un foible rayon ſuffit pour déterminer un amant. Cléomadès ne balance pas à partir dès le lendemain matin ; il embraſſe les trois jeunes amies ; il leur fait promettre de venir le trouver en Eſpagne, avec les époux qui leur ſont deſtinés, s'il retrouve

trouve sa belle Clarémonde, & s'il peut l'y faire régner avec lui.

L'aube du jour paroissoit à peine, que Cléomades, sans permettre à personne de le suivre, s'arme & part : il franchit, de nouveau, les montagnes, & arrive, en peu de jours, dans les fauxbourgs de Salerne. Il s'informe, à l'hôte chez lequel il descend, du sage dont il espère tirer quelques lumières. « Ah! Seigneur, lui répond-on, « depuis un an nous l'avons perdu ; & « jamais on ne l'a tant regrette ; car il eût « été d'un grand secours pour calmer la « douleur de notre Souverain, & pour ren- « dre la raison à la plus belle fille qui re- « spire, & dont ce Prince est assez amou- « reux pour vouloir l'épouser, malgré sa basse origine."

Cléomadés, pénétré de douleur de la mort du sage, dont les connoissances étoient sa dernière ressource, tombe dans une triste & profonde rêverie : son hôte essaye de l'en tirer, en lui contant l'histoire du vilain Bossu, & par quelle aventure le Roi Mendulus a trouvé cette jeune personne si charmante. Il poursuit & lui raconte comment la joie lui a tourné la tête, lorsque le Roi lui a déclaré

[redacted]

a déclaré qu'il alloit l'épouser. Dieux, quel trouble, quels transports s'élevèrent dans l'ame de Cléomadès à ce récit! Il questionne son hote, & ne lui laisse pas oublier la plus petite circonstance; l'hôte finit par celle qu'il croyoit la moins intéressante, & parle enfin du cheval de bois, qui par hasard fut trouvé près du vilain Bossu expirant. A ces mots, Cléomadès lui saute au col: ah! mon ami, lui dit-il, votre fortune est faite, & la mienne aussi; j'ai des secrets infaillibles pour guérir de la folie la plus complette; conduisez-moi promptement à votre Souverain; mais comme mes armes pourroient lui causer quelque ombrage, trouvez-moi la robe & le bonnet d'un Médecin, ajustez une fausse barbe sur mon visage, & soyez sûr de la reussite, & d'une fortune que je jure de partager avec vous.

L'hôte enchanté d'une pareille promesse, lui fournit promptement le déguisement nécessaire: il court à la cour; il annonce au Roi qu'il est arrivé chez lui, de la veille, un Médecin célèbre, qui répond, sur sa tête, de guérir sa maîtresse..... « Vole, & me « l'amène, s'écria Mendulus. »

Cléomadès

Cléomadès, muni du gant de Clarémonde, qu'il avoit rempli de quelques fleurs & plantes communes, prend une longue baguette noire; il est présenté à Mendulus. Ce Prince le conduit lui-même à l'appartement de Clarémonde, qui, les voyant venir de loin, redouble de folie & de fureur. La barbe, l'habit & la physionomie changée de Cléomadès, ne permirent pas d'abord de le reconnoître, à la belle Clarémonde qui n'avoit jeté qu'un coup-d'œil sur lui, & qui, plus occupée que jamais de paroître folle, faisoit alors des cris affreux, & rendoit ses yeux hagards, autant que leur douceur & leur beauté pouvoit le permettre. « Sire, dit Cléo-« madès, ne vous étonnez de rien, je vais « bien-tôt la calmer. » Il s'approche d'elle, porte son gant sous ses yeux comme pour le lui faire sentir : surprise en voyant son gant, elle fixe Clémadès, le reconnoît; aussi-tôt elle se calme; elle prend sa main comme pour s'appuyer, & se remettre de ce dernier vertige. Elle la lui serre tendrement..... Non jamais la feinte n'a caché tant d'amour & tant de plaisir..... « Phy-

 « sicien,

[redacted]

" ficien, lui dit-elle, ton gant eſt habile, " car il me fait du bien ; mais pour toi, " pauvre mortel, je te crois tout auſſi fou " que moi ; tu fais ici l'important, & je " parie que mon cheval de bois en ſait " plus que toi : mais à propos, je crains " bien qu'on ne le laiſſe mourir de faim ; " je voudrois qu'on me l'apportât, pour " le faire diſputer avec toi ; oh qu'il rai- " ſonneroit bien s'il pouvoit manger de " l'avoine de Séville !" En diſant cela, Clarémonde levoit ſes beaux yeux au ciel ; tous les traits de ſon viſage avoient repris leur accord & leur beauté céleſte ; & la préſence de ſon amant coloroit ſes joues de l'incarnat doux & brillant de la roſe. Mendulus attendri, mais déſeſpéré de croire l'entendre déraiſonner plus fortement que jamais, ſaiſit les mains du Médecin qui l'avoit fort bien entendue. Il le conjure d'employer tout ſon art pour achever de la guérir. Je vais, dit-il, Seigneur, faire tous mes efforts ; mais dans ces premiers momens, il faut céder à ſes plus légères fantaiſies, obéir à toutes ſes volontés, & ſaiſir l'inſtant favorable de lui faire prendre les

" remèdes

remèdes que j'ai eu ſoin d'apporter avec moi. Mendulus convient qu'il a raiſon. « Belle « Treuvée, lui dit le faux Médecin d'un « ton bien doux, je ne refuſe point de diſ- « puter avec votre cheval ; il m'eſt arrivé « ſouvent de ſoutenir thèſe contre de pareils « animaux ; j'avoue qu'on ne peut les con- « vaincre, mais avec adreſſe on peut les « apprivoiſer, & les rendre utiles. Faites « conduire ici votre cheval. Ah ! pauvre « bête que tu es, s'écria Clarémonde en « éclatant de rire, mon cheval eſt bien « d'une autre nature que ceux que tu as « connus. Il ne ſe laiſſe point conduire, « mais il aime à ſe faire porter par des « ânes comme toi ; vas le chercher toi- « même, & reviens, ſi tu l'oſes, diſputer « avec lui en ma préſence.» Cléomadès feint de ne rien comprendre à cette nouvelle extravagance. Sire, dit-il à Mendulus, comment faire ? Elle a l'imagination frappée d'un cheval ; ordonnez qu'on en amène un de vos écuries. Mendulus qui ſe croit fort habile, lui répond, vous n'y êtes pas ; je comprends mieux que vous ce qu'elle veut dire. Alors il ordonne qu'on porte promp-

[redacted]

tement le cheval de bois dans le jardin. « Belle Treuvée, dit-il en souriant, le « cheval pourroit salir votre appartement, « venez avec nous dans le jardin, il sera « dans un moment à vos ordres. Ah ! petit « Roi mon ami, dit Clarémonde, tu rai- « sonnes mieux que ce bénêt de Physicien : « viens, mon enfant, ajoute-t-elle, avec « un regard enchanteur, donne-moi le bras, « & descendons."

Mendulus, enchanté de cette espèce de faveur, & des progrès de la guérison de Treuvée, prend son bras, sur lequel elle s'appuye fortement, & de l'autre main, elle saisit l'oreille de Cléomadès, qu'elle a l'air d'entraîner en se moquant. Toute la Cour rit & descend : on apporte le cheval de bois ; on le pose sur un rond de gazon. Claré-monde court à lui, l'embrasse : ah, mon ami, s'écrie-t-elle, comme te voilà sec & maigre ! On t'a laissé mourir de faim. Elle court arracher des fleurs, des herbes, les lui porte à la bouche : on la laisse faire ; tout le monde se prête à cette nouvelle folie.

Cléomandès s'approche mystérieusement de Mendulus, & lui montre une petite bouteille,

bouteille, dont il ne faut pas perdre de temps, dit-il, à lui faire avaler la liqueur. Claremonde, sans avoir l'air de s'en appercevoir, change aussi-tôt de folie : elle feint de prendre confiance aux remèdes du Médecin. " O grand homme, lui dit-elle, " secourez-moi, montez avec moi sur ce " cheval, & tirez-moi des mains de cette " populace qui me tourmente. Cherchez " dans l'oreille du cheval, vous y trou- " verez ma guérison." Cléomadès lève les épaules, & dit à Mendulus qu'il commence à désespérer du succès. Mendulus le force lui-même à monter sur le cheval; il prend la Princesse, la soulève, & la place doucement sur la croupe. Cléomadès tire de sa poche, & laisse voir la petite bouteille qu'il a l'air de cacher dans sa main : il feint de l'aller chercher dans l'oreille du cheval; mais il prend son temps; il tourne promptement la cheville, & le cheval s'élance dans l'air comme une flèche qui partiroit de l'arc d'un Tartare. Mendulus tombe à la renverse d'étonnement; toute la Cour jette de grands cris. Cléomadès fait planer un instant le cheval. " Mendulus, lui dit-

" il,

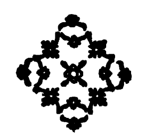
[redacted]

« il, je suis Cléomadès, Prince d'Espagne; « & celle que tu perds est la belle Claré- « monde, fille du Roi de Touscan. » A ces mots, il excite la vélocité naturelle du cheval enchanté, qui disparoît aux yeux de toute la Cour étonnée.

Ces heureux amans se livrent alors à toute leur tendresse & au bonheur de s'être retrouvés. Ils arrivent le lendemain matin à Séville. Le Roi & la Reine d'Espagne, qui les reçoivent dans leurs bras, ne veulent plus différer leur bonheur. L'Archevêque les unit; on en donne avis au Roi Cornuant, qui arrive suivi d'une partie de sa Cour. Il revoit, avec transport, sa chère Clarémonde dans ses bras, & Cléomadès à ses genoux. Les fêtes les plus brillantes recommencent en l'honneur de son arrivée. Il y eut des tournois magnifiques; on y vit paroître un quadrille de Chevaliers tartares, qui s'obstinoient à ne se point faire connoître. Leur chef étoit Liopatris; ce Prince étoit venu pour tirer raison de l'enlèvement de Clarémonde; mais, touché des charmes de la jeune Maxime, il ne pensa plus qu'à l'offre que Cléomadès lui

en

en avoit faite; il se découvre; il obtient la main de la Princesse d'Espagne, qui le trouve très-propre à le dédommager de l'horreur que lui avoit inspirée le vilain Roi bossu. Gayete, Florette & Lyriade arrivèrent aussi avec leurs amans; & tous ces époux fortunés composèrent une Cour aimable & riante, où tout respiroit l'amour, & jouissoit de la félicité.



[redacted]

CAUSES CELEBRES.

LA POULE NOIRE.

DANS un Procès inſtruit au Bailliage d'Orléans, l'année 1775, il a été queſtion d'une eſcroquerie d'une eſpece ſinguliere.

Un nommé Jean Moreau, Vigneron, dépoſa que, depuis long-tems, il recherchoit en mariage, une Fille qui avoit une certaine fortune ; il en fit un jour la confidence aux nommés Macret & Cribier, le premier Tonnelier, & ſe diſant Médecin de beſtiaux, & l'autre, Vigneron. Ils lui promirent de lui faire faire le mariage auquel il aſpiroit, s'il vouloit qu'ils fiſſent travailler l'*Eſprit*, mais que l'Eſprit ne travailloit pas ſans argent. Le bon Moreau ſe laiſſa perſuader, & il fut la dupe de ces impoſteurs, qui le rendirent témoin des cérémonies ridicules qui aboutirent à lui enlever ſon argent.

Un autre témoin, nommé Etienne Jaunicot, Garçon Meûnier, dépoſa qu'un particulier à lui inconnu, alla pluſieurs fois chez lui,

lui, pour l'engager de lui acheter une *Poule noire*, qui avoit le don de pondre de l'argent. Jaunicot se laissa enfin aller aux sollicitations de ce particulier, qui se trouva être Jacques Cribier. Pour faire cette emplette, il emprunta soixante écus, qu'il remit à son Marchand de Poule. Celuici lui persuada qu'en mettant, tous les matins, neuf francs, sous un quart vuide qui se trouvoit dans sa cave il en retrouveroit dix-huit le lendemain ; il fut bientôt détrompé, mais cette leçon ne le corrigea pas.

Fort peu de tems après, ayant entendu dire qu'un nommé Chambaut, Vigneron, avoit une *Poule noire*, qui pondoit de l'argent, il l'alla trouver, & lui proposa de lui céder sa Poule. Chambaut y consentit moyennant de l'argent, & Jaunicot lui donna cent deux livres. Le prétendu Sorcier se fit aider dans ses escroqueries par un second, nommé Bertin, & les différentes sommes qu'ils tirerent de Jaunicot, montoient à celle de sept cens soixante-deux livres, qu'il avoit empruntée. Pour les rendre, il a vendu tout son bien, & s'est vu réduit à la derniere misere.

[redacted]

Les même ſtratagême procura aux préten-dus Sorciers, 600 livres qu'ils eſcroquerent au nommé Fortier.

Les accuſés contre qui la procédure avoit été inſtruite contradictoirement, trouverent le moyen de s'évader des priſons. Cribier mourut à l'Hôtel-Dieu de Pithiviers. Ils furent donc jugés par contumace.

Par Sentence du 12 Octobre 1775, Cribier, Macret, Chambault & Bertin, furent condamnés à être fouettés par l'exécuteur de la Haute-Juſtice, dans les carrefours de Pithiviers, mis au carcan pendant deux heures ſur la place publique, marqués à l'épaule de la lettre V. & bannis du Bailliage d'Orleans pendant cinq ans.

Chambault ayant été repris, il fut condamné par Sentence contradictoire, du 7 Mai 1776, au carcan ſeulement, & au banniſſement pour cinq ans; & par Arrêt du 29 Août ſuivant, la Sentence fut encore adoucie. Il fut ordonné qu'il ſeroit attaché au carcan, ſur la place publique de Pithiviers, par l'exécuteur de la Haute-Juſtice, pendant trois jours de marché conſecutifs, & qu'il y demeureroit, chaque fois, depuis dix heures juſqu'a midi, ayant écriteau de-

vant

vant & derriere, portant ces mots : *Escroc par fausse magie.* Ainsi il fut déchargé du bannissement.

On pourroît être surpris de ce que la Cour n'ordonna pas la restitution des sommes volées par Chambault. Mais Jaunicot les avoit données volontairement. Il est même prouvé, au procès, qu'il avoit résisté aux conseils de sa femme & de son frere, qui avoient fait leur possible, pour lui ouvrir les yeux sur la charlatannerie de son prétendu Sorcier. Il y a plus : on voit qu'après avoir été attrapé par Cribier, loin de profiter de cette leçon, il alla, de lui-même, trouver Chambault, & le sollicita de lui vendre sa prétendue Poule noire. Il devoit donc s'imputer à lui-même la tromperie dont il avoit été la victime.

D'ailleurs, le motif qui avoit porté Jaunicot à donner son argent, étoit un motif condamnable. Il vouloit s'enrichir par un moyen qui, quand il n'auroit pas été illusoire, feroit, condamnable. Il vouloit employer pour se procurer de l'argent, la sorcellerie, qui est réprouvée avec exécration par les loix divines & humaines. Or, tout homme qui, pour un motif honteux, donne de l'argent, ne peut jamais être autorisé à en

[redacted]

exiger la reſtitution. La loi donne, pour exemple, celui qui a été payé pour obtenir un jugement favorable. *Ubi & dantis, & accipientis turpitudo verſatur, non poſſe repeti dicimus: velut ſi pecunia detur, ut malè judicetur. L. 3, ff. de condict. ob turp. vel injuſt. cauſ.*

Or, ici celui qui donnoit, & celui qui recevoit, étoient également coupables; ils étoient pouſſés, l'un & l'autre, par un motif condamnable: l'un vouloit s'enrichir par le ſecours de la ſorcellerie, & l'autre par l'eſcroquerie.

La loi va plus loin encore, & veut que, quand la honte du motif qui fait agir ne ſeroit que du côté de celui qui donne, il ne ſeroit pas recevable à répéter ce qu'il a donné. Elle apporte, pour exemple, un homme qui donne une rétribution à une femme publique. La honte, dit-elle, n'eſt, dans ce cas particulier, que du côté de celui qui donne. La femme exerce, ſans doute, un métier honteux: mais, puiſqu'elle a embraſſé cet état, elle ne fait pas une choſe honteuſe en ſe faiſant payer chaque fois qu'elle s'abandonne. *Quod meretrici datur repeti non poteſt, ut Labeo & Marcellus ſcribunt; ſed no-*

vâ

vâ ratione; non eâ quòd utriusque turpitudo versatur, sed solius dantis. Illam enim turpiter facere quòd sit meretrix, non turpiter accipere, cum sit meretrix. L. 4. §. 3. ff. ibid.

Mais si la restitution des choses ainsi livrées pour des actions repréhensibles, ne peut être ordonnée; celui qui donne & celui qui reçoit n'en sont pas moins punissables, l'un pour avoir voulu faire faire une chose prohibée, & l'autre pour avoir voulu l'exécuter. Ainsi, à la rigueur, Jaunicot étoit punissable pour avoir voulu se procurer des richesses par un moyen abominable. Mais le Ministere public ne s'en est pas plaint, & la Cour a eu compassion d'un malheureux imbecille que sa stupidité a plongé dans la misere.

SAXON contrefaisant le Sourd & Muet.

UN Saxon qui vivoit depuis long tems aux environs de Nuremberg, étoit parvenu à se faire passer pour sourd & muet aux yeux de toute la Contrée. Personne, en conséquence, ne se cachoit de lui, & il étoit

[redacted]

étoit inſtruit, mieux que perſonne, de tout ce qui ſe faiſoit ou ſe diſoit dans toutes les Sociétés. Il tiroit un parti merveilleux de ſes connoiſſances; il découvroit les ſecrets, les vols, & ſur-tout les infidélités des femmes: les maris & les amans jaloux le payoient bien cher pour ſavoir ce qu'ils auroient dû ignorer. Il étoit également officieux pour les femmes; pluſieurs l'employerent avec ſuccès dans des intrigues amoureuſes, & tout ce qu'il entreprenoit étoit ſuivi de la plus heureuſe exécution. Au ſurplus, il ſe moquoit de tout le monde, & recevoit de toute main. Quand il ſe crut ſuffiſamment enrichi, il commença a ſe laſſer de la gêne qu'il s'étoit impoſée, & prit des meſures pour recouvrer la parole & l'ouïe. Il ſe mêloit auſſi de découvrir des tréſors cachés. Il ſe rendit donc, pendant la nuit, avec une troupe de payſans, dans un lieu qu'il leur avoit indiqué pour y chercher un tréſor. Là, par un prodige inoui, les payſans conſternés entendirent la voix d'un ſpectre qui apoſtropha ainſi le fourbe: *Homme de Dieu, je te rends l'uſage de la langue.* Dès ce moment notre homme parla comme s'il avoit toujours joui de cette

cette faculté. Les bons payſans crierent au miracle, & s'en retournerent, publiant par-tout cette grande merveille. Il ne dédaigna pas de faire ſes preuves, & parla publiquement, louant Dieu & le ſpectre, qui lui avoit rendu la parole; mais, malheureuſement pour lui, on s'apperçut que l'eſprit lui avoit communiqué l'idiome Saxon au lieu du Franconien. Les perſonnes qu'il avoit trompées le dénoncerent à la Juſtice, comme un impoſteur qui avoit abuſé de la crédulité publique. Il fut mis en priſon: on lui fit ſubir de longs interrogatoires, dans leſquels il avoua les manœuvres dont il s'étoit rendu coupable. Par jugement du mois de Novembre de l'année derniere, il a été condamné à être fouetté & marqué.

Viſite indécente & illégale faite d'une jeune Fille, ſous prétexte qu'on la croyoit enceinte.

NOTRE légiſlation, allarmée ſur le ſort des enfans qui naiſſent des conjonctions illicites, a aſſujetti les filles enceintes à faire

la

[redacted]

la déclaration de leur état. Elle a attaché des peines rigoureuſes à l'infraction de cette formalité, dans le cas où leur fruit viendroit à périr, ſans avoir reçu le Baptême; mais la loi qui les a ſoumiſes à cette précaution, n'a jamais autoriſé les Officiers de Juſtice à outrager la pudeur, & violer l'aſyle des Citoyens par des viſites ſcandaleuſes, ſous prétexte de connoître ſi des filles ſont ou non obligées de ſe ſoumettre à la formalité de faire une déclaration de leur groſſeſſe. Un exemple d'un abus auſſi révoltant a donné lieu à une Cauſe qui a été jugée le 2 Octobre dernier par la Chambre de Vacations du Parlement de Paris.

La Demoiſelle Poulin demeuroit dans le Village de Marly près Guiſe avec ſon pere & ſes freres. Le Sieur Poulin, qui avoit donné à ſa fille une éducation honnête, voulant lui procurer un état, lui deſtinoit une ſomme de 50000 livres en mariage; cette dot attira un grand nombre de partis ſur les rangs. La fortune du Sieur Poulin excitoit depuis longtems l'envie de quelques habitans de Marly. A la nouvelle du mariage que le pere projettoit pour ſa fille, cette vile paſſion devint plus forte encore.

Quelques

Quelques particuliers ſe crurent tout permis pour faire manquer l'établiſſement de la Demoiſelle Poulin.

D'abord il ſe répandit, dans le Village, des bruits calomnieux ſur ſa ſageſſe; on en découvrit bientôt les auteurs; on les mépriſa. Elle ſe félicitoit de voir que la calomnie alloit enfin être réduite au ſilence, mais un événement affreux vint la tirer de ſa ſécurité.

Le 9 Avril de l'année derniere, la Demoiſelle Poulin étoit ſeule dans la maiſon de ſon pere, lorſqu'elle y voit entrer précipitamment trois hommes du Village avec une femme qu'elle ne connoiſſoit pas. Si cette irruption preſque militaire la ſurprit; elle fut bien plus frappée encore quand elle en eut appris la cauſe.

« Pierre Hutin, chef de cette inquiſition, « avec un ton arrogant & impérieux, lui « dit en entrant: *nous venons pour vous « faire viſiter par cette ſage-femme, afin de « voir ſi vous n'êtes pas groſſe*.... Dans la « frayeur extrême dont elle fut faiſie à une « menace auſſi effrayante pour une fille « bien élevée, qui rougit au moindre mot « qui peut bleſſer la pudeur, ſon premier

[redacted]

“ cri fut d'appeller son pere: mais elle
“ imploroit vainement son secours; ni lui
“ ni ses freres n'étoient à portée de lui en
“ procurer; elle ne voyoit, autour d'elle,
“ que de farouches ennemis de son hon-
“ neur, qui ne se laisserent toucher, ni par
“ ses prieres, ni par ses larmes. Aban-
“ donnée à son seul désespoir, livrée à une
“ agitation d'esprit si grande, qu'elle étoit
“ incapable de prendre aucune résolution,
“ elle n'eut pas la force de s'opposer à un
“ projet aussi indécent qu'irrégulier; ils
“ la soumirent à l'inspection de la matrone;
“ ensuite ils se retirerent promptement, en
“ la laissant presque sans connoissance.”

“ La Demoiselle Poulin n'étoit pas
“ encore entiérement revenue de cet éva-
“ nouissement, lorsque son pere rentra
“ chez lui. Surpris de la situation dé-
“ plorable où il la trouva, & de voir ses
“ joues baignées de larmes, son premier
“ mouvement fut d'y mêler les siennes.
“ Quand sa fille eut un peu recouvré ses
“ forces, & qu'elle put lui exposer l'ou-
“ trage qu'elle venoit d'essuyer, la plus
“ vive indignation succéda bientôt, dans
“ son ame, au sentiment stérile de la tri-

“ stesse,

« ſteſſe, & dès-lors il réſolut d'en tirer une « vengeance prompte & éclatante."

Dès le lendemain (le 10 Avril), il conduiſit ſa fille devant les Juges de Guiſe, & il leur rendit plainte: il pourſuivoit, devant ces Juges, la réparation qui étoit due à ſa fille; mais les coupables, pour éviter de comparoître en preſence de leurs Juges, ſe ſont adreſſés à la Cour, & y ont fait aſſigner, ſur leur appel des premiers actes de la procédure, les Sieur & Demoiſelle Poulin. Ils n'ont oſé déſavouer la viſite, qui étoit prouvée. d'ailleurs, par l'information; mais ils ont cru qu'en employant un menſonge groſſier, ils échapperoient à la vengeance de la juſtice. Ils ont eu l'impudence de ſoutenir que cette viſite avoit été requiſe par la Demoiſelle Poulin & par ſes parens.

M. Sanſon Duperron, Avocat du Sieur & de la Demoiſelle Poulain diviſoit ſa défenſe en quatre parties. « Quatre moyens, « diſoit-il, s'élevent contre les coupables. « Ces moyens ſont le *défaut de réqui-* « *ſition*, l'*incompétence*, l'*irrégularité* & la « *vexation*."

Quant au défaut de réquiſition la preuve en éclatoit de toutes parts, les coupables

[redacted]

ne repréſentoient ni ne pouvoient repréſenter aucun acte qui contînt cette réquiſition.

Non-ſeulement les Officiers de la Mairie de Guiſe n'avoient point été requis, ils étoient encore *incompétens* pour faire la viſite qu'ils ont faite. " Leur incompétence " réſulte de la nature même de la juriſ- " diction qu'ils exerçoient, ils étoient ce " qu'on appelle en pluſieurs cantons de " Picardie, *des Juges fonciers*, électifs par " les habitans, & choiſis parmi eux. Ils " n'étoient ni gradués, ni pourvus en titre. " L'un eſt Laboureur, l'autre eſt Tiſſerand. " Leur juriſdiction, toute civile, ſi même " elle mérite ce nom, ne s'étend que ſur " des objets de la plus légere importance. " En un mot, ils n'étoient, dans leur Vil- " lage, à très-peu de choſe près, que ce " qu'un Syndic eſt ordinairement dans le " ſien. De-là, il réſulte qu'ils étoient ab- " ſolument incompétens de faire, dans la " maiſon du Sieur Poulin, une deſcente " qui avoit pour objet la recherche d'un " crime auſſi grave que celui de la ſup- " preſſion de part."

Mais

Mais en ſuppoſant que ces Officiers euſſent été compétens, en ſuppoſant également qu'ils euſſent été requis, l'irrégularité de leur *viſite* ſuffiſoit ſeule pour la faire proſcrire: & c'eſt ce que prouvoit ſans replique le Déſenſeur de la Demoiſelle Poulin. Il prouvoit également la *vexation* dans les circonſtances dans leſquelles ils ont fait leur deſcente.

Mais, diſoient les Officiers de Marli, notre procès-verbal, loin de flétrir la réputation de la Demoiſelle Poulin, prouve, au contraire, ſon innocence.

« Il eſt vrai que le rapport de la ſage-
« femme rend témoignage à la vertu de la
« Demoiſelle Poulin; mais pourquoi ce
« rapport a-t-il été fait? On a donc élevé
« des ſoupçons ſur cette vertu; quelques
« calomnieux qu'ils ſoient, ils ne s'effa-
« ceront jamais entiérement; c'eſt une
« plaie profonde fait à l'honneur de la
« Demoiſelle Poulin, que le tems pourra
« cicatriſer, mais dont la cicatrice même
« rappellera toujours le ſouvenir. Le pere
« a perdu l'eſpérance flatteuſe de ſe don-
« ner un gendre, qui ſervît de ſoutien &
« d'appui à ſa fille, & celle-ci ſe voit

« réduite

[redacted]

« réduite à renfermer, dans l'obſcurité
« d'un Couvent, où elle s'eſt déja retirée,
« ſa vertu calomniée."

Par Arrêt rendu le 2 Octobre 1776, ſur les concluſions du Miniſtere public, les Officiers de la Mairie de Marly près Guiſe, ont été condamnés à différentes peines. Comme cet Arrêt eſt très-important, ſoit pour le fond de la queſtion en elle-même, ſoit pour fixer le pouvoir de ces ſortes de Juges, nous allons le tranſcrire.

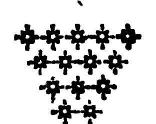
« Notredite Chambre reçoit les parties
« d'Aujollet (*) oppoſante à l'exécution de
« notre Arrêt par défaut; faiſant droit ſur
« l'appel interjetté par leſdites parties d'Au-
« jollet, met l'appellation & ce dont eſt appel
« au néant; émendant, évoquant le principal
« & y faiſant droit, fait défenſes auxdites
« parties d'Aujollet de récidiver; ordonne
« qu'elles ſeront tenues de reconnoître la fille
« Poulin pour fille d'honneur & vertueuſe,
« & d'en paſſer acte au Greffe du Bailliage
« Royal de Guiſe, ſinon que notre préſent
« Arrêt vaudra ledit acte; condamne Ni-
« colas-Pierre Huttin & Alexandre Fayola,

(*) Les Officiers de la Mairie de Marly près Guiſe.

« ſolidaire-

" solidairement en six cens livres de dom-
" mages-intérêts, par forme de réparation
" civile envers ladite fille Poulin. Faisant
" droit sur les conclusions de notre Procu-
" reur-Général, *fait défense aux Juges de
" se transporter, pour faire des visites, sans
" ordonnances préalables*; enjoint à Nicolas-
" Pierre Huttin, Lieutenant de Maire de la
" Justice de Marly, & Alexandre Fayola,
" Echevin en la même Justice, d'être plus
" circonspects à l'avenir, *& de ne plus, de
" leur seule volontè, en qualifiant leur demar-
" che d'acte judiciaire, ordonner & faire ex-
" écuter la visite des veuves ou filles que le
" bruit public annonceroit être enceintes, &
" de se transporter chez elles; sauf, dans le
" cas où, par des informations juridiquement
" faites, des veuves ou filles seroient chargées
" d'avoir celé leurs grossesses, & d'être accou-
" chées sans l'avoir déclaré, à les poursuivre
" extraordinairement, & à les faire visiter
" s'il y échet*; & pour l'avoir induement fait,
" & fait faire envers la personne de la fille
" Poulin, ordonne que Nicolas-Pierre
" Huttin & Alexandre Fayola demeureront
" interdits de toutes fonctions pendant six
" mois; & que notre présent Arrêt, à cet
" égard,

« égard, leur ſera ſignifié à la diligence du
« Subſtitut de notre Procureur-Général au
« Bailliage de Guiſe, qui ſera tenu d'en
« certifier notredite Cour au mois; con-
« damne leſdits Nicolas-Pierre Huttin, Alex-
« andre Fayola, & Etienne Bée ſolidaire-
« ment aux dépens des cauſes principales,
« d'appel & demandes, envers leſdites Par-
« ties de Samſon Duperron : permet aux-
« dites Parties de Samſon Duperron de faire
« imprimer le préſent Arrêt juſqu'à con-
« currence de cent exemplaires, & d'en
« faire afficher dix par-tout où bon leur
« ſemblera, ſe tout aux frais & dépens ſo-
« lidaires deſdites parties d'Aujollet Si man-
« dons, &c.



PHISIQUE.

PHISIQUE.

LETTRE DE M. DE MORVEAU A M. GUENEAU DE MONTBEILLARD,

Sur l'influence du fluide électrique dans la formation de la Grêle.

LE Mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser pour le présenter à nôtre Académie, rend bien intéressant l'examen des causes de la formation de la grêle ; quel avantage pour l'Etat & pour les particuliers ; quelle gloire pour la Physique, si, après nous avoir enseigné l'art, d'enchaîner la foudre, & de nous mettre à l'abri de ses feux, elle nous donnoit encore les moyens de prévenir ou de dissiper cet autre météore, souvent aussi funeste pour ceux qui se trouvent exposés à sa chûte, toujours terrible dans ses effets ; qui détruit, en un instant, la subsistance de plusieurs milliers de familles ; qui ruine les espérances de plusieurs récoltes, & porte encore, loin des campagnes qu'il a désolées, une intempérie de refroidissement, capable d'arrêter la fructifi-

[redacted]

cation des végétaux les plus utiles, quelquefois même d'intéresser la vie des hommes !

Je vous félicite, Monsieur, d'avoir conçu le premier cette belle idée, de vous en être occupé en patriote ; & après avoir rassemblé tout ce qui pouvoit rendre probable l'influence de la matière électrique, pour la formation de la grêle ; d'avoir développé & calculé les moyens physiques & économiques d'exécution ; animé par votre exemple, j'ai fait quelques réflexions sur la théorie qui doit servir de base à ce grand projet ; elles sont trop favorables au systême des *para-grêles*, pour que je ne m'empresse pas de vous les communiquer.

Une Académie de Province annonça, il y a une vingtaine d'années, pour sujet de son Prix, la question de la formation de la grêle ; les parties frigorifiques étoient alors à la mode ; le Pere Meneſtrier s'en servit assez ingénieusement pour résoudre ce Problême, & sa Dissertation fut couronnée ; mais le règne de cette hypothèse étoit passé, lorsque notre Académie fit imprimer, en 1769, dans le premier Tome de ses Mémoires, la Dissertation de M. Barberet, sur le Même sujet dont vous me parlez dans votre dernière ;

vous

vous y avez ſûrement remarqué, que notre Confrère appuye preſque toujours ſon explication ſur les faits & ſur les grandes loix phyſiques ; de ſorte que l'on peut dire que l'on n'a encore rien propôſé de mieux ; cependant, il s'en faut beaucoup que la matière ſoit éclaircie au point d'interdire des recherches ultérieures, ni même que ſes conſéquences ſoient toujours à l'abri de toutes objections.

Je croirai, par exemple, volontiers avec notre Confrère, que la grêle n'eſt que de l'eau en état de glace ; que les phénomènes de ſa chûte, ſont les mêmes que ceux de la peſanteur ; que les vapeurs peuvent être portées, pendant l'été, dans une region plus élevée, par conſéquent plus froide, & y éprouver une plus forte condenſation ; enfin, que les vents, qui accompagnent toujours les tempêtes, contribuent à la prompte congélation, en déplaçant ſucceſſivement l'athmoſphère tempérée qui environne ces vapeurs ; mais les trois autres cauſes me paroiſſent ſuſceptibles de bien des difficultés. 1°. Quoique nous ſachions bien, par l'expérience journalière, que la glace devient plus froide par le mêlange des ſels, il n'y

[redacted]

aura aucune raiſon d'en conclure qu'ils contribuent à la formation de la grêle, tant qu'il n'y aura aucune preuve de l'exiſtence de ces ſels dans l'athmoſphère, tout-au-moins dans les nuages, tant que l'on n'aura pas expliqué comment ces ſels produiſent une plus forte condenſation en été qu'en hiver; comment, après avoir contribué à la congélation des vapeurs, ils pourroient s'en ſéparer au point qu'il n'en reſtât aucune partie dans ces petits ſolides. 2°. Suivant M. Barberet, les parties ignées, comprimées par le choc des vapeurs qui ſe rencontrent, réagiſſent avec force, ſe dégagent, ſe réuniſſent & ſe font jour à travers la nuée; or, ce n'eſt encore qu'une ſuppoſition, même peu conciliable avec les effets connus du choc des corps; car, comme il ne parle ici que de la matière ignée qui produit la chaleur, & non de celle qui donne les phénomènes électriques, il eſt ſûr qu'elle doit plutôt être augmentée qu'affoiblie par la colliſion; on ſait, à la vérité, qu'il y a des efferveſcences froides; mais en donnant l'obſervation de celle que produit l'eſprit de nitre *médiocrement fort*, avec la ſoude en *cryſtaux*, j'ai fait voir que l'effet naturel de la

la collision, n'étoit alors que masqué par l'effet contraire & proportionnel d'une cause étrangère. (*Mémoires de l'Académie de Dijon, Tome II, page* 183.)

3°. Enfin notre Confrère met en jeu l'électricité, il la regarde comme une des causes de la formation de la grêle; je le crois comme vous, Monsieur, parce que les phénomènes de ces deux météores sont presque toujours simultanés; mais la manière dont il le conçoit, ne paroît pas vraisemblable; la preuve que l'absence du fluide électrique ne peut congeler les vapeurs, c'est qu'un corps électrisé en moins, ne change pas de température; c'est que nos globes & nos plateaux ne fournissent jamais plus de fluide électrique, que pendant les grands froids; c'est que les Physiciens ont observé que dans les tems où l'électricité de nos machines étoit la plus foible, le verre acquéroit, au contraire, le plus de chaleur; d'ailleurs, il suivroit de cette hypothèse, que le fluide électrique pourroit quitter l'eau, l'un de ses plus puissans conducteurs, pour se porter sur des corps métalliques, placés à une très-grande distance;

[redacted]

tance ; il ſuivroit, qu'il n'y auroit plus ſimplement de décharge pour rétablir l'équilibre, mais perte totale d'un côté, pour produire excès de l'autre ; il ſuivroit, enfin, que la grêle ne pourroit tomber, ne pourroit même ſe former que quand la nuée qui, d'abord abonde en fluide electrique, en ſeroit preſque entièrement dépouillée ; que dès-lors, il ne devroit plus y avoir ni éclair, ni tonnerre, dès que la grêle a paru ; & l'expérience eſt contraire ſur tous ces points.

Voilà, Monſieur, ce qui m'a toujours raſſuré ſur les effets que M. Barberet attribue aux barres métalliques, & j'ai d'autant moins héſité de les recommander, à l'exemple & d'aprés l'expérience, déja ancienne, des Colonies Angloiſes ; que même, en adoptant ce ſyſtême qui n'admet aucune diſtinction entre le fluide électrique & le feu actuel, la concluſion contre les para-tonnerres ne ſeroit pas encore fondée, en ce qu'ils ne feroient qu'ajouter à l'action continuelle & très-multipliée des croix des clochers, des girouettes & autres ferrures élevées, l'effet de conduire, ſans danger pour nous, la matière deja ſéparée des nuées, ou par des écoulemens

lemens successifs, on par des explosions spontanées.

Je vais essayer présentement d'appuyer la même thèse de l'influence du fluide électrique dans la formation de la grêle, sur des principes & des observations qui me conduiront à une conséquence directement opposée à celle de M. Barberet.

La grêle n'étant bien certainement que des gouttes de pluie congelées, ce seroit, sans doute, aller trop loin que de dire, que la grêle ne peut jamais exister sans électricité, & je n'ai nullement été étonné de ce que m'a assuré un homme, très-digne de confiance à tous égards, qu'il avoit vu la même pluie tomber en grêle sur les glacières de Savoie, & en gouttes fluides dans le vallon, sans qu'il y eût aucun phénomène électrique, ni même aucun signe d'orage; mais je crois qu'il n'est pas besoin d'avertir aussi, que ni cet exemple, ni plusieurs autres de même nature, ne peuvent être tirés à conséquence, par rapport à la grêle qui tombe sur des plaines dont la température est si différente, & quand on voit d'autre part que c'est dans l'été même que les grêles ravagent nos campagnes, qu'elles sont

[redacted]

ſont rares en automne; qu'il ne tombe au printems que du greſil; que tous les Obſervateurs atteſtent de concert qu'il n'y a point de grêle, au moins conſidérable, ſans tonnerre, & que ſi l'apparition de ce météore nous a quelquefois étonné au milieu des hyvers, il a encore été accompagné des éclairs & du bruit de la foudre *. Il eſt difficile de ſe refuſer à la préſomption, que l'électricité eſt une des cauſes habituelles, plus ou moins immédiates, de la formation de la grêle; peut-être qu'en cherchant à nous rendre compte de la manière dont elle contribue à la production de ce phénomène, nous parviendrons à changer cette probabilité par l'évidence de l'explication.

C'eſt une vérité bien reconnue aujourd'hui par tous les Phyſiciens, que l'évaporation eſt la cauſe immédiate du refroidiſſement; il n'importe par quel moyen on produit cette évaporation, l'effet ſera le même, à moins qu'une autre cauſe ne re-

* Le tonnerre gronda ſans interruption, pendant la chûte de la fameuſe grêle obſervée par M. *de Ratte*, à Montpellier, le 30 Janvier 1741. (Encyclopédie, article Grêle.)

ſtitue

ſtitue en même-tems une nouvelle chaleur: l'une des plus belles expériences de ce genre, eſt la congélation de l'eau en été, ſans ſels, ſans glace, ſans vent, & par la ſeule évaporation ſpontanée de l'éther; nous la répétâmes publiquement le 12 Juin dernier, à la Séance de notre Cours de Chymie; l'athmoſphère de la Salle étoit à 17 degrés du thermomètre de Réaumur; on entoura d'un linge fin une petite phiole remplie d'eau; on l'imbiba, à pluſieurs repriſes, de bon éther, qu'on laiſſoit enſuite évaporer à l'air libre, même ſans agitation; en ſept minutes, l'eau fut congelée au point de briſer la phiole, & de ſoutenir le paſſage, de main en main, dans la plus grande partie de l'aſſemblée.

Je poſe, pour ſecond principe, que l'électricité augmente ſenſiblement l'évaporation, c'eſt-à-dire, que toutes choſes d'ailleurs égales, un liquide éprouve une perte plus conſidérable, quand il ſe trouve dans une athmoſphère ſurchargée de fluide électrique; que cet effet eſt d'autant plus marqué, que le liquide eſt de ſa nature plus évaporable; enfin, que la multiplication des ſurfaces le favoriſe, quoique le progrès ne

[redacted]

ſoit pas dans une exacte proportion : toutes ces propoſitions réſultent clairement des expériences de M. l'Abbé Nollet ; ce Phyſicien a obſervé que 4 onces d'eau, électriſée pendant cinq heures de ſuite, avoient perdu 8 grains dans un vaſe de verre, 10 grains dans un vaſe de métal, tandis que pareille quantité de même eau non électriſée, n'avoit perdu conſtamment que 3 grains. *(Recherches ſur les Phénomènes électriſés, Diſc. 4, page 315. & ſuivantes.)*

L'application de ces principes ſe fait ici tout naturellement ; une nuée eſt un amas de vapeurs abondamment chargé de matière électrique ; tant qu'il y a excès de cette matière, elle favoriſe continuellement l'évaporation ; & puiſque l'évaporation produit le refroidiſſement, il eſt tout ſimple que par la ſucceſſion des inſtans, les vapeurs, ainſi électriſées, ſe condenſent, & arrivent au point de congélation, parce que la matière électrique n'eſt pas plus capable de reſtituer la chaleur actuelle, que l'éther qui forme une athmoſphère autour de la phiole remplie d'eau ; quoique nous ne puiſſions douter que cette liqueur ne contienne bien plus qu'elle de principe inflammable ; ſi donc

donc on parvient à soutirer, à épuiser cette matière surabondante, à mesure qu'elle s'entasse dans l'année, l'effet décroîtra comme la cause, ou plutôt il cessera tout de même, que dans notre expérience on eût arrêté le refroidissement, en écartant de la phiole le linge imbibé d'éther ; tout de même, que dans l'expérience de M. l'Abbé Nollet, on eût arrêté l'évaporation, en plaçant une pointe qui eût attiré & dissipé le fluide électrique à mesure qu'il en chargeoit son conducteur.

Je sens combien il y a encore à desirer pour la pleine conviction de cette hypothèse ; cependant voici de nouvelles réflexions qui me paroissent devoir fortifier la confiance.

Il résulte des observations de M. Ronayne, communiquées à la Société Royale de Londres par M. Henley, que l'air est bien plus électrisable en hyver qu'en été ; que cette électricité est positive, & qu'elle est d'autant plus forte que les vapeurs sont plus condensées ; (*Journal Physiq. Tom. IV. pag.* 14.) L'Auteur n'imagine pas, pour cela, que le froid électrise en plus, & la chaleur en moins ; il croit, d'après les expériences de M. Franklin, que l'une des

[redacted]

électricités eſt le produit de l'autre ; il ſuffiroit donc toujours de diminuer l'intenſité de la première pour faire ceſſer les phénomènes des deux genres.

La répulſion par laquelle Newton expliquoit l'évaporation, ne me paroît qu'un effet ſecondaire qui ſuppoſe une cauſe antérieure ; car ce n'eſt pas l'eau, mais la vapeur de l'eau qui éprouve cette répulſion. Or, qu'eſt-ce que la vapeur d'un fluide ? ſinon le produit de ſa combinaiſon avec un fluide plus volatil qui lui ſert de diſſolvant ; c'eſt ce que le Lord Kames appelle *attraction élective*, (Journal Phyſique, Tom. II, pag. 97,) & qui ne ſignifie autre choſe qu'attraction d'affinité ; mais il eſt plus que probable que l'air ne peut ſe charger des particules de l'eau qu'autant qu'elles ont été précédemment diſſoutes par le feu ; que la proportion de cet intermède doit être plus conſidérable pour l'état de vapeur que pour l'état de ſimple fluidité : dès-lors, je conçois que pour élever, par exemple, une partie d'eau, il faut une partie d'air & deux parties de feu ; que ſi ce feu néceſſaire au point de ſaturation de la vapeur n'eſt pas apporté par l'air lui-même, que s'il n'eſt pas fourni par quelque

foyer

foyer prochain, que s'il est pris enfin sur la masse de l'eau qui reste sans être convertie en vapeurs, cette masse doit infailliblement changer de température, & éprouver un refroidissement. On voit au premier coup-d'œil, dans cette marche de la nature, pourquoi la seule action du vent, ou de l'air agité, produit du froid ; pourquoi, au moment de la congélation de l'eau, l'air qui lui étoit uni par l'intermède du feu, se dégage, se précipite en quelque sorte, reprend son élasticité, & occasionne la rupture des vaisseaux ; pourquoi, à feu égal, l'ébullition est d'autant plus prompte que l'air a un contact plus libre ; pourquoi enfin l'évaporation peut être aussi considérable en hyver qu'en été, à raison de la densité de l'air.

Rien ne nous empêche d'ajouter à cette théorie la belle idée du Docteur Franklin, pour completter l'explication de tous les phénomènes qui appartiennent à la dissipation du feu actuel, ou de la chaleur.

En conséquence, le feu commun sera considéré, tout aussi-bien que le feu électrique, comme un fluide capable de pénétrer les corps, & tendant à l'équilibre ; les corps seront distingués par leur propriété de

[redacted]

de *conduire* plus ou moins facilement la chaleur. L'on concevra, par ce moyen, pourquoi le plomb coulé ſur le plomb, devient plutôt ſolide que lorſqu'il eſt coulé ſur le bois ; pourquoi le fer refroidit ſenſiblement la main qui le touche : on dira que la plume, les poils, la laine, &c. entretiennent notre chaleur, parce qu'ls ſont moins propres à conduire ce fluide, & qu'ils empêchent l'air de nous l'enlever ; on regardera le mêlange de glace & de ſel comme un compoſé qui acquiert à un plus haut degré la vertu de ſoutirer la chaleur ; on placera enfin dans la claſſe des conducteurs les plus puiſſans, l'eſprit de vin, l'éther, & les autres ſubſtances ſpiritueuſes ou volatiles.

Partant de ces principes, je demanderai que l'on m'accorde ſeulement que la vapeur électriſée devient un meilleur conducteur de chaleur, que celle qui ne l'eſt pas. Rien de ſi probable ; car un fluide électriſé approche plus de la nature des ſubſtances volatiles & ſpiritueuſes ; nous le ſentons par l'analogie ; nous le voyons par l'obſervation, puiſque l'eau électriſée devient ſenſiblement plus

plus évaporable; il n'en faut cependant pas davantage pour fonder mon explication.

Si on objecte que toutes les vapeurs de la nuée étant supposées dans ce cas, aucune ne doit passer à la condensation, encore moins à la congélation; je répondrai que les vapeurs d'une nuée ne se condensent pas au même instant; la preuve est, qu'elles ne tombent pas en masse, mais en gouttes: or, si ces gouttes se forment & se grossissent successivement * il y a donc, dans tous les tems, une partie encore en vapeur, une partie déja condensée, à un degré quelconque; & ce sera précisément la partie de vapeurs électrisées, qui fera, autour des molécules condensées, fonction de *meilleur conducteur* du feu commun, fonction de notre éther autour de la bouteille; elle le fera indubitablement, malgré le mêlange des parties destinées à passer à des états si différens, tout de même que le mêlange d'eau & d'éther laissa l'eau en glace sur la boule du thermomètre de M. Franklin.

* Plusieurs Auteurs ont remarqué que la grêle qui tomboit sur les montagnes, étoit ordinairement plus petite que celle qui tomboit dans les vallées, ce qu'ils expliquent par l'accroissement qu'elle prend dans sa chûte, en congelant les vapeurs qui la touchent. (*Encyclopédie, article Grêle.*)

[redacted]

Franklin. (*Journal Phys. Tom II. page* 453.) Elle le fera avec d'autant plus d'avantage, que les surfaces se trouveront plus multipliées, que l'air sera plus ambiant, plus accessible, plus agité; & il en résultera la grêle. Au contraire, la condensation sera toujours d'autant moins forte que le fluide électrique aura été plutôt soutiré & rendu à la terre par les pointes métalliques.

Enfin, pour ajouter l'éxpérience à l'analogie, j'ai essayé de produire un refroidissement par l'électricité artificielle de nos machines; j'ai pris, pour cela, deux thermomètres parfaitement comparables, je les ai suspendus à un long tube de verre, à 15 pouces de distance l'un de l'autre; leurs boules couvertes chacune d'un petit linge pareil, ont été plongées, au même instant, dans l'esprit de vin; puis ayant fait communiquer l'une de ces boules au conducteur par le moyen d'un fil de laiton, on a tourné le plateau pour charger; la liqueur a commencé à baisser dans les deux thermomètres, toujours un peu plus dans celui qui étoit électrisé; & au moment où elle a paru s'arrêter pour remonter, j'ai observé le refroidissement de 4 degrés dans le thermomètre communiquant

muniquant au conducteur, & de 3 degrés feulement dans l'autre. Pour affurer ce réfultat, j'ai fubftitué l'un de ces deux inftrumens à la place de l'autre; après les avoir laiffés revenir au même point, & ayant au furplus opéré de la même manière, le thermomètre électrifé a defcendu cette fois de 3 degrés $\frac{1}{4}$, l'autre, de 3 degrés feulement; ainfi, voilà un refroidiffement au moins de $\frac{1}{4}$ de degré qui ne peut être attribué qu'à l'électricité, puifqu'elle forme ici la feule différence.

Vous fentez, Monfieur, combien cette expérience peut devenir concluante; lorfqu'avec de très-fortes machines, dans des jours favorables à l'électricité, on en aura varié les effets fur des liqueurs inégalement évaporables, j'imagine que l'on pourroit même y faire fervir l'électricité naturelle, en la conduifant par un fil de métal dans un vafe rempli d'eau, & plaçant à peu de diftance un autre vafe pareil, chacun recevant la boule d'un thermomètre très-exact & très fenfible, alors, l'obfervation conjointe des progrès de l'évaporation & du refroidiffement pourroit donner, dans les grands orages, des différences plus marquées, & d'au-

tant plus capables de décider la question, qu'il n'y auroit plus ni supposition, ni annalogie; que ce seroit, en un mot, l'effet du même fluide sur la même matière. Je me propose d'ajouter, l'été prochain, ce petit appareil à la pointe isolée que j'ai établie sur ma maison.

Je suis, &c.

PROCÉDÉ

Pour faire le Métal fusible dans l'eau de M. MARGRAF.

PLUSIEURS personnes nous ayant paru desirer de connoître les proportions dans lesquelles on fait cette substance métallique singulière, nous nous empressons de les satisfaire. Prenez deux parties de bismuth, une partie de plomb & une autre d'étain. Faites fondre le tout dans un creuset. Versez votre mélange métallique sur une plaque de tôle, & vous aurez un régule, couleur de l'étain, qui est cassant. Si vous le mettez dans de l'eau bouillante, & que vous continuiez à faire bouillir l'eau une ou deux

deux minutes, vous verrez vôtre métal ſe fondre, & rouler comme un ou pluſieurs globules de mercure au fond de l'eau.

C'eſt une de ces petites découvertes que M. Margraf, célèbre Chymiſte de Berlin, fait dans ſes momens de loiſirs, ou dans l'intervalle de ſes grands travaux. Elle prouve que les propriétés des mêlanges ou des combinaiſons, ne ſont pas toujours relatives & dépendantes des ſubſtances dont elles ſont faites. Car aucune des ſubſtances métalliques qui entrent dans ce mêlange, n'eſt ſuſceptible, comme on ſait, de ſe fondre dans l'eau bouillante.

Journal de Phyſique, page 60.

[redacted]

AGRICULTURE.

NOUVEAU Semoir inventé en Italie.

On doit compter au nombre des inventions les plus utiles, celle d'un nouveau Semoir, dont on eſt redevable à M. Pierre Ardouin, Profeſſeur public d'Agriculture dans l'Univerſité de Padoue. Ce Semoir, qui date de l'année 1770, a été ſoumis à un examen juridique, & l'on a comparé ſes effets avec ceux du Semoir ordinaire & d'un autre Semoir inventé par le noble Aloyſe Dolfin. Pluſieurs perſonnes inſtruites & d'une probité reconnue, ont aſſiſté à l'enſemencement, & ſuivi avec exactitude les progrès de la végétation juſqu'au moment de la récolte; & il réſulte de leur témoignage qu'une meſure de ſemence en a produit 10 $\frac{1}{3}$ au moyen du Semoir ordinaire; 23 $\frac{3}{4}$ au moyen du Semoir de M. Dolfin; & 33 $\frac{1}{4}$ au moyen du Semoir de M. Ardouin. Cette différence

eſt

est sans doute assez considérable pour faire donner la préférence à celui ci.

MANIERE économique de nourrir les Chevaux.

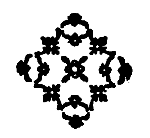
DEPUIS que l'on sait que la paille contient le corps sucré, on n'est plus étonné qu'on puisse nourrir les chevaux avec cette substance; c'est ce qu'on observe en Espagne, où tous les végétaux, en général, sont plus sucrés que dans nos climats, & par conséquent plus substantiels pour les animaux qui s'en nourrissent. Quoique dans la partie méridionale de la France, la paille soit très-bonne, elle ne vaut point celle d'Espagne, & en général, plus on approche du Nord & de tous les pays froids & humides, moins la paille a de corps, c'est-à-dire, de corps doux, capables de nourrir. Tous ces faits sont connus, mais bien des personnes ignorent, qu'il est possible de nourrir un cheval exercé, avec la moitié moins d'avoine, qu'on ne leur en donne

[redacted]

donne ordinairement. C'eſt néanmoins ce qu'une expérience récente, faite aux environs de S. Marcellin, en Dauphiné, ſemble prouver.

Un particulier, perſuadé qu'un cheval qui mange l'avoine en perd environ la moitié, parce qu'il en avale une partie ſans la broyer, laquelle ne ſe digere pas, & devient par conſéquent inutile, a eſſayé de la faire tremper dans l'eau pendant vingt-quatre heures, dans l'intention de la ramollir & de la rendre plus propre à ſubir l'action de la maſtication. Il aſſure qu'avec la moitié de la portion ordinaire ainſi préparée, on peut conſerver les chevaux auſſi forts & auſſi vigoureux que ceux qui en prennent le double ſans être préparée. Alors, il n'y a rien de perdu, le cheval digere tout, & aſſez facilement. On cite l'exemple d'un cheval ruiné qui a été rétabli de cette maniere. Un autre particulier de St. Laurent-du-Pont, écrit une Lettre qui vient à l'appui de ce que le premier avance. Il dit que ce moyen n'eſt pas nouveau, qu'il eſt connu depuis long tems dans quelques parties du Dauphiné, & que les Marchands de chevaux de ces cantons, n'oublient

n'oublient jamais de le mettre en usage. Il seroit à souhaiter qu'un moyen d'économie aussi simple, bien établi, fût plus généralement connu, sur-tout quand on ne peut pas douter, que la nourriture d'un cheval coûte aujourd'hui plus cher dans une grande ville, que celle d'un homme.



ANEC-

[redacted]

ANECDOTES.

Fête des bonnes gens de Canon & de Bricquebec.

TOUS les papiers publics ont annoncé l'institution de la fête des bonnes gens par le Seigneur de Canon en Normandie. Monsieur l'Abbé le Monier, dans un recueil de Lettres qu'il vient de publier, a rassemblé d'une maniére tres interessante les différens détails de ces fêtes. Une partie de ce Recueil est destinée à faire connoître les vertus domestiques des respectables villageois, qui ont obtenu les prémiéres Couronnes. L'auteur, remarque avec raison que parmi les gens de la campagne les défauts sont francs comme les bonnes qualités. Il en cite plusieurs exemples: en voici un qui ne peut manquer de faire plaisir. Un Pêcheur de la Hougue étoit brouillé avec son beau-frere; ce beau frere tombe dans la misere; le Pêcheur l'aborde & lui dit: « écoute donc, beau-frere, je ne « t'aime guéres, tu sais bien pourquoi; « mais faut-il pour cela que tu meures de

« faim ?

" faim? on m'a dit que tu n'as pas de pain
" chez toi : eſt-ce que tu ne ſais pas qu'il
" y en a chez nous ? viens en prendre, &
" tout ce qu'il te faut : je ne t'en aimerai
" pas plus, va, ne crains rien." Voilà des mœurs ſauvages ! Vous n'approuverez point les derniers mots, dit l'Auteur ; je les aime pourtant mieux, ajoute-t-il, qu'une réconciliation traitreſſe.

Charles Duret, âgé de trente deux ans, a mérité l'année derniere la couronne de *bon chef de famille*. Dès l'âge de quatorze ans il a pris le timon de la charrue, que ſon pere infirme ne pouvoit plus conduire. Après la mort de ſon pere, il s'eſt fait le pere de huit freres & ſœurs & le premier domeſtique de ſa mere. Il a fait valoir & proſpérer une ferme conſidérable.

La Dame Legros a été élue *Bonne Femme*. Elle eſt renommée dans tout le Pays par ſa bienfaiſance, ſa charité & toutes les vertus chrétiennes & ſociales. Elle a eu dix enfans ; lorſqu'elle allaitoit un de ſes enfans, ſa ſervante non mariée accoucha. Les plus zélées des voiſines vouloient qu'on jettât la mere & le fils à la porte. La bonne Dame Legros n'en voulut rien faire & les

[redacted]

garda. La servante n'a pas vécu longtems; le fils est vivant. On ne peut s'empêcher de rapporter ici la conversation qu'eut l'Auteur de ces Lettres avec cette femme si remplie d'humanité. " Quand j'aurois " du mandier mon pain, disoit-elle avec " vivacité, je n'aurois pas abandonné cet " enfant; il étoit né dans notre maison; " ma mere, qui mourut quinze jours après " sa naissance, me dit dans ses derniers " momens: ma fille! n'abandonne pas ce " petit garçon-là: Dieu t'en récompensera " quelque jour. Et puis, il étoit si gentil! " Quand sa mere étoit à traire nos vaches, " & qu'il pleuroit, je le prenois, je lui " donnois mon sein en cachette comme à " mon autre enfant.—Ne vous a-t-il ja- " mais donné de chagrin?—Lui! jamais. " Depuis trente-cinq ans qu'il est chez " nous, il n'a jamais eu qu'une fois du " chagrin: ce ne fut pas quand il perdit " sa mere, car il n'avoit qu'un an; ce fut " quand il eut douze ans. Des voisins " s'aviserent de lui dire qu'il n'étoit pas " mon enfant: cela lui fit bien de la peine " & à moi aussi."

Quelle

Quelle ſimplicité ! quelle inclination naturelle à la bienfaiſance ! Malheur aux ames dures qui n'en ſeroient point touchées & qui ne trouveroient de telles Anecdotes intéreſſantes ! Les vertus domeſtiques trouvent donc enfin de la récompenſe & même de la gloire ! on ne ſauroit aſſez le publier : car cette publication eſt propre à multiplier les exemples des bonnes actions & des établiſſemens utiles.

Les perſonnages devant leſquels on s'arrête avec le plus de complaiſance à la lecture de ces Lettres ſi intéreſſantes pour tous les cœurs ſenſibles ſont un Curé de Briquebec, Diocèſe de Coutances en Normandie, que la charité réduit à l'état de ceux qu'il aſſiſte, & deux pauvres Payſannes de la même Paroiſſe, qui employent dix-huit années de leur vie à ſoigner & nourrir leur pere paralytique. Chaque année, l'une d'elles s'eſt fait ſervante de baſſe-cour chez des Fermiers & a donné ſes gages pour ſubſtanter ſon pere, tandis que l'autre reſtoit auprès de lui pour le ſervir ; & l'année d'après, celle qui avoit été ſervante revenoit près du pere remplacer ſa ſœur, qui à ſon tour ſe mettoit en condition

[redacted]

& donnoit pareillement ce quelle pouvoit gagner. M. l'Abbé le Monnier a mis en vers l'hiſtoire de ces deux filles vertueuſes & a arraché des larmes de tous ceux qui l'ont entendu raconter. Ces larmes n'ont pas été infructueuſes. Une perſonne, qui a voulu reſter inconnu, a rendu M. l'Abbé le Monnier dépoſitaire d'une ſomme de trois cent livres. Elle a deſiré que la conduite des deux ſœurs de Briquebec fût ſoumiſe au jugement des Electeurs des Roſieres de Canon, & qu'il leur plût de déclarer ſi ces deux filles leur paroitroient dignes de la couronne, dans le cas où elles auroient eu l'avantage de naître dans l'une des trois Paroiſſes réunies pour la Fête des *Bonnes-gens*; de maniere que d'après leur jugement, elles puſſent recevoir les honneurs des Roſieres dans leur paroiſſe.

Lecture eſt faite à l'aſſemblée de Canon du certificat de la conduite des deux filles du paralytique de *Briquebec*. Cette aſſemblée les juge dignes des couronnes de la bonne fille; les médailles leur ſont décernées, l'auteur eſt chargé de les offrir.

Arrivé à *Briquebec*, l'auteur annonce au prône

prône le couronnement des deux filles pour le Dimanche ſuivant. Semaine intermédiaire employée à faire habiller le père & les deux filles, à tous les préparatifs de la fête, pompe champêtre & peu diſpendieuſe, mai planté à la porte du vieillard, inſcription au-deſſus de ſa porte ; entretiens avec le vieillard très-ſimples & très-touchans ; portrait hiſtorique du Curé & des deux filles ; épiſodes & réflexions naiſſantes du ſujet : tout cela eſt bien doux à lire, mais à lire en entier ; on n'en peut rien extraire, tout eſt également intéreſſant.

Le jour du couronnement, à chaque pas l'aſpect des tableaux varie. Tout eſt intéreſſant & capable de faire chérir & reſpecter la vertu.

D'abord on voit une marche ſe former pour aller chercher le vieillard & ſes deux filles. Ce patriarche, âge de 91 ans & paralytique, eſt porté en triomphe par quatre hommes de ſa famille : deux dames, à qui on veut faire honneur, ſoutiennent les bras de ſon fauteuil ; la main eſt donnée à ſes deux filles par les deux hommes le plus diſtingués de la paroiſſe ; elles vont, précédées de ſept filles

filles vêtues de blanc, qui tiennent à honneur d'être leurs parentes, & forment leur cortége. Le drapeau de la bonne-fille est porté en tête, il est escorté de tambours, de fusiliers. Tous les habitans d'une paroisse immense sont dans l'attente, attente douce & respectueuse.

Les personnages de la fête & leur cortége sont placés sur une estrade élevée au-devant du Presbytère. Alors on fait lecture du certificat qui atteste la conduite du vieillard & de ses deux filles. Probité, sagesse, pieté, y sont annoncées; il porte de plus, que, pendant 18 ans, *chaque année l'une d'elles s'est fait servante de basse-cour chez des Fermiers & a donné ses gages pour substanter son père, tandis que l'autre sœur restoit auprés de lui pour le servir avec une affection vraiment filiale: que l'année d'après, celle qui avoit été servante revenoit, près du père, remplacer sa sœur, qui, à son tour, se mettoit en condition, & donnoit pareillement ce qu'elle pouvoit gagner; laquelle conduite elles continuent de tenir encore actuellement*, &c.

Ceux qui n'ont pu souscrire cet acte y joignent leurs suffrages par des applaudissemens

mens univerfels. Alors les deux fœurs font proclamées *bonnes-filles* & dignes Rofières; elles font décorées de rubans & de bouquets, 300 liv. leur font offerts comme tribut & hommage payé à leur vertu. Du bled, deux vaches, deux tonneaux de cidre, &c. &c. font donnés à diverfes époques.

Un inftant après, on voit une marche fe former pour aller à l'églife. Le père & les filles font reçus à la porte principale par le Clergé en chappes. L'encens & l'eau bénite leur font donnés. Eftrade, fauteuils, tapis, prie-dieu font préparés au milieu du chœur pour les recevoir. Après l'évangile, bénédiction des deux couronnes que le fieur Curé pofe fur la tête des deux filles. Aux prières du prône, elles font recommandées comme dames & patrones de la paroiffe, &, fur le champ, elles font un ufage bien louable de leur autorité. On nomme environ quarante pauvres familles à qui les Rofières font remife des amendes & confifcations encourues pour beftiaux faifis ou délits commis dans les bois de la Seigneurie. Enfuite un orateur, (M. l'Abbé *le Monnier*, car fon ftyle le decèle) prononce un difcours relatif

[redacted]

latif à la fête; il n'en donne que la ſeconde partie dans ſon imprimé; il paroît qu'elle fait regretter au public de n'avoir pas la totalité. Le ſtyle en eſt ſimple, touchant & doux. On voit qu'il a tâché de le proportionner à ſon ſujet & à ſon auditoire. Ce n'eſt pas que, du milieu de cette ſimplicité, il ne ſorte quelquefois des traits d'éloquence; mais c'eſt quand ils viennent d'eux-mêmes. M. l'Abbé *le Monnier* a trop d'eſprit pour affecter péniblement de les faire naître. Par exemple, après avoir peint ainſi le bonheur d'une mère & d'un père qui ſoignent eux-même leurs petits enfans: « Voyez cette « mère tendre, occupée de ſon fils; à cha- « que inſtant du jour, vingt fois pendant la « nuit, ſes regards inquiets interrogent les « beſoins de l'enfant. C'eſt ſa propre ſub- « ſtance qu'elle vient offrir; il lui en coûte « des douleurs aigues; l'enfant déchire le « ſein qui le nourrit; n'importe, la douleur « devient plaiſir dès que l'enfant laiſſe « échapper un ſourire.

« Voyez avec quelle tendreſſe le père, « tout couvert de ſueur & de la pouſſière des « champs, entr'ouvre le berceau; comme

« viſage

" visage s'épanouit! comme son cœur se
" dilate, si l'enfant lui tend ses petits bras,
" s'il croit l'entendre balbutier le nom de
" pére!" Après cette apostrophe, l'orateur
s'élève à une plus grande image " Ames
" froides, s'écrie-t-il, cœurs flétris, vous
" dédaignez ces détails minutieux, sans
" doute; mais sçachez que le bonheur y
" est attaché; sçachez que, pendant ces
" occupations que vous croiriez indignes
" de vous, l'ange, protecteur de l'enfant,
" ouvre un grand livre; Dieu dicte, &
" l'ange écrit: il écrit un contrat sacré
" entre les parens & l'enfant; il trace en
" caractères ineffaçables les peines, les soins
" des parens; il ne le fermera plus son
" livre. Quand l'âge aura affoibli les
" parens & fortifié l'enfant, il le prendra
" par la main, son doigt suivra toutes les
" lignes, il lui dira: voilà les engagemens
" que j'ai contractés pour toi, acquitte la
" dette."

Il observe encore très-bien les convenances, lorsqu'il parle à des villageois de l'amour de Dieu. Citons ses propres termes: " Je croirois vous offenser, Chrétiens, si je m'arrêtois long-temps à vous

 " prouver

[redacted]

“ prouver que vous devez aimer Dieu ; & “ pourquoi vous prouver une vérité dont “ vous êtes convaincus ? Vérité que la “ nature entière vous rèpète à chaque in- “ ſtant du jour, & dans toutes vos occu- “ pations champêtres.

“ Le grain de bled que vous confiez à “ la terre, vous dit, en s'échappant de la “ main qui le ſeme : bénis celui qui me “ fera germer & multiplier pour ta ſub- “ ſiſtance. Lorſqu'il a tenu ſa promeſſe “ ce grain de bled, lorſqu'il a produit au “ centuple, chaque gerbe que vous ſerrez “ dans ſon lien, vous crie : rends grace au “ Dieu qui m'a fait mûrir. Ces animaux “ qui gémiſſent ſous le poids du joug, vous “ répètent, en haletant : donne ton cœur “ à celui qui m'a créé pour ton ſervice. “ Lorſque le ſoleil ſe lève pour éclairer “ vos travaux, mûrir vos moiſſons & co- “ lorer vos fruits ; lorſqu'il ſe couche pour “ rafraîchir l'air & la terre, & vous inviter “ au repos ; à chaque inſtant du jour, il “ vous répète : élève ton ame vers celui “ qui alluma mes feux, qui les entretient “ & dirige ma courſe. La pluie qui arroſe “ vos campagnes & les fertiliſe, vous dit,

“ en

" en tombant : offre un tribut d'amour au
" Dieu qui porte les nuages dans ſa main,
" & les preſſe ſur ton champ pour le fé-
" conder."

Le morceau qui a dû faire le plus d'effet eſt celui où il adreſſe la parole au vieillard & lui dit : " Pendant dix-huit ans, bon
" vieillard, que vous avez vu ces filles re-
" ſpectables ſe faire ſervantes, tour à tour,
" afin de pourvoir à votre ſubſiſtance, tra-
" vailler jour & nuit pour .... vous apporter
" au bout de l'année le pain de leur ſueur....
" Pendant ces dix-huit ans, vous avez
" gémi de ne pouvoir jamais reconnoître
" des ſervices auſſi pénibles ..... Con-
" ſolez-vous aujourd'hui, la Providence
" vient d'acquitter votre dette.

" Béniſſez-la, cette divine Providence,
" béniſſez-la ; mais béniſſez auſſi vos en-
" fans ; les bénédictions d'un père tel que
" vous ſont toujours exaucées. Devant
" cette reſpectable aſſemblée, à la face des
" autels, que ſi long-temps vous avez
" deſiré voir encore une fois, faites pour
" vos filles les vœux que vous ne pourrez
" peut-être former au lit de la mort, Elles
" vont, proſternées à vos genoux, attendre

“ votre bénédiction paternelle. Etendez “ vos bras défaillans, appuyez vos mains “ chancelantes sur leurs têtes couronnées ; “ dites, dans l'effusion de votre cœur, “ répétez avec nous : ô mes filles ! ô filles “ chéries ! nourrices de mes vieux ans ! je “ n'ai plus rien à desirer sur la terre, j'ai “ vu récompenser vos vertus.” Tout le pathétique de ce morceau est dans l'action du vieillard & des filles : ce n'est pas là une éloquence de mots, c'est celle du cœur & du sentiment.

Tous les détails de cette journée sont très-intéressans. Un dîner donné le surlendemain de la fête dans le pré voisin de la maison du vieillard, n'est pas moins agréable.

“ Le pré voisin de la maison du vieillard “ nous a servi de salle à manger. Point “ de tables. Les nappes étendues sur “ l'herbe, le patriarche, sa fille & un vieux “ cousin, au bout de l'enceinte, dans un “ fauteuil & sur des chaises. Le reste “ de l'assemblée, composée de trente-six “ personnes, sur des paquets de fougère. “ Depuis quatre ou cinq ans, jusqu'à quatre- “ vingt onze ans, des convives de tous les

" âges, pas une haleine de vent. Le plus
" beau soleil. La nature aussi riante que
" les convives. De larges cruches de cidre
" à rafraîchir dans le ruisseau. Le Ma-
" jordome à genoux pour couper les
" viandes. Un énorme poisson porté à la
" ronde. Chacun prend. Les assiettes sur
" les genoux. Le vieillard & sa fille centre
" de tous les regards; leur gloire rejaillit
" sur toute la famille; leur bonheur, sur
" tous les étrangers. Des étrangers! il
" n'y en a point; tous sont frères. Egalité,
" paix, concorde, amitié; Image vivante
" des agapes des premiers Chrétiens. Au
" lieu de bons mots, des expressions de
" sentiment qui partent d'un cœur & vont
" à tous les autres. L'appétit du vieillard
" augmente le nôtre, sa gaieté se commu-
" nique à toute l'assemblée.

" Sur la fin du repas, une mère donne
" le signal aux jeunes filles, & les voilà
" parties. Comme autant de *biches*, elles
" sautent les fossés, franchissent les haies
" des jardins, ne tardent pas à nous rap-
" porter des fruits. Les tabliers en étoient
" pleins, l'herbe & les nappes en sont
" couvertes. La mère offre des galettes

" faites

" faites à notre insçu. Notre surprise fait " grand plaisir à celles qui sont dans la " confidence. Comme l'innocence rit de " bon cœur & mange de bon appétit! " La gaieté de la vertu est franche, naïve " & pure; il n'y a que celle-là qui *vaille*; " il n'y a que celle-là qui épanouisse le " cœur. Le rire équivoque de nos con- " vives de Paris m'attriste; leurs petites " contractions de lèvres me laissent tou- " jours douter s'ils sont bien aises ou *s'ils* " *se brûlent*."

Ce repas, qui ne paroissoit fait que pour la gaieté, finit par de bonnes actions. La moitié du pré est louée pour nourrir les vaches des Rosières. On fournit à ces dignes filles des ustensiles de ménage. On ordonne les réparations de leur maison, &c. & c'est toujours l'inconnu qui paye.

Il nous reste à faire connoître le Curé de Briquebec, ce digne Pasteur dont la Cure vaut huit ou dix mille livres par an & qui donne tant aux pauvres, très-nombreux dans sa Paroisse, qu'au bout de l'année, il ne lui reste pas même de quoi acheter une soutane. C'est lui qui, depuis quelques années, soutenoit l'existence du Vieillard

paraly-

paralytique & de ses deux filles, en leur envoyant une vache, du cidre, & d'autres secours que M. l'Abbé le Monnier s'est plu à leur porter de sa part. Ce bon Curé s'appelle *Eustache*. Il a fait d'excellentes études. Comme il finissoit ses classes, on demanda des hymnes Latines pour l'Office propre de St. Florent. Tous ceux qui se trouvoient quelque talens pour la Poésie se mirent à l'ouvrage; la besogne d'Eustache eut la préférence & la méritoit; les hymnes furent imprimées.

Pendant dix-huit ans qu'il a été Vicaire dans la Paroisse de Courtri, Diocèse de Paris, il a toujours vécu dans la plus grande simplicité. Un pauvre étoit-il malade, le Vicaire lui portoit sa marmite & tout ce qu'elle contenoit, puis revenoit chez soi manger du pain. Quand on le grondoit de porter ses chemises à un infirme, il répondoit doucement: *ce pauvre homme n'avoit pas de quoi changer*. Il a vécu dans la meilleure intelligence avec les deux Curés successifs de Courtri, sous lesquels il a exercé les fonctions de Vicaire. Il a toujours été chéri de ses Paroissiens, au point qu'après

la

la mort du sieur Clément, le premier de ces Curés, tous les habitans en corps vinrent le demander pour leur Pasteur. Il n'étoit pas connu, & leurs sollicitations furent sans effet. Lorsqu'il fut nommé Curé de Briquebec, *Si mon Vicariat*, disoit-il, *étoit inamovible, je le préférerois à ma Cure, toute bonne qu'elle est*. Une particularité qui ne se trouve point dans cette relation, & dont le hasard nous a instruits, c'est que les habitans de Briquebec sont redevables de ce digne Curé à M. l'Abbé le Monnier qui l'a fait nommer à ce bénéfice; & personne ne nous contredira, lorsque nous avancerons que donner aux campagnes de tels Pasteurs, est le plus grand service que l'on puisse rendre à l'humanité.

Quand le bon Eustache eut pris possession, il fut averti qu'il auroit, comme ses prédécesseurs, des procès avec les Laboureurs, à l'occasion de la dixme. Que fait le nouveau Curé? il parle à ces Laboureurs & leur dit: *Ecoutez, mes bons amis, mes prédécesseurs ont plaidé contre vous pour la dixme: moi, je ne plaiderai pas; vous auriez beau dixmer mal, il y en aura toujours assez pour me nourrir, & je le mangerai; si vous dixmez bien, il y en*

on aura pour les pauvres, ils l'auront. Qu'est-il arrivé de-là ? que les bons Laboureurs paient plus que moins au Curé.

Quelques habitans de Briquebec vinrent à Paris & firent visite à M. l'Abbé le Monnier. Après avoir beaucoup loué leur Curé & parlé de toutes ses aumônes, ils exhorterent son ami à lui dire deux mots sur le peu de soin qu'il prenoit de lui-même, à l'exhorter à se donner quelques habits, à se faire servir, à se meubler, à se nourrir autrement qu'avec du pain d'orge. M. l'Abbé le Monnier entre effectivement dans tous ces détails, en lui écrivant ; voici la réponse qu'il en reçut. « J'ai été élevé « dans des sabots ; on m'a fait prêtre par « charité ; parce qu'il s'est trouvé un ami « comme on n'en voit gueres, qui m'a mis « un brevet à la main, faut-il que j'oublie « ma chaumiere & que je fasse l'insolent « aux dépens des pauvres ? Je ne peux pas « acheter une soutane que je n'en fasse « mourir de faim au moins cinquante." Que voulez-vous, dit M. l'Abbé le Monnier, qu'on réplique à un homme qui donne d'aussi bonnes raison pour rester dans la misere ?

[redacted]

Nous ne pouvons rapporter ici tous les traits de bienfaiſance de ce vénérable Eccléſiaſtique. Ceux qui ſeront curieux de les ſavoir, auront recours au livre même. Nous nous bornerons à celui-ci, & nous ſuivrons la relation de l'Auteur de ces Lettres.

" Hier (ceci eſt écrit en 1774) pendant " le dîné, le Valet du Curé eſt entré & a " dit à ſon Maître: Il y a là cette vieille " femme qui demeure à . . . elle demande " pour une fille qui eſt venue à ſa porte. " La fille ſouffroit, elle l'a fait entrer; & " puis la fille, celle là qui. . . & puis la " fille eſt accouchée de deux enfans. Il " n'y a rien dans la maiſon.—Eh bien, La-" forêt, a dit le Curé, il faut y aller & por-" ter du cidre, du bouillon & tout ce qu'il " faut." Là-deſſus quelques zélés qui dînoient avec nous, ont repris aigrement: " Vous entendez bien, Laforêt, il ne faut " pas manquer de porter du cidre, du bouil-" lon & tout ce qu'il faut; ne manquez " pas de faire tout ce que dit M. le Curé; " il favoriſe le libertinage, comme vous " voyez.—Allez toujours, Laforêt, a dit le " Curé." L'ironie, la gloſe ont continué;

ce

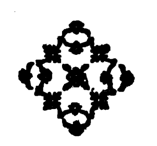
ce refrein revenoit ſouvent; " M. le Curé " favoriſe le libertinage." Le Curé qui mangeoit ſon pain d'orge en ſilence, l'a rompu à la fin, & a dit: " Mais les deux en- " fans qui viennent de naître ne ſont pas libertins eux."

Nos dévots auroient dû être atterrés par cette réponſe: ils n'en ſont devenus que plus hargneux. L'humeur a remplacé les raiſons. Le Curé s'en eſt ennuyé, & leur a dit ſans s'émouvoir: " Je ne donnerai " rien ſi cela vous fâche tant; mais c'eſt " à une condition, c'eſt que vous prendrez " les deux enfans, & que vous les jetterez " à la riviere; allez vous-y-en." Alors plus de réplique.

Tel eſt le but de cet Ouvrage, qu'on peut regarder comme un excellent traité de bienfaiſance à la portée de tout le monde. C'eſt une galerie de tableaux où l'on voit repréſentés des gens de bien en action; ils ſont peints avec des couleurs ſi vraies, ſi franches qu'il eſt aiſé de voir que les portraits ſont faits d'après nature, & que le Peintre a été lui-même un des principaux perſonnages de la Fête. Le ſentiment général qui reſte après la lecture de ces Lettres, c'eſt qu'on

aimeroit à vivre dans une Société composée d'êtres semblables à ceux qui y sont dépeints.

Elles ne peuvent qu'augmenter l'amour que toute ame bien née a pour la vertu. Elles doivent reconcilier avec l'espece humaine. On y voit avec plaisir qu'il existe encore de belles ames, mais ce sont dês veines de métaux précieux, qu'il faut prendre la peine de déterrer.



SPECTACLES.

ARTICLE du Journal de Littérature de Mr. de la Harpe, qui répond à la lettre aux auteurs du Journal de Paris, inserée dans nôtre prémier Numero, & qui est la suite de cette dissertation interessante sur la musique,

ON a donné pour la capitation, le jour de la clôture, *Alceste* de M. Gluk, toujours accueillie avec les mêmes applaudissemens, parce que l'effet des vraies beautés est toujours le même. On ne peut pas entendre sans admiration ce chœur des Prêtres d'Apollon, *Dieu puissant écarte du trône, &c.* cette musique d'un caractère neuf, a quelque chose de saint & d'auguste. Cette prière des Ministres des Autels ne ressemble point aux cris & aux lamentations des autres sujets d'Admète. Dans ce chœur sacerdotal, la tristesse est riligieuse. Un genre de beauté plus singulier encore, c'est ce contraste si heureux des chants d'allégresse que fait entendre le peuple en revoyant son Roi,

[redacted]

Roi, & des gémiſſemens que pouſſe l'infortunée & généreuſe Alceſte qui ſeule ſait à quel prix Admète eſt ſauvé Sa plainte dont l'accent eſt toujours le même, eſt déchirant & va au fond du cœur. Ce ſont là des traits ſublimes. L'air, *Divinités du Styx*, ſoutenu de la voix ſi belle & ſi éclatante de Mlle. Roſalie, & de ſon jeu pathétique, & ſur-tout ce dernier cri, *me déchire & m'arrache le cœur*, & l'accompagnement de tout ce morceau, tous ces grands effets ne ſauroient être trop admirés.

J'avois déjà rendu pluſieurs fois le même hommage au génie de l'Auteur d'*Orphée*, & avec un très-grand plaiſir. J'avois rapporté en même-temps quelques-unes des objections que lui font tous les jours ceux qui même en lui rendant juſtice ſur ſes beautés ne trouvent pas qu'il ſoit exempt de défauts, ni ſur-tout qu'il ait réuni tous les mérites. J'ai expoſé ces critiques avec tous les égards dûs à un très-grand Artiſte, & avec toute la circonſpection convenable à un homme qui ne connoît de la muſique, que le plaiſir qu'elle lui fait. Un Amateur Anonyme, ſans doute plus éclairé que moi, mais dont l'enthouſiaſme paroît aller juſqu'a l'intolérance, m'a

m'a répondu dans le Journal de Paris, par une Lettre où il me traite avec une très-grande politesse, & mes Observations avec un très grand mépris. J'examinerai si mes Observations étoient ridicules, & si ce mépris étoit fondé.

" C'est à exprimer leur sentiment, dit " l'Anonyme, que devroient se borner tou- " jours ceux qui n'ont pas la connoissance " des moyens de l'art, & une grande habi- " tude d'en comparer les effets."

Et qu'ai-je fait autre chose que d'*exprimer mon sentiment?* J'ai dit, il est vrai, que c'étoit celui de beaucoup d'autres. J'ai appuyé mon avis de celui de personnes plus instruites; mais cet avis étoit mon *sentiment*. Il ne portoit point sur *les moyens de l'Art*; mais bien sur les *effets*, ce qui est tres-différent, & ce qui doit occasionner ici une distinction très-essentielle.

L'Anonyme semble tirer beaucoup d'avantage de ce que j'ai déclaré que je ne savois pas la musique. Il a l'air d'en conclure que je devrois me borner à dire, ceci m'a fait plaisir, cela ne m'en a point fait; c'est du moins ce que signifient ces mots qu'on *devroit se borner à exprimer son sentiment*. Je demande à l'Anonyme qu'il me permette un

un peu plus ; qu'il me laisse dire pourquoi telle chose m'a fait plaisir ; pourquoi telle autre ne m'en a point fait. Voici sur quoi je fonde ma demande. Il y a dans les Arts deux parties, l'une élémentaire & méchanique ; elle n'est connue que des Artistes ; eux seuls ont le droit d'en parler ; l'autre est le résultat des opérations d'un Art. Elle a pour Juge quiconque a un sens droit & des organes sensibles. Je ne crois pas que l'Anonyme me conteste ce principe. Si on le rejettoit, il faudroit que les Artistes n'eussent plus de Juges que leurs confrères. Je doute qu'ils admissent cette conséquence. Un homme qui ne connoît ni les règles du dessin, ni celles de la peinture, ne saura pas en quoi pèche une figure mal dessinée, ni d'où naît le défaut de lumière ou d'ombre, ni pourquoi telle couleur est mal choisie. Mais il dira fort bien : cette tête a l'expression convenable au sujet ; son attitude a tel caractère ; la situation de ces personnages se présente à mon imagination ; la couleur de ce paysage est celle de la nature ; ces objets, ces sites sont gais ou tristes, &c. De même, un homme qui ne sait pas la composition, ne dira pas si telle musique est correcte, savante ;

vante; il ne raisonnera pas sur les combinaisons harmoniques, ni sur les procédés d'une phrase musicale. Aussi n'ai-je pas dit un mot de tout cela. Voilà *les moyens de l'Art*. Je ne m'en mêle pas. Mais cet air, dans cette situation, a-t-il l'expression suffisante? ce chant est-il varié ou monotone? est-il pauvre ou riche? réunit-il les modulations qui doivent porter dans mon ame tel sentiment? ce duo est-il bien placé? est-il naturel? produit-il un effet analogue à la scène? voilà ce que peut examiner tout homme qui a de l'oreille & du bon sens. On peut donc, sans savoir la musique, parler des effets de la musique, parler des beautés ou des défauts d'un Drame musical, sans s'exposer à entendre cette phrase si orgueilleusement & si gratuitement répétée par ceux qui ont appris a solfier : vous ne savez pas la musique: n'en parlez pas.

L'Abbe Dubos ne savoit pas un mot de musique, n'avoit jamais su faire un vers, & n'avoit pas un tableau. Il a pourtant fait un fort bon livre sur la Poésie, la Peinture & la Musique.

Après avoir établi le droit que j'ai de ré-

pondre à l'Anonyme, je vais ſuivre ſes remarques.

« Je ne parle pas du reproche qu'on fait « à M. Gluck de manquer de chant, quoi-« qu'il y ait plus de chant, de ce que tout le « monde appelle chant, dans l'*Iphigénie* que « dans aucun Opéra Italien. »

Cette réponſe ſeroit bonne, s'il s'agiſſoit de comparer l'Opéra François à l'Opéra Italien. Mais perſonne ne défend ce dernier, & il s'agit de perfectionner l'autre. Il faudroit donc examiner ſi les airs de M. Gluck ſont auſſi mélodieux que ceux d'Jumelli, de Picini, de Sakini. Il faudroit prouver, par exemple, que cet air, *Non, ce n'eſt point un ſacrifice*, excepté la première modulation, n'eſt pas d'un bout à l'autre foible & commun; que cet air, *Ah! Divinités implacables*, n'eſt pas d'une langueur froide, dans un moment très-tragique; que cet air, *Je n'ai jamais chéri la vie*, quoique le chant en ſoit agréable, n'eſt pas fort au-deſſous de la ſituation & des perſonnages. Enfin il s'agiroit d'examiner ſi les airs d'*Alceſte* & d'*Iphigénie*, ne ſont pas trop ſouvent une eſpèce de récitatif obligé, lorſqu'on en attend l'effet de la mélodie.

Il les ſoutient, il eſt vrai, par la puiſſante harmonie de ſes accompagnemens. On a obſervé que les beaux airs des compoſiteurs Italiens, par exemple, les airs pathétiques que chante Bélinde dans la *Colonie*, & qui pourroient convenir au Drame le plus Tragique, ſont encore d'une grande beauté, ſéparés de l'accompagnement ; ſur quoi l'Anonyme répond.

« Un virtuoſe Italien riroit au nez du « critique, s'il lui propoſoit de chanter ſans « accompagnement un grand air pathétique « d'Jumelli ou de Picini. »

Cela ſe peut. Apparemment qu'en Italie on ne chante jamais que dans un Concert. Mais ici rien n'eſt plus commun que d'entendre chanter les plus grands airs ſans orcheſtre. Les Muſiciens, les Amateurs, ont cette complaiſance en ſociété, & ne *rient pas au nez* lorſqu'on le leur demande, parce qu'ils ſont François, & qu'ils ſont polis.

J'avois obſervé, à propos d'Achille & d'Agamemnon, qu'il n'eſt nullement convenable à la dignité de deux Héros de parler tous les deux enſemble *comme dans les querelles du vulgaire*. On ſupprime ce dernier membre de phraſe, & l'on répond en me

citant : « voilà les trois quarts des duo de « tous les Opèras du monde proſcrits d'un « trait de plume. »

Non, je n'ai pas déraiſonné à ce point, & je ne ſuis pas ſi deſtructeur. Il ne s'agit abſolument que de deux Héros qui ſe bravent & ſe menacent, comme Achille & Agamemnon. Tout le reſte du paſſage prouve évidemment que ma remarque ne s'étend pas plus loin. Je trouve très-bon que deux Héros *chantent enſemble* leur malheur, leur amitié, leurs eſpérances, leurs craintes, leur amour, leurs vœux, &c. &c. &c. Mais quand deux Héros ſe menacent, alors mon imagination les ſépare & les met à diſtance comme le Peintre les mettroit ſur la toile ; alors je les veux entendre l'un après l'autre, pour juger de l'effet que la fierté de l'un produit ſur la fierté de l'autre ; cette alternative de bravades & d'injures eſt le ſpectacle que j'attends, & qui produit mon inquiétude & mon intérêt. J'obſerve les progrès de la colère & le point précis où elle paſſera des paroles aux effets. Ils m'inſpirent tous deux de la terreur & du reſpect, en ſe maintenant l'un devant l'autre dans toute leur dignité ; ils la perdent s'ils mêlent & confondent leur

cris

cris & leurs invectives. Si Coypel, dans ſon tableau de la colère d'Achille, l'eût rapproché d'Agamemnon, ils auroient eu l'air de ſe battre à coups de poing, & le tableau n'eût produit aucun effet. L'éloignement où il les met les place dans la perſpective convenable, & le tableau eſt impoſant. Tous les Arts ſe tiennent par les endroits où ils rencontrent la nature. Je crois donc mon obſervation très fondée, & je n'ai nulle envie d'*effacer ma phraſe*.

L'accent de l'orgueil eſt dur & antiharmonique, ai-je dit, en parlant de cette même ſcène que je trouve peu favorable à la muſique, L'Anonyme répond : *comme antipoétique*. Non, ce n'eſt point du tout la même choſe. La ſcène d'Achille & d'Agamemnon dans Racine eſt admirable. L'Anonyme qui doit croire le génie de M. Gluck égal à tout, oſeroit-il dire que cette ſcène eſt de la même beauté dans le Muſicien que dans le Poète ? Je ne le crois pas. Oſeroit-il nous dire que la Muſique rendroit le rôle de Sertorius ou d'Acomat ? Quoiqu'il penſe, je perſiſte à croire qu'il y a des ſentimens qui ſe refuſent juſqu'à un certain point à l'expreſſion

[redacted]

preſſion muſicale, c'eſt-à-dire, qu'elle ne rendra pas heureuſement. Tels ſont tous ceux de la hauteur & de la fierté : ils ont certainement moins de rapports naturels avec le chant que toutes les autres affections de l'ame, *& peut-être, Achille & Agamemnon ne peuvent pas ſe braver en muſique.*

L'Anonyme retranche le *peut-être* ; tranſcrit ma phraſe en la tronquant, comme il a déja fait une fois, & ajoute : *ni en vers non plus. En reliſant cette puérilité, M. de la Harpe doit être étonné de l'avoir laiſſé tomber de ſa plume.* S'il n'eſt pas honnête de tronquer une phraſe qu'on cite ; il n'eſt pas plus poli d'y répondre ainſi. Au reſte, je laiſſe juger au Lecteur ſi mes remarques ſont en effet ſi *puériles*, ſi le récitatif & le *duo* de la ſcène d'Achille & d'Agamemnon valent les vers de Racine, & ſi *deux Héros peuvent ſe braver en muſique* d'auſſi bonne grace que deux Amans peuvent ſe parler d'amour. Si c'eſt une *puérilité* de penſer que les arts d'imitation ne s'appliquent pas avec un ſucces égal à tous les objets, l'Anonyme aura de la peine à détromper mon enfance. Je reconnois volontiers la ſupério-

rité

rité de ses lumières. Je ne demande pas mieux que d'être instruit, même aux dépens de mon amour-propre; mais j'oserois par reconnoissance lui donner un conseil, c'est de retrancher de son juste enthousiasme pour M. Gluck ce qu'il peut avoir de tyrannique, de permettre les observations & les critiques aux admirateurs du génie, & de réserver le ton & l'expression du mépris pour les ennemis des talens.

SECOND LETTRE de l'Anonime de Vaugirard en réponse à la précedente.

IL n'y a rien que ne puisse défendre un homme d'esprit qui sait écrire. J'avois relevé cinq à six propositions de M. de la Harpe; & j'y avois répondu par autant de phrases simples & précises. Mon adroit adversaire a si bien enveloppé tout cela de généralités, de distinctions, de petites vérités étrangeres à la question, & de quatre pages très-bien tournées, que si je voulois

[redacted]

voulois ſuivre ſa marche, on ne ſauroit bientôt plus d'où nous ſommes partis & où nous voulons aller.

Tâchons cependant de reprendre les points principaux de la queſtion, & de les préſenter ſous une forme claire & ſenſible.

On avoit reproché à M. Gluck de manquer de chant; j'avois répondu qu'il y avoit plus de chant dans *Iphigénie* que dans aucun Opéra Italien. M. de la Harpe réplique: *Cette reponſe ſeroit bonne s'il s'agiſſoit de comparer l'Opera Français à l'Opéra Italien.* Vraiment, c'eſt de cela même qu'il s'agit en effet. S'il eſt vrai que M. Gluck ait mis dans ſon Opéra plus de chant que les meilleurs compoſiteurs du monde n'en mettent dans les leurs, il eſt bien étrange de lui reprocher de manquer de chant. M. de la Harpe accuſeroit-il de manquer de pathétique un Poëte qui auroit fait une Tragédie plus pathétique qu'aucune de celles de Racine & de M. de Voltaire?

Il ajoute: *Il faudroit prouver que cet air,* Non ce n'eſt point un ſacrifice, *excepté la premiere modulation, n'eſt pas d'un bout à l'autre*

l'autre foible & commun; *que cet air*, Ah! divinités implacables, *n'est pas d'une langueur froide, dans un moment très-tragique*; *que cet air*, Je n'ai jamais chéri la vie, *quoique le chant en soit agréable, n'est pas fort au-dessous de la situation & des personnages.*

Je demanderai d'abord à M. de la Harpe à qui il veut que je prouve tout cela. Ce n'est pas sans doute au public, qui depuis près d'un an n'a cessé de revenir à *Alceste* & d'applaudir ces mêmes airs avec transport: il n'en a pas besoin: ce n'est pas à ces Amateurs qui, mettant l'esprit à la place de l'oreille, voudroient réduire les combinaisons infinies de l'art à la froide & monotone symétrie des formes que les Italiens ont données à leurs airs; on ne leur prouve rien; ce sont eux qui *prouvent*. Seroit-ce à M. de la Harpe lui-même? mais comment lui *prouver* ce qu'il n'a pas senti? apparemment qu'il sait comment cela se fait. En ce cas-là je le prie très sérieusement de me *prouver* ou de me faire *prouver*, par qui il voudra, que l'air des *adieux* d'Iphigénie par exemple & le duo d'Orphée,

[redacted]

qu'il trouve très-beaux, ſont très-beaux; je m'engage alors à lui *prouver* que l'air, *Non ce n'eſt point un ſacrifice*, eſt admirable *d'un bout à l'autre*, par la variété des ſituations qu'il renferme, par la vérité des accens qui les expriment, & par l'art avec lequel elles ſont ſoumiſes & ramenées à la ſituation dominante; que dans l'air, *Ah! divinités implacables*, il n'y a pas un ſeul ſon qui ne reſpire la douleur & la tendreſſe mêlées de courage, & que la douceur de la mélodie y contraſte d'une maniere vraiment tragique avec le chœur ſombre & terrible qui le précéde; enfin que l'air, *Je n'ai jamais chéri la vie*, eſt du chant le plus aimable & de l'expreſſion la plus vraie; que le grand effet qu'il produit toujours, eſt dû ſurtout à la place qu'il occupe, à cet art des oppoſitions que M. Gluck entend ſi ſupérieurement & dont ſes Critiques ne paroiſſent pas ſe douter. Je ne dis pas cela pour M. de la Harpe; & je le prie de me dire lui-même ce qu'il penſeroit de l'homme qui jugeroit d'un grand tableau en conſidérant les détails & l'effet de chaque figure en particulier, ſans faire attention aux grouppes dont ces figures feroient partie.

M. de

M. de la Harpe répéte encore que les beaux airs Italiens, *par exemple, les airs pathétiques que chante Belinde dans la Colonie & qui pourroïent convenir au drame le plus tragique, sont encore d'une grande beauté séparés de l'accompagnement.*

Je prendrai la liberté de lui représenter que les airs de Belinde, tout beaux qu'ils sont, pourroient bien cesser de l'être dans une Tragédie ; que M. Sacchini ne recevroit peut-être pas le compliment qu'il veut lui faire ; qu'un grand Compositeur comme lui sait mettre des nuances différentes dans un air pathétique d'Opéra *bouffon* & un air pathétique de Tragédie ; que ces nuances se distinguent par des formes de chant aisées à démêler ; que par exemple dans l'air de Belinde, *Oui je pars*, &c. après la premiere phrase qui est d'une belle expression, le chant de *Mais écoute*; *un mot encore*, devient plus familier & n'est plus du style tragique. Un homme qui n'auroit jamais réflechi à ce qui constitue la noblesse du style tragique, en poésie, seroit porté à croire que la scène si pathétique des deux Euphémons dans *l'Enfant Prodigue* pour-

roit *convenir à Brutus* ou à *Alzire*; mais M. de la Harpe ne s'y tromperoit pas.

Je reste d'ailleurs dans l'opinion que les grands airs Italiens sont, de tous les airs du monde, ceux qui peuvent le moins se séparer de l'accompagnement, & que cela est évident pour quiconque a fait attention à la maniere dont ils sont composés, n'y eut-il que les brisures fréquentes qui interrompent sans cesse le chant vocal, & dont les vuides ne sont remplis que par l'orchestre. Dans l'air de la *Colonie* que j'ai cité, on trouve à chaque instant des silences d'une demi-mesure.

Il est vrai que j'ai eu le tort de dire : *qu'un Virtuoso Italien riroit au nez du Critique, s'il lui proposoit de chanter sans accompagnement un grand air pathétique.* J'aurois du dire au moins : *un Virtuose Italien qui ne seroit pas poli.* C'est que j'en ai vu plusieurs qui ne l'étoient point du tout ; mais je dirai toujours comme Madame Dacier, *ma remarque subsiste.*

M. de la Harpe revient sur sa remarque, *qu'il n'est point convenable à la dignité de deux Héros de parler tous les deux ensemble, comme dans*

dans les querelles du vulgaire. Moi, j'insiste à dire qu'il est très-convenable à la dignité de deux *héros d'Opéra* de *chanter* tous les deux ensemble, & que je n'ai jamais entendu chanter de duos *dans les querelles du Vulgaire.*

M. de la Harpe *trouve très-bon que deux héros chantent ensemble leur malheur, leur amitié, leurs espérances, leurs craintes, leur amour,* &c. Mais il ne veut pas que deux héros *se bravent & se menacent* en duo, comme font Agamemnon & Achille. Moi, je trouve très-bon que deux personnages d'Opéra chantent ensemble tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils chantent juste & de la bonne musique. Mais je trouve de plus que s'il falloit en appeller à ces règles de convenance & de vérité, si étrangères à la musique, le seul cas peut-être où un duo soit naturel, c'est celui où deux hommes *se bravent & se menacent.* Je n'ai jamais entendu deux personnes parler toutes deux ensemble, en se contant *leur malheur, leur amitié, leurs espérances, leur amour,* &c. mais j'en ai entendu souvent deux parler ensemble dans la dispute & dans la colere.

Un

[redacted]

Un des plus beaux duos qu'il y ait dans aucun Opera, c'eſt celui de Ricimer & de Sandomir, au ſecond acte de l'Opera d'*Erne-linde*, où il y a beaucoup de belles choſes, & ce duo d'un ſtyle vraiment dramatique, eſt préciſément entre *deux héros qui ſe menacent & ſe bravent*, comme Agamemnon & Achille dans *Iphigénie*.

M. de la Harpe inſiſte à dire que *l'accent de l'orgueil eſt dur & anti-harmonique*, & je perſiſte à répondre que j'ignore ce que c'eſt que *l'accent de l'orgueil* en général ; qu'il y a l'orgueil tranquille, & l'orgueil irrité, menaçant, &c. que chacune de ces nuances a des milliers d'accens pour s'exprimer, que tout ſentiment qui a un accent, eſt très-propre à être exprimé en muſique, & que les accens de la colere ſurtout, ſont les plus aiſés à exprimer, dans la muſique tragique ainſi que comique.

J'ai dit & je répète que l'accent de l'orgueil n'eſt pas plus *anti-harmonique* qu' *anti-poëtique*. Pour en donner à M. de la Harpe une preuve qu'il doit mieux goûter que toute autre, je lui rappellerai que les Tragédies Grecques étoient chantées, & que par con-

ſequent

ſequent tous les ſentimens exprimés par la poéſie l'étoient auſſi par la muſique.

M. de la Harpe me demande à ce ſujet, ſi je crois que la ſcène d'Agamemnon *eſt de la même beauté dans le Muſicien que dans le Poëte*. Hélas! j'ai déja répondu que loin d'être de *la même* beauté, c'étoient deux genres de beauté eſſentiellement différens, impoſſible à comparer, & plus incommenſurables que la ligne droite & la ligne circulaire le ſont entre elles.

Il ajoute qu'il y a des ſentimens moins ſuſceptibles d'expreſſion muſicale, & qui ont moins de rapports naturels avec le chant que d'autres; que deux héros ne peuvent pas ſe braver en muſique *d'auſſi bonne grace* que deux amans peuvent ſe parler d'amour, &c. Ce ſont là d'éternelles vérités que je reſpecte infiniment, mais qui ne font rien à la queſtion. S'il eſt des ſituation ou des affections de l'ame qui ſe refuſent à l'expreſſion muſicale, c'eſt la faute de la muſique, & il eſt bien injuſte d'en faire un crime au Muſicien. Il faut bien qu'il mette en muſique tout ce que le Poëte a mis en vers; s'il le fait avec les reſſources dont ſon art eſt ſuſceptible,

il

il remplit ſon objet, & ne mérite que des éloges.

Je ſuis obligé, de vous prier de me réſerver un peu de place dans une autre de vos Feuilles, pour dire encore à M. de la Harpe quelque choſe que j'ai ſur le cœur.

☞ *LES bornes de ce Journal déja excédées ne nous permettent pas de rendre compte, ainſi que nous nous l'étions propoſé, de la Comédie Françoiſe de Paris & du Théatre de Drury Lane; nous differons dautant plus volontiers, ſurtout ce dernier article qu'on nous a fait eſperer de nous procurer la lecture de la derniere piéce nouvelle,* The School for Scandal, *qui a eu un ſucces mérité, & que par la nous ferons plus à portée d'en parler avec plus de connoiſſance. En conſéquence nous renvoyons au ſecond Numero de ce mois cet article & celui des nouvelles politiques, que le défaut de place ne nous a pas permis de traiter dans celui-ci. Nous nous permettrons dorénavant d'employer ce moyen, pour ne pas partager nos morceaux, ce qui nous a paru déplaire à pluſieurs de nos ſouſcripteurs, nous croirons remplir également nos engagemens vis avis le public, quand dans les deux Numeros réunis, diſtribués chaque mois, nous aurons préſenté quelques, articles intereſſans ſur toutes les matiéres que nous nous ſommes engagés de traiter.*

Pour

Pour terminer ce volume d'une maniére tout à la fois intereſſante & plus courte, nous allons propoſer une queſtion qui a été agitée il y a quelque tems dans un cercle très diſtingué à Paris, & qui nous a été tranſmiſe par Mr. de la Harpe, l'un des quarante de l'Académie Françaiſe, auteur qui s'eſt fait un nom par des productions ſuperieures, quoiqu'en diſe l'envie, & rédacteur du Journal de Politique & de Littérature.

QUESTION propoſée à ceux qui étudient le cœur humain.

Quel eſt le moment ou Oroſmane eſt le plus malheureux? Eſt ce celui où il ſe croit trahi par ſa maitreſſe? Eſt ce celui où, après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle étoit innocente.

CETTE queſtion peut & doit être auſſi intereſſante à Londres qu'à Paris. La Tragédie de Zaïre a été traduite & jouée ſouvent ſur les théatres Anglois, & quoi-

[redacted]

que la traduction en ſoit revoltante, on n'oubliera jamais le plaiſir qu'on a gouté à ce ſpectacle quand on a eu le bonheur d'y voir le role de Luzignan joué, comme il ne la jamais été nulle part, par l'homme admirable, l'homme unique, dont je me réſerve de dire mon ſentiment ailleurs un peu plus en détail. Je ne crois pas néceſſaire de le nommer. Malheureuſement pour les Anglois & pour l'Univers, il n'y en a pas deux.

Mr. de la Harpe invite les perſonnes éclairées & ſenſibles capables de traiter la queſtion dont nous venons de parler, de lui addreſſer leurs idées ; il annonce qu'elles l'encourageroient à offrir de tems en tems à ſes lecteurs des points de morale ou de gout faits pour aiguiſer les eſprits & éveiller l'attention du public. Nous aurions une égale reconnaiſſance pour les perſonnes de ce païs qui voudroient nous faire part de leurs ſentimens ſur cette queſtion ; & nous oſons dire qu'il ſeroit à deſirer que les ſociétés du grand monde ſe livraſſent quelquefois à ces ſortes d'exercice, de préférence aux choſes futiles & peu intereſſantes qui ſont le plus ſouvent l'objet

des

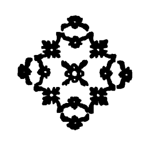
des converſations. Par ce moyen les Dames Anglaiſes dont l'eſprit eſt ſi juſte & les ſenſations ſi douces & ſi fines montreroient, par le choc de leurs ideés avec celles des Dames Françaiſes, la difference de leur maniére de voit & de ſentir, & quoiqne bon français, je ſuis aſſès eſclave de la vérité pour oſer dire que la comparaiſon ne feroit peut être pas à l'avantage des derniéres, beaucoup plus de légéreté, de facilité, peut être même plus déſprit dans les unes, mais ſurement plus de ſenſibilité & de profondeur dans les autres. Comme la queſtion propoſée paroit étre également du reſſort de l'eſprit & des ſenſations de l'ame, nous aurions un vrai plaiſir à offrir le parallele de ces deux maniéres de la traiter & nous ſerions enchantés d'avoir allumé le flambeau de cette petite guerre entre les motifs eſſentiels de l'ornement des deux nations. Nous ſerions ſurs dailleurs d'en voir jaillir des éteincelles qui feroient également honneur à l'eſprit & au cœur humain.

Nous ſupplions donc nos Lecteurs, & nos Lectrices ſurtout, de nous faire paſſer leurs rêflexions ſur ce petit probleme ſoit

en

en Français ou en Anglais. Nous promettons, si on le desire, le plus grand secret aux personnes qui ne voudront pas être nommées, & nous pouvons compter d'avance sur le succès de ces productions dans tous les pays où il se trouvera des esprits pensans & des ames sensibles.

FIN.



TABLE

Des matiéres contenues dans ce Seconde Volume.

POËSIES.

ME-

TABLE.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

ROMANS.

CAUSES CÉLEBRES.

PHISIQUE.

AGRI-

T A B L E.

AGRICULTURE.

ANECDOTES.

SPECTACLES.

[redacted]

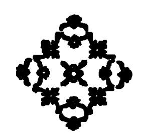
JOURNAL ÉTRANGER

De LITTÉRATURE, des SPECTACLES, et de POLITIQUE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia limant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta.

LUCRET. Lib. III.



JUILLET.

No. III.

A LONDRES.

De l'Imprimerie du G. BIGG, dans le Strand ; & ſe trouve chéz P. ELMSLY, dans le Strand ; & chéz le Sieur LABOISSIERE, St. James Street, près la Cour.

M DCC LXXVII.

[redacted]

JOURNAL ÉTRANGER.

JUILLET, 1777.

No. III.



POËSIES.

BOUTADE.

QUE le diable emporte l'amour !
Il eſt décidé que le traître
Ne ſe fera jamais connoître
Qu'en jouant quelque mauvais tour
A ceux dont il s'eſt rendu maître.
Que le diable emporte l'amour !

QUAND il échauffe trop la bile,
On a recours aux vains ſermens
D'être déſormais indocile
Au pouvoir de deux yeux charmans ;
Pour moi, j'en ai fait plus de mille :
Hé bien ! en ſuis-je plus tranquille ?
Ce ſont toujours nouveaux tourmens.

Mon

[redacted]

Mon pauvre cœur, ma pauvre tête,
Tous deux ſont faits du même bois ;
Et, dans l'amoureuſe tempête,
Font tous deux naufrage à la fois.

Que faire en ce déſordre extrême,
Et comment diantre s'arranger ?
L'amour ſera toujours le même ;
Ce ſeroit à moi de changer.
Mais cet effort m'eſt impoſſible,
Et le bonheur d'être ſenſible,
M'en fait oublier le danger.

Vous, qui devez à la Nature
Piquant minois, vive tournure,
Dès l'inſtant que je vous verrai,
Je ſens que je vous aimerai.
Où donc ſe cacher, où ſe mettre
Pour diſpoſer enfin de ſoi ?
Pour éviter de ſe ſoumettre
A ce certain je ne ſais quoi,
Qui fait ſi doucement la loi.

Toi, qui troubles la terre entiere,
Fripon, que je devrois haïr,
Toi qui, par ta fauſſe lumiere,
As ſu ſi long-tems m'éblouir ;
Je ſens bien, malgré ma colere,
Qu'il faudra toujours t'obéir ;
Mais je déteſte tes caprices,
Je gémis de tes injuſtices ;
Et, pour me venger à mon tour,
Même en t'offrant des ſacrifices,
Je répéterai nuit & jour :
Que le diable emporte l'amour !

LA

LA NATURE SAUVAGE
ET LA NATURE CULTIVÉE,
ODE. (*)

AVANT que l'homme ſur la terre
Eût porté des yeux créateurs,
Son globe inculte & ſolitaire
N'offroit que de vaſtes horreurs :
Des forêts chauves & mourantes,
Des rocs tombans, des eaux ſtagnantes,
Des troncs briſés, des monts fumans. . .
Dans l'effroi de ce deuil immenſe
La mort ſeule erroit en ſilence
Parmi les ravages du tems.

O toi qui, portant l'épouvante
Dans tous les lieux où tu parois,
Ravis la pâture vivante
Des cruels hôtes des forêts ;
Quelle eſt cette enveloppe épaiſſe
Qui te défigure & t'abaiſſe
Au-deſſous des ours dèvorans,
Et, voilant ton grand caractere

(*) Cette Ode m'a paru ſi belle, que je me hâte de l'offrir à mes Lecteurs. Depuis celle de M. Le Franc, ſur la mort de Rouſſeau, il n'a rien paru, ce me ſemble, dans le genre lyrique, qu'on puiſſe comparer à cette production, où des idées fortes ſont rendues par des images ſublimes, & dans laquelle la grandeur du deſſin eſt encore ſurpaſſée par la richeſſe de l'execution : elle préſente même des traits de cette ſenſibilité précieuſe qui manquoit aux chants de notre Orphée. Enfin on y admire preſque par-tout l'accord ſi rare de l'ame & du génie. Qu'il eſt doux d'avoir à louer de pareils ouvrages !

Fait

[redacted]

Fait du bienfaiteur de la terre
Le plus affreux de ses tyrans ?

A ce bloc informe & rebelle,
Un prompt ressort donnant le jeu,
Y développe l'étincelle
Qu'y lança le regard d'un dieu :
L'homme en jaillit, ce Dieu l'agite,
Son cœur s'ouvre, son sein palpite,
Son front superbe est éclairci ;
La bienveillance y peint ses charmes,
Sous l'humide voile des larmes
Son œil farouche est adouci.

Ainsi l'ébauche diligente
Du mâle crayon du poussin,
Sous une couleur indigente
Ne montre encor qu'un grand dessin :
Par degrés l'accord se dévoile,
Un soufle qui parcourt la toile
Y répand un feu créateur ;
La touche ardente qui s'enflamme
Aux traits muets imprime une ame,
L'ouvrage étonne son auteur.

Chenes antiques du Riphée !
Vous vîtes ce prodige heureux,
Quand le Thrace aux accens d'Orphée
Quitta vos dômes ténébreux.
A ta voix, divine éloquence,

De

Des mœurs, des arts, de l'aboudance,
L'homme a vu les trésors ouverts ;
Ta chaleur lui rend tout possible,
Et, du moment qu'il est sensible,
Seul il émeut tout l'univers.

O Nature ! voici ton maître ;
Terre ! Elémens ! Obéissez ;
Germes nouveaux ! recevez l'être :
Voiles épais ! disparoissez.
Il dit ; & l'antique nature,
Dans sa profonde sépulture,
Tressaille à ce cri souverain ;
Elle s'éleve triomphante ;
Une flamme active & puissante
A coulé dans son vaste sein.

La forêt gémit & recule,
Le sep monte sur les côteaux ;
L'herbe s'étend, l'onde circule,
Le marais fuit sous les roseaux ;
Le fier lion perd son empire,
Epouvanté, l'ours se retire
Dans les rochers inhabités ;
Et vers les cavernes profondes,
On voit les reptiles immondes
S'enfuir á nœuds précipités,

Tells, parmi des cyprès funebres,
Et d'une froide horreur émus,
Les voyageurs, dans les ténebres,
Traversoient les forêts d'Hémus ;
Tels, sortant de ces noirs dédales,

Ils

Ils s'élançoient, tremblans & pales,
Saluant les tours de Tempé ;
Ainsi j'embrasse le rivage
Où m'a précipité l'orage
Dont le péril est dissipé.

O terre nouvelle & chérie !
Jeune verdure ! utile émail !
Nouvel éden que l'industrie
A reconquis par le travail !
Salut ! salut, vive lumiere,
Toits de fleurs, paisible chaumiere,
Source pure, fleuve argenté,
Bocage où la fraicheur repose,
Où, parmi des berceaux de rose,
Sourit la tendre volupté !

Aux soins si doux de la culture,
Quel plus doux charme s'unissoit !
L'homme alors chantoit la nature,
Lorsque sa main l'embellissoit :
Je le vois, dans la greffe heureuse
Epanchant la seve amoureuse,
Enfler l'or des fruis éclatans,
Marier mille fleurs entr'elles,
Et de mille especes nouvelles,
Couronner le front du printems.

Autour de son toit solitaire,
Les fiers taureaux multipliés,

Devant

Devant ce maître de la terre,
Baissent leurs fronts humiliés.
La faux dépouille la prairie,
L'aire gémit, la meule crie,
La roue enleve les moissons.
Si les autans lui font la guerre,
L'homme allume au feu du tonnerre,
Le feu qu'il oppose aux glaçons.

La parole peinte ou tracée
Dans les dépôts du souvenir,
Immortalise la pensée
Et la transmet à l'avenir.
Le tems fuit; mais une main sûre
L'atteint, l'enchaîne, le mesure,
Et regle ses pas inégaux.
L'œil armé des foyers du verre,
Voit un atome sur la terre,
Et dans les cieux des cieux nouveaux.

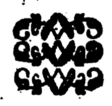
Sous les profondeurs de la roche,
Le flot comprimé va rugir;
Par un canal qui les rapproche,
Les deux mers s'entendent mugir.
Frappé d'un faisceau de lumiere,
Le diamant vole en poussiere,
L'or en vapeurs se convertit.
L'homme a parlé, la foudre expire,
Elle suit un fil qui l'attire
Dans l'abîme qui l'engloutit,



[redacted]

Desir dévorant de connoître !
L'homme eſt un dieu par tes tranſports ;
Des élémens il ſe rend maître,
Tout cede à ſes bouillans efforts.
Des vaſtes ailes du commerce,
Il bat l'Océan qu'il traverſe,
Lit au ciel les chemins des eaux ;
Et, pénétrant la terre obſcure,
Dans l'attelier de la nature,
Surprend le ſecret des métaux.

Son génie a de ſes barrieres
Briſé l'importune priſon :
Il court, il vole, & ſes lumieres
Ont l'univers pour horiſon.
Brûlant du feu de la penſée,
Dans les cieux ſon ame élancée
Va ſaiſir les plus grands objets ;
Il embraſſe, en ſon vol immenſe,
Le paſſé par l'expérience,
Et l'avenir par ſes projets.



ELPHIRE.

ELPHIRE ET MÉLAZONE,

OU Portraits des deux Cousines Mme. la Comtesse de S***, & Mme. la Princesse de B****.

PRENEZ Elphire pour modele,
Si vous peignez la volupté.
Voulez-vous peindre la gaîté?
C'est Elphire, c'est encore elle.
Je crois même que j'oserais,
Sans vouloir lui faire injustice,
Emprunter quelqu'un de ses traits
Pour le portrait de la malice;
Et je ne serois point surpris
Que, par l'art de l'enchanteresse,
Le même tableau ne fût pris
Pour l'emblême de la tendresse.
Elle est piquante avec candeur,
Ingénieuse à la fois & naïve;
Elle est touchante sans langueur,
Et sans pétulance elle est vive.
Son entretien séduit, & son silence plaît;
Sa façon d'écouter vaut celle de bien dire;
La grace est tout ce qu'elle fait;
Et le goût, c'est l'instinct d'Elphire.
En elle on peut voir tour à-tour,
Ou l'enfant qui folâtre, ou la femme qui pense.
Son défaut c'est l'indifférence;
Mais elle y donne encor un faux air de l'amour.

[redacted]

Quand on a répété : " que Mélazone eſt belle !"
On croit l'avoir louée, on n'a rien fait pour elle.
Que l'on ôte à ſes traits leur régularité,
A ſon teint la fraîcheur, à ſa peau la fineſſe ;
Seulement à ſes yeux qu'on laiſſe leur tendreſſe,
Et l'on verra combien la ſenſibilité
A de charmes puiſſans plus ſûrs que la beauté.
On la croiroit ſouvent plus ſenſible qu'heureuſe.
Alors on s'attendrit, & l'on en veut aux Dieux.
Elle eſt belle, elle eſt tendre, elle eſt même rêveuſe ;
Et je ne connois rien de ſi doux ſous les cieux,
Qu'un ſentiment rêveur qu'expriment deux beaux yeux.
Mélazone, une nuit, m'apparut dans un ſonge.
Dans ce rêve charmant tout ne fut pas menſonge.
Mélazone y gardoit ſon air timide & doux.
Mélazone y bercoit l'Amour ſur ſes genoux.
Elle paroit ſon front de guirlandes nouvelles,
Jettoit un œil craintif ſur ſes fleches cruelles,
Et tous bas répétoit cent fois, en l'embraſſant :
Aimable Dieu ! cruel enfant !
Combien je t'aimerois, ſi tu n'avois point d'ailes !
Je croirois volontiers que ce fut en ce jour
Que, pour la rendre plus parfaite,
Ce vrai Dieu, ce fripon d'Amour
Sut nous la rendre un peu coquette.
Mais ce n'eſt point pour nos tourmens
Que le deſir de plaire éveille Mélazone.
Elle veut plaire à tous, & n'afflige perſonne,
Aime à parler d'amour, à faire des romans,
Mais paie en amitié tous les ſoins des amans.
Des plus doux entretiens de la galanterie
Elle aime le piquant, veut en cueillir la fleur,
Sait en ôter l'épine ; & la coquetterie
S'épure en paſſant par ſon cœur.

LA

LA SUPERSTITION,

OU

LE SAINT ANTOINE PORTUGAIS (*).

EN Portugal, chaque fillette,
Pour être heureuſe au jeu d'amour,
Conſerve dans une cachette,
Un petit Saint que tour-à-tour,
On careſſe, on maudit, on bénit, on maltraite,
Suivant que bien ou mal un Galant fait ſa cour.
Ce Saint patron dans l'amoureux myſtere,
Se nomme Antoine, & quand les filles vont ſe voir,
Au lieu de bon jour, ou bon ſoir,
Comment te portes tu? leur formule ordinaire
Eſt celle-ci: ton Saint, comment ſe porte il?
Eſt-il boudeur, eſt-il gentil?
Agnès aimoit, comme à quinze ans on aime,
De bonne foi, de tout ſon cœur,
Et ſur le ſoir, devoit avoir le bien ſuprême,
De parler tête-à-tête à Pédro ſon vainqueur.
Vîte! on pare le Saint d'une robe dorée;
De roſes, de jaſmin, ſa tête eſt décorée;
Sandale de velours chauſſe ſon pied mignon;
De fleurs une guirlande entoure ſa ceinture,
Et pend deſſus ſa robe en guiſe de cordon;
Le vermillon d'amour anime ſa figure:
Bref! on l'eût volontiers nommé Saint Cupidon.
Mon Amant va venir! Antoine, je t'adore!

(*) Ce Conte, qui eſt le fidele portrait des mœurs Portugaiſes, montre combien les paſſions auxquelles la vraie piété eſt ſi contraire, ſympathiſent merveilleuſement avec la ſuperſtition.

Et

[redacted]

Et le Saint est couvert du feu qui la dévore;
Aux pieds, aux mains, au front, par-tout il est baisé;
Des plus doux noms en foule, il est favorisé.
Enfin, le jour finit: Agnès s'impatiente,
Va, vient, rêve, s'assied, se leve & meurt d'ennui:
A tout ce qu'elle entend: c'est lui! ce n'est pas lui!
Fais que Dom Pédro vole auprès de son Amante,
Mon doux ami! mon petit Saint!
Lui passant au menton une main caressante.
Pédro ne paroît pas: on murmure, on se plaint
D'Antoine; il est bien tard! mon Dieu! que le tems dure!
De la plainte, l'on passe au reproche, à l'injure.
Ingrat! si je te traitois mal!
Est-il de Saint Antoine en tout le Portugal,
Plus recherché dans sa parure?
Tiens, lui dit elle, vois, lui montrant le miroir!
Eh bien!.... & tu me mets au désespoir!
A ces mots, l'heure sonne;
On compte! il est minuit: ah! Pédro m'abandonne!
Maudit Saint! tu mourras! On vous le découronne;
Piece à piece, bientôt il est déshabillé,
Et par la Belle en pleurs il étoit étrillé,
Quand une main très-délicate,
Tout doux à la porte a gratté:
Au cœur tremblant d'Agnès le bruit s'est répété:
Ah! le voilà!... notre Belle s'en flatte;
Elle court, en jettant sur le Saint maltraité,
Un regard repentant, & des yeux de bonté;
Elle ouvre: est ce Pédro? Non, c'est une Béate,
Courtiere de Cypris, qui servoit son prochain
Pour l'amour de Jesus, de Marie & du gain.
—Eh bien! Pédro vient-il?—Dans un lieu clandestin,
Il va passer la nuit avec la jeune Agathe:
J'ai pourtant dit pour vous cinq *Ave* ce matin.
Oh! pour le coup! n'en pouvant plus de rage,

Elle

Elle empoigne le Saint, qui mordu, souffleté,
Foulé, meurtri, décapité,
Vole par la fenêtre, & tombant dans le Tage,
Au loin, & pour toujours, soudain fut emporté.

ODE CONTRE L'AIL,
Horace, IIIe Epode.

Parentis olim, &c.

S'il est un monstre affreux qui, d'une main barbare,
Ait plongé le couteau dans le flanc maternel,
Que l'ail soit son supplice au fond du noir Tartare,
Et son aliment éternel.

Quels feux brûlent mon sein ! Dieux quelle perfidie !
Des poisons de Colchos ces mets sont infectés ;
Ou ne seroit-ce point l'infâme Canidie
Qui fit ces ragoûts empestés ?

Les charmes de Médée étoient moins redoutables ;
Ou plutôt ce fut d'ail qu'elle frotta Jason,
pour lui faire dompter les taureaux indomptables
Qui gardoient la riche toison.

Elle en teignit encor cette robe fatale,
Qui la vengea depuis d'un Amant odieux,
Lorsque, prêt à le fuir, la mort de sa rivale
Signala ses derniers adieux.

Jamais

[redacted]

Jamais l'été brûlant de l'ardente Appulie,
N'éleva dans les airs de pareilles vapeurs ;
Jamais le fils d'Alcmène, aux monts de Thessalie,
Ne sentit de telles ardeurs.

Quel estomach d'airain peut supporter sans peine,
Cet horrible aliment cher à nos moissonneurs ?
Ah ! si je vous revois, voluptueux Mécène,
Goûter ces sucs empoisonneurs,

Puisse votre Maîtresse, au lit même cruelle,
Repousser de la main vos baisers dangereux,
Et détournant la tête en cherchant la ruelle,
S'effrayer de vos tendres feux !

(*) LA QUERELLE DES DIEUX,

OU

LES MALHEURS DE L'HOMME.

FABLE.

JUPITER, Neptune, & Pluton
Jadis s'aimoient, vivoient en freres ;
L'homme sentoit moins ses miseres,
Et tout dons l'Univers en alloit mieux, dit-on.
L'amitié chez les Dieux est sans doute éternelle ?
Point... C'est comme ici bas . L'amour, l'ambition
Causerent dans l'Olympe une haine cruelle ;

(*) On attribue cette Fable d'un genre neuf & philosophique, à M. l'Abbé Reyrac, Chanoine d'Orléans, Correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

Si

Si bien qu'après grande division,
Et pour terminer la querelle,
On en vint au partage. Or, pour sa portion,
Jupin prit le gros lot, des cieux il eut l'Empire,
C'étoit l'aîné : Neptune obtint celui des mers,
Et le triste Pluton descendit aux enfers.
Ami Lecteur vous m'allez dire :
Mais dans ces partages divers
Que gagna l'homme? Rien... Son destin devint pire,
Ces trois Dieux à l'envi l'accablerent de maux;
Chacun dans ses Etats lui déclara la guerre;
Jupiter en courroux le frappa du tonnerre;
Neptune mugissant l'engloutit dans les flots,
Et Pluton l'enchaîna dans ses brûlans cachots.

LES PLAISIRS DE L'HIVER

A LA CAMPAGNE.

*EPITRE A M****

UN sang illustre t'a fait naître;
Ton devoir t'appelle à la Cour,
Et tu restes près de ton Maître,
Moins par orgueil que par amour.
Mais, loin de l'escalier de marbre,
Oh! mon fidele ami, crois-moi,
Dans mon champ, quand je plante un arbre,
Je fais aussi ma cour au Roi.
Ici, pour mes plaisirs, crois-moi, cesse de craindre;
Garde, même à Versailles, un cœur à l'amitié,

[redacted]

De l'hiver, il eſt vrai, j'ai vu fuir la moitié,
Je ſuis encor aux champs, & ne ſuis point à plaindre.
Pourquoi les craindre ces hivers ?
Va, c'eſt outrager la Nature.
Si tous les bois reſtoient couverts
D'une inaltérable verdure,
Plus de printems pour l'Univers.
Pour moi, j'aime à voir ſur la terre
Varier le fond du tableau.
Le tems me paroît toujours beau
Quand il fait le tems qu'il doit faire.

LES antres du Nord ſont ouverts,
Soufflez, fougueux enfans d'Eole,
Volez de l'un à l'autre pôle ;
Hâtez-vous d'épurer les airs.
Purgez la cîme des bocages
De mille inſectes affamés,
Qui détruiroient les verds feuillages,
Où, dans les mois des doux ombrages,
Repoſent les Amans aimés.

DE nos forêts battez les faîtes,
Agitez puiſſamment leurs têtes ;
Frappez ces languiſſans rameaux
Qui, dans les mois de la verdure,
Viendroient ravir la nourriture
De mille rejettons nouveaux.
Rameau ſeché, tombe en pouſſiere
Du ſommet de ces peupliers,
Et que le pauvre en ſa chaumiere
Te porte à ſes humbles foyers.

AQUILONS, Autans & Borée,
Quand, vers la fin de la ſoirée,
De l'emploi du jour ſatisfait,

Aſſis

Affis auprès de ce que j'aime,
Je puis me redire à moi-même :
" Le bien que j'ai pu, ja l'ai fait."
Dans quelle volupté me plonge
Le long murmure de vos coups!
Non, le zéphir n'eſt pas ſi doux
Au Courtiſan que l'ennui ronge,
Et qui, ſe couchant au matin,
Sur le mol edredon péniblement ſommeille,
Et paſſe conſtamment la veille
A trembler pour le lendemain.

LES vents ont diſſipé la nue
Utile au germe des moiſſons.
Son eau féconde eſt parvenue
Juſques au creux de nos ſillons,
Et, ſur des maſſés de glaçons,
Le ſoleil radieux étale
Les émaux changeans de l'opale
Qu'il empourpre de ſes rayons.
L'atmoſphere ſe purifie,
L'air plus léger ſe raréfie;
Le flot coule, il eſt arrêté;
Et, du fluide qui ſe glace,
Je vois la tranquille ſurface
Acquérir l'immobilité.

QUELLE vaſte magnificence!
Par-tout, ſous l'horizon immenſe,
Etincelle un ſol argenté?
Que j'aime la ſalubrité
De cette glaçante influence!
Quelle auguſte munificence,
Par une légere ſouffrance,
Vient doubler mon agilité!
Mon ſang, dans mon corps dilaté,

 S elâboré

S'élabore avec violence ;
Je jouis avec confiance
Du fentiment de la fanté
Qui fait fi bien, par la gaieté,
Valoir le prix de l'exiftence.

QU'ILS font beaux ces affreux hivers !
Ami, j'héfite à te les peindre.
A leurs enchantemens divers
Tu croiras que j'ai voulu feindre.
Pour le caprice des pinceaux
Tu prendras mes portraits fideles ;
Il faut avoir vu les modeles,
Pour fentir le prix des tableaux.

QUELLE grande leçon la Nature nous donne,
Lorfqu'aux enfans du Nord fa voix tonnante ordonne,
De mugir avec majefté,
D'entaffer les glaçons pour lui fervir de trône,
D'enchaîner la fertilité
Dans le froid tombeau de l'automne ;
De faire pâlir la clarté
De cette mer de feux qui dans les cieux bouillonne ;
De flétrir le globe attrifté ;
Dans fa courfe d'arrêter l'onde ;
Et, parmi les débris du monde,
D'ifoler l'homme épouvanté !
C'eft alors qu'il rêve, qu'il penfe ;
Qu'en lui-même il rentre en filence ;
Qu'il fent plus, en jouiffant moins,
Que de l'utilité des foins
Qu'exige fa frêle exiftence,
Naît l'amour du travail & de la vigilance ;
Que du fentiment des befoins
Nait celui de la bienfaifance.

VERS

VERS.

Inscrits dans un jardin, sur une espece de petit Mausolée.

REPROCHE ALLÉGORIQUE,

A une Maîtresse infidelle.

CE n'est point une froide cendre,
Qui repose sous ces cyprès :
Hélas ! pour un usage aussi triste, & plus tendre,
Je viens de les planter exprès.

Je veux, dans ce sombre bocage,
Que ce lugubre monument
Me rappelle à chaque moment,
Le souvenir d'une volage....
Elle est morte pour son amant.

Explication des Enigmes & Logogriphes du Volume précédent, No. II.

Le mot de la prémiére Enigme est *brasselet*, celui de la Seconde est *fossoyeur*. Le mot du premier Logogriphe est *bonbon* & celui du Second est *espoir* & les trois piés sont les trois lettres qu'on trouve de plus dans désespoir.

ENIGME.

[redacted]

ÉNIGME.

JE vais sautant, dansant, & faisant bonne chère:
Je fais m'insinuer dans ces lieux de mystère,
Qu'amour ne réserva qu'à ses seuls favoris :
La Béate dévote & le bel Adonis,
La femme de la Cour & cet homme d'Eglise,
Le petit-Maître fat, la Prude qu'on méprise,
S'empressent à l'envi de porter mes couleurs :
Des plus fières Beautés j'atteins jusques aux cœurs.
A ce tableau, Lecteur, mon sort te fait envie ;
Mais en moi reconnois le malheur d'une vie
Qui ne tient qu'aux faveurs du Sexe féminin :
Telle, dont chaque nuit je caresse le sein,
Se réveille soudain, frémissant, en délire,
Me cherche, & de fureur elle veut que j'expire :
Je m'élance d'un trait, pressant d'autres appas ;
Mais sa brûlante main s'attache à tous mes pas ;
Et bien-tôt, succombant à son impatience,
Je sens jaillir . . . . hélas ! toute mon existence.

AUTRE.

SANS mon frère, Lecteur, je serois inconnue ;
Je lui dois tout l'éclat dont je brille à ta vue.
Avec lui, cependant, on ne me voit jamais,
Et s'il vient d'un côté, de l'autre je m'en vais.
Sur la terre jadis je me vis révérée,
Même jusqu'aux Enfers je régnois adorée ;

Mais

Mais déchue aujourd'hui de ce haut rang des Dieux.
Si je n'ai plus d'Autels, j'habite encor les Cieux.
Encore un mot, Lecteur, je blanchis les campagnes,
Et tu me vois toujours avec mille compagnes.

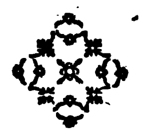
LOGOGRYPHE.

JE ſuis un inſtrument par-tout fort en uſage;
Du beau Sexe ſur-tout je peins le coloris.
Depuis long tems je régne, & je ſers à tout âge;
Antidote excellent, je rapelle les ris.
De mes huit pieds, Lecteur, combinez la ſtructure:
Vous trouverez le nom de deux globes charmans;
Celui d'un animal de groteſque nature;
Un oiſeau domeſtique admiré par ſes chants,
De l'humide élément, la perfide Déeſſe
Redoutable aux Marins par ſes accens trompeurs.
Vous ventez du François l'objet de la tendreſſe,
Que l'Etranger vit naître, & qui vit dans nos cœurs.
Près de vous, cher Lecteur, ce n'eſt plus un myſtère:
Peut-être mes effets vous ſont déjà connus.
Si je vous ſuis un être ſalutaire,
Employez-moi, mais vantez mes vertus.

AUTRE.

AUTRE.

RESPECTE, ami Lecteur, la tête où je repose ;
Honore en moi toujours ton maître en toute chose ;
Ne crois pas que, sans peine, on puisse m'approcher ;
En huit pieds cependant il faudra me chercher.
Tu verras un métal que par-tout on encense,
Un vase où les Anciens, pleins de reconnoissance,
Conservoient des Héros les cendres avec soin ;
L'instrument qu'un piqueur fait résonner au loin ;
Ce qu'on doit moins à l'art souvent qu'à la nature ;
Dans la Géométrie on trouve ma figure ;
Le siége des vertus que l'on estime tant ;
Ce que l'on voit sans peine en nos Villes souvent,
J'offre un lieu trop fécond en lâches artifices ;
Où gémit la vertu, où triomphent les vices.
Aux ordres d'un Prélat toujours prêt à marcher
Celui qu'en plusieurs Cours il a fait voyager.



Ce

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

REPROCHES

A NOTRE LITTÉRATURE,

Par un vieux Gentilhomme François.

J'AI paſſé ma vie à avoir de l'humeur, & je n'y renonce pas. J'ai vécu longtems à Paris, c'eſt-à-dire dans un ſéjour tumultueux, le plus propre à l'exciter & à l'entretenir. Je m'y réveillois le matin en peſtant contre les hommes, je m'endormois en m'en plaignant. Mes rêves même n'étoient pas trop pacifiques. Je grondois dans mon ſommeil, & cette continuelle effer-

[redacted]

vescence ne laissoit pas que d'altérer ma tranquillité.

Après avoir rendu pendant trente ans des services assez importans pour qu'on y fît attention, je m'avisai de me mettre sur les rangs, pour demander hautement un poste qui m'étoit dû. J'avois l'âge, les titres, tous les droits. Je ne doutois nullement du succès de mes démarches, & je me fâchois, Dieu sait! contre ceux qui prévoyoient des obstacles. Point du tout: un jeune concurrent se présente avec des graces, des ridicules & des vices à la mode. Dès ce moment je fus culebuté. Les femmes le recommanderent; je devins insupportable, odieux; il parut *charmant*, *divin*, fait *pour aller à tout*, & les intrigues d'un fat inutile l'emporterent sur les travaux d'un bon & brave citoyen. Vous jugez si, dans ce moment, je jouois au naturel, le rôle du Misantrope! J'étouffois de colere, je trépignois d'impatience, &, comme Alceste, je ne songeois plus qu'à sortir d'un gouffre où l'injustice triomphe, où la probité courageuse est immolée sans cesse aux maneges d'une lâche dextérité. Heureusement j'étois graçon & libre. Ne

tenant

tenant ni à ces liens ſacrés qu'on aime & qui retiennent, ni à ces attachemens frivoles qu'on mépriſe & qui contrarient, je ne craignois point d'envelopper dans ma retraite des êtres qu'elle auroit pu effaroucher. Prêt à partir, brûlant d'échapper à mes concitoyens, du point fatal où j'étois encore, je jettois les yeux ſur ce malheureux globe pour y trouver un azyle.

Ce fut la Suiſſe qui me détermina. Il me ſembla que la contagion univerſelle ne l'avoit point encore gagnée; que la franchiſe y régnoit, que le courage y entretenoit la liberté, & que la liberté, à ſon tour, y étoit la ſauve-garde des vertus. Ce fut elle que j'adoptai pour patrie, & que je choiſis pour ſéjour. Je m'y réfugiai donc avec l'eſpérance d'y faire impunément tout le bien qu'il me plairoit & la douce ſatiſfaction d'y jurer à mon aiſe contre le reſte de la terre; car on jure en Suiſſe aſſez paſſablement, & c'eſt peut-être une des cauſes de ma prédilection.

J'y habite une chaumiere où ma penſée eſt indépendante, où mes ſenſations ſont vraies, ou je jouis même de mon humeur. Toute idée de faſte en eſt bannie: mais j'y

La nature eſt ſi belle auto
vos Plutus dèſhonorés enſ
duvet leur déſœuvrement
qu'entre le remords qui
dègoût qui les conſume,
qui ſous l'or qui les cou
qu'ils ne puiſſent, dans
de leurs boudoirs myſté
cri éternel d'une conſcien
ſuit: moi, je me leve
regard ſerein comme ell
pur que ſes rayons. Je ne
un tranſport nouveau, le
de l'univers, s'élever de la
d'où il va répandre ſur
vie, la chaleur & la féco
que mon eſprit le ſuit d
ſage avec raviſſement
promet aux hommes.

vous plaît, que vous me la pardonniez. Tout ce qui part de l'ame n'eſt jamais hors d'œuvre. Voilà ma poétique, à moi, & je ne la donnerois pas pour celles de Vida, d'Ariſtote & de Boileau. Revenons cependant; car je n'ai pas de tems à perdre, & j'ai beaucoup de choſes à dire.

Vous imaginez, peut-être, que le genre paiſible de la vie que je mene aura calmé mon caractere naturellement iraſcible & prompt à s'allumer. Point du tout, un homme ſans humeur eſt, à coup sûr, un être ſans énergie, je dirois preſque, ſans vertu. Mon ame eſt courroucée par le mal, comme mon oreille eſt déchirée par un ſon diſcordant, & tout ce qui rompt l'harmonie morale ou phyſique, m'eſt également importun, odieux, inſupportable. Il n'y a pas juſqu'à des goûts que j'aime, qui ne nourriſſent en moi cette indignation habituelle, qui m'incommode quelquefois, mais dont je ne me plains jamais. Il eſt vrai, je ne vois plus le tableau affligeant & répété de vos perfidies, de vos intrigues, de vos conventions & de vos ſottiſes; je ne commerce plus avec nos chers compatriotes; mais je lis leurs livres & la plupart me rendent fu-

rieux.

[redacted]

rieux. Comme vous voyez, l'amour des Lettres ne sert encore qu'à aigrir les levains de ma complexion : cependant le moyen de sacrifier un loisir si noble, & une si douce étude ! Je voulois d'abord, afin d'éviter les crises, me borner à la lecture des anciens, ou des auteurs François qui ne sont plus. Je conservois Labruyere, qui a médit de l'homme, Montagne, qui l'a peint, & Pascal qui l'a calomnié. Jusques-là tout alloit bien : mais l'habitude de suivre les progrès de l'esprit de ma nation, un vœu mal éteint pour la gloire, ce je ne sais quoi qui survit dans l'ame d'un transfuge, trop philosophe, pour être exclusif, & trop vertueux pour être ingrat, me ramenerent à cette maudite littérature que j'avois laissée en assez mauvais état, mais que je retrouvai dans un état bien pire encore. Je ne me possédai plus quand, dans le cours d'une année, je ne vis pas au milieu des brochures qui vous inondent, surnager un bon ouvrage, & que je comptai, en six mois, au moins deux cens pamphlets, tous impertinens, cruels, scandaleux monumens de la rage enhardie par l'impunité, & de cette vile audace qui, à la longue, deviendroit la honte d'un siecle où elle seroit autorisée.

Je

Je ſais que, dans tous les tems, l'orgueil, la plus ſtupide des paſſions, s'eſt livré, au nom de la gloire, à des excès dèshonorans; je ſais que les Puiſſances les plus belligérantes ne le ſont pas autant que l'amour-propre des Ecrivains. Dans le dernier ſiecle cinq ou ſix pédans ſe battoient les uns contre les autres, & Moliere en a fait juſtice. Je ſais auſſi que la phalange des critiques a été preſque toujours accuſée de prévention, d'injuſtice & de partialité. S'ils entreprennent de refuter un ouvrage, non contens d'y reprendre ce qui eſt vraiment repréhenſible, ils le cenſurent ſur tous les points; l'auteur, ſelon eux; a fait autant de fautes que ſon livre a de paroles. C'eſt dans cet eſprit que Scaliger écrivit contre Cardan. Ce dernier parloit-il de la beauté du perroquet & de ſon rare plumage, c'en étoit aſſez pour faire ſoutenir à ſon fougueux antagoniſte, que le perroquet étoit le plus hideux des oiſeaux. En ſe rapprochant de nous, que n'eût point à ſouffrir Racine de la fureur des Ariſtarques!

Voici ce qu'il dit dans la Préface de Britannicus: *Quelque ſoin que j'aie pris pour travailler cette Tragédie, il ſemble qu'autant*

que

que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certains gens se sont efforcés de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés; il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi.

Dans un autre endroit il s'explique ainsi: *Voilà tout ce qui j'ai à dire aux personnes à qui je ferai toujours gloire de plaire; car pour les libelles que l'on fait contre moi, je crois que les Lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre.*

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du Public. Ils attendent toujours l'occasion de quelqu'ouvrage qui réussisse pour l'attaquer, non point par jalousie; car sur quel fondement seroient-ils jaloux? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, & qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auroient laissés toute leur vie.

Quels coups ne s'efforça point de porter au grand Corneille la petite haine de l'imperceptible Scuderi? C'étoit l'insecte dans l'oreille du lion.

Fénélon lui-même, cette ame douce & sublime, que ses mœurs & son génie devoient mettre plus qu'un autre à l'abri de la satyre, n'a point échappé à ses outrages. Tel est le jugement qu'on en porte dans je ne sais quelles observations.

Fénélon étoit un pauvre Théologien, plus nourri de la lumiere des auteurs profanes que de celle des Peres, esprit artificieux, souple, flatteur & dissimulé s'il en fût jamais, qui, séduit par une femme, ne songeoit qu'à établir par-tout la séduction.

Je ne finirois pas si je voulois accumuler les citations où paroissent dans tout leur jour les balourdises de ces hommes sans frein, qui s'attachent aux réputations les mieux établies, comme les chenilles se traînent sur le duvet d'un fruit dans sa maturité. Mais ce fléau n'a jamais été, ce me semble, aussi répandu qu'il l'est aujourd'hui parmi vous. Quel renversement de tous les principes! quel oubli de toutes les bienséances! quelle méprisable animosité! en un mot, quel torrent d'injures qu'on ne peut lire, sans une sorte d'emportement contre les malheureux qui avilissent à ce point la dignité d'homme, pour satisfaire la vanité d'écrivain.

[redacted]

Vos ſoi-diſant littérateurs ſe haïſſent comme des femmes, & s'invectivent comme des moines. Les anciens ont eu raiſon de repréſenter leur Pallas armée. Cette Divinité qui, ſelon eux, gouverne l'empire des Lettres, communique aujourd'hui à ceux qui les dégradent & qui croyent les cultiver, des mouvemens plus déſordonnés, des humeurs plus âpres, ſur-tout des inclinations plus belliqueuſes, que Mars n'en inſpire à ſes Guerriers.

Encore ſi ce déchaînement s'arrêtoit aux ouvrages, mais il n'a plus de limites. A ce qu'il me ſemble, les perſonnes même ne ſont pas épargnées. La ſatyre s'en prend à tout. Les vertus les plus pures en ſont atteintes. Elle attaque indiſtinctement les noms les plus intacts ou les plus illuſtres. De la fange où elle eſt née, elle franchit la hauteur des rangs, & viole juſqu'à l'aſyle de l'innocence. Eh! quoi la plus ſainte, la plus ſacrée, la plus reſpectable des propriétés, l'honneur des citoyens ſera dorénavant, parmi vous, livré au caprice de ces hommes perdus qui n'en eurent jamais, & qui, écraſés ſous le fardeau du mépris, voudroient en rejetter une partie ſur tout ce

qui

qui les environne! Qu'attendre d'une société où votre réputation, ce prix tardif des efforts & des sacrifices, ce trésor qu'il faudroit racheter de tout son sang, est à la merci des premiers brigands auxquels il plaira de l'envahir? L'honnête-homme est sans défense. Ces gens-là en ont une, c'est leur lâcheté. Ils se fient à leurs vices, comme les serpens à leurs venins, & ils demeurent seuls sur l'arene, parce que leur voisinage fletrit, & qu'on resteroit souillé par leur approche.

Que les fumées du fanatisme républicain offusquent les esprits, les exaltent & enfantent ces diatribes sanglantes, nées du choc des partis, & de l'opposition des sentimens. Elles ont au moins une excuse, l'abus du patriotisme. Mais par où justifier tant de petits méchans, tant d'avortons satyriques, qui, chez vous, diffament à tort & à travers, qui n'ont pas même assez d'ame pour haïr, qui assurément se gardent bien de prétendre à la gloire, & ne se déchaînent ainsi que par cet instinct de *malfaisance* qui leur tient lieu de prétexte & d'inspiration? A quoi vous servent donc, morbleu, les progrès de votre philosophie, si elle n'adoucit pas vos mœurs,

vroit être poli par la c
par le concours des Art
connoiſſances utiles, ſe
François, que des hom
de l'inſtruction, s'aband
qui rappellent la barb
moins, à travers votre
vous étiez galans & ſ
briez les Graces, vous
fleurs ; vos chanſons
la délicateſſe & la gaiet
méchanceté la plus lâc
vos couplets. Détracte
plus aimables, vous déc
que nous avions treſſée
décens vaudevilles, enf
de la calomnie, ſont a
d'outrages à la beauté.
foibleſſe, vous ridiculiſ

raisonneuse, calculante & triste, qu'est devenue votre chevalerie, votre bienfaisance, & sur-tout votre amabilité ?

Si le remede n'est pas très-prompt, vous ne serez bientôt plus qu'un assemblage d'hommes sans vigueur, sans émulation, sans générosité, *qui se rendront justice en se méprisant tous.*

Pour vous, Monsieur, si vous donniez par malheur dans ces travers qui m'irritent, ne me prononcez jamais le nom de Philosophie. Un vrai Philosophe est, en quelque sorte, l'homme de la Nature. Il se recueille pour l'étudier, il ne l'étudie que pour la peindre. Il ne connoît ni le fiel de la haine, ni les manéges de l'ambition, ni les fureurs de la jalousie. Il n'écrit point seulement pour exister dans le souvenir des hommes, il écrit pour les rendre meilleurs, pour leur présenter sans cesse l'auguste image de la vertu, serrer les liens qui les unissent, changer leurs devoirs en plaisirs, & les disposer à ces passions douces qui réconcilient le Sage avec la vie.

Tels devroient être ceux qui se livrent à l'étude de la sagesse ; mais, pour cela, il ne fraudroit point respirer un air que de

malignes

malignes vapeurs empoisonnent. Il ne faudroit point habiter un pays où l'égoïsme brise tous les nœuds, détruit tous les rapports, éteint le véritable enthousiasme. Il ne faudroit point s'abandonner à cet esprit méthodique, aride & meurtrier, qui ferme l'ame, seche l'imagination, regarde en pitié les Arts qui développent la sensibilité, & n'apprend rien à l'homme, si non qu'il doit être vain, & que d'ailleurs il est foible, méchant & malheureux.

O toi! (vais-je m'écrier avec vous) toi, qui sacrifies aux Muses comme à des furies; toi, que font pâlir les succès de tes rivaux; toi, dont l'ame énervée, languissante & flétrie, se croit active & forte, parce qu'elle sent la haine & connoît la vengeance; fuis, malheureux, fuis avec un ami, s'il t'en reste un, dans la profondeur des solitudes champêtres. Là, ranime en toi l'homme éteint, l'homme dégradé, l'homme, enfin, mort au bonheur & à la vertu. Rajeunis tes sens, tes idées, leve tes regards, vois & respire.

Tout brûlé des passions de la Ville, tu as besoin d'un air pur qui te vivifie, de spectacles qui t'aident à penser. Contemple, ce

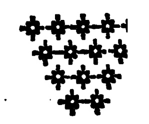
ce qu'on n'apperçoit pas à travers nos brouillards & nos vices, la pompe des cieux, la majesté des campagnes, ce calme intéressant qui semble dire à l'homme sensible : *Reviens à la Nature.*

Enfoncé dans son sein, tu rougiras bientôt de cette existence artificielle que tu traînois dans l'opprobre, ayant toujours la gloire en perspective. Tu conviendras que cette gloire même ne vaut pas les travaux qu'elle coûte, les ennemis qu'elle attire, les regrets qui l'accompagnent, & tu n'immoleras plus la paix d'un cœur libre à ce météore fugitif, qui, presque toujours, échappe aux vivans, & ne se fixe qu'autour de quelques tombeaux, que l'envie lui dispute. C'est, au milieu de ces leçons fortes & touchantes, que l'esprit s'éleve & qu'on cesse de haïr ses semblables. Aux douloureuses convulsions de l'amour-propre succéderont les épanchemens de la consolante amitié. Une douce énergie remplacera la fiévre qui te dévoroit, &, dans une extase tranquille, des larmes involontaires & muettes couleront de tes yeux dessillés. Alors replonge-toi dans le chaos des Villes ; tu leur dois un exemple : alors, si tu le veux, écris, tu seras éloquent, & tu pardon-

Je suis, sans complime

JERÔME-P

De ma



ÉLOGE HISTORIQUE.

DE MARIE

DE RABUTIN-CHANTAL,

MARQUISE DE SÉVIGNÉ.

L'ANCIENNE Rome décernoit aux femmes des hommages publics. C'étoit les venger de notre orgueil, qui étouffe leur génie; les rappeller aux grands objets, en les associant à nos triomphes, & fortifier un sexe que nos loix rendent foible, bien plus que sa nature. Il est juste de ressusciter un usage qui ne peut qu'encourager des êtres intéressans, que nous ne voulons qu'aimer & asservir. Les faire participer aux honneurs des Hommes illustres, c'est leur rendre un droit dont nous les avons dépouillés, c'est donner l'essor à des talens que notre injustice enchaîne, c'est honorer également les deux sexes, puisqu'en augmentant la douce puissance de l'un, on affoiblit le depotisme de l'autre. Rien ne peut mieux

[redacted]

remplir ces vues que l'éloge de Madame de Sévigné. Heureux si je puis la représenter avec des couleurs aussi durables que ses écrits, & si le tableau que j'entreprends, conserve quelques-uns de ces traits précieux, qui sont à jamais le charme & la gloire du modele !

La naissance de Madame de Sévigné ne doit point entrer dans son éloge. Les talens sont les seuls ayeux dont se pare un vrai mérite. Se créer un nom, c'est naître de soi-même. Si je parle du sang où elle puisa la vie, ce ne sera que pour faire sentir qu'elle en eut plus d'obstacles à vaincre pour parvenir à la gloire littéraire. Les personnes d'une naissance obscure, souvent ne percent pas la nuit qui les couvre, quoique douées de talens, parce qu'elles n'ont pas les moyens de les développer. Ceux dont l'origine est brillante, laissent languir leur génie dans les ténebres de l'ignorance, parce qu'on les accoutume à regarder la science comme un appanage de la roture. Ce préjugé barbare, qui avoit mis à la tête des privileges de la Noblesse celui qui la dispense de s'instruire, exerce encore parmi les femmes un reste de tyrannie. Combien cependant ne seroient-t-elles

t-elles pas plus heureuses en cultivant leur raison? Leur loisir est un tourment, leur travail, une oisiveté. De quoi les entretient-on dans leur premiere jeunesse, de tout ce qui peut attirer ces mêmes hommes, qu'on leur conseille de craindre & de fuir? S'il en est quelques-unes qui veuillent étendre leur esprit par des études solides, il faut souvent qu'elles s'en cachent, comme de ces sentimens dont nous leur faisons un crime, & que nous cherchons à leur inspirer. Presque toujours gouvernées par la politique, c'est rarement à l'attrait qu'elles obéissent.

Madame de Sévigné renversa toutes les idées qui éternisent l'enfance des personnes de son sexe. Celles qui sortent du cercle où l'usage les renferme, ont le mérite de leur éducation. Se former soi-même, c'est une gloire pour un homme; pour une femme, c'est le comble de l'héroïsme. Audessus des préjugés qui ne tiennent point aux mœurs, elle s'attacha aux Muses qui s'enorgueillirent de ses hommages. Les écrits des Auteurs illustres d'Athenes & de Rome furent les amusemens de ses premieres années. Son enfance joua, pour ainsi dire, avec la raison. Au lieu de s'occuper du diction-

[redacted]

naire des toilettes, ſi important pour la plupart des femmes, elle s'appliqua à l'étude des langues, & des connoiſſances utiles.

Si elle fut guidée par ce deſir de plaire, inſéparable des graces, elle eut du moins la vanité eſtimable de vouloir prolonger, par les charmes de l'eſprit, la trop courte exiſtence de la beauté. Ses occupations le fortifioient, ſans le rendre auſtere. Sa gaieté, qui ne s'éteignit point, même dans le ſilence de la retraite, brille dans tous ſes ouvrages, & elle y entremêle ſi bien l'enjouement avec la gravité, qu'on ſe la répréſente, en la liſant, ſous les traits de Minerve, parée de la ceinture de Vénus.

Née avec un génie brillant & un cœur ſenſible, il n'étoit point de palme qu'elle ne pût ambitionner & cueillir. Mais la nature l'appelloit à un genre qui, inventé par l'amour, ou par l'amitié, trompe le temps, rapproche les diſtances, conſole la douleur, adoucit les regrets, charme les ennuis, rend préſentes les perſonnes abſentes, & compatriotes celles de differens pays; qui paroît facile, parce qu'il eſt ſans prétention; qui doit avoir de la familiarité ſans baſſeſſe, de l'élégance ſans affectation, la brieveté ſans la ſéchereſſe

sécheresse, la justesse sans la froideur, la noblesse sans l'enflure; genre le plus cultivé, & le moins fertile en bons modeles, parce que peut-être est-il plus difficile de ne pas sortir du simple que du sublime.

Que fera, avant que d'entrer dans la carriere, cette femme dont tous les pas doivent être marqués par la gloire? Elle jette les yeux sur ceux qui l'ont précédée. Elle voit Balzac qui travaille ses lettres comme des pieces d'éloquence, enfle son style des hiperboles les plus outrées, met de l'emphase à des minuties, semblable à ces riches qui prodiguent l'or pour des bagatelles. Elle jette les yeux sur Voiture, qui gâte son enjouement naturel par le rafinement, ses pensées délicates par des pointes, ses galanteries par des fadeurs, & qui devient insipide à force de vouloir être plaisant; Rabutin qui, trop plein de lui-même, sourit à ses idées comme à ses actions, affiche l'esprit comme la bravoure, compose ses lettres en Ecrivain qui veut avoir des Lecteurs, se tourmente pour étaler des sentimens qu'il n'a pas, se livre sans haine à la satyre, sans amitié, à la louange, trompe son cœur, ou en est trompé.

Loin

[redacted]

Loin de ces Ecrivains maniérés, Madame de Sévigné n'aura de modele qu'elle-même. L'honneur de créer le genre épistolaire lui est réservé. Unique, elle réunira la gloire de l'invention, & celle de la perfection. Elle réforme le goût de sa nation, & lui donne le sien. Tout est si facile dans ses ouvrages, qu'on diroit que la gloire ait voulu la dispenser des peines qu'elle coûte. Comment eût-elle desiré ses faveurs? elle n'écrivoit que pour soulager son ame. Si le génie guide sa plume, elle ne sait pas à qui elle en doit le mouvement. C'est Psiché qui vit avec l'Amour, sans le connoître. Cette ignorance de son mérite, elle la portoit dans la société où les plus beaux esprits cessent souvent d'être eux-mêmes, pour vouloir trop répondre à l'idée que leurs écrits en donnent; où ils paroissent plus attachés à leurs titres, que les Grands à leurs préséances. Elle savoit briller dans les cercles, sans éblouir; y plaire, sans dominer. Elle s'y montroit avec le talent rare de parler à propos, & le talent encore plus rare d'écouter avec intérêt.

Hâtons-nous d'arriver à cette époque, qui lui fit écrire ces Lettres qui charme-

ront

ront à jamais les esprits délicats & les ames sensibles. Veuve dans un âge où sa jeunesse & sa beauté faisoient desirer sa main par ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour, son amour pour ses enfans fut le seul lien qui lui parut digne de son cœur. Mais, dans cet état même, où l'on trouve le pouvoir sans la contradiction, les plaisirs sans la contrainte, la liberté sans le blâme, où l'amour ne paroît pas si coupable, parce qu'il ne se présente point entouré de remords, Madame de Sévigné vécut, comme si elle eût dû répondre de sa conduite à un époux vigilant & rigide. L'estime de soi-même, source de l'estime publique, & la plus sure gardienne de la vertu, étoit le premier principe de sa morale. Placée entre ses études & ses devoirs, elle leur jura une fidélité, dont on ne la vit pas s'écarter un seul instant. Aussi la Jalousie même admira ses talens, & respecta ses mœurs. Déjà sa fille est unie à François, Adhémar de Monteil, Comte de Grignan. Cette mere tendre ne vit d'abord, dans ce mariage brillant, que le plaisir de fixer sa fille sous ses yeux, en l'attachant à la Cour. Mais la fortune, qui vouloit montrer en elle

un

[redacted]

un exemple mémorable de l'amour maternel, la priva de l'objet qui lui en faiſoit le mieux ſentir les douceurs & les tendres inquiétudes.

Ce Héros, qui fut affable avec le Peuple, & fier avec les Grands, qui, devenu maître de Barcelone, ſignala ſa courſe par des exploits, ſe couvrit de lauriers à Luzzarata & à Calcinato; &, vainqueur d'Eugene à Caſſano, finit par remporter à Villaviciofa une victoire qui établit Philippe ſur le trône d'Eſpagne, ce Héros, le vengeur des François, & le pere de ſes ſoldats, n'étoit point alors dans ſon Gouvernement de Provence. Le Comte de Grignan eſt nommé pour commander en ſon abſence. Il emmene avec lui ſon épouſe; &, dans cette Province, où l'eſprit paroît être dans ſon empire, celui de Madame de Grignan trouva des admirateurs.

Mais cette mere, dont j'ébauche le portrait, ne voit dans la faveur qui va environner ſa fille des honneurs les plus éclatans, qu'un arrêt de mort, qui lui enleve ce qu'elle aime le plus au monde. Hélas! ce cruel départ qui l'anéantit, ne lui laiſſera reprendre un peu de ſes forces, que pour lui

lui faire souffrir des tourmens plus affreux. *Cette séparation*, dit-elle énergiquement dans une de ses Lettres, *me fait une douleur au cœur & à l'ame, que je sens comme un mal du corps.*

Voyez-la suivre de l'œil le funeste char qui emporte sa vie. Il est loin, & il est toujours présent à sa vue. Ses craintes l'accompagnent, ses allarmes l'entourent. Dévorée par les soucis les plus cruels, le temps l'inquiete, les chemins la font trembler, les hôtelleries l'épouvantent; elle envisage des périls sans cesse multipliés; les torrens avec leurs inondations, les forêts avec leurs brigands; elle ne voit que des éclairs, n'apperçoit que des précipices, n'entend que des orages. Qu'elle avoit bien raison d'écrire à sa fille: *Il me semble qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable..... Je serois honteuse, si depuis huit jours j'avois fait autre chose que pleurer.* Comme elle aime ses ennuis & ses peines! *Je n'ai point sur mon cœur*, lui écrit-elle *de m'être divertie, ni même de m'être distraite pendant votre voyage. J'ai transi de vous voir passer de nuit cette montagne* * *que l'on ne*

* La montagne de Tarare.

paſſe jamais qu'entre deux ſoleils, & en litiere.

Les ames ſuperficielles ſe conſolent avec le temps. Il ne fait qu'ajouter aux regrets de Madame de Sévigné. Comme ſes lettres ſe ſuccédent rapidement! Elle voudroit, par leur nombre, remplacer les regards qu'elle attacheroit ſur ſa fille, ſi elle étoit préſente. *Ha! mon cher enfant,* lui dit-elle, *que je voudrois bien vous voir un peu, vous entendre, vous embraſſer, vous voir paſſer, ſi c'eſt trop qué le reſte.* Ne pouvant vivre avec cet objet chéri, elle lui envoie ſon ame dans ſes écrits, interprêtes de ſes ſentimens. Avec quelle impatience elle attend les réponſes! ſi elles tardent, avec quelle délicateſſe elle exprime ſes inquiétudes! *J'étois ſi fort en peine de votre ſanté, que j'étois réduite à ſouhaiter que vous euſſiez écrit à tout le monde, hormis à moi.* Ici elle voudroit éterniſer le plaiſir de lire ſes lettres: *Je n'oſe les lire, de peur de les avoir lues.* Là elle lui dit: *Je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me diſtraire par des paroles; c'eſt qu'ils veulent m'empêcher de penſer à vous.* Avec quel tranſport voyoit-elle les perſonnes qui confondoient leurs

penſées

pensées avec les siennes. *Je vois Madame de Villars; je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes sentimens.* Une impulsion encore plus forte l'entraînoit vers cette Femme illustre, * qui, louée par tous les Ecrivains de son temps, s'en fit des amis par ses bienfaits, & des rivaux par ses ouvrages; qui anéantit les insipides romans à la mode par ces écrits immortels & charmans, où l'on voit la peinture des mœurs à la place des avantures merveilleuses, des sentimens vrais, au lieu de ces conversations où l'esprit se perd, & où le cœur se glace. La sympathie, qui a la force du destin, parce qu'on ne lui résiste pas; la sympathie, qui rapprochoit ces deux femmes, venoit de l'ame. Les esprits qui se ressemblent, se repoussent quelquefois. Les cœurs qui sont de la même trempe, s'attirent & se mêlent. Celui de Madame de Sévigné étoit fait pour peindre la sensibilité dans toutes ses nuances. Tantôt c'est un feu qui pénetre d'une chaleur douce; tantôt c'est un trait qui brille & se renouvelle. Son ame s'épanche, sans s'épuiser, répand ses

* Madame de la Fayette.

[redacted]

forces, ſans s'affoiblir ; ſemblable à la lumiere qui communique ſon éclat, ſans en perdre. Quelle harmonie ! quelle variété dans ſes tableaux ! quelle énergie dans ſes penſées ! quelle force dans ſes expreſſions ! *Je ne ſais où me ſauver de vous*, écrit-elle à cette fille idolâtrée. Si elle lui connoît quelque chagrin, elle en ſera tellement poſſédée, qu'elle produira ou ennoblira des termes pour lui marquer ſon deſir de l'en délivrer : *Je voudrois écumer votre cœur*. Ainſi Montagne, trouvant notre langue trop foible pour ſes idées, inventoit des expreſſions, ou appliquoit d'une maniere neuve celles qui étoient déjà en crédit. Le génie crée comme le beſoin. Eh ! qui devoit mieux jouir de ce droit, que celle qui croyoit faire tort à ſes ſentimens, que de les expliquer avec des *paroles ?*

Toujours pleine de ſon ſujet, le feu qui l'anime répand un ſouffle de vie ſur les anecdotes que ſes lettres ont conſacrées ; & d'où part la chaleur de ces narrations, qui ſont toutes autant de tableaux, ſinon d'une ame vivement émue ? L'eſprit raconte, l'imagination décrit, le cœur peint. Le ſtyle de Madame de Sévigné offre-t-il quelques fleurs ; elle

elle ne les répand pas; elles lui échappent des mains. Si on lui trouve de l'art, ce sera celui des femmes du Pérou, qui laissent tombre les perles qui les parent, sans avoir l'air d'y prendre garde, & d'y attacher le moindre prix. Enfin elle a des traits de candeur & de beauté naïve, qui rendent ses ouvrages supérieurs à ceux de toutes les femmes de son temps.

Voyons celles qui pourroient lui disputer la palme. Seroit-ce la champêtre Deshoulieres, la tendre la Suse, l'ingénieuse & fertile Scuderi? La premiere a, sans doute, excellé dans l'idylle; mais, épuisée dans deux ou trois petites pieces de ce genre, elle se traîne dans les autres; son esprit facile, sans fécondité, présentant toujours les mêmes objets, ramene sans cesse les mêmes idées. La seconde a brillé dans l'élégie; mais elle peint plutôt les langueurs de l'amour, que ses transports. Ses vers foibles, durs, sans exactitude & sans images, n'offrent que les surfaces de la passion: elle est comme ces Acteurs qui expriment le sentiment par le son de la voix, & non par l'éloquence des entrailles, & les accens de l'ame. La troisieme envahit une réputation, dont la

moitié

le ſentiment. Madam
tous les tons, ſans les c
Par quels moyens d
contiennent que de
nouvelles du jour, ſe
un plaiſir ſoutenu, tan
des vaſtes Empires, le
révolutions, ſouvent la
Comment des Lettres,
bre, qui expriment tou
timent, n'inſpirent-t-e
l'ennui, enfant de l'ur
des romans qui nous r
formes la plus vive des
nous aſſoupiſſent.

Ah! ſi les moindres
quant dans Madame de
dreſſe pour ſa fille, quc

ſenſibilité de ſon ame. Qui a jamais poſſédé ces deux avantages dans un degré auſſi éminent? Si elle apprécie quelquefois mal les Ecrivains de ſon tems, c'eſt un trait de reſſemblance qu'elle aura avec nos plus grands Auteurs, dont les jugemens ont été ſouvent dictés par la prévention. Mais ſon ame, imprimée dans ſes Ecrits, les diſtingue non-ſeulement de ceux des hommes; mais de ceux de toutes les femmes qui ont le mieux réuſſi à faire parler le ſentiment. Ce n'eſt encore là cependant que la moitié trop imparfaite de ſon éloge. Si Madame de Sévigné a illuſtré ſon ſexe par ſes talens, elle a illuſtré ſes talens par l'amour & l'accompliſſement de ſes devoirs.

Les occupations déplacées ſont auſſi coupables que l'oiſiveté. Vouer aux Lettres un tems que des objets eſſentiels reclament, c'eſt reſſembler à ce Roi inſenſé, qui abandonnoit les rênes de ſon Empire, pour compoſer des Diſſertations théologiques. * Madame de Sévigné ne ſacrifia pas ſes obligations pour l'étude. Que certaines femmes, enyvrées de leur médiocre ſavoir, bra-

* Jacques I, Roi d'Angleterre.

vent

norent son sexe. Bien
qui abandonnent leurs
pour se jetter dans le b
veulent se parer au défau
bien différente encore
de pleurer sur les déb
cherchent dans le culte
consolation à leurs app
titre pour rappeller des
fuite leur est insupport
dans le plus noble des g
d'épurer sa raison, & de
lutte des devoirs & d
fardeau n'imposent-ils
nous sommes à la fois le
rans.

Etre adorées pour de
n'être comptées pour ri

elle entre leurs pensées, & leurs discours, leurs principes & leurs desirs; posséder tous les avantages de la nature, & les assujettir à l'art; tâcher de resaisir, par la douceur & la souplesse, un pouvoir dont la tyrannie les a privées; recevoir une éducation qui les condamne à la frivolité, & subir le blâme de n'avoir point d'énergie; combattre sans force, commander sans empire, ou regner comme ces Souverains dont les loix ont besoin d'être confirmées par leurs sujets; quelles étonnantes contrariétés! La raison doit rassembler toutes ses forces, pour marcher d'un pas ferme entre ces contrastes d'autorité & de servitude, de mépris & d'adoration.

Ce fut dans le sein de l'étude que Madame de Sévigné trouva le soutien nécessaire, pour porter le joug sans murmure, & pour l'alléger sans crime. Elle sçut très-bien distinguer ce qu'il y a de vrai & de factice dans la puissance & la foiblesse dont nous environnons les femmes. Faite pour s'élever au-dessus des préjugés, elle ne secoua point ceux qui lui parurent appartenir au respect qu'elle devoit avoir pour elle-même. Les devoirs qui lient réciproque-

de la part de son épou
ne firent que l'afferm
Ce point d'honneur,
toujours impérieux, &
de sang, lui enleva un
de son cœur. Elle le
ne fut point une repré
blic. Ses enfans fure
fuyer ses larmes. Les
sont celles d'une mer
se tiennent par une ch
ceux qu'on loue le n
méritent le plus notr
en remplit sans faste
les choses qui paroisse
tes. Cependant elle
enfans ces soins efférni
qui détruit en voulan

éducation. Elle se dit à elle-même, en les serrant entre ses bras : voilà deux êtres que j'ai portés dans mon sein ; je dois les rendre dignes du Ciel qui me les a donnés, & de la Patrie à qui j'en suis comptable. Travaillons, pour que mon fils se distingue un jour par ses services, & par sa probité. Que ma fille ne se contente pas d'étaler aux yeux des hommes le charme d'une beauté frivole. Que ce présent ne soit pas pour elle une source d'erreurs & de larmes. Qu'elle soit élevée auprès de moi & non dans ces azyles, où elle ne seroit pas instruite des devoirs qui l'attendent, & des dangers qui la menacent. Meres, qui exilez vos enfans comme des ennemis de vos plaisirs, de vos prétentions, & comme des accusateurs de votre âge ; les miens, que j'aurai sous mes yeux, feront durer ma joie & ma jeunesse. Montrons le but, fournissons les moyens, indiquons les écueils, tendons une main qui les guide l'un & l'autre. Si leur éducation répond à mes soins, je bénirai tous les jours les tourmens qui ont précédé l'instant de la maternité. S'ils étouffent l'amour des vertus que je vais leur inspirer, je regretterai que le moment

de leur naiſſance n'ait pas été celui de ma mort.

Une femme capable d'agir d'après ces principes, ne tenoit plus au monde, que par les bienſéances que ſon rang la forçoit à remplir. Auſſi ſe montroit-elle rarement dans ces cercles, d'où l'on a banni les converſations qui inſtruiſent, pour mettre à leur place ces jeux qui ſont l'*eſprit des ſots*. Elle ſavoit qu'elle devoit à ſes enfans une naiſſance plus précieuſe que celle qui les faiſoit jouir de la lumiere. Elle ſavoit que cette ſeconde naiſſance eſt la ſeule qui ſoit proprement l'ouvrage des hommes. Cette morale ſublime, qui fait remonter nos devoirs jusqu'à l'Etre ſuprême, pour les faire deſcendre juſqu'à nos ſemblables, & les ramener enſuite vers nous-mêmes, fut le fondement ſur lequel poſoit l'édifice qu'élevoit ſa tendreſſe. Les ſciences venoient l'embellir & le fortifier; mais non ces ſciences, qui, au lieu de nous apprendre à penſer, ne nous enſeignent que les opinions des autres. Les livres ſeuls ne font pas les ſavans. *Ils ſont toujours, dit Charron, à me remplir la mémoire du bien d'autrui, & ne ſe ſoucient de me réveiller, & de m'aiguiſer l'entendement, pour me*

faire

faire valoir mon PROPRE BIEN. Madame de Sévigné chercha d'abord à connoître le caractere des deux êtres chéris qu'elle vouloit former, &, en le dèveloppant, elle consulta plus leurs facultés que les siennes. Agir autrement, c'est risquer de jetter des semences dans un sol où elles ne doivent pas germer. Elle voulut rendre utiles les défauts mêmes.

Le grand Art de la Legislation, ainsi que de l'Education, est de mettre à profit les passions & les foiblesses, en les dirigeant avec intelligence. L'homme, roi de la nature, lui donne là forme qu'il veut, fait eclorre des fruits où l'on voyoit des ronces, desseche les marais, creuse des canaux, applanit les rochers; pourquoi ne produiroit-il pas les mêmes miracles sur les caracteres? On détourne le cours d'un torrent, & l'on ne donneroit pas une pente réguliere à des affections désordonnées! Et il seroit impossible de changer les défauts en perfections! On plie les métaux, on les purge de toute espece de poison qui s'incorpore avec eux; & l'homme, plus dur que le fer & l'acier, ne perdroit point l'alliage impur qui le dégrade! Heureusement Madame de Sévigné n'avoit

besoin,

la société, l'homme, po
bile, quitte ses goûts
pour prendre ceux des a
plaire, bien dirigé, peut
avantages.

Si Madame de Sévig
puissans obstacles dans l'é
cupoit, sa tendresse plus
active encore que son gé
formés en moyens. L'
suade, n'est autre chose
Mais elle jouit du bo
sur des sujets dociles,
elle-même le modele
enseigne.

Déjà le bruit de la
est parvenu à la Cour.
l'y amene, en lui donn
sa vertu rendoit inutiles.

courtifans la refpectent, & le maître n'ofe que l'admirer. Elle étonna bientôt dans ces fêtes que Louis XIV. donnoit, & qui empruntoient leur éclat de fa magnificence. Elle joua le rôle d'un Amour, & celui d'Omphale, dans ces fpectacles qui n'offrent rien de grand, fans le fecours des Divinités fabuleufes, & qui, au lieu d'amollir nos fens par la réunion des arts, deviendroient utiles, s'ils préfentoient les efforts & les triomphes des vertus patriotiques. Ses charmes ne brilloient point fans enflammer; mais fes yeux faifoient des conquêtes, dont ils ne s'appercevoient pas. Sa modeftie relevoit fes appas, en les négligeant; & fon efprit qui la trahiffoit, ne tarda pas à tromper fa modeftie.

La beauté car elle n'eft autre chofe que la vertu embellie, ne doit infpirer que des fentimens honnêtes. La voir, l'aimer, ambitionner & demander fa main, fut le fort des hommes les plus aimables de la Cour. Mais les avantages extérieurs ne pouvoient rien fur elle. Le mérite feul devoit la toucher. Adhémar l'emporta donc fur tous fes rivaux. Unis fous les aufpices les plus

[redacted]

heureux, la ſageſſe & l'amour formerent leurs nœuds. Le bonheur de Madame de Sévigné croiſſoit avec celui de ſa fille. Cependant elle ne ſe crut pas quitte encore de ſes devoirs. Plan de conduite envers ſon époux, & le monde qu'elle alloit fréquenter; conſeils pour régler ſes affaires, ſes lectures, ſes démarches; tels furent les ſoins dont l'amour maternel l'avertiſſoit, mais dont la ſageſſe de ſa fille auroit pu lui épargner l'embarras. O fille trop aimée mille fois pour le repos de ta mere! bientôt elle tiendra ſur ſes genoux ta propre fille: elle croira t'embraſſer en careſſant cette chere Pauline, qui, depuis, adorée en Provence, y fit revivre tes vertus & tes graces. Avec quel tranſport Madame de Sévigné n'auroit-elle pas vu ſon ſang ſe mêler avec celui des illuſtres Maiſons de Simiane & de Vence? Pourquoi donc une longue vie n'eſt-elle pas la récompenſe du génie, orné des plus belles qualités du cœur!

Son fils, jouet de cette paſſion tyrannique, que les gens d'eſprit ſentent avec plus de vivacité que les autres, la plonge dans les inquiétudes les plus affreuſes. Elle gémit

de

de le voir aux pieds d'une de ces femmes *, qui, pour jouer les rôles d'Impératrices, s'en croyent la dignité, tiennent leurs charmes du Théâtre, & les font servir à la ruine de leurs Amans. Elle ne lui oppose pas ces contrariétés qui changent les goûts en passions. Elle ne prend point ce ton d'autorité, qui, voulant nous délivrer de nos erreurs, nous y attache d'avantage. Se plaçant entre son fils & la volupté qui veut le corrompre, elle l'emporte enfin.... mais hélas ! il ne sort d'un abîme que pour se précipiter dans un autre. Quand la vanité se mêle à l'amour, il n'est peut-être pas plus violent, mais il devient plus opiniâtre. Alors tenoit école de politesse & de galanterie, cette fameuse Ninon, l'idole des beaux esprits & des grands Seigneurs de son temps. Sensible, elle ne voulut avoir que des goûts. Née pour les plaisirs, elle vécut pour eux, & leur donna des loix. Digne de cultiver les Lettres, elle ne s'en servit que pour se rendre plus aimable & plus indépendante. Souveraine de la mode qui la faisoit aimer, elle ne la suivit jamais

* La Chanmeslài.

dans ses penchans. Maîtresse des desirs de l'orgueil, esclave de ceux de l'amour, Reine, elle eût pris la houlette; Bergere, elle eût dédaigné le sceptre. Volage par systême, elle ne fut fidele à ses amans, que lorsqu'ils devinrent ses amis. Amoureuse sans tendresse, coquette sans vanité, elle allumoit des passions, & ne vouloit que des fantaisies. Décente dans son maintien, libre dans ses idées, elle polissoit l'esprit, & corrompoit l'ame de ses adorateurs. Au-dessus de la contrainte des bienséances, & des outrages du tems, elle fut respectée malgré sa licence, & adorée malgré sa vieillesse; enfin, associant les vertus morales à tous les agrémens, elle ne manqua de probité qu'en amour. C'est dans les piéges de cette Léontium moderne, que Madame de Sévigné voit son fils arrêté. Son état lui parut d'autant plus déplorable, qu'il tenoit plutôt de la séduction que de la tendresse. Les erreurs de l'esprit sont plus durables que celles du cœur. Alors on s'attache par les choses qui devroient détacher.

Que ne fit point cette mere prudente, pour déchirer le bandeau épaissi sur les

yeux

yeux de son fils ! Avis sages, remontrances douces, tout fut employé. *Je suis*, disoit, elle, *sa confidente, pour être en droit de lui dire mes sentimens.*

Un esprit aussi sage ne devoit pas, je le répete, rechercher ces amusemens qu'on varie parce qu'ils lassent, qui ont les dehors du plaisir & le caractere de l'ennui. Elle ne tenoit donc plus à la société que par l'envie d'y être utile. La haute naissance n'étoit à ses yeux que l'image de ses obligations, & un appui pour les malheureux. Les secours qu'ils attendent, lui paroissoient la dette des riches. Eloignée de cet extérieur sévére, qui masque plutôt la corruption des moeurs, qu'il n'annonce leur pureté, sa sagesse attiroit comme ses appas. Ennemie sur-tout de l'étiquette qui met des grimaces à la place des actions, elle ne regardoit point les devoirs de l'amitié comme des cérémonies, ceux de la parenté comme des usages ; elle aimoit ses amis comme elle-même, & ses parens, comme ses amis. Une femme aussi tendre, devoit périr victime du sentiment qui la consumoit.

Je touche au moment qui vient y mettre le comble par ce sacrifice héroïque qui

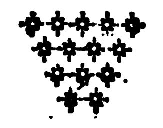
[redacted]

ſit couler tant de larmes, & qui mérite encore un égal tribut de regrets & d'admiration.

Sa fille, retirée au château de Grignan, y eſt atteinte d'une maladie, qui fait trembler pour ſes jours. Le bruit en parvient à cette mere, déja trop malheureuſe par ſa tendreſſe. A cette nouvelle horrible, elle eût expiré de douleur, ſi l'eſpoir de ſoulager ce qu'elle a de plus cher, n'eût ranimé ſon courage. Elle part, vole, arrive. Tout lui préſente l'image de la déſolation. En proie aux idées les plus ſombres, elle croit déja voir ſa fille dans un cercueil. On la raſſure, elle monte, ſe précipite ſur le lit funébre où reſpire à peine l'objet de ſes craintes & de ſon amour. Elle la ſerre contre ſon ſein, l'inonde de ſes larmes. Elle veut lui parler, ſes paroles ſont étouffées par des ſoupirs. Elle poſe ſa main ſur ſon cœur déja glacé par le trépas, tente de la ranimer par des baiſers, colle ſes levres ſur les ſiennes, voudroit reſpirer la maladie, & arracher ſon ſouffle mortel de ce ſein qu'elle adore. Ses vœux ſont exaucés, le mal abandonne ſa fille; & c'eſt elle qui va en être la victime.

Ses

Ses yeux s'obſcurciſſent, ſon viſage pâlit, ſes mains tremblent, ſon corps friſſonne, ſa voix s'éteint. Bientôt il n'eſt plus d'eſpérance de la ſauver. Les douleurs de ce qu'elle aime ont ceſſé, elle ne murmure point des ſiennes. Elle voit ſans trouble, approcher le terme de ſes jours; heureuſe encore de ſentir que ſa fille lui ſurvit, que la tombe n'enſevelit point tout avec elle, & qu'au moins ſon dernier ſoupir ne ſera point perdu !



ROMANS.

Histoire d'Odin, Conquérant, Législateur, &c. enfin, Dieu des anciens Scandinaves.

C'EST environ 60 ans avant la naissance de J. C. que les anciens Historiens & Romanciers du Nord, placent l'entrée d'Odin dans la Scandinavie ; & voici, selon eux, quelle en fut l'occasion.

Mithridate, Roi de Pont en Asie, soutenoit, depuis plus de 40 ans, contre la République Romaine, une guerre, dans laquelle les plus grands hommes que cette République ait produits, d'une part, & Mithridate seul de l'autre, avoient déployé un courage & des talens si supérieurs, que le récit de leurs exploits fait encore notre admiration. Ses premiers succès avoient rendu Mithridate maître de toute l'Asie & de la Grèce ; il avoit vaincu le Consul Aquilius ; mais l'heureux Sylla le dépossédа de toutes ses conquêtes, & le réduisit au seul Royaume de Pont,

Pont. Cette première chûte n'abattit point le Monarque Asiatique; il se ligua avec Tigranes, Roi d'Arménie, & fut bientôt aussi redoutable qu'auparavant. Mais Lucullus, par trois défaites consécutives, reduisit encore ce fier ennemi des Romains à la dernière extrémité. Abandonné de son allié, il n'échappa à la captivité qu'en livrant les richesses de son camp au vainqueur, qui en alla jouir tranquillement à Rome, où il mena cette vie voluptueuse, qui a fait encore mieux connoître Lucullus que ses exploits guerriers.

Cependant, Mithridate reparoissoit une troisième fois sur la scène du monde, plus acharné contre les Romains, plus ardent à les poursuivre qu'il ne l'avoit encore été; la défaite du Consul Glabrio, lui donnoit encore quelque espérance; & jetant un coup d'œil audacieux & menaçant jusques aux extrémités de la terre, il cherchoit par-tout des ennemis aux Romains. La Grèce qu'ils avoient soumise, l'Asie dévastée, ne pouvoient plus lui fournir de ressources; mais les bords de la mer Caspienne étoient habités par un peuple féroce, qui ne connoissoit d'autre loi que celle du plus fort, n'avoit

presque

gard, lieu probableme
hui la ville d'Aſtraca
ſez doux, dans un p
qui ne communiquo
que par des déſerts aff

La peuplade nomb
noiſſoit pour ſon ch
avoit été élevé à l'aut
moyens cruels uſités
après avoir vaincu ſuc
bat ſingulier, tous ceu
& même de ſes pare
capables de lui diſp
étoit monté en répan
ſang; & après ces e
digne de poſſéder la
belle femme de la n
Fregga.

N'avant plus rien à

ſauvage avoit un Philoſophe) vint le trouver, & lui fit concevoir les eſpérances les plus brillantes.

Ce Philoſophe Scythe, s'appelloit Mimer; ayant entendu parler aſſez confuſément de la magnificence des Villes de l'Aſie, des Arts des Pays policés, & de la Philoſophie des Grecs, il avoit réſolu d'en prendre connoiſſance, & de voyager dans ces beaux Pays, comme avoient fait autrefois Zamolxis & Anacharſis. Il avoit donc traverſé les déſerts qui ſéparent la mer Caſpienne de la mer Noire; &, ayant fait le tour de celle-ci, il étoit parvenu à Byzance, où Mithridate raſſembloit ſes forces pour aller encore les meſurer avec celles des Romains.

Mimer trouva auprès du Roi de Pont quelques Athéniens, & autres Grecs Philoſophes & Poëtes, qui, s'étant attachés à la fortune de ce Prince, l'avoient ſuivi dans ſes diſgrâces, & ſe flattoient de rentrer, à ſa ſuite, dans leur patrie. Nombre d'Artiſtes de l'Europe & de l'Aſie, dont il avoit exercé & protegé les talents dans le temps de ſa proſpérité, formoient les mêmes vœux, & jouiſſoient de la même eſpérance. Chacun d'eux, flatté de ſe faire connoître d'un habi-

bare qui cherchoit à co
les maximes des peupl
desquels il se trouvoit.
de son côté le desir de
le lui présente, & le R
propre langue, au g
Barbare: (l'on sait q
doit toutes les langue
son temps, qu'il les
lité admirable, & qu
prodigieuse, qu'il sav
soldats qui composoie
mées). Ayant appris
& la nation de Mime
faire l'éloge du vailla
Fregga, il conçut le d
ple belliqueux dans s
mains.

Mithridate accueill

le nom des Romains étoit parvenu jusques aux bords de la Mer Caspienne. Le Scythe l'assura qu'il n'en avoit point encore entendu parler. *Ah! vous la connoîtrez bien-tôt, s'écria alors Mithridate, cette Republique altière, qui prétend soumettre toute la terre & devenir le tyran de l'univers! & votre nation la connoîtra à ses dépens, si elle ne se joint à moi pour opposer une digue à cet impétueux torrent! Vous cherchez à connoître nos arts, notre luxe, les richesses que possédoit autrefois l'Asie? Vous n'en trouverez plus ici que de foibles débris; Rome a tout absorbé. Mais venez partager avec nous la conquête de ce qui nous a été enlevé, trop heureux d'être vengés, nous consentirons que tout soit votre partage.*

Mithridate ajouta tout ce que l'éloquence a de plus touchant, & l'espoir du gain de plus séduisant, pour persuader à Mimer qu'il falloit que les Scythes s'unissent à lui contre Rome; & Mimer partit pénétré de l'enthousiasme que lui avoit inspiré Mithridate. Il l'assura qu'il le communiqueroit à ses compatriotes, & sur-tout à son Chef Odin. Le Roi de Pont lui fit entendre alors qu'il y avoit un chemin plus court pour s'approcher de Bysance, que celui qu'il avoit pris:

lance.

Mimer tint parole,
& même fortement
avoit vu & appris dan
que l'ennemi des Rc
lui inſpirer contre eux.

Odin avoit naturel
l'eſprit ſuſceptible de c
tes projets, & capable
tion, avec autant de ſ
Le pays au milieu duq
tion qu'il commandoit
pour ſon génie ; mais M
ſembla tirer un rideau
& lui montrer un no
pourroit ſe rendre le n
ment, Odin conçut ce
qu'un ſeul homme ne p
qui ont été rempli...

guerriers: il leur préſente Mimer, appuie ſon récit d'un ſonge myſtérieux que Fregga prétend avoir eu, & dont elle fait elle-même le détail à la nation aſſemblée. L'éloquence martiale du Chef, la prédiction raiſonnée du Philoſophe, l'empire de la beauté, celui de la ſuperſtition, tout conſpire à perſuader les Barbares, & leur inſpire le deſir des conquêtes éloignées. Ils conſentent à traverſer les déſerts & les forêts qui les ſéparent du pays des Sarmates, & abandonnent leur ancien domicile, où ils laiſſent à peine quelques vieillards & quelques enfans. Toute la horde arrive au haut des Palus Méotides, à l'embouchure du fleuve Tanaïs, par la même route que Mithridate avoit indiquée à Mimer & que celui-ci avoit priſe en revenant dans ſa patrie. Parvenus à ce point, Odin renvoie Mimer en porter la nouvelle à Mithridate ; & en attendant le retour de ce fidèle & ſage meſſager, le Chef des Scythes les amuſe toujours de l'eſpérance de la conquête de Rome. Mais, hélas ? un ſeul navire de retour ſemble bien-tôt le forcer à y renoncer. Mimer revient ſur ce vaiſſeau, & il apporte des nouvelles malheureuſes & trop certaines de la défaite entiére du Roi de

jours. Accoutumé de

ſons, & aux remédes

les effets, il avoit eſſayé

plus terribles ; ils ne

rer la mort qu'il cherc

le Monarque implore ſ

ger une vie qui lui eſ

perdu tout eſpoir de tri

Un Philoſophe barbar

pareille réſolution avec

d'admiration. Mime

promet volontiers ſo

« mon épée, lui dit l

« tu l'auras plongée d

« te ſur le même va

« juſqu'ici, retourne

« naïs, remets ce gl

« d'Odin ; &, s'il ne

« me pour punir l'ar

« blira un vaſte empire; que les guerriers « qui en ſortiront ſous la conduite des en- « fans d'Odin, ſont deſtinés à ſoumettre « l'Europe entière. J'entrevois même dans « l'éloignement, l'Orient ſubjugué; la « gloire d'Odin n'aura point de bornes. « Frappe."

Mimer obéit, & porte enſuite à Odin le glaive ſanglant & les prédictions de Mithridate. Le premier mouvement du héros Scythe, fut d'être troublé des fâcheuſes nouvelles qu'il recevoit; le ſecond, de tirer parti des dernières paroles qu'avoit prononcées l'ennemi des Romains. Il harangua ſes guerriers, & leur fit valoir les magnifiques augures que l'on pouvoit tirer du récit de leur Compatriote. Le réſultat fut une réſolution générale de marcher au nord, & de pénétrer dans ces régions glacées, qu'un ordre, qu'ils regardoient comme divin, leur preſcrivoit de ſoumettre d'abord, pour parvenir à régner enſuite ſur des climats plus heureux.

Odin paſſe donc des bords du Tanaïs à ceux du Boriſthène, &, remontant ce fleuve juſqu'à ſa ſource, parvient au pays des Troglodites,

[redacted]

Troglodites, & bien-tôt dans celui des Estes & des Gothons, habitans des bords de la mer Suèves (aujourd'hui la mer Baltique). Ce ne fut pas sans des efforts, qui auroient paru impossibles à tout autre qu'à Odin & à la nation féroce, forte & courageuse qu'il commandoit, que s'accomplit un voyage si long & si pénible, à travers tant de terres, souvent inhabitées, & où l'on ne trouvoit que de temps en temps quelques peuplades de Sauvages, encore moins disciplinés que les Scythes, conduits par Odin. Mais celui-ci mettoit assez d'art dans la manière de soumettre ces peuples, pour que leur destruction tournât au profit de sa nation, & contribuât â augmenter ses forces. Après avoir attaqué ces Sauvages, & en avoir fait, dans le combat, le carnage autorisé par les injustes loix de la guerre, il rassembloit les prisonniers de tout âge & de tout sexe des nations vaincues ; &, faisant entre ces malheureux esclaves, un choix cruel des hommes les plus vieux & les plus foibles, & des femmes les plus âgées, il préparoit à sa nation un grand festin, précédé de l'horrible sacrifice de ces malheureux, choisis

pour

pour victimes. Il faisoit verser leur sang, & prétendoit tirer des conjectures de la manière dont ils expiroient sous les coups de la belle & cruelle Fregga, qui, érigée en grande prêtresse, portoit elle-même le couteau sacré dans leur sein. Elle rendoit ensuite des oracles au nom d'un Dieu terrible & sévère, qu'elle assuroit être favorable au carnage, & disposer de la victoire. Cette divinité, qui n'étoit représentée par aucune image, & dont l'idée ne pouvoit plaire qu'à une nation dont l'ignorance étoit égale à la férocité, paroissoit s'appaiser sur la fin de ces barbares sacrifices. Alors Odin prenant la parole en son nom, annonçoit qu'elle faisoit grâce au reste de la nation vaincue; & qu'elle consentoit que les jeunes gens, les jeune femmes, les jeunes filles & les enfans fussent adoptés par la nation victorieuse. Il leur faisoit prêter serment de n'avoir plus d'autre Chef que lui, & de ne plus regarder comme leurs frères que les Scythes qui venoient avec lui des bords de la mer Caspienne, ou les peuples qui avoient déjà été adoptés par ceux-ci. Alors les familles d'anciens Scythes recevoient dans leur sein les nouveaux vaincus; ils rem-

dans les derniers co
leur récompense. Dai
cette singulière céré
distribuer l'hydromel
chanteresse & fortifiai
pour ainsi dire, l'inve
les forêts de la Sarmat
dans le creux des chê
par les abeilles sauv:
l'avoient d'abord recu
dans leur route, & tı
le gland, la châtaigne
bes & les fruits de
nourriture. Mais O
dans ces climats gla
ne fortifioit pas assez
une violente fatigue,
pas cette gaieté vive

ſeulement les Scythes s'accoutumèrent à cette boiſſon, mais elle leur devint bientôt tout-à-fait chère. L'ivreſſe qu'elle procuroit étoit cauſe que les feſtins ſe terminoient ſouvent par des querelles, & étoient enſanglantés. Alors Odin accouroit, en impoſoit aux deux partis par ſa préſence auguſte & terrible, rétabliſſoit l'ordre, & faiſoit ſentir à ſes guerriers que c'étoit contre les ennemis qu'il falloit qu'ils ſignalaſſent leur courage, auquel d'ailleurs il donnoit des éloges.

Mimer, qui avoit puiſé à Byzance quelques principes d'une philoſophie plus raiſonnable & plus humaine, ne pouvoit s'empêcher de blâmer la politique barbare d'Odin. Lorſqu'ils étoient tête-à-tête, & ſe promenoient à l'écart : « De quels « indignes moyens, lui diſoit Mimer, « oſez-vous vous ſervir ? Vous forgez, « pour une ſociété d'hommes, des Dieux « inhumains : non-content de les encou- « rager au meurtre dans les combats, « vous les accoutumez à en voir com- « mettre de ſang-froid ! Et par les mains « de qui ? Par celles de la Reine, votre « épouſe. Vous les plongez enſuite dans

" enfin leur raison par
" brutale. Il semble qu
" tous les vices, les crim
" secours, pour fonder
" laquelle vous attendez l
" exploits.

" Ecoute, Mimer, lui
" je ne dois ni ne veux e
" les motifs de ma condu
" devenue la poignée de l
" traînès du fond de la Scy
" si j'en eusse agi autrem
" roient morts languissan
" que nous venons de
" roient succombé sous le
" tables des peuples que
" cus. J'ai été forcé de
" ter un être inconnu,
" peint créateur & bienf

" ceux qu'ils avoient à combattre. J'ai " sacrifié les vieillards des peuples que j'ai " soumis, & je n'ai perdu ainsi que la " partie inutile des nations que je voulois " incorporer à la mienne. En les perdant, " j'ai privé la jeunesse de mes ennemis, " du fruit de l'expérience & de la sagesse " des vieillards; je leur ai fait perdre la " trace de la gloire & des exploits de leurs " ancêtres.

" Ma chère Fregga est à la tête du culte " nouveau que je fais adopter; & la di- " gnité de Prêtresse & de Prophétesse dont " elle est revêtue, engage mes sujets à " respecter son sexe, & établit chez eux " un préjugé qui, quelque jour, adoucira " leur férocité. Il faut qu'ils s'accoutument " à respecter ce sexe, pour mieux sentir " le bonheur d'en être aimés. Je fais de la " volupté le prix de la gloire. Mes ne- " veux, ô mon cher Mimer, éprouveront " quelque jour quels grands effets doivent " résulter de ce sentiment. Enfin, si je " plonge quelquefois mes peuples dans " l'ivresse, leurs corps en sont plus ro- " bustes; dans ces climats glacés, c'est un " moyen de ranimer l'existence languis-

" sante:

leur opinion. Cep
nombreuse armée, (
ment grossie pendan
vèrent sur les bords
me, & le long d'un g
laissoit appercevoir,
rivages fertiles. Odin
étoient habités par
dès-lors Scaniens; q
voit, dispersés dan
Danes ou Danois,
toient séparés que pa
faciles à traverser,
tes, des Angles & de

Le projet de la con
ples, fut aussi-tôt d
comme il présentoit
il fallut qu'il emplo
ens pour y détermin

laux, qu'il avoit fait creuser en forme de canots, ou dont il avoit fait des radeaux pour transporter son armée entière dans la Scanie, lorsqu'un murmure général s'éleva autour de lui. « N'avons nous pas déjà « fait un trajet assez considérable, disoient « les uns ? Sommes-nous donc destinés à « traverser encore les mers, après avoir « passé tant de fleuves & de lacs glacés ? « N'est-il pas temps de nous fixer, & de « recueillir le fruit de nos travaux ? Les « autres qui se souvenoient encore d'Asgard, « & de la douceur du climat de ce lieu de « leur naissance ou de leur origine, le re- « grettoient, & se plaignoient hautement « de celui qui les en avoit arrachés. »

Odin & Fregga, bien informés de ces murmures, tinrent conseil entre eux, & se déterminèrent à un parti dont le succès étoit encore fondé sur l'ignorance & la barbarie des êtres qu'ils conduisoient. Ils le communiquent à Minner, & celui-ci les désapprouve ; mais Odin persiste, & n'en diffère l'exécution que jusqu'au lendemain. Alors il convoque une assemblée générale, & l'ouvre par une de ces harangues, dont l'éloquence,

puisée

" nous a révélé quel
" vos desirs, & nous
" d'y satisfaire. Ce
" encore du délicie
" regrètent, sur tou
" que moi, avoient c
" partie de leur carri
" gager dans l'expédi
" duits jusques ici.
" leur ancienne patri
" des arbres que le
" mais déjà appesanti
" de fatigue, comm
" celle du retour par
" Les Dieux nous o
" un moyen plus p
" Tous ceux qui, à
" périront par le fer
" patrie, soit dans l

" délicieux pays d'Asgard. Ce pays déjà si
" fertile, est embelli pour eux, par les
" mains de l'intelligence suprême : ils y
" verront couler des fleuves de lait & d'hy-
" dromel ; une partie de leurs journées,
" sera employée à des festins délicieux, &
" l'autre à des combats dans lesquels ils
" pourront faire briller leur adresse & leur
" valeur. Les blessures terribles qu'ils re-
" cevront, seront pansées par des femmes
" charmantes, qui les mettront bientôt en
" état de recommencer de nouvelles atta-
" ques. Les plaisirs de l'amour seront pro-
" digués aux vainqueurs, pendant les nuits
" qui suivront ces combats ; & une jeunesse
" éternelle leur permettra de mener, jus-
" qu'à la fin des siècles, une vie aussi déli-
" cieuse.

" Guerriers, un Oracle aussi favorable,
" doit vous inspirer une nouvelle ardeur ;
" & vous vieillards, qui regrettez les lieux
" qui vous ont vu naître, puisque vous ne
" pouvez plus vous signaler dans les com-
" bats, allez vous présenter comme vic-
" times devant l'autel du Dieu de la vic-
" toire ; que votre sang répandu en libations
" rende le Dieu favorable au projet de nos

" chera du nombre d
" bre errante fur les
" fe trouve chargée,
" d'avoir manqué à f
" elle le pouvoit, &
" d'Afgard."

Cette chimère, pré
puiffamment fur l'ima
pendant la durée du
harangue, chacun, pe
ce qu'Odin avoit avai
plus qu'à choifir entre
le Chef. Ceux qui a
ces & de la vigueur,
fuivre, avec Odin, le c
Entre les vieillards, l
réfolut de fe facrifier;
le rivage avec quelqu

dès qu'ils auroient acquis des forces, & d'aller rejoindre leurs pères.

Le lendemain étoit marqué pour le sacrifice & pour le départ; pendant la nuit Mimer vint trouver Odin & Fregga, " Est-" il possible, dit-il au Chef, que vous abu-" siez ainsi de la crédulité d'un peuple qui " s'est soumis à votre empire? Quoi, vous " mettez à vos sujets le fer à la main con-" tre eux-mêmes? Vous leur faites une loi " du suicide? Tyran indigne de vivre...... " Je ne vivrai, lui répondit Odin, qu'au-" tant qu'il le faudra pour assurer mes " grandes destinées & celles de mon peu-" ple: mais écoute, Mimer, & rends " moi justice. Puisque tu te flattes d'avoir " quelque connoissance de la Philosophie, " tu dois savoir qu'il faut gouverner les " hommes suivant les temps, les lieux & " les circonstances; c'est toi qui m'as en-" couragé à conduire mes Scythes des bords " de la Mer Caspienne à ceux du Tanaïs; " c'est toi qui m'as remis le glaive de Mi-" thridate, & m'as fait concevoir de nou-" velles & de plus vastes espérances. Laisse " moi donc user des moyens les plus pro-" pres à les remplir; laisse moi les illusions

nommes.... Quand,
" quilles des plus bea
" mes enfants foulero
" dres des Romains v
" diéront leurs loix ;
" maximes ; ils devi
" miniſtrateurs, aprè
" uſurpateurs. Mais à
" n'a beſoin que d'u
" de ſujets aſſez tron
" glément obéiſſans."

Mimer réfléchit qu
dément ſur cette répc
" tu triomphes, lui
" des, tu connois le
" moi. Demain je t
" prouve ton projet ;
" ple au reſte de la
" roîtrai plus perſua

" pour elle; tu as mérité sa possession par
" ta valeur; je n'ai jamais osé ni te la dis-
" puter, ni même lui faire connoître ma
" passion: c'étoit pour contribuer à son
" bonheur que je te servois si bien; à pré-
" sent que je n'ai plus qu'un moment à
" vivre, je lui découvre mon amour, je
" lui montre mon cœur; qu'elle le perce,
" je mourrai content en mourant de sa
" main."

Le jour paroît, tout s'apprête pour le départ & pour le sacrifice; quelques vieillards sont les seuls qui, se rangeant près de l'autel de la victoire, paroissent disposés à prendre ce dernier parti. Mimer s'avance à leur tête & dit: " Peuples, qui m'êtes en partie
" redevables d'avoir pénétré jusques dans
" ces climats glacés, à la suite du grand
" Odin, c'est à moi de vous reconduire
" dans les pays dont je vous ai tirés, puis-
" que vos forces ni les miennes ne vous
" permettent pas d'aller plus loin; je vais
" vous montrer le chemin du bienheureux
" pays d'Asgard: partons, prends, belle
" & noble Fregga, prends ce couteau sa-
" cré & l'enfonces dans mon sein. Mon
" ame, qui s'envole à regret d'auprès de

" toi,

" ma vie." A ces mot
aux coups de Fregga;
tournant cependant le
un profond ſoupir.
Odin conſerve les os
enchâſſer dans de l'or,
ſervit toujours depuis
certain, auprès duquel
(diſoit-il) des nouvell
leur mort, avoient paſ
pays d'Aſgard.

Cependant on s'em
de heureuſement en S
ques obſtacles que les
toient, vouloient mett
Scythes; ceux-ci, ani
les déſont, entrent da
tôt s'en rendent maître

velles conquêtes, l'établit Roi de ce pays, & à la faveur des glaces qui remplissent de bonne-heure l'intervalle de mer qui sépare la Scanie du Danemarck, Odin passe dans l'Isle de Zélande, & la subjugue avec la même facilité que la Scanie.

L'année suivante il force les Jutes & les Cimbres à reconnoître ses loix; chaque année fut ensuite marquée par de nouvelles conquêtes. Le second des enfans d'Odin se rendit maître de la Norwége, le troisième du pays des Suçons. Odin s'avançant jusqu'à l'Elbe, soumit les Angles & assujettit à sa domination les Saxons & les Saliens; les Goths, les Bourguignons, les Lombards & les Vandales s'empressent de reconnoître Odin pour leur Seigneur, & de lui envoyer l'élite de leur jeunesse pour apprendre sous lui le grand art de la guerre. Le dernier de ses enfans osa traverser les mers, dompter l'Islande, passer jusqu'aux Isles Orcades, & établir sa domination dans la Calcedonie, l'Ecosse & l'Hibernie.

Toutes ces conquêtes se firent en l'espace de dix ans; il y en avoit alors plus de trente qu'Odin étoit parti d'Asgard; & quoique son

[redacted]

ſon âge ni celui de Fregga ne fuſſent pas encore véritablement avancés, que la force de leur conſtitution, la vie active & ſauvage qu'ils avoient menée depuis leur enfance, duſſent les aſſurer qu'ils jouiroient encore, pendant pluſieurs années, de la vie & de la ſanté, ils jugèrent à propos de terminer leur carrière par une mort glorieuſe, & d'aſſurer du moins à leur memoire, l'immortalité dont ils ſavoient bien qu'ils ne pouvoient naturellement jouir.

Ce fut trente ans avant le commencement de notre Ere, qu'Odin convoqua une aſſemblée nationale complette à Odinſée, eſpèce de ville où il tenoit ſa Cour, dans l'iſle de Fionie. Fregga & lui y raſſemblèrent tous leurs enfans, à l'exception du ſeul Scot, le dernier d'entre eux, paſſé juſques dans l'Hibernie.

Huit des fils d'Odin, & autant de ſes gendres ſe rangèrent en cercle dans cette barbare, mais auguſte aſſemblée. Le Roi & la Reine étoient élevés ſur un trône de pierre, au-deſſus de leurs enfans, & ceuxci au-deſſus du reſte des guerriers & du peuple. Les Princes avoient pour marque de leur dignité,

dignité, des armes dorées & des cheveux longs ; & le Roi & la Reine portoient des couronnes d'or, mais fans autres ornemens fuperflus.

Après avoir impofé filence, Odin prit la parole, & adreffa à fes enfans & à fes peuples, ce difcours que le Poëte & Hiftorien *Snorron*, nous a confervé dans le livre de *l'Edda*, écrit en Iflandois, langage dont la plupart de ceux que l'on parle dans le nord, dérivent. *Réfélius* l'a publié en latin, avec un grand & ample commentaire. Ce précieux monument de l'éloquence fcythe d'Odin, eft intitulé : *Difcours fublime*, & nous croyons qu'effectivement on le trouvera digne de cette épithéte, puifqu'on y verra, non feulement un Roi donner des loix fondamentales à un empire qui eft devenu la fource de tant d'autres & à un peuple duquel font fortis les conquerans de l'Europe entière ; mais encore, ce même Roi partager entre fes enfans, l'efpoir de dominer un jour fur la plus belle partie du monde : & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eft que cette efpérance a été remplie.

« ples, les dernières
« ne Odin, les derr
« prescrit ; observez-l
« où vous portiez vo
« les rochers de la F
« qu'ils y soient écrit
« *runiques*, que j'ai m
« transmettre mes pa
« nir ; mais si les ter
« blient, que l'esprit
« dans votre postérité
« Vous avez contr
« grandes obligations
« parens & votre pat
« ter votre famille & l
« patriotes. Quand
« temps acquitté de c
« permis d'aller vous
« cieux pays qu'habit

" preſſement, dans notre palais délicieux
" du Vahalla, les vieux guerriers de notre
" nation ou les jeunes, qui ſeront morts
" les armes à la main. Fregga & ſes com-
" pagnes leur verſeront dans des coupes
" d'or, la bière & l'hydromel; je leur
" fournirai d'excellentes armes & de bons
" chevaux: mais les ames de ceux qui n'au-
" ront ſervi la patrie, ni par eux ni par leurs
" enfans, ſeront condamnées à demeurer
" errantes au milieu des glaces de cette mer,
" ou des neiges éternelles, dont ſont cou-
" vertes ces montagnes que nous apperce-
" vons de loin.

" Dans quelque temps que la mort vous
" arrive, recevez-la ſans foibleſſe; & ſi
" votre mort peut être utile à la patrie,
" courez au-devant d'elle en riant. Tranſ-
" mettez juſqu'à vos derniers deſcendans
" cette grande maxime: *le plus beau ſoubait*
" *que l'on puiſſe faire pour un enfant qui*
" *vient de naître, c'eſt celui-ci; qu'il meure*
" *un jour pour ſa patrie.*

" Mimer m'a dit autrefois qu'il y avoit
" des nations policées, dont la langue n'a-
" voit aucun terme pour expliquer des cri-
" mes qu'elles ne commettoient jamais.

" *de l'offenſeur.* Cett
" conſerverez précieu
" pour vous une occa
" les uns les autres
" vous la paix & le
" ſait qu'il ne peut
" ſon compatriote, le
" par quelle raiſon.

" Exercez l'hoſpit
" qui viendront ſe jet
" aucun deſſein offen
" reçu de votre part d
" tection & d'amitié,
" ſacrés ; que la pa
" guerrier d'Odin, ſoi
" noms de tous les Di
" ſont, ou doivent êt
" ſi cet engagement d

" autres: *il n'y a point d'homme vertueux qui* " *n'ait quelque vice, & de méchant qui n'ait* " *quelque vertu.*

" La bière & l'hydromel, & d'autres " boiſſons délicieuſes, procurent quelque-fois " une ivreſſe qui trouble la raiſon; mais " les principes d'honneur, gravés profon- " dément dans le cœur, empêchent que " l'ivreſſe ne ſe communique juſqu'à l'ame " du guerrier. Rien ne peut les lui faire " perdre; au contraire, l'ivreſſe découvre " la vérité; & les ſentimens d'honneur ne " ſe manifeſtent que mieux dans ces mo- " mens, où toute diſſimulation ceſſe.

" Honorez ce ſexe enchanteur, ſans le- " quel vous ne pouvez donner la vie, ni " goûter les douceurs de celle dont vous " jouiſſez. Regardez les femmes comme " vos ſeules divinités viſibles; qu'elles " ſoient les oracles, comme elles ſont les " images des divinités que vous ne pouvez " voir; que leur amour ſoit le prix des " belles actions; & qu'elles ſoient chargées " du ſoin de punir les mauvaiſes. O mes " enfans, quand elles ne répandront plus le " ſang des coupables, leur mépris ſera du " moins régardé comme un ſupplice!"

Quand

« après notre retraite
« de nos enfans & cel
« qui doivent leur être
« ô mes gendres, écor
« *ols*, vous régnerez
« nous trouvons à pré
« Isle qui en est voisin
« (Danois) celui des
« des Cimbres, vous
« postérité sera écarté
« du centre de ses éta
« viendra y donner de
« un avenir éloigné,
« face (le Holstein) à
« plir tous les trônes
« *Gylphe*, mon se
« mettre à la tête des
« établissez le centre

" que vous gouvernerez, sera féconde en " Héros & en grands hommes."

" *Sémungue*, mon troisième fils, pars pour " la froide Norwége; elle reconnoîtra tes " loix, ainsi que l'Islande; & la postérité " d'Odin, ne cessera jamais d'y régner."

" Sépare-toi de ton frère Sciols, brave " *Hingist*, mets-toi à la tête de la peuplade " des Angles (Anglois); traverse les mers, " où ton frère Scot t'a déjà devancé, & va " soumettre la grand Isle Britannique. Ta " postérité n'y restera pas tranquille; plus " d'un autre peuple du nord viendra trou- " bler tes possessions; mais, quoique diver- " ses branches de nos descendans se dispu- " tent le pays que tu vas habiter, quoiqu'- " elles en occupent successivement le trône, " le sort de la grande Bretagne sera toujours " d'être soumise à la postérité d'Odin, & de " conserver ces principes favoris, *la liberté,* " *l'honneur, & le mépris de la vie.*

" Retourne vers l'Orient, *Suarlami,* " assujétis-toi les Roxolans (les Russes,) " la gloire de ton peuple n'éclatera qu'a- " près bien des siécles; & elle sera à son " comble, quand la postérité d'Odin re-

" prendra

" mettras la Francon
" Sicambres. Quell
" ſont celles des Fr
" poſtérité. Leur éc
" peuples devant leſ
" vent encore concev
" du ſort qui leur eſt

" Et vous jeunes
" êtes rendu digne
" d'obtenir la main d
" des Goths, celle
" des Bourguignons
" Getes, les Huns &
" reconnoîtront pou
" petits enfans ſeron
" Fregga, & leur g
" nos petis fils. Ils
" méridionale de l'

" ne me révèlent votre gloire, qu'au mo-
" ment où je ſuis prête d'aller les joindre
" avec mon cher Odin dans le délicieux
" pays d'Aſgard.

" Demain eſt le jour marqué pour ce
" grand ſacrifice, dit alors Odin, repre-
" nant la parole: Peuples, vous en ſe-
" rez témoins; mais je défends à mes enfans
" & à tous les guerriers qui peuvent en-
" core ſervir la patrie de me ſuivre à Aſgard.
" Les combats ou la vieilleſſe, leur ouvri-
" ront aſſez-tôt le chemin que nous allons
" prendre."

Le reſpect & la crainte avoient ſaiſi les Auditeurs; & perſonne n'oſa ni interrompre le grand Odin & la divine Fregga, ni leur répondre. La journée finit par un feſtin dans lequel le Roi & la Reine montrèrent plus de grandeur d'ame, de liberté d'eſprit, de gaieté & de tendreſſe pour leurs peuples qu'ils n'avoient jamais fait. Ils promettoient à tous de les retrouver quelque jour dans Aſgard.

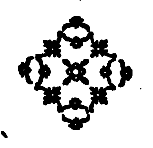
Le lendemain, le trône des deux Souverains ſe trouva dreſſé au-deſſus d'une foſſe large & profonde, au bord de la-

la royauté; mais ſon
Au ſignal convenu, O
enſemble la voix. ‘
peuple, dirent-ils. ſoy
& glorieux comme n
ſe frappent mutuellen
cœur. Les vieillards
toutes ces victimes pré
ſont auſſi-tôt couverte
pierres que les enfans
s'empreſſent de jeter ſ
ſeulement la foſſe eſ
immenſe monceau s'
forme une eſpèce d
ment barbare, terribl
élevé à la gloire du

Pendant bien des ſi
a bravé l'injure des te
qui a érigé Odin en

traces près de la ville d'Odinſée en Danemarck.

Cependant, les enfans & les gendres d'Odin ſe ſéparèrent; chacun à la tête d'une nation barbare, s'occupa du ſoin d'accomplir les oracles de Fregga; & ils ont été juſtifiés par l'événement.



M. GRE

VOUS avez promis,
connoître dans vo
velles Productions de to
ment se fait-il que l'ouvr
plus intéressant peut-être
puis plusieurs années, soi
vos recherches & au zele
dans ? On vous fait gré
courager les essais des jeu
peut vous reprocher de
dit du Chef-d'œuvre d'u
les Maîtres. Cependan
je veux vous entretenir a
resse de plaisir & d'att
l'ame de tous ceux qui
des applaudissemens aussi

de M. Greuze justifie d'avance tous ces éloges. Peut-être seroit-il à souhaiter pour la gloire de cet Artiste, que quelque savant Amateur se chargeât de détailler les diverses parties de cette nouvelle composition; il parleroit du dessin, de l'ordonnance & du coloris. Mais heureusement que M. Greuze est surtout le Peintre de la nature, de la vérité, du sentiment; lorsqu'il est question de ses ouvrages, tous ceux qui ont un cœur & des yeux se trouvent connoisseurs. Je vais donc essayer de vous donner une idée de son dernier Tableau, qui est d'une étendue beaucoup plus considérable que tous ceux que le même Artiste a faits jusqu'à present.

Le sujet qu'il a choisi est en même-tems terrible & pathétique. C'est un Chef de famille qui donne sa malédiction à un fils libertin. Ce fils a passé la nuit avec un Recruteur; il l'amene chez son pere dans le dessein d'en tirer de l'argent; " s'il m'en re-" fuse, lui a-t-il dit, je m'enrôlerai." Il faut voir ce pere infortuné dans une attitude qui exprime à la fois l'indignation, la colere & la douleur; ses cheveux se hérissent; tout annonce le trouble de son ame; une

de

" frappe, mais son
ses pieds est une jeun
re; on croit l'enten
" ah! mon pere, arı
" le maudissez pas,
" plus." Pour le jeun
cette malédiction est la
gré la fureur qui le po
même, & qui est indi
ferme encore avec ı
sœurs le suit avec l'act
par ses larmes & la cra
voit qu'il ne lui reste p
est entr'ouverte... elle
parler. Mais c'est en
la mere, que l'Artiste
toutes ses forces & tou
une femme d'environ

ble qu'elle lui dit avec un ſentiment mêlé de douleur & de tendreſſe: " malheureux! " ton pere, ton pere dont tu étois la reſ- " ſource, tu l'abandonnes!" elle l'embraſſe d'une main, elle lui indique ſon pere de l'autre; on démèle dans ſon geſte & ſon expreſſion toute ſa foibleſſe; & l'on voit qu'elle l'a gâté.

Une des plus jolis enfans que M. Greuze ait peints, un petit garçon d'environ quatre ans, retient ſon frere par ſa veſte, & jette des cris, ce qui eſt la ſeule expreſſion des enfans. Entre les deux ſœurs, eſt un autre frere qui paroît avoir à peu-près huit ans & qui regarde ſon frere aîné avec un ſentiment mêlé de crainte. A la porte eſt le Recruteur, la tête baiſſée ſur ſa main, riant en deſſous de ce que le jeune-homme eſt chaſſé de chez ſon pere, & ne voyant dans tout cela qu'un garçon de belle taille qu'il veut enrôler. L'action ſe paſſe dans une chambre dont la porte eſt ouverte.

Non, Meſſieurs, il n'y a point de ſcène au Théâtre qui faſſe plus d'impreſſion que celle ci. A la vue de ce Tableau on eſt ſaiſi à la fois de compaſſion & de terreur; on

ſans ceſſe les yeux ſu
retenir ſes larmes.
quelle leçon ! & qu'i
d'employer ainſi ſon
homme, en regarda
ſtructif, ne craindra
des égaremens auſſi
déſeſpoir dans le cœ
Ouvrages de M. Gre
par ce caractere frap
La plûpart émeuvent,
l'humanité, la vertu,
ſe ſent diſpoſé à deve
avoir vus. On m'a
eſt de donner une
même eſpece. On ne
à remplir cette glor
genre qui lui appart

ment du Public qui cherche envain ſes charmans Ouvrages à chaque expoſition qui ſe fait au Louvre. On grave actuellement le Tableau de la *Malédiction paternelle.*

J'ai l'honneur, d'être, &c.

MODES.

LES Garnitures de Robes ſont un objet très-eſſentiel dans l'ajuſtement; mais ce qui doit ſans doute intéreſſer, eſt de les changer avec facilité, ſoit relativement au deſſein, ſoit parceque c'eſt la partie de la Robe qui ſouffre le plus par l'uſage. La Dlle. St. Quentin, Marchande de Modes au Bâtiment neuf des Feuillans, rue Saint Honoré, à l'enſeigne du Magnifique, a imaginé, pour parer à l'inconvénient d'avoir toujours recours aux ouvrieres, de faire faire des Garnitures qui puiſſent ſe bâtir ſur la Robe; elles ſont de gaze, d'un deſſein neuf & agréable, & ſe vendent à l'aune; elles peuvent-être ſur-tout d'un uſage très commode

ſe nouent par derriere,
des deux glands, u
l'habillement.

ASTRONOMIE.

LES taches du Soleil qui ſont très-rares dans certains tems, ont paru en grand nombre la ſemaine derniere; il y en avoit deux très-groſſes, environnées de pluſieurs petites; le 31 Mai l'une des deux paſſa dans l'hémiſphere inviſible, & l'on eſpere la revoir au bout de treize jours. Le 2 Mai il en a paru une troiſieme auſſi remarquable que les deux autres, ſur le bord oriental du Soleil; M. de la Lande ſe propoſe de l'obſerver pendant les douze jours de ſon apparition, pour conſtater les nouvelles déterminations, qu'il a données à l'Académie, de la poſition de l'axe du Soleil, & de la durée de ſa rotation. Ces taches n'ont pas paru offrir les phénomenes d'où M. Wilſon avoit conclu que les taches du ſoleil étoient des gouffres ou des cavités; elles paroiſſent à M. de la Lande confirmer ſon hypotheſe que les taches du Soleil ſont des montagnes ou des éminences du noyau ſolide du Soleil, couvertes ou découvertes par le flux de la matiere ignée qui environne ſon globe.

même pour les Aſtron
dans ces cas là avec a
preſſement.

La groſſe tache qui
le trois, eſt toujours e
nébuloſité ; mais le vol
eſt diminuè, il eſt pre
cette tache eſt environ
petites, qui ſe ſont for
jours. Le huit il en a
la partie orientale du S



PHISIQUE.

LETTRE de M. Dominique Bartaloni, *Professeur de Physique dans l'Université de Sienne, à M.* Sigismond Finetti, *sur un Phénomene relatif aux Conducteurs Electriques, arrivé dernièrément en cette Ville.*

Du 20 Avril 1777.

VOUS voulez que je vous rende un compte exact & détaillé de la maniere dont la foudre a parcouru la hauteur de la tour de notre place, le 18 de ce mois à cinq heures du soir, sans s'écarter un moment de la direction du Conducteur ; je vais vous obéir ponctuellement.

D'abord il est bon de vous rappeller pour l'intelligence du récit que j'ai à vous faire, que le Conducteur placé au plus haut de la tour, descend intérieurement le long d'un des angles de cet immense édifice jusqu'à l'horloge, dans un espace d'environ cent brasses ; il passe ensuite au dessous, dans la place où rendent les poids de l'horloge, & là il se retourne & sort par une petite fenêtre pratiquée

il rentre dans l'intérie
va aboutir ſous terre lo
la tour, à un canal rem
Ceci une fois explic
Peu de tems après la c
me rendis ſur la place,
pluſieurs perſonnes, pc
formations ſur un évé
ble & ſi public, puiſqu
centaine de témoins.
ant une infinité de pe
dition qui étoient acco
intention que moi. J'
tout ce qui ſe diſoit à ce
tre; & je remarquai da
uniformité qui me par
le plus ſûr indice de la
moment du coup de

ducteur dans toute l'étendue de ſon prolongement extérieur, & enfin ſe perdre dans l'ouverture qui mene au conduit ſouterrain.

Pour m'aſſurer encore davantage de la vérité, & ne laiſſer aucun lieu au doute dans mon eſprit, j'interrogeai ſéparément le lendemain matin, tous les Marchands qui ont des boutiques autour de la place, d'où on pouvoit voir facilement le courant de feu ſe jetter ſur le Conducteur : je m'adreſſai d'abord aux plus ſimples & aux plus bornés pour entendre le pur langage de la nature ſans aucun mêlange de préventions ; je paſſai enſuite à ceux d'un eſprit plus cultivé pour confronter enſemble les différens récits, & je n'en trouvai aucun qui différât eſſentiellement des autres. Les gens que j'interrogeois ne varioient que dans la maniere de s'exprimer & dans les comparaiſons qu'ils employoient pour me rendre ſenſibles, la figure, le volume & les effets de ce courant de feu. Il reſſembloit, ſuivant quelques uns, à une quantité de charbons ardens qu'on auroit jettés à la fois de la fenêtre de la tour, ſerpentant & étincelant autour du Conducteur. D'autres me dirent que ce feu en ſortant de la fenêtre s'étoit diviſé en une grande

ramene le Conducteur c
muraille. En face & à pe
ouverture, eſt la boutiqu
homme ſe trouvoit ſur
moment du phénomene,
gliſſer ſur le fer, (c'eſt
né au Conducteur en
l'ouverture. Mais cett
lement qu'il tomba à te
dit qu'il ne pouvoit m
plus ſur cette funeſte vi
de cet homme me paru
ſincérité de ſon rapport.

Que le courant de feu
teur en ſortant de la fe
reconnu de tous: mais
la foudre ſe lancer ſur l
ducteur au haut de la
qu'ils n'étoient pas pl

le courant de feu n'eſt pas parti de la pointe du Conducteur, mais ſeulement de la fenêtre, on peut lui laiſſer liberté entiere à cet égard, parce que ce point de fait eſt indifférent à la théorie. La foudre a ſuivi le Conducteur à l'extérieur du bâtiment dans un eſpace de quarante braſſes, cela ſuffit pour prouver que ce Conducteur a une efficacité qui lui eſt propre & qui tient à ſa nature; quelques braſſes de moins ne peuvent pas davantage la lui donner, que quelques braſſes de plus ne peuvent la lui faire perdre.

Tout le monde aſſure qu'un demi-quart-d'heure après l'événement, il ſortoit de la fumée par l'ouverture déja indiquée, & par une autre qui eſt au bas de la tour; pluſieurs perſonnes mirent la main ſur cette derniere ouverture, & ſentirent une chaleur aſſez forte. Je pourrois faire une fort longue liſte de tous les témoins oculaires, mas je craindrois de vous ennuyer.

Le Sieur Barbetti, Horloger, ſe rendit trés-peu de tems après à la tour avec deux autres perſonnes pour viſiter l'horloge, dans la crainte que la foudre n'eût endommagé quelque piece, le Conducteur étant placé à peu diſtance de là. En ouvrant la porte

lonne les heures & qu
ducteur, sa main fut to
mée.

Le jour suivant je me
la tour avec plusieurs d
observer le Conducteur
marquai pas le moindre
la foudre, & il n'y en a
Conducteur extérieur.

Je crois, Monsieur,
nous fournit pas d'exp
& aussi décisives en fav
Une tour continuellem
la foudre à cause du gr
qui entrent dans sa cou
mée d'un Conducteur
tourner la matiere fulm
nuer les terribles effet
armée, qu'au premier o

en bas en tournant autour du Conducteur qui la captive & l'entraîne sous terre où elle va s'exhaler sans explosion & sans danger. Pour nous convaincre que notre Conducteur non-seulement dissipe la matiere électrique, & l'empêche de s'accumuler en masse fulminante, mais encore peut gouverner & diriger le torrent même de la foudre, le Ciel veut qu'il s'en fasse une expérience publique, dans une grande place, à une heure commode, à la vue de cent personnes, qui retenus dans cet endroit par leurs affaires, & n'ayant qu'à lever les yeux pour voir ce phénomene, semblent invitèes à l'observer. D'autres circonstances ont encore concouru à rendre cet événement plus éclatant. Les esprits étoient dans une grande fermentation à Sienne sur la question de l'utilité des Conducteurs, & les incrédules attendoient un effet tout contraire de celui qu'on venoit de placer. Qui sait si plusieurs ne desiroient pas au fonds du cœur de voir la tour foudroyée, pour avoir droit de se moquer de la Philosophie & de tourner en dérision ses loix sacrées.

Quoi qu'il en soit de la diversité des opinions, je réduirai à un seul point la substance

pouvons laiſſer à nos
d'être victorieux en pa

DÉCOUVERTES UTILES.

LE célebre Renichelli a ſubſtitué, comme l'on ſçait, au quinquina l'écorce du marronnier d'Inde, dans le traitement des fievres intermittentes. M. Sabarot de la Verniere, dit l'auteur du *Journal de Paris*, ſentant tout le prix de cette ſubſtitution, a répété les expériences de Renichelli, & s'eſt aſſuré par des ſuccès conſtans, de l'efficacité de ce remede, ſi facile à ſe procurer, & en même tems ſi économique. On détache du tronc du marronnier la premiere écorce; il faut la choiſir ſolide, ferme & bien ſerrée, préférer celle qui adhere aux arbres de moyen âge, & ôter la mouſſe dont elle eſt ſouvent recouverte; la préparation ſe borne à la réduire en poudre très-fine. Une once diviſée en douze priſes égales, données toutes les quatre heures dans les jours intercalaires de la fievre, ſuffit communément pour la guérir : les accès s'éloignent ou ſe rapprochent; mais toujours ils vont en diminuant; quelquefois ce remede purge; il donne conſtamment de l'appétit & des forces.

maladie épizootique q
tournoiemens de tête,
le cerveau. Voici en
mede : pour 100 brebis
de graine de lin séch
broie jusqu'à ce qu
farine. On y joint u
moutarde blanche, bie
bois pourri de prun
pulvériser, après l'avoi
on a bien mêlé ces in
une metze de sel boui
le tout en trois portions
pendant 3 jours cons
laine, avant qu'elles ai
Elles mangent cette
qu'on soit obligé de la
force. Si l'on y joign
elles la mangeroient e

laine de ſes troupeaux, attaquées du tournoiement; celles qui, ſans être malades, ont pris le même remede, n'ont jamais eu la moindre atteinte de la maladie. Enfin, depuis plus de deux ans, ce ſeigneur n'a pas vu périr de l'épizootie en queſtion une de ſes brebis. La recette qu'il propoſe pourroit auſſi être employée dans la même vue, pour les bêtes à cornes.

Un citoyen de Tournay a fait annoncer dans divers papiers publics, qu'un particulier de la même ville, après avoir inutilement eſſayé différens remedes contre la pouſſe dont ſes chevaux étoient attaqués, les a mis à l'uſage des carrottes pour principale nourriture, & qu'il a eu le bonheur de les voir guérir en peu de jours. On leur donne ces racines à jeun; demi-heure ou une heure après, on les promene au grand air pendant quelque tems; à leur retour, on leur en donne encore; on les laiſſe un peu repoſer, & l'on recommence cet exercice.

CAUSES

Jugée à LONDRES, *da*
DU ROI, *le* 1*er*

DE toutes les Fe
de la renomm
apparences d'un autre
liere peut-être, à tous
Genevieve-Louise-Aug
D'EON. La Postérit
dans la carriere de la
l'enfance, elle ait mér
ment, par sa discrétion
prudence, une confian

* Nous ne pouvons pas en
sante au public en général,
de Londres. Nous la trans
Linguet. Nous avons déja

jours justifée par l'exercice le plus long & le plus heureux; que transportée du Cabinet dans les Camps, elle s'y soit distinguée par un courage qui, chez les hommes même, ne suit pas toûjours le talent des negotiations; que ramenée aux intrigues diplomatiques, après avoir rendu à la Patrie des services publics, & au feu Roi des services secrets, presque incompatibles, elle l'aït emporté, à force de fermeté, & de patience, sur un Ministre, dont le plus grand malheur est de l'avoir eue pour adversaire; & que dans ces différentes situations, son secret ait toûjours été, ou ignoré, ou ce qui revient au même, si long-tems gardé, soit par elle, soit par les confidens qu'elle en avoit pu instruire.

Une vie si agitée, & dans un pareil travestissement, n'a pu manquer d'occasionner bien des incidens bizarres, qui formeroient peut-être une histoire très intéressante; mais le plus extraordinaire de tous, est le procès, dont son Sexe vient d'être le prétexte, & où elle a vu la Justice s'ingerer, sans son aveu, d'adjuger un prix à la hardiesse qui avoit cherché à en pénétrer le mistere.

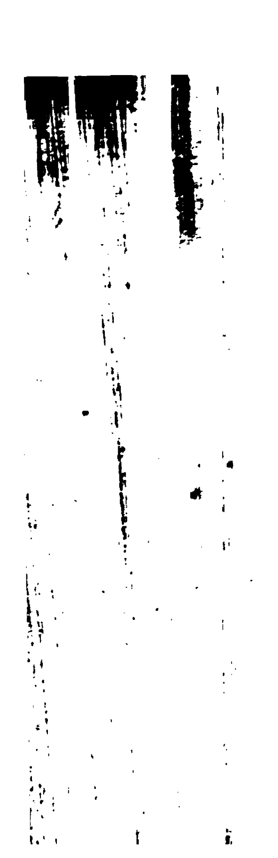
il y a environ dix ans,
des *Paris* considérabl
blics *Anglois* se trouv
tails à ce sujet : les u
les autres le soutenoi
cependant étoient plus l
ils proposoient, & p
huit, & jusqu'à *dix* co
que l'opinion conform
alors la plus accréditée

La curiosité, aigui
devint alors si vive & si
de tant de mouvemen
tre pour quelque tem
pièges : on travailloit
des parties, ou, se tr
des intéressés, il n'y e
recherches qui auroie

On a parlé depuis d'un traité entre la Cour de *France*, & son représentant destitué. Il a paru même un *sauf-conduit*, signé du Ministre des affaires étrangeres, expédié au Chevalier *D'Eon*. Cette pièce lui assuroit la faculté de retourner librement dans sa patrie: mais les qualités qu'il y prenoit, sembloient détruire les soupçons répandus sur son travestissement.

Enfin un des Joueurs, M. *Hayes*, Chirurgien, n'a pu soutenir plus long tems la perplexité. Il a fait assigner, au *Banc du Roi*, son adversaire, nommé M. *Jaques*, Banquier, pour avoir à lui payer 700l. sterl. par lui promises, dans le cas, où le Chevalier *D'Eon* se trouveroit être une *Femme*; & il a attesté à la justice, qu'il étoit en état d'en faire la preuve. Il avoit pour lui ce que le barreau reconnoit d'Avocats plus célébres.

Il faut se rapeller ce que j'ai déja dit, qu'au Civil & au Criminel, à *Londres*, ce sont des *Jurés* qui prononcent sur le fonds de la contestation: le *Judge* n'a d'autres fonctions que celles, du ministere public en *France*: il résume ce qui s'est dit: il remet sous les



grande influence sur
place eſt remplie, au
Lord *Mansfield*, Mag
admiré par ſes talens
amour pour la juſtice.

On a donc préſenté
paſſé entre les deux
pelle *une police d'aſſûr*
promeſſe de payer, en
que l'on reçoit, une a
dans le cas où le ſujet
veroit vérifié en faveur
Voici comme celle d
çue.

« En conſidération
« cent livres ſterling,
« trouve ici au bas,
« exécuteurs teſtamer
« tenus

« prouver que le Chevalier *D'Eon*, qui est
« venu en *Angleterre* comme Sécretaire du
« Duc de *Nivernois*, Ambaſſadeur de *France*,
« eſt une *Femme*, & cette ſomme ſera exi-
« gible ſans autre titre que le preſent
« Acte. . . . »

Après cette lecture, l'Avocat de M. *Hayes* a demandé qu'on entendit les témoins : ils étoient au nombre de trois, un *Médecin*, un « *Chirurgien*, & un Ancien ami de la *Jeanne d'Arc* moderne, mais avec qui depuis elle s'eſt brouillée. Le *Chirurgien* s'eſt d'abord retranché ſur la diſcrétion de ſon état : mais ſur les inſtances qui lui ont été faites, au nom de la Juſtice, il a parlé.

Les dépoſitions ont été uniformes : toutes trois ſe ſont accordées à révéler la ſuppoſition de Sexe, & à reconnoître une véritable *Femme* dans le Chevalier *François*.

L'Avocat du *Banquier* n'a pas même eſſayé d'infirmer les témoignages : il s'eſt réduit à ſoutenir, 1°. qu'une pareille Cauſe étoit indécente, & n'auroit pas dû être ſoumiſe à l'inſpection de la Juſtice : 2°. que le Contrat renfermoit une clauſe frauduleuſe : 3°. que le Sr. *Hayes* avoit une con-

noiſſance



On a répondu pou
n'avoit eû d'autre cer
voix publique, & la p
de ſes amis ; qu'il en
depuis il avoit vendu
térêt à l'Ambaſſadeu
véritable indécence v
Sr. *Jaques*, qui vouloi
ſon adverſaire, ſans re
ſous leſquelles il l'av
avoit un des deux Jou
çonner d'avoir été inſt
c'étoit le Banquier, pu
jeu *ſept* contre *un*, &
de cas, la hardieſſe eſt
la confiance, qui ne n
que des éclairciſſemen

Après ce choc des p

" MESSIEURS,

" Il s'agit ici d'une dette du jeu, & je " voudrois qu'il fut poſſible de declarer " nulles toutes les dettes de cette eſpèce: " je voudrois même que vous puſſiez vous " diſpenſer aujourdhui de prononcer en " faveur de l'une ou de l'autre des parties: " mais comme il faut abſolument que l'une " des deux perde, il faut examiner à la- " quelle des deux appartient l'avantage.

" Ce pari, en lui-même, eſt une ſpé- " culation ſemblable à toutes celles qui " ne ſont que trop uſitées dans ce pays: " elles ne ſont pas expreſſément proſcrites " par les loix; il n'y a point d'acte du " parlement qui les interdiſe: tout ce " qu'on peut exiger, c'eſt qu'il n'y ait " point de ſupercherie: or ici on n'en voit " aucune: le Sr. *Hayes* ne peut être accuſé " de fraude; il n'y a point de connivence " entre lui & le Chevalier *D'Eon*; il paroit " qu'ils ne ſe ſont jamais ni vus, ni parlé.

" Il en eſt de même du contrat qui lui " ſert de titre. Il n'a rien d'illégal. Il " oblige également les deux parties. Il " ſuppoſe une découverte que toutes deux

" ſe

“ se sont flattées de faire à leur avantage,
“ & certainement il y avoit au moins
“ égalité dans les vraisemblances de leurs
“ conjectures respectives.

“ Tout, à l'extérieur, favorisoit celles
“ du Sr. *Jaques*. La personne, dont le
“ sexe étoit soupçonnée, paroissoit toujours
“ sous un uniforme guerrier & connu:
“ elle tiroit des armes: elle querelloit:
“ elle offroit sans cesse le combat à tout
“ homme qui vouloit l'accepter: elle avoit
“ un titre militaire authentique, & justifié
“ par des services réels, dans les dernieres
“ guerres, en *Allemagne:* elle y a reçu des
“ blessures, & est décorée de la recompense
“ honorable destinée, dans sa patrie, à ces
“ sortes de travaux: elle avoit servi d'Aide
“ de Camp à l'un des plus habiles Géné-
“ raux qu'ait eus la *France:* elle a résidé à
“ la cour de *Russie*, & à celle d'*Angleterre*,
“ en qualité de Ministre reconnu; enfin,
“ toutes les apparences justifioient la con-
“ fiance du défendeur: aussi, comme on
“ vous l'a très bien observé, a-t-il risqué
“ *sept* contre *un*, preuve indubitable de sa
“ sécurité.

“ Le

" Le demandeur, au contraire, avoit tout " contre lui : en ſuppoſant qu'il eût réel- " lement découvert la vérité, rien de plus " difficile que d'en adminiſtrer la preuve. " Le Chevalier ſe refuſoit à la fournir : " perſonne ne pouvoit l'y contraindre : & " il eſt très probable que ce miſtere " n'auroit jamais pu être juridiquement " éclairci, ſans les querelles particulieres " du Chevalier, avec quelques uns de ſes " compatriotes qui l'ont indirectement " révélé. * Maintenant, vous venez d'en- " tendre les témoins indiqués. Ils ont " atteſté, ſous la foi du ſerment, la con- " noiſſance perſonnelle acquiſe, d'une ma- " niere indubitable, du ſexe conteſté : où " ils ſe ſeroient rendus coupable d'un pa- " jure, ou leurs dépoſitions doivent être " crues.

" On ne peut objecter ni à l'une, ni à " l'autre des parties, la certitude qu'elles " ont pu ſe flatter reciproquement d'avoir " du fait. C'eſt ce qui arrive dans toutes

* Le Lord *Mansfield* fait alluſion ici au procès qu'a eu il y a quelques mois le Chevalier *D'Eon*, préciſement contre un des témoins produits dans cette ſeconde affaire. Il y avoit en effet été fortement queſtion du ſexe.

" *tromperois,* dit l'au
" *statue. Je ne serois*
" qua le premier, *pou*
" *fais, si je ne l'avois*
" gagure eut lieu.

" C'est à vous, M
" circonstances, &c."

D'après cet avis, les
& presque sans délibé
faveur du Sr. *Hayes.* I
une particularité rem
Jurés étoit intéressé da
quier : il a donné sa vo
avec plus de prompti
cet homme délicat s'ap

* Il faut observer que ces s
terre, ne sont recueillis que de

Telle a été l'issue de cette affaire : maintenant me sera-t-il permis de soumettre au *Barreau Anglois*, quelques réflexions qu'elle me fait naître? Il me semble que les *Avocats* du Banquier n'ont pas dit un mot de ce qu'ils auroient dû dire, & que les *Jurés* ont prononcé sur une question qui n'étoit pas de leur compétence. Ceux-ci avoient à juger de la validité, ou de l'invalidité, de la preuve offerte par le Sr. *Hayes* : & ceux-là avoient à attaquer cette preuve : or il semble que rien n'étoit plus aisé que l'attaque, & moins praticable que le jugement.

D'abord, dans toute affaire où il existe une pièce réelle, qui fait le fonds du procès, & qui en emporte la décision, il est inutile, il est dangereux, il est injuste, de s'en tenir à des témoins : il s'agissoit de la personne du Chevalier *D'Eon* : le Chevalier *D'Eon* est en vie : il est à *Londres* : c'étoit lui, & lui seul qu'il falloit consulter. Mais il n'auroit pas voulu se prêter à la vérification ! & l'on ne pouvoit pas l'y forcer ! donc l'affaire n'étoit pas de nature a être jugée : donc la gagure étoit nulle : il falloit condamner le *Banquier* à rendre ses primes, & le *Chirurgien* sa police.

ſable : obligés au ſilen
même, ils ne pouvoie
l'aveu du Chevalier *D*
fallu mettre celui-ci
& ſavoir ſi c'étoit p
confidens compromet
Juſtice n'avoit pas
arracher. Cette viole
que quand il s'agit d
la découverte d'un c
pas ici le cas : donc le
fondé à citer ces deux
à les interroger. Pa
trouvoit reduit à un
conſéquent la dépoſitic
preuve n'étoit pas acq
obligé de payer.

blique puiſſe ſe mêler. Si cet individu, quel qu'il ſoit, abuſoit de ſon eſpèce de maſque, pour tromper, ou ſcandaliſer tantôt le Sexe dont il emprunteroit l'uniforme, tantôt celui dont la nature lui auroit imprimé le caractere, ſans doute la Loi ſeroit en droit de mettre fin à cette ſuppoſition, & de prévenir les mépriſes, en réformant les apparences qui les occaſionneroient: mais que ſans plaintes, ſans abus, ſans ſcandale d'aucune eſpèce, le nom d'un citoyen paiſible ſoit traduit devant les Tribunaux, parce qu'il a plu à des curieux imprudens de hazarder leur argent ſur la découverte d'un ſecret qui ne leur appartient pas ; qu'à leur demande, cet Etre, dont le ſilence, ou le déguiſement peuvent être fondés ſur mille raiſons qu'il lui importe de cacher, voie diſcuter publiquement ce qu'il ne veut pas montrer ; qu'on ſe prevaille des confidences faites ou à l'amitié, ou à la neceſſité ; que ſans avantage pour lui, ſans intérêt, ou plûtôt à ſon préjudice, en ſon abſence, on le dépouille, au mépris de la pudeur ; qu'on le livre à une curioſité inſultante, & à une métamorphoſe douloureuſe, c'eſt, j'oſe le dire, ce que l'honnêteté défend, & ce que les Loix d'aucun peuple policé n'autoriſent.

On

une seconde fois le sort
doute pas que les Juré
ces reflexions, & qu'il
struire, ne revoquent
discussion, ce qu'ils o
un peu trop précipitan
miere.

Il faut restituer le
tredit: mais les assura
le seront toujours, à m
en cause le Chev. D'
peut-on le mettre en ca

Ce procès n'étoit do
d'aucun tribunal, & n
être admis: il n'y a qu
la justice auroit pû en
où le Chev. *D'Eon* étan

seroient plus des témoins; ce seroient des Juges délégués, associés aux fonctions des Jurés, revêtus d'une portion de leur pouvoir, enfin, des yeux empruntés par eux pour les diriger dans le jugement que prononceroit leur bouche : il n'y auroit plus, ni secret violé, ni abus de confiance.

On ne pourroit pas objecter au Chevalier la connoissance intime qu'il auroit eue du fait, & la certitude de son opération. Il diroit à ses adversaires, la somme que vous devez me payer est le prix du secret que vous m'avez arraché, & de l'humiliation à laquelle vous m'avez réduite : c'est le châtiment de votre indiscrete curiosité : vous avez déchiré le voile dont je me couvrois : je n'ai gagé que parce que vos doutes m'avoient déja compromise : ne pouvant espérer de réparation, il m'étoit permis de m'assurer un dédommagement.

Voila, à mon avis, la seule supposition dans laquelle il seroit permis à la justice d'intervenir dans cette étrange contestation.

On a gravé, à *Londres*, en 1773, en maniere noire, le portrait de cette Femme étonnante : elle est représentée en *Pallas*,

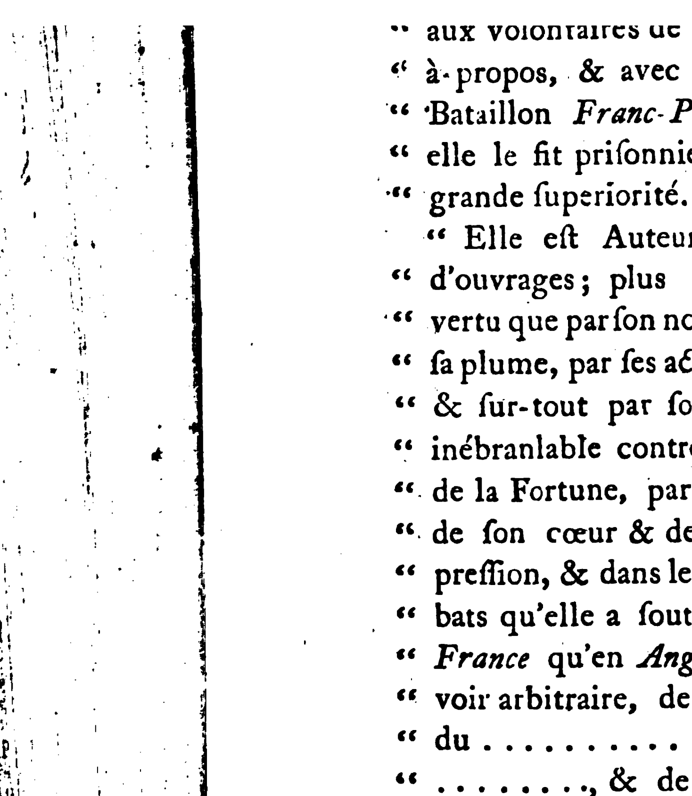
le

on apperçoit un Camp
au bas, en *Anglois*, un
ſa vie, en ces termes :

" CHARLES GENEVIE
" TE, ANDRE'E,
" DE BEAUMONT,
" Royal & Militair
" taine de Dragon
" Marechal Duc
" Plénipotentiaire
" Roi de la *Gran*
" *Docteur* en droit
" *non*, *Avocat* au
" *Cenſeur Roial* po
" Belles Lettres, E
" le Chevalier *Dou*
" des deux Cours
" ſade du Marqui

" taire d'Ambaſſade du Duc de *Nivernois* Ambaſſadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire de *France* en *Angleterre*, " pour la concluſion de la paix, &c.

" Notre Chevaliere naquit à *Tennerre* ſur " l'*Armençon*, aux confins de la *Bourgogne* " & de la *Champagne* le 5 Octobre 1728. " Le ſecret de ſon Sexe fût découvert à *Londres* en Fevrier, 1771, par divers accidens, & particulierement par la déclaration de la Princeſſe d'*Aſkoff*, & de pluſieurs autres Dames dignes de foi, tant " en *Angleterre*, qu'en *France* & en *Ruſſie*; " ce qui a été confirmé non ſeulement par " le grand nombre de témoignages de Matrones & de Chirurgiens pris à la Police " de *Paris* en 1765, par ordre du Duc de " *Praſlin* Miniſtre & Secrétaire d'Etat; " mais encore par l'aveu tacite de ſa Nourrice, de ſa Mere, & de ſes plus proches " Parens; ce qui a encouragé les Citoyens " de *Londres* à ouvrir des polices d'aſſurance " ſur le Sexe mâle ou femelle de notre Heroine, auſſi fameuſe dans le tems même " de ſa vie que la *Papeſſe Jeanne* & la *Pucelle d'Orleans*. Elle s'eſt trouvée à plu-


" aux volontaires de
" à-propos, & avec
" Bataillon *Franc-P*
" elle le fit priſonni
" grande ſupériorité.
" Elle eſt Auteu
" d'ouvrages; plus
" vertu que par ſon nc
" ſa plume, par ſes ać
" & ſur-tout par ſo
" inébranlable contr
" de la Fortune, par
" de ſon cœur & de
" preſſion, & dans le
" bats qu'elle a ſout
" *France* qu'en *Ang*
" voir arbitraire, de
" du . . . .
" . . . ., & de

Enfin on lit en Latin au bas de la même estampe:

" A *Pallas* blessée, mais non vaincue,

" devenue célébre par des combats, & des " actions publiques en l'honneur de sa Pa- " trie, dont les ennemis n'ont jamais pu ter- " nir les vertus, dont peu d'hommes ont " pu égaler le courage, dont l'ingrate Pa- " trie n'aura pas même les offemens,

" Par ses anciens Camarades de guerre, " en mémoire de leur tendre attachement."

Après une semblable pièce, il est assez singulier que son Sexe ait pu paroitre encore un problême.

Au reste, pour terminer cet article, je dois faire une observation. Un des témoins cités, est M. *Legoux*, chirurgien accoucheur, *François* établi à *Londres* depuis trente ans, où il a acquis une réputation justifiée par sa probité, & sa discrétion, comme par ses talens. Dans sa révélation forcée, il a dit ce qui lui avoit procuré les connoissances, dont il venoit de rendre comte: c'étoit une incommodité incompatible, par sa nature, avec la reserve à son égard. Il s'est servi du mot *disorder*, qui a, en *Anglois*, comme

goux a donné une déc
qui leve toute équiv
constate que ce *disor*
étoit un de ceux auxq
pure est exposée.



SPECTACLES.

COMEDIE FRANCOISE.

ON a donné, Jeudi 19, la première représentation de l'*Egoïsme*, Comédie en cinq actes & en vers, de M. Cailhava, Auteur du *Tuteur dupé.*

M. de Cailhava dans l'*Egoïsme* a essayé de traiter la Comédie de caractère. On peut assurer sans crainte que ce n'est pas son talent. Il est tellement accoutumé à prendre tous ses moyens dans des friponneries & des escamotages de Valets, qu'il n'y a point d'autre intrigue dans l'*Egoïsme*. M. Cailhava qui a écrit ou compilé quatre volumes sur la Comédie, peut-il ignorer que dans une Comédie de caractère les ressorts de l'intrigue doivent toujours être dans la main des principaux personnages ? Tous les siens sont Egoïstes, chacun à leur maniére : c'est un vieux Précepteur qui demande toujours sa *chère pension*, & dont le ton d'ailleurs est copié de celui de Métaphraste, de M. Ma-

murra,

pardonner sans peine ; c'
maison qui se pique d'
ménagère, & qui ne vo
son talent en ce genre
personnage, le véritable
teur a voulu peindre, c'
un oncle, venu de l'aut
portefeuille de quinze c
en disposer en faveur de
son frère, de ses paren
même jour, sous prétex
un ordre du Ministère
sauroit avoir trop d'arg
bon homme d'oncle de
somme & qui la réclame
entière pour lui. Cet
son hyp crisie, son ing
Il écoute tout avec un

des parens, à des perſonnes chères; cet homme plus odieux que le Tartuffe, plus digne du pilori, eſt ce qu'on appelle un Egoïſte! C'eſt ici l'occaſion de faire quelques réflexions ſur ce caractère que l'on a cru théatral.

L'*Egoïſme*, conſidéré dans ſon acception primitive & originelle, eſt dans le cœur de tous les hommes, puiſqu'il n'eſt autre choſe que l'amour de ſoi. Il acquiert plus d'énergie lorſque les idées de morale & d'honneur, freins naturels des paſſions, s'affoibliſſent dans l'opinion & dans la pratique, lorſque le pouvoir de l'or eſt accru au point que l'on croit plus eſſentiel d'en avoir que d'obſerver les principes de devoir & de délicateſſe qui conſtituent l'honnête homme; c'eſt bien plutôt alors une corruption épidémique qu'un vice individuel. Le réſultat de cet égoïſme, c'eſt qu'un ambitieux recherchera les honneurs avec plus d'audace, un avare amaſſera de l'or avec moins de ſcrupule dans les moyens, un voluptueux mettra moins de retenue dans ſes débauches, un intriguant plus de baſſeſſe dans ſes menées, & ainſi de tous les hommes. C'eſt donc un degré de force ajouté par la

cor-

objets frivoles, & ce f
il portera sur des objet
ce sera ou un ambiti
avide, ou un corrupteu
c'est-à-dire, tout ce qu

Il ne suit pas de ces
ïsme ne peut pas faire
je montre les difficult
les vaincre, & je suis le
sa carrière ; mais ce c
qu'il ne falloit pas faire
lérat digne de la pot
a-t-il déplu généralem
présentation, & a exc
mures.

Quant à la partie de
pas moins vicieuse que
a pas un trait qui ne bl

d'Amérique avec trois millions. Cet oncle a de plus une pupille, une orpheline, fille d'un ami à qui il doit tout, élevée dans sa famille, & aimée du jeune Officier qu'elle aime aussi. L'oncle arrive; il se propose de donner l'orpheline avec cent mille écus à celui qu'elle aimera; & pour s'en assurer, il n'en parle qu'à l'aîné qui se soucie peu de l'orpheline, mais beaucoup des cent mille écus, & qui éconduit son frère. Ensuite ce même oncle qui vient pour combler de bien la famille & faire des heureux, ne trouve rien de plus simple que de confier en arrivant un porte feuille de 1,500,000 l. la moitié de sa fortune, à cet aîné qu'il connoît depuis deux heures; afin qu'il les distribue à son gré dans la famille. Cependant cet aîne a répandu le même jour, sous le nom de son précepteur Durand, un Ouvrage très-dangereux qui attire l'animadversion du Gouvernement. On vient pour arrêter le pauvre Durand. Le jeune Officier met l'épée à la main pour le défendre, & il est conduit en prison avec lui. Il en sort, parce que sa maitresse, la jeune orpheline, a sollicité pour lui. Le véritable Auteur du livre, l'Egoïste, est exilé. Tous

le tems.

Il est question actuell
feuille des mains d
porte-feuille & le livr
pivots de l'intrigue.
mettent en mouveme
l'avons déja dit, tro
ternes, un Valet de l'
Durand. Ce Valet
que raison de l'extr
Maître, veut à toute
feuille de mains de
qu'il prend est tout
parer du porte-feuille
pendant que l'Egoïste
Valet & la Soubrette
du pied escamoter le
la bonne Comédie. Ce

son frère ; & l'homme à la Méridienne que toutes ces tracasseries ont un peu troublé, s'en va dormir.

A l'égard du ſtyle, il y a deux ou trois traits de vérité & plaiſanterie.

> Eſt-ce que l'on corrige un aîné de famille ?
>
> ...... La penſion d'Ariſtote étoit bonne.

Et une douzaine de vers raiſonnables ſur le choix des Inſtituteurs, & ſur les privations de la vieilleſſe. Le reſte eſt écrit comme la Pièce eſt faite. Mais comment a-t-elle été reçue ? Comme preſque toutes les Pièces nouvelles ſont reçues aujourd'hui. Le public marque ſon mécontentement par des murmures & des huées. Mais d'intrépides applaudiſſeurs battent des mains, quelque choſe qu'on diſe. La toile tombe. On n'entend qu'un cri de tous côtés : mon Dieu ! que cela eſt mauvais ! Et l'on appelle l'Auteur. Cependant ce n'eſt que pour la forme. On attend la ſeconde repréſentation annoncée avec des corrections. Pour cette fois le nombre des applaudiſſeurs eſt doublé, & l'on appelle l'Auteur juſqu'à extinction de force. On commence apparem-

tueuſes, livrées à une
que les honnêtes gen
ſe taiſent, faſſent pla
venable & néceſſaire
des ſpectacles, d'aille
que ſes nôtres. Les
chargées de veiller à l
progrés, ont compris
moyen de prévenir l
théâtre ; c'eſt d'aſſeo
touchons au momen
Quand tous les ſpecta
a plus alors d'autre
jugement public. Il
fuſer à cette vérité.
applaudiſſemens ſeroi
eſt démenti par l'expé
Concert ſpirituel, à

grand nombre de places dans l'intérieur de nos salles, en faisant régner des gradins en amphithéâtre autour d'un parquet, que toutes ces places à un écu seront remplies par un ordre très-nombreux de citoyens, aujourd'hui éloignés de nos spectacles, parce qu'ils craignent d'être écrasés au Parterre, qu'ils ne peuvent point donner six francs aux premières places, & qu'aux secondes loges, il ne reste au public que 24 places. A l'égard de ceux qui ne peuvent donner que vingt sols, il y aura deux cens places à ce prix à l'endroit qu'on appelle le Paradis, & ou l'on sera encore assis. Il seroit bien étrange que l'on supposât essentiel à nos spectacles ce reste de barbarie grossière, cet attroupement tumultueux dans lequel se cachent si aisément tous ceux qui, étant assis, seroient contenus par les regards du public. Encore une fois il est évident que ce n'est plus e public dont on entend le jugement au spectacle, ce n'est ni les Loges, ni même le Parterre. Ce sont 50 ou 60 personnes dont les voix, les pieds, les mains, les cannes, ont une action con-

tinuelle

un bien plus grand f
a ôté les banquettes de



NOUVELLES POLITIQUES.

TURQUIE.

De Constantinople, le 5 Mai.

L'INCERTITUDE paroît toujours régner dans les Conseils qui sont devenus plus fréquents depuis l'arrivée de Dewlet-Gueray. Nous avons délibéré pendant que la Russie agissoit & suivoit avec constance le plan qui l'a rendue toute puissante dans la Crimée & sur la mer Noire, où elle a trouvé le moyen de rassembler 50 vaisseaux qui ont passé successivement avec une lenteur combinée pour ne nous inspirer aucune défiance, & qui chargés en apparence pour le commerce, ont tout-à-coup paru armés en guerre, en arrivant à leur destination. Nous délibérons encore, & nous devrions prendre un parti. Nous devons nous ressouvenir que pendant la dernière guerre les flottes Russes nous ont bloqué du côté des Dardanelles ; que seroit devenue cette Capitale, si elle avoit pu l'être pareillement de celui de la mer Noire ? Ce qui n'est pas arrivé alors, peut se faire dans un autre tems ; ce que

dont elle eſt compoſée,
15 jours ; trois, ſelon l
vent entrer dans la mer
plus forts ; mais ils r
de s'y faire reſpecter :
dres du Capitan-Bacha
Morée où il s'eſt élevé
habitans & les Albanoi

Les nouvelles des fr
réduiſent toujours à d
leſquels on ne peut r
In eſt vraiſemblable c
réduiſent à peu de choi
tiennent pas ; les ſecoi
gent qu'on fait paſſer d
preuve : on ne feroit
grands efforts, s'ils
néceſſaires. Les ſeul

" Le 1 de ce mois, Aly-Méhemet, Kan, oubliant toute considération pour les Européens & pour les Juifs, a fait enlever la fille d'un Catholique née en cette ville ; il l'a fait conduire dans sa demeure, & ne l'a rendue qu'au moyen d'une rançon de 200 tomans. Le Juif qui sert de courtier aux Anglois, a été aussi enlevé, ainsi que plusieurs autres de cette Nation avec leurs femmes. Il n'y a point de violences qu'il n'ait exercées contre ce Courtier, sa femme & son neveu qui est aussi au service des Anglois, pour en arracher une promesse de 30,000 sequins payables dans quatorze jours, & pour obliger le premier à lui livrer un bâtiment qu'il doit faire venir de Mascat. Les Anglois établis dans le pays ont envain essayé d'obtenir quelque satisfaction des inhumanités exercées contre des particuliers attachés à leur service ; ils ont fermé leur loge, & voudroient pouvoir trouver quelque occasion de s'embarquer pour aller chercher ailleurs un asyle plus sûr."

travailloit depuis qu
ces jours derniers ;
Mai, & a fini le 3 de
affluence extraordina
tacle qui a déja été
L'intention de S. M
nouveller tous les an
avènement au trône.
valent bien les galas
quette ; elles rassem
jeune Noblesse qui
Souverain, & qui s'
attention en se sign
force ou son adresse.
jeux à le servir util
s'en présentera. El
avantage qu'une fai
manquer de saisir :

La Baronne Marthe-Hélène Wrangel, née Comtesse de Horn, mourut le 13 de ce mois, âgée de 88 ans; elle étoit dans Narwa en 1700 & en 1704, lors des deux siéges qu'essuya alors cette ville, dont son pere étoit Gouverneur. A la prise de cette place, elle perdit sa liberté & des biens considérables. Après une longue prison, elle fut conduite dans l'intérieur de la Russie, à 900 werstes de Moscou. Ce fut elle qui jusqu'à la paix de Nystadt, nourrit son pere & ses freres, en faisant des ouvrages à l'aiguille pour les femmes du lieu où cette famille infortunée fut exilée. Elle épousa en Russie le Général Charles-Henri Wrangel, mort en 1757, dans le Château de Spisslingsholm, où elle vient aussi de terminer sa carrière.

POLOGNE.

De Varsovie, le 5 Juin.

Il est arrivé avant-hier ici, un exprès de Constantinople, que le Conseil Permanent a réexpédié le même soir; cette promptitude suppose des affaires de la plus grande importance, dont on ne peut deviner

les occasions d'acquérir
qu'elle a perdus.

Quoi qu'on ait con
temps l'espérance de vo
la Russie & la Porte,
sont respectivement le
Puissances ne la confirn
d'armée Russe qui est
de cette République,
Moldavie ; il s'est empa
qu'il a pu trouver s
dessous de Kaminiec,
la rive gauche du fleuv
considérable de troupes
côté passé le Danube
les garnisons de Choczi

La Princesse Ponia
Prince ci-devant Gran

cette Princeſſe vit tomber dans la rue, une vieille femme infirme, elle ſortit elle-même pour la ſecourir : dans le moment qu'elle venoit de quitter ſon appartement, le tonnerre y tomba ; elle y vit à ſon retour les traces fumantes de la foudre qui avoit brûlé quelques meubles, ſans faire un dommage bien conſidérable.

A ce fait ſingulier, nous en joindrons un autre qui ne le paroîtra peut-étre pas moins : c'eſt un trait de ſang-froid, de fermeté & de courage, qui n'eſt pas ordinaire dans les perſonnes du ſexe. Madame de Byſzewska, épouſe du Chambellan de ce nom, paſſant dernièrement dans une forêt au-delà de Lublin, fut attaquée par des voleurs : elle avoit fait prendre les devants à ſes gens pour préparer les relais ; elle étoit ſeule avec le poſtillon qui la conduiſoit & qui étoit déſarmé. Un homme eût peut-être donné ſa bourſe & demandé la vie, Mad. Byſzewska défendit l'une & l'autre ; elle avoit des piſtolets, elle s'en ſervit ſi heureuſement qu'elle ſe défit de quelques-uns des brigands, mit en fuite les autres, les pourſuivit & leur reprit le butin dont ils s'étoient emparés, & qu'ils avoient

diſperſé

diſperſé dans une eſpace de plus de trois cens pas.

Les nouvelles de Pétersbourg annoncent que la Grande-Ducheſſe eſt enceinte. Cet évènement a été publié, & a fait une égale ſenſation à la Cour & à la ville.

ALLEMAGNE.

De Vienne, le 10 *Juin.*

Les troubles qui ſe ſont élevés en Moravie, ont donné lieu a pluſieurs Conſeils d'Etat, qui ſe ſont tenus en préſence de l'Impératrice. S. M. I. & R. perſuadée que dans les émeutes populaires, les moyens violents ne font qu'aigrir les eſprits, ſur-tout lorsque le zèle de la Religion y entre pour quelque choſe, a commencé par envoyer des ordres qui enjoignent la douceur aux Gouverneurs ; on aſſure aujourd'hui qu'elle ſe propoſe de faire paſſer en Hongrie tous les habitans de la Moravie qui ont déclaré leur attachement à la Religion Proteſtante ; ils profeſſeront librement leur culte dans ce Royaume, & ils peupleront les contrées qui s'y trouvent encore incultes & déſertes.

Les lettres de Bude portent qu'il a péri

ſur

ſur le Danube auprès de cette ville, ſix bateaux chargés de recrues & d'armes, ſans qu'on ait pu rien ſauver. On regrette ſurtout les jeunes gens, tous d'élite, qui ont perdu la vie dans cette occaſion.

Selon les mêmes lettres, la commiſſion de guerre de Bude a fait des arrangemens pour entretenir toujours dans la Hongrie des magaſins propres à une armée de 60 à 80,000 hommes.

BERLIN, 28 *Juin.*

Il y a quelques ſemaines que deux Américains, que l'on dit être envoyés ſecretement par le Congrés, deſcendirent en cette ville à *l'hôtel de Corſe.* Ils ont déja acheté quantité de toiles, d'étoffes de laine, de draps, tentes, armes, &c. pour le ſervice de l'armée américaine, & leur objet eſt d'établir un commerce ſolide avec la Pruſſe & les Etats-Unis: ils ont reçu la viſite des gens les plus diſtingués, & chacun s'empreſſe à leur faire fête; le 25 il leur eſt arrivé une avanture qui fournit beaucoup à la converſation de nos politiques.

Tandis

Tandis que ces deux personnes étoient à la maison de campagne d'un de nos plus grands Seigneurs, les portes de leurs appartements dans *l'hôtel de Corse* furent enfoncèes, & après avoir également forcé les serrures de leurs coffres & malles, les gens chargés de cette belle expédition en enleverent tous les papiers : ils n'en vouloient certainement point à l'argent ; ils eussent pu se satisfaire, ils trouverent en lettres de change & autres effets commerçables une somme immense ; mais ils ne toucherent à rien de tout cela. Cette circonstance fait assez justement soupçonner que ce n'est qu'un vol d'Etat ; mais il est difficile de savoir d'où le coup part : on en fait ouvertement honneur au Ministre Anglois qui réside à cette Cour, mais de simples soupçons ne sont point des preuves. Quoiqu'il en soit, cette avanture à fait grand bruit. Sa Majesté instruite de cette violation des droits de l'hospitalité en a marqué beaucoup d'indignation. Elle a donné les ordres les plus stricts ; la police a fait des démarches, tout cela envain. Hier entre 10 & 11 heures du soir on trouva les papiers renfermés dans un sac de cuir à la porte de l'hôtel : il n'y

manquoit

manquoit que ce qu'on en avoit cru devoir retirér de plus intéreſſant: cette derniere circonſtance juſtifie aſſez les ſoupçons que l'on avoit déja formés ſur cette affaire extraordinaire.

ITALIE.

De Rome, le 24 Juin.

La ſanté du Pape paroît rétablie; le 29 du mois dernier il fut en état d'aſſiſter à la Proceſſion du Saint-Sacrement; depuis ce jour, il prend toutes les après-midi ſon exercice ordinaire, en ſe promenant à cheval.

On apprend de Civita-Vecchia, qu'on a ſaiſi dernièrement dans les environs de cette ville, l'équipage d'une galiote Babareſque; une tempête violente avoit forcé ceux qui la montoient, à ranger la côte; fatigués de la mer, ils eurent l'imprudence de deſcendre à terre dans un lieu écarté & de s'y repoſer; ils furent apperçus par quelques perſonnes qui allèrent porter l'alarme; des troupes furent envoyées contr'eux & les ſurprirent; elles s'emparèrent auſſi de la galiote. On y trouva la moitié de la

dans le vieux Lazareth,
rantaine.

M. Fernandès, ci-de
taire du Marquis de
disgracié en même-tem
s'est réfugié ici, où s
seront payés à l'avenir.

On a brûlé dernie
nuit, dans le marché a
du Gouvernement, une
hardes, appartenant au
Ministre du Roi de
S. Siége, & mort de
sont toutes celles qui s
chambre où il est mo
&c. La phtisie passe
qui peut se gagner par
appartenu aux personn

phtisique après qu'il n'est plus, peut l'entretenir si c'en est un ; mais elle est nécessaire si la contagion est prouvée, & dans le premier cas, elle ne peut être nuisible.

FRANCE.

De Versailles, le 30 Juin.

Le Baron de Benyowski, Colonel du Corps des Volontaires de son nom, & Commandant pour le Roi à Madagascar, eut, l'honneur d'être présenté a LL. MM. & à la famille royale, le 15 de ce mois, par le Ministre de la Marine.

Le méme jour, Mad. la Marquise de Chauveron le fut par Mad. la Comtesse de Talleyrand.

Le 17. Le Bailli d'Argenteuil eut l'honneur de présenter à LL. MM. & a famille royale, l'eau de fleur d'Orange que le Grand-Maître de Malte est dans l'usage d'envoyer en présent.

Le 22, M. le Goutz de Saint-Seine, prêta serment de fidélité au Roi en qualité de premier Président du Parlement de Dijon.

M. Genet fils, Membre de la Sociéte Littéraire *Apollini sacra* d'Upsal, a présenté au

Roi & à la famille royale, l'Hiſtoire d'Eric XIV, Roi de Suède, par Olof Celſius, ſervant de Continuation à celle des Révolutions de Suède, par l' Abbé de Vertot.

M. Sage, des Académies Rayales dés Sciences de Paris & de Stockholm, de l'Academie Impériale & Electorale de Mayence, leur préſenta, le 22, la ſeconde édition de ſes *Elémens de Minéralogie Docimaſtique, en 2 volumes.*

De Paris, le premier Juillet.

On reçoit fréquemment des nouvelles de M. le Comte de Falckenſtein. Cet illuſtre voyageur porte par-tout la même attention qu'il a montrée dans la Capitale; tout ce qui peut exciter ſa curioſité ne lui échape point; l'incognito dans lequel il voyage, en le débarraſſant des ennuis d'étiquette, le diſpenſe de recevoir les honneurs dûs à ſon rang & qui lui emporteroient un temps dont il connoît le prix & dont il fait le plus utile emploi. Il a vu & examiné à Breſt tout ce qui pouvoit exciter ſon attention; il a refuſé les fêtes que la ville auroit été très-flattée de lui donner, & il en eſt parti le 12. Le 16 il étoit à Saumur, où il a vu manœuvrer le corps des Carabiniers,

commandé

commandé par M. le Marquis de Poyanne : il étoit à cheval, pour se porter plus facilement dans tous les endroits d'où il pouvoit le mieux juger de l'effet des mouvemens divers; il a donné les éloges les plus flatteurs à cette troupe. Il en est parti le même jour en prenant la route de la Rochelle par Tours.

Monsieur a passé dans cette dernière ville; on sait que depuis huit siècles nos Rois sont Abbés séculiers, Chanoines & protecteurs du Chapitre de l'Eglise noble de S. Martin. Monsieur, suivant le droit les Princes de son sang, a bien voulu s'y faire recevoir Chanoine d'honneur. C'est le 11 du mois prochain qu'on dit qu'il doit arriver à Avignon.

On parle d'un nouveau voyage que doit faire Mgr. le Comte d'Artois; mais il ne sera pas long; il se bornera, dit-on, à se rendre en Lorraine avec M. le Duc de Chartres, pour voir manœuvrer les troupes qui sont dans cette province & les Trois-Evêchés.

On parle beaucoup d'une anecdote singulière, & qui n'est peut-être qu'une fable, comme tant d'autres que la malignité ou la plaisanterie invente dans cette Capitale pour amuser l'oisiveté.

Quels

Quels que soient les progrès des lumières, il y a encore dans tous les rangs & dans tous les états des personnes qui raisonnent comme le peuple, qui croyent à la divination, comme nos bons ayeux, & qui sont curieuses & crédules de bonne-foi. Deux Dames avoient entendu parler d'une Etrangère pour qui l'avenir n'étoit point caché; elles voulurent la consulter, & se rendirent chez elle en allant au spectacle, c'est-à-dire, dans toute leur parure; leurs bijoux frappèrent les yeux de la Sorcière : Mesdames, dit-elle, si vous voulez lire dans l'avenir, il faut vous armer de courage : chaque homme a un esprit qui l'accompagne sans cesse, mais qui ne se communique qu'autant qu'il y est forcé par une puissance supérieure. Je puis vous procurer, à chacune, un entretien avec le vôtre; mais il ne cèdera point a mes conjurations, si vous ne consentez à certaines conditions. On demande avec empressement quelles sont ces conditions : il s'agit de se dépouiller de ces vêtemens, qui voilent la dignité de l'homme, & n'annoncent que des vues toutes matérielles. Adam, quand il conversoit avec les esprits n'en portoit point.

On hésite; mais l'esprit sera seul témoin de l'obéissance des Dames: la curiosité les presse; le desir de babiller avec l'esprit & d'en apprendre bien des choses les décide; la condition est acceptée; les robes, la bourse, les bijoux sont déposés dans une chambre; on fait passer ensuite les curieuses chacune dans un cabinet séparé. Elles y restèrent deux heures avec une impatience plus facile à deviner qu'à décrire, ce ne fut qu'après avoir vainement attendu pendant tout ce tems l'esprit, qui n'avoit garde de venir, qu'elles commencèrent à penser qu'elles avoient été trompées. La frayeur les saisit; elles poussèrent des cris; des voisins, suivis d'un Commissaire, vinrent leur ouvrir. La Sorciére, après les avoir enfermées, avoit démenagé avec leurs hardes & les siennes & leur avoit donné du moins cette leçon: qu'il faut croire plutôt aux frippons, qu'aux esprits & aux sorciers.

Jean-Baptiste-Louis Gresset, Ecuyer, nommé par le Roi Chevalier de ses Ordres, Historiographe de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Lazare, l'un des quarante de l'Académie Françoise, est mort à Amiens le 16 de

de ce mois. Le Maire de la Ville, le Corps Municipal ont aſſiſté à ſes obſeques ; quatre Académiciens d'Amiens ſoutenoient le poële : on a fait ce diſtique ſur cet homme célèbre.

Hunc lepidique ſales lugeânt, venereſque pudicæ,
Sed probibunt mores ingeniumque mori.

Le tirage de la Loterie Royale de France a été exécuté publiquement dans la grand ſalle de l'hôtel de la Compagnie des Indes, le 1 Juillet ; les numéros ſortis ſont : 22, 17, 31, 33 & 32.

De Liſbonne, le premier Juillet.

Les nouvelles de Portugul annoncent toujours la plus grande fermentation contre le Marquis de Pombal ; on dit qu'on l'attaque juridiquement, à l'occaſion d'un vuide d'environ un million de cruzades qui ont diſparu pendant ſon adminiſtration, & que c'eſt en dédommagement de cette ſomme que le Fiſc ſe propoſe de s'emparer de ſon fief d'Oeyras ; ou aſſure que déjà un Corrégidor s'eſt rendu à Oeyras, chargé d'ordres ſecrets.

Les

Les perſonnes qui ont été perſécutées ſous ſon adminiſtration, trouvent aujourd'hui la protection la plus ſignalée ; parmi ceux qui ont demandé la rèviſion du procès malheureux qui les avoit tachés d'*inconfidence*, le Marquis d'Alorna, gendre du Marquis de Tavora, eſt le premier dont l'affaire a été expédiée. La commiſſion chargée de l'examiner, a déja déclaré qu'il n'étoit point coupable ; & auſſi-tôt que ſon innocence a été reconnue, il s'eſt rendu à Lisbone, où il a eu l'honneur de baiſer la main de la Reine & celle du Roi. On croit que cette juſtification ſera bientôt ſuivie de celle de tous les autres.

Pendant que les cris de toute la nation s'élèvent contre l'ancien Miniſtre, il a trouvé un ami qui a eu le courage de le ſoutenir, & de parler en ſa faveur. C'eſt l'Evêque de Pennafiel, ci-devant Confeſſeur de la Reine ; on dit qu'il a fait pluſieurs démarches pour le faire rentrer en grace, & on raconte à ce ſujet l'anecdote ſuivante, que nous tranſcrirons ſans la garantir. La Reine a coutume de ſe confeſſer une fois par ſemaine ; elle employe ordinairement

alla attendre la Reine
fortiroit. Il lui dit p
fait une bien longue co
qui tenoit à la main
Confeſſeur lui avoit r
l'ex-Miniſtre, répondit
que ſcrupule au ſujet
bal qu'on avoit traité
On prétend que le R
vous êtes Souveraine,
obéir; mais obſervez,
je ne l'approuverai jam
pliqua la Reine, votr
ne ferai que ce que vo

On parle de faire l
Miniſtre, que la haîn
& qui a ſans doute des
auſſi de grands talens.

tout le monde s'élève contre le Marquis de Pombal, qu'on ne parle que de sa tyrannie, de ses injustices, je présenterai quelques idées propres, selon moi, à militer en faveur de cet homme vraiment célèbre, qui a mérité la haîne de sa nation, & qui a aussi des droits à son estime. La défense faite à tous les Couvens de recevoir des Religieux, n'est pas sans mérite aux yeux d'un politique qui eût cru en entrant en Portugal qu'on en gardoit en quartiers un si grand nombre pour défendre le royaume avec des *Pater noster.* L'abolition d'une distinction générale qui existoit parmi les grands, ou la premiere noblesse du Royaume, doit être regardée sans prévention, comme utile & propre à abolir tout autre distinction que celle que le Roi attache aux honneurs & aux titres qu'il accorde à ses sujets. On ne doit pas oublier les loix relatives aux Juifs & aux Esclaves. L'institution d'un Collége pour l'éducation de la noblesse, seroit digne d'un accueil plus favorable, si elle étoit mieux combinée. Celle d'une Académie de Commerce a été d'une grande utilité pour le Portugal, où l'on est maintenant fort habile dans le calcul

[redacted]

& dans la manière de tenir les livres. L'institution du Collége de Mafra, semble être aussi bien utile pour l'éducation de la jeunesse. Celle d'un Tribunal nommé Meza Censoria, pour l'examen & l'approbation des ouvrages qui doivent être publiés, seroit admirable avec quelques altérations qui lui sont absolument nécessaires. L'établissement des Fabriques de draps, d'étoffes de soie, de chapeaux, de verres, &c. qui n'existoient point auparavant, est d'un grand produit pour le Royaume, aussi-bien que l'institution de la Compagnie des vins d'Alto, Duero & Mino. La réforme de l'Université de Coïmbre doit être regardée, s'il n'y survient pas de changement, comme l'époque du rétablissement des sciences dans ce pays. L'établissement des finances de l'Etat, dans l'ordre où elles se trouvent en Portugal, fait honneur au Ministre."

☞ *Nous recevons dans l'inſtant cette Lettre d'une Dame, ſur la queſtion propoſée dans le Journal précedent.*

Monsieur,

SANS viſer au titre de *femme bel eſprit*, j'aime beaucoup à m'inſtruire & par conſéquent à lire; & ce qui vous ſurprendra peut-être, c'eſt que j'aye un goût de préférence pour les Ouvrages Périodiques. Je ne me diſſimule pas qu'il faudroit un fonds immenſe de connoiſſances pour ſe flatter de pouvoir embraſſer & lire avec fruit tous les objets dont ils traitent : ce n'eſt pas ce que j'ambitionne. M M. leurs Auteurs, à qui le ſuffrage de notre ſexe n'eſt pas indifférent, ont ſoin de les meubler d'une aſſez grande quantité de choſes analogues à notre eſprit & à nos lumieres, pour que j'y trouve encore ſuffiſamment de quoi m'inſtruire & m'amuſer tout à la fois. Voïci, je crois, la queſtion propoſée : *Quel eſt le moment où Oroſmane eſt le plus malheureux ? Eſt ce celui où il ſe croit trahi par ſa maîtreſſe ; eſt ce celui où après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle étoit*

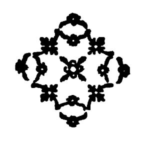
étoit innocente ? N'allez pas croire, Monsieur, qu'il me soit venu dans l'idée de résoudre cette question aussi importante que délicate. Ni ma vanité, ni l'opinion qui nous rend Juges compétens en matiere de sentiment, ne m'abusent pas à ce point. Je n'ai que quelques réflexions à proposer à ce sujet ; elles m'ont paru d'une si grande simplicité, que j'ai mieux aimé supposer que la question renfermoit un sens hors de ma portée, que de regarder mon raisonnement comme une découverte dont je pouvois attribuer la gloire à ma sagacité. Dans le sens donc où je l'ai comprise, j'ai cru tout bonnement que dans le premier cas, quelqu' affreux qu'il soit pour cet Amant de se voir trahi par ce qu'il aime, il lui reste la ressource des ames nobles, la fierté & le mépris ; au lieu que dans le second, convaincu en même-tems de son injustice, de l'innocence de Zaïre, de son amour & du bonheur, qu'il a perdu en l'immolant à une fureur dont la moindre explication auroit pu prévenir les effets, son désespoir n'admet point de bornes ; & il ne seroit plus cet Orosmane généreux, sensible, & grand, s'il pouvoit

jamais

jamais ſe conſoler de ſa perte & ſe guérir de ſes remords.

Si ces reflexions, malgré leur ſimplicité, ſont de quelque valeur à vos yeux, faites-moi la grace de leur donner place dans votre Journal; j'eſpere qu'elles ſatisferont du moins les perſonnes qui, avec de la ſenſibilité & un peu de raiſonnement, ne ſe ſont pas trouvées plus capables que moi d'atteindre à la hauteur des perſonnes diſtinguées parmi leſquelles la queſtion a été agitée. J'ai l'honneur d'être, &c.

F I N.



[redacted]

TABLE

Des matiéres contenues dans ce Volume.

POËSIES.

ME-

T A B L E.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

R O M A N S.

A R T S.

M O D E S.

A S T R O N O M I E.

P H I S I Q U E.

[redacted]

T A B L E.

DÉCOUVERTES UTILES.

CAUSES CÉLEBRES.

SPECTACLES.



☞ *LES vents contraires de la semaine dernière ayant empeché l'arrivée des couriers chargés des nouvelles Politiques, la publication de ce No. qui devoit paroitre le 15 a été nécessairement retardée de deux jours. Nous prions nos Souscripteurs de ne nous pas Savoir mauvais gré de ce retard, & de n'etre pas surpris à l'avenir Si le même événement nous empecboit dêtre ponctuellement exacts au jour fixe, aunoncé dans le prospectus. Mais on peut être sur qu'il paroitra deux numéros chaque mois conformement aux conditions de la Souscription.*

SUITE DE LA LISTE
DES
SOUSCRIPTEURS.

Mlle Amyand

Mr. Amyand

Mr. Le Chevalier Gilbert Elliot.

S. E. Mme de Pinto Ambassadrice de Portugal.

My Lady Rivers.

